















PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EDMOND STOULLIG

LES ANNALES du Théâtre et de la Musique

AVEC UNE

Préface par M. ALBERT CARRÉ

Vingt-cinquième Année

1899



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1900





LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE





[redacted]



A la Gaîté : *La Grâce de Dieu.*

Aux Variétés : *Les Saltimbanques* et *l'Ours et le Pacha.*

Mais une rumeur bientôt lui annonça que le public commençait à pénétrer dans le théâtre. Monbinne en fit autant, remit son pardessus à l'ouvreuse, qui, reconnaissant en lui un habitué, le salua d'un bonsoir familier, et rejoignit sa place.

La salle Favart, deuxième du nom, venait d'être inaugurée le 16 mai 1840, rebâtie par l'architecte Charpentier, sur l'emplacement de celle qui, au pouvoir d'une troupe italienne, avait brûlé dans la nuit du 13 au 14 janvier 1838. Un rapport officiel avait estimé à 3,200,000 francs le devis de reconstruction, avec suppression de la maison faisant face au boulevard pour laquelle une indemnité d'un million avait paru suffisante. Mais on ne s'était pas arrêté à ce projet de démolition parce que cette maison, dont le rez-de-chaussée formait alors une galerie à arcades, comme celle qui entourait le Théâtre Français, avait été jugée, à ce titre, très suffisamment décorative. Cette galerie donnait accès au théâtre par le boulevard, à l'angle de la rue Marivaux.

L'immeuble, en outre, était occupé par des commerçants, parmi lesquels un éditeur, auxquels on craignit d'avoir, si on les expulsait, à servir de grosses indemnités, le temps était aux économies : on préféra économiser le million (1).

On agit de même, avec moins de raison, après l'incendie de 1887. En 1783, quand l'architecte Heurtier construisit la première salle Favart sur les terrains de l'hôtel de Choiseul, il dut tenir compte de la vanité des comédiens du Théâtre des Italiens ou Opéra-Comique qui, pour ne pas être assimilés aux acteurs des boulevards, exigèrent que quelques bâtiments les en séparassent et que la façade de leur nouveau théâtre fût tournée du côté de la ville.

Mais, en 1838, et en 1887 surtout, quelle erreur de n'avoir su profiter de la reconstruction de l'Opéra-Comique pour l'isoler et en placer la façade sur le boulevard ! Les quatre cents mètres, ainsi ajoutés à la surface à couvrir, eussent permis à l'architecte de se conformer à son programme sans sacrifier, comme il a été obligé de

(1) Histoire de l'Opéra-Comique par MM. Albert Soubies et Charles Malherbe.

le faire, les commodités de la scène à celles de la salle et la sécurité des artistes à celle du public.

Mais revenons bien vite à un sujet plus riant, aux *Diamants de la Couronne* dont la première avait attiré à l'Opéra-Comique un public de choix, public d'artistes, de journalistes, de boursiers, d'hommes politiques et de femmes à la mode, de lions et de lionnes, le tout-Paris de 1841.

La salle, alors toute neuve, avait été peinte d'un ton gris bleuté clair, les fauteuils et les loges garnis en damas bleu. Il n'y avait pas de lustre, mais une rangée de girandoles placées sur le devant les loges et représentant des Amours en cuivre doré, portant des gerbes de bougies. Plusieurs des loges étaient à salon et le salon, séparé de la loge par un rideau de velours bleu, était éclairé discrètement par un globe de verre dépoli.

Monbinne, debout à l'orchestre, le dos tourné à la scène, sa lorgnette à la main, guettait les arrivées, très flatté de pouvoir, à son voisin, jeune provincial fraichement débarqué du coche de Bordeaux ou de Toulouse, nommer les gens connus et désigner, au fond de leurs loges, les personnages célèbres.

La critique siégeait aux fauteuils. Celui-ci, gros et gras, c'est Jules Janin, des *Débats ;* cet autre à la chevelure abondante, Théophile Gautier, de la *Presse ;* ici, Charles Maurice, du *Courrier des théâtres ;* les frères Escudier, Berlioz, Maurice Schlessinger, le directeur de la *Gazette musicale*, éditeur des œuvres de Meyerbeer ; plus loin, Altaroche, du *Charivari ;* Merle, le mari de Mme Dorval, feuilletoniste à la *Quotidienne ;* Edouard Thierry, du *Messager ;* Lireux, de la *Gazette des théâtres*, la terreur des comédiens et de Fienne, remplaçant, au *Siècle*, Bergeron, retenu à Sainte-Pélagie pour avoir donné un soufflet à Emile de Girardin, en plein Opéra.

Ailleurs : Méry, Saintine, Halévy, Adolphe Adam, Léon Gozlan, Anicet Bourgeois, Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin, Montigny, celui de la Gaîté, le jeune Thomas (Ambroise), une députation de l'Opéra : Duprez, Levasseur, Baroilhet ; Romieu, préfet de la Dordogne avec son ami Malitourne, du *Constitutionnel*, Horace Vernet, Pradier, Delaroche, Royer Collard, de Leuven, Dupin, Boïeldieu fils.

Aux premières loges : Cavé, directeur des

— Joli denier pour une fillette de vingt ans!

— Son père en réclame cent mille. On leur offre quatre mille francs par soirée à Londres.

— Et Lekain se contentait de deux mille livres par an!

— Le 5 0/0 a baissé de cinq centimes, le 4 1/2 a fait 103.

— Qui est ce petit homme?

— Louis Blanc, rédacteur en chef de la *Revue du progrès*.

— C'est une infamie!

— De quoi parlez-vous, monsieur?

— De l'esclavage aux colonies, monsieur.

— Sait-on pourquoi Gavarni a refusé de dessiner les costumes des *Diamants de la Couronne?*

— Le Général Bugeaud signale la belle conduite d'un lieutenant-colonel.

— Qui s'appelle?

— Cavaignac.

— Bon, voici l'inévitable Mlle Fitz James, du corps de ballet de l'Opéra.

— Corps de balai!

— Toujours aussi maigre!

— Si jamais on monte un divertissement des

légumes, le rôle de l'asperge lui reviendra de droit!

— Plus bas, M. de Lapelouse vous entend.

— Alors madame Damoreau nous quitte?

— Le mois prochain. Elle ne peut digérer la préférence accordée par Auber à M[lle] Thillon pour un rôle qui lui avait été promis.

— Il avait ses raisons!

— Qu'en dit le directeur?

— Crosnier? Auber lui a fermé la bouche en donnant le second rôle à M[lle] Darcier.

Mais on frappe les trois coups, chacun s'installe, le silence se fait, le chef d'orchestre Girard lève sa baguette et l'ouverture commence. Elle est bien accueillie.

Un murmure flatteur salue le lever du rideau et l'admirable décor de Cicéri représentant un site pittoresque et sauvage servant de repaire à des faux-monnayeurs. L'orage gronde. Au milieu des éclairs, un jeune cavalier a paru au haut de la montagne. Il s'engage en un sentier tortueux; le voici qui s'approche, c'est Couderc... ou plutôt Dom Henrique...

Mais, je ne vais pas vous raconter les *Diamants de la Couronne*.

Le premier acte se termine au milieu des applaudissements. Ce qui ne l'empêche pas d'être fort discuté dans les couloirs pendant l'entr'acte. Les uns, comme Berlioz, y trouvent trop de motifs de contredanse et déclarent cette musique indigne de M. Auber. Les autres s'en prennent à l'invraisemblance du sujet. Mlle Thillon est l'objet de furieuses attaques du fait des partisans de Mme Damoreau.

Berlioz la consolera dans son feuilleton, en disant :

— Vous faites le *staccato* à merveille, mademoiselle, moquez-vous du reste.

Monbinne, entouré d'un petit groupe d'habitués, était invité à donner son avis. On connaissait ses goûts, ses aptitudes, sa compétence. On savait qu'il n'avait accepté que par nécessité la situation fort prosaïque où nous l'avons trouvé.

Né en 1803, Mombinne appartenait à cette brillante jeunesse de la Restauration qui, au lendemain de l'Epopée sanglante, pour fêter la Paix revenue, sonnait à pleins poumons le réréveil des Lettres et des Arts.

Lui aussi, il aurait voulu se jeter dans la mêlée, devenir un grand artiste, un grand poète,

un grand musicien et doter la France de quelque chef-d'œuvre qui eût illustré à jamais le nom de Monbinne. Mais ses parents, petits chapeliers de la rue du Mont-Blanc, ne lui avaient laissé aucune fortune ; de bonne heure, il eut à sa charge sa mère, plus tard un frère infirme. Les carrières libérales ne lui étaient pas permises ; il le comprit, accepta son sort et se dévoua entièrement à la tâche qui lui était dévolue.

« Homme de devoir et d'exactitude, Monbinne était toujours le premier arrivé au bureau, le dernier parti et ne sut jamais ce que c'est que de prendre des vacances. »

Je puise le renseignement dans une notice nécrologique qui fut consacrée à ce caissier modèle par son dernier patron, M. Eugène Lecomte.

J'y vois plus loin que Monbinne était recherché dans les salons littéraires, qu'il y connut Hugo, Lamartine, Béranger, qu'il fréquenta chez Rossini.

« On l'appréciait, dit la notice, parce qu'il causait avec goût, parce qu'il faisait bien les vers et les récitait mieux encore, parce qu'il chantait et jouait la comédie très agréablement. »

Monbinne, en effet, ne se contentait pas de

s'intéresser aux arts, il les cultivait. En dehors de ses devoirs professionnels et, plus tard, quand l'heure de la retraite eut sonné, il resta fidèle à cette unique passion de sa vie. Il avait écrit beaucoup de vers, il avait composé de la musique, il avait même fait un opéra-comique, paroles et musique ! Son rêve eût été de le voir représenter ; il n'en désespérait pas... quand il mourut, le 21 mars 1873, à l'âge de 72 ans.

« Dans la crainte que la gestion de sa caisse ne fît surgir un jour quelque cas de grave responsabilité et de gros préjudice pour ses patrons, par suite d'erreur ou par quelque autre cause venant de son fait, Monbinne avait voulu qu'une partie de sa modeste fortune restât entre leurs mains comme un cautionnement, et que, si ce cautionnement n'était ni entamé, ni absorbé, on le distribuât, après sa mort, en actes de bienfaisance, dont il laissait le choix à ses exécuteurs testamentaires, MM. Eugène Lecomte et Léon Delaville.

Ceux-ci en firent l'emploi suivant :

Ils léguèrent, au nom de Monbinne, à l'Académie française, un prix biennal de 3000 francs, destiné à récompenser des actes de probité ou à

venir en aide à des infortunes dignes d'intérêt, notamment parmi les personnes ayant suivi la carrière des lettres ou de l'enseignement ; à la Société des artistes musiciens, une rente annuelle de 250 francs ; à la Société des garçons de recette de la ville de Paris, une rente de même valeur.

Puis, voulant perpétuer le souvenir de l'artiste inconnu qui, pendant 45 ans, s'était dissimulé derrière le grillage de leur caisse, du fervent amateur de musique et de théâtre, ils fondèrent, à l'Académie des Beaux-Arts, le *prix Monbinne*, « prix biennal de 3000 francs, à décerner, soit à l'auteur de la musique d'un opéra-comique représenté dans les deux précédentes années, soit à une composition musicale envoyée par un pensionnaire de Rome dans les quatre années précédentes, soit à une composition symphonique avec ou sans paroles, soit à une cantate, un oratorio, soit à une composition religieuse, les auteurs des livrets ou des paroles pouvant être admis à participer à cette récompense. »

Conformément à ce vœu, l'Académie des Beaux-Arts a décerné le Prix Monbinne :

En 1878, à M. Guiraud, pour son opéra-comique *Piccolino*.

En 1880, à M. Paladilhe, pour *Suzanne.*

En 1882, à M. Poise, auteur de *L'amour médecin*, conjointement avec M. Maréchal, auteur de *La Taverne des Trabans.*

En 1884, à M. Léo Delibes, pour sa *Lakmé.*

En 1886, à MM. Théodore Dubois (*Aben Hamet*) et Joncières (*Le Chevalier Jean*).

En 1888, à M. Lalo, pour *Le Roi d'Ys.*

En 1890, à M. Benjamin Godard, pour *Jocelyn.*

En 1892, à M. André Messager, pour *La Basoche.*

En 1894, à M. Bruneau, pour *L'attaque du moulin.*

En 1896, à M. Vidal, pour *Guernica.*

En 1898, à M. Pierné, pour *L'An mil*, symphonie avec chœurs.

En 1900, à M. Rabaud, pour une symphonie, et à M. Max d'Olonne, pour un oratorio : *La Vision de Dante.*

Jusqu'en 1896, le prix avait été attribué exclusivement à des œuvres théâtrales. En 1898 et en 1900, l'Académie, rompant avec cette tradition qui s'inspirait des préférences marquées par le donateur, crut devoir, à défaut d'un opéra-comique « remarquable », couronner des compositions symphoniques.

Passe encore pour 1898, mais 1900 est l'année de *Louise!* Comment l'œuvre de Gustave Charpentier qui est, de l'aveu même de ses rivaux, l'honneur de notre jeune école française, que les Allemands, que les Italiens sont venus écouter en foule, applaudir avec enthousiasme, proclamant qu'avec elle notre pays prenait la tête du mouvement musical, avait-elle pu être méconnue et rejetée par l'Institut ?

Les séances de l'Académie des Beaux-Arts ne sont pas publiques, mais ses membres ne sont pas tenus au secret et il n'est pas été difficile de savoir comment les choses s'y sont passées.

Louise avait été proposée pour le prix Monbinne par un groupe d'académiciens, — peintres, sculpteurs, graveurs et architectes, — sensibles à toutes les formes de l'art, mais libres dans la question d'intérêt personnel et surtout en dehors des préjugés de profession et d'école. Ils y voyaient simplement une œuvre intéressante et belle. Elle leur semblait digne d'une consécration académique.

La proposition reçut l'accueil le plus favorable en l'absence des membres de la section de musique, retenus, ce jour-là, ailleurs par d'autres

devoirs. Si les usages de l'Académie avaient permis de voter séance tenante, *Louise* avait le prix ; mais... il fallait attendre la séance suivante.

Dans cet intervalle de huit jours, informés de ce qui s'était produit, les musiciens s'émeuvent. *Louise* est une œuvre révolutionnaire ! Son succès est un scandale ! Forme et fond, l'œuvre de Charpentier donne un violent coup de pioche dans l'édifice vermoulu du vieil opéra-comique. Il fallait parer au danger.

A la séance suivante, la section de musique n'avait garde de manquer. Elle avait délibéré sur la proposition et confié à un de ses membres les plus éminents, M. Saint-Saens, le soin de parler contre elle. Saint-Saens s'acquitta de sa mission avec son éloquence habituelle et avec une conviction qui n'étonnera pas les lecteurs de son dernier livre. On passa aux voix et, après un vote très disputé, *Louise* resta sur le carreau.

L'Académie n'avait pas voulu chagriner ses musiciens. Cependant, il s'est trouvé un nombre considérable de ses membres, non des moindres, pour soutenir jusqu'au bout la cause de l'origi-

nalité, de l'avenir et de la vie contre celle de l'imitation, du passé et de la mort.

J'ai le plus grand respect pour les Académies. Elles sont l'asile des talents consacrés et le conservatoire des traditions éprouvées. Mais, par cela même, elles ont toujours commencé par opposer quelque résistance aux nouveautés subversives et aux jeunes audacieux. Toutes proportions gardées, *Louise* venait de rencontrer à l'Académie des Beaux-Arts le même accueil que jadis le *Cid* dans l'Académie française de 1636 et le drame romantique dans celle de 1830, où les plus fougueux partisans de la tragédie réclamaient contre lui l'intervention du bras séculier.

Louise ne revêtait pas le « caractère absolu d'opéra-comique ». Tel avait été le texte de sa condamnation.

Roman musical, dit l'affiche. Ce roman musical n'est-il pas, au contraire, l'opéra-comique rajeuni, renouvelé, et Charpentier, n'eût-il remporté qu'un succès relatif, ne méritait-il pas d'être encouragé et récompensé uniquement pour avoir comme avant lui Bruneau, avec le *Rêve*, infusé un sang jeune et trouvé une forme moderne à un genre suranné?

On pourrait aussi, au jugement de 1900, opposer les décisions plus libérales de l'Institut en 1888, en 1894 et en 1896, et se demander si *Louise* ne s'approche pas plus du genre de l'opéra-comique que l'*Attaque du moulin* et *Guernica*, drames musicaux sans parlé, et surtout que le *Roi d'Ys*, qui est un opéra, un si grand opéra que l'Académie nationale de musique vient de se l'approprier.

Il n'y a rien, en art, de plus contraire au progrès, de plus dangereux et de plus stérile que la superstition des genres, considérés comme des formes intangibles, comme les dogmes d'une religion immuable.

Un genre n'est autre chose qu'un ensemble de procédés, lentement trouvés et perfectionnés, pour exprimer un état passager des mœurs et du goût, pour satisfaire une sorte de sentiments et de pensées se maintenant par l'habitude, mais que chaque génération modifie, transforme ou même détruit pour en former de nouveaux.

L'artiste s'en sert comme d'un moule pour y couler son inspiration, mais c'est elle qui importe et non lui. Un moment arrive où le moule est fatigué et usé, où il n'en sort plus que des

épreuves sans relief, où il faut décidément le remplacer. L'originalité de chaque artiste, de concert avec le besoin que le public éprouve confusément, travaille alors à former un moule nouveau avec les débris de l'ancien et, peu à peu, de l'effort commun, malgré les résistances de la routine, ce moule se trouve créé, pour durer plus ou moins longtemps et être, tôt ou tard, remplacé par un autre; car, si l'Art est éternel, ses moyens d'expression changent incessamment.

L'histoire de la Littérature et de l'Art dans notre pays nous offre un exemple typique de ces transformations nécessaires, celui de la tragédie classique.

Il n'y a jamais eu de forme plus belle et plus pure que celle-là. Deux grands poètes, Corneille et Racine, l'avaient amenée à une perfection incomparable. Elle semblait le suprême effort du génie dramatique dans notre pays. Aussi l'observation des règles tragiques était-elle devenue un culte national. Avant même qu'elles ne fussent définitivement fixées, l'Académie française tenait si sévèrement les mains à leur application, qu'elle accusait Corneille de les avoir

violées dans le *Cid*. Après ces demi-dieux du théâtre, après Corneille et Racine, nos auteurs crurent longtemps, non seulement qu'ils pouvaient, mais qu'ils devaient les imiter. Pendant plus de cent ans, toutes nos tragédies furent taillées sur le patron de *Polyeucte* et de *Phèdre*.

C'était commode et funeste. Que reste-t-il de toute cette production dramatique ? Rien. La tragédie était morte dès le temps de Voltaire, et, dans le théâtre de celui-ci, qui donnait encore à ses contemporains l'illusion du génie tragique, il n'y a plus qu'une chose intéressante, — d'un intérêt purement historique, — la formation lente et inconsciente d'un genre nouveau, le drame. La tragédie était morte, en effet, mais là, comme ailleurs, la mort préparait la vie par la décomposition. Le drame se constituait avec les éléments dissociés de la tragédie et, un jour, il prenait enfin conscience de lui-même par un chef-d'œuvre, *Hernani*.

Du grand au petit, les choses se sont passées de la même manière pour l'opéra-comique. De même que la tragédie était née par une lente fusion des vieux mystères avec les chefs-d'œuvre

grecs retrouvés par la Renaissance, la chanson et le vaudeville s'étaient mariés, sans trop savoir ce qu'ils faisaient, au théâtre de la Foire, et, peu à peu, de Lesage à Sedaine et de Duni à Grétry, la comédie à ariettes, le vaudeville mêlé de chant, s'élevait à la dignité artistique, se constituait, choisissait ses sujets, trouvait ses procédés. Un nouveau genre était né, singulièrement heureux et fécond. Ce qu'il a produit pendant un siècle, je n'ai pas besoin de le rappeler. De Monsigny et de Grétry à Bizet et Massenet, en passant par Boiëldieu, Auber, Hérold, Adam, bien d'autres, il a paré le génie français d'une fleur charmante; il a été l'expression la plus gracieuse de ce que l'on pourrait appeler notre goût moyen en musique.

Mais l'opéra-comique d'Auber et d'Hérold vit-il encore? Non certes, il est mort, et il me semble bien que *Carmen* et *Manon* ont signé son acte de décès. Il en est au point où se trouvait la tragédie, lorsque, entre 1820 et 1840, après l'éclatante prise de possession de la scène par le drame, les Luce de Lancival, les Lemercier et les Baour-Lormian croyaient encore de bonne foi écrire des tragédies.

Quelques-uns essayeront, parfois, de le faire revivre, comme j'ai fait moi-même avec la *Basoche*, et on leur pardonnera s'ils trouvent un musicien capable de voiler leur nudité d'un manteau ruisselant de mélodies, comme a fait pour moi Messager ; on reprendra, de-ci de-là, le *Domino noir*, *Fra Diavolo*, le *Pré-aux-Clercs*, et les vieux amateurs accourront en foule, heureux de retrouver, en ce vieux répertoire, leurs propres souvenirs, et d'entendre chanter sur la scène et dans leur cœur la musique de leurs vingt ans, mais le passé est le passé et rien ne saurait arrêter la marche incessante du progrès en toutes choses.

. . . .

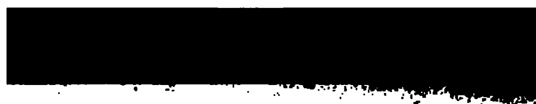
J'ai été curieux de visiter la tombe de Théodore Monbinne, sachant que j'y pourrais voir son médaillon sculpté par Delaplanche. Cette tombe se trouve au cimetière Montmartre, dans la 9e division, elle porte le nº 27 et donne, en deuxième ligne, sur l'avenue Samson.

J'y remarquai une seule couronne d'immortelles, hommage de la Société des garçons de recette. Ces braves gens avaient pensé, pour la

petite rente de 250 francs qui leur est servie annuellement, grâce à Monbinne, à témoigner une reconnaissance à laquelle les bénéficiaires des prix de 3,000 francs se sont dérobés avec un touchant ensemble.

Je suis bien convaincu, connaissant sa sensibilité et son cœur, que Gustave Charpentier n'eût pas manqué au pieux devoir d'aller honorer la tombe de son bienfaiteur. A son défaut, les petites ouvrières de Montmartre auraient certainement songé à aller fleurir le médaillon du fidèle caissier, un humble et un travailleur comme elles, et qui aimait la musique, comme elles !...

Albert Carré.



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'essai de mise au répertoire du *Joseph*, de Méhul, un peu menu pour un aussi vaste cadre, la représentation, depuis longtemps attendue, de la *Prise de Troie*, de Berlioz, et celle du premier acte — le seul achevé — de la *Briséïs*, d'Emmanuel Chabrier, furent, en même temps que les reprises de *Guillaume Tell*, de *Salammbô*, avec Mlle Bréval, de la *Favorite*, avec Mlle Delna, et du ballet de la *Korrigane*, avec Mlle Zambelli, les seuls événements — pas une grande œuvre inédite — de l'année que nous allons « raconter » au jour le jour.

6 JANVIER. — Dans *Samson et Dalila*, Mlle Delna chante pour la première fois le rôle de Dalila. Très curieux, vraiment, étaient, ce soir-là.

après le second acte du chef-d'œuvre de Saint-Saëns, les couloirs de l'Opéra. — Ce n'est pas ça du tout, disaient les uns. Uniquement préoccupée de « faire du son », elle ralentit et alourdit tout... Où est la vie dans cette froide interprétation du personnage hiératique et voluptueux de la sacerdotale prêtresse, que, naguère, une très belle cantatrice, en constants progrès, représentait avec tant de passion et de chaleur communicative ?... — Superbe, admirable ! s'écriaient les autres... Strictement observatrice des mouvements indiqués par le compositeur et transmis par M. Mangin, sans viser à l'effet et sans forcer sa magnifique voix de contralto, elle tient le rôle avec une simplicité et une pureté de style qui sont le dernier mot de l'art. Jamais le personnage ne fut compris avec cette haute intelligence et interprété de cette façon absolument supérieure... Ainsi devisaient, suivant leurs opinions bien arrêtées, et aussi suivant leurs amitiés très sincères, les critiques qui assistaient — sans du reste y avoir été convoqués — au second début, sur notre première scène lyrique, de la triomphante Fidès du *Prophète*. — Qui faut-il croire, me demanderez-vous, des adversaires ou des thuriféraires de la nouvelle Dalila ? — Ni les uns, ni les autres, vous répondrai-je... Et si celle qui fut, à l'Opéra-Comique, la remarquable Didon des *Troyens* et l'émouvant Orphée que vous savez ne nous a pas donné du premier coup tout ce que nous étions en droit d'attendre de son rare talent, peut être faut-il s'en prendre tout simplement à l'administration qui —

sans méchantes intentions, je le suppose, — l'avait insuffisamment préparée : c'est ainsi qu'elle a dû risquer cette nouvelle et difficile épreuve sans avoir obtenu une seule répétition à l'orchestre et sans seulement connaître le ténor qui allait être son partenaire... Elle a, quand même, merveilleusement chanté, et très reconnaissant du grand plaisir qu'elle lui procurait, le public l'a remerciée par d'enthousiastes bravos — associant généreusement à son très vif succès M. Renaud, dans le rôle du prêtre de Dagon, et M. Affre, dans celui de Samson. — Grâce à Mlle Delna, il y a encore de fructueuses recettes pour le bel ouvrage de M. Saint-Saëns. — La soirée se terminait gaiement avec l'*Etoile* — l'étoile, c'est maintenant la très gracieuse Mlle Zambelli — et nous avons goûté, une fois de plus, au premier acte de l'ingénieux ballet de MM. Aderer et Wormser, ce charmant petit tableau, supérieurement mis au point de la mimique et de la danse, d'un coin de vie populaire dans un cadre parisien de la fin du dix-huitième siècle.

12 JANVIER. — M. Laffitte, déjà remarqué lors de son début dans David des *Maîtres Chanteurs*, abordait pour la première fois le rôle de Faust, où il faisait apprécier une voix fraîche, conduite avec style.

16 JANVIER. — Mme Jane Marcy chantait pour la première fois, non sans succès, Valentine des *Huguenots*.

22 JANVIER. — M. Touche, nouveau « violon-solo », jouait, dans l'*Etoile*, la « gavotte de Ves-

tris », après laquelle il était chaleureusement applaudi.

1er FÉVRIER. — M. Demauroy, lauréat des derniers concours du Conservatoire, débutait honorablement dans Siegmund de la *Valkyrie*.

10 FÉVRIER. — Un ténor russe, M. Fédérow, débutait dans Jean de Leyde du *Prophète*, où il faisait preuve d'un rare sentiment dramatique joint à une voix généreuse. Détail pittoresque : le brillant artiste était naguère courtier en céréales...

18 FÉVRIER. — Mlle Louise Grandjean, qui, quelques jours auparavant, se faisait applaudir sous les traits de dona Anna de *Don Juan*, chantait pour la première fois le rôle de Berthe, du *Prophète*.

19 FÉVRIER. — Relâche officiel par suite de la mort du président Félix Faure.

3 MARS. — Mlle Flahaut abordait le rôle de Fidès, du *Prophète*.

6 MARS. — On reprend solennellement *Guillaume Tell*, de Rossini [1], dont tout le matériel a été complètement remis à neuf. L'ancien avait disparu dans l'incendie des magasins de la rue Richer, et cet

---

1. DISTRIBUTION. — Arnold, M. *Affre*. — Guillaume, M. *Renaud*. — Walter, M. *Gresse*. — Gessler, M. *Chambon*. — Melchtal, M. *Delpouget*. — Ruodi, M. *Laffitte*. — Rodolphe, M. *Cabillot*. — Leuthold, M. *Douaillier*. — Chasseur, M. *Cancelier*. — Mathilde, Mme *Bosman*. — Jemmy, Mlle *Agussol*. — Edwige, Mlle *Flahaut*.

Cantons : MM. *Laurent*, *Gallois*, *Roger*, *Baudin*, *Lacôme*, *Denoyé*, *Palianti*.

1er Acte. — Pas des Mariés : Mlles *Désiré*, *Lobstein*, *Piodi* ; MM. *Vasquez*, *Ladam*, *Régnier*. Finale : Mlles *Couat*, *Parent*, *Mouret*, *B. Mante*.

3e Acte. — La Tyrolienne : Mlles *Zambelli*, *Sandrini*, *H. Régnier*, *Beauvais*, *Ixart*, *Charrier*, *Morlet*, *Boss*, *Barbier*, *Carrelet*.

ouvrage, qui n'avait pas, depuis cinq ans bientôt, paru sur l'affiche de l'Académie nationale de musique, y a fait une heureuse rentrée. Les nouveaux décors sont fort beaux. Ils diffèrent peu des anciens. Mais on a profité de la reconstitution de la mise en scène pour apporter certaines modifications indiquées par l'expérience. Le rôle d'Arnold exige, on le sait, un fort ténor, et la direction ne voulait aventurer cette reprise qu'avec le chanteur en possession des notes fameuses du « Suivez-moi ! ». Elle avait essayé un jeune ténor espagnol qui avait étudié le rôle sous la direction de M. Gailhard, mais qui, malheureusement, ne connaissant pas suffisamment la langue d'Hippolyte Jouy et de Jules Bis, a dû décliner au dernier moment l'honneur de cette reprise et retarder son début ; on a fait appel à un des plus vaillants pensionnaires de la maison, M. Affre, qui avait souvent chanté le rôle en province et qui n'a pas été le moins du monde au-dessous de la tâche qui lui incombait. M. Affre a eu, au cours de cette soirée, de belles notes et de beaux accents. On l'a sincèrement applaudi. On a également beaucoup applaudi M. Renaud, qui a fait un superbe Guillaume Tell ; M. Gresse, un très chaleureux Walter ; Mme Bosman, une Mathilde très vaillante. M. Chambon, sous les traits de Gessler ; MM. Delpouget et Laffitte, Mlles Agussol et Flahaut, tous ont contribué à l'ensemble d'une excellente interprétation. Le ballet a eu sa part du succès de la soirée ; l'orchestre, sous la direction de M. Paul Vidal, a eu les honneurs d'une enthousiaste ovation après

l'ouverture, et a partagé avec les interprètes de l'ouvrage, les bravos du public.

13 MARS. — Centième représentation de la *Valkyrie.*

18 MARS. — Représentation de gala au profit de l'Association des artistes dramatiques. On donne les *Rendez-vous bourgeois*, interprétés par les artistes de l'Opéra-Comique, et le *Bourgeois gentilhomme*, joué par les artistes de la Comédie-Française, et accompagné de la musique de Lulli [1]. Le ballet de *Don Juan* [2], intercalé dans la céré-

---

1. Les divertissements et les intermèdes du *Bourgeois gentilhomme* étaient réglés de la façon suivantes :

AU 1er ACTE

Mlle Louise Grandjean et Mlle Flahaut.

AU 4e ACTE

Mlles Acklé, L. Grandjean, Beauvais, *Pâris et Hélène* (Gluck).
M. Affre : Air d'*Armide* (Gluck).
Mlle L. Bréval : Air de *Thésée* (Lulli).
M. Renaud : *Plaisir d'amour* (Martini).
Puis la *Ronde de table*, arrangée par M. Paul Vidal et chantée par :
Mlles L. Bréval, Acklé, Grandjean, Flahaut, Beauvais, MM. Affre, Renaud, Delpouget et Laurent.
La partie chorégraphique comprenait :

AU 1er ACTE

La sarabande de *Zoroastre*, le passe-pied de *Castor et Pollux* et le rigodon de *Dardanus*, dansés par :
Mlle Subra et Zambelli, Mlles Salle, H. Régnier, Piodi, J. Régnier, Gallais, Beauvais, Ixart, Charrier, S. Mante, Mestais, Morlet, Boos, Barbier, Soubrier, Carrelet, L. Mante.
Le cinquième acte était un immense éclat de rire, avec la joie des oreilles et des yeux. La cérémonie turque réunissait autour de M. Jourdain, c'est-à-dire autour de l'inénarrable Coquelin cadet, une série inédite de derviches chantants et dansants, appartenant tous à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, à la Comédie-Française et à l'Odéon, présidés par le muphti, M. Chambon, de l'Opéra.

2. Dansé par Mlles Hirch, Désiré, Lobstein, Sandrini, Chabot, Piodi, Mathilde Salle, J. Régnier, Viollat, Gallais, Beauvais, Ixart, Couat, Parent, Charrier, Mouret, S. Mante, Mestais, Charles, Morlet, Boos, Barbier, Soubrier, L. Mante ; MM. Stilb, Girodier, Javon, etc.

monie de Molière, terminait en apothéose cette belle soirée.

5 AVRIL. — Mlle Ackté a, pour la première fois, chanté le rôle d'Elisabeth, dans *Tannhauser*, et Mlle Grandjean celui de Vénus. Les deux excellentes artistes ont eu chacune leur part du succès de la soirée, à côté de M. Alvarez et de M. Renaud.

7 AVRIL. — La distribution du *Faust*, de Charles Gounod, est ce soir, presque entièrement renouvelée. C'est Mlle Lucie Berthet qui chante le rôle de Marguerite et Mlle Agussol celui de Siebel. Les rôles de Faust, Méphistophélès et Valentin sont interprétés par MM. Vaguet, Fournets et Bartet.

13 AVRIL. — M. Noté a remplacé M. Renaud, indisposé, dans le rôle de Guillaume Tell. Sa belle voix a vibré merveilleusement dans ce rôle si dramatique. Le public l'a chaleureusement applaudi dans la première phrase et a acclamé M. Affre, dans le duo qui suit. Mme Bosman et M. Gresse ont partagé avec ces deux artistes le succès de la soirée. Le ballet du troisième acte, dansé par Mlles Zambelli et Sandrini, a charmé comme toujours les spectateurs, qui ont vivement apprécié la grâce classique des deux gracieuses ballerines.

27 AVRIL. — Par suite de plusieurs indispositions, M. Paoli, dont les débuts officiels ne devaient avoir lieu que plus tard, paraissait pour la première fois sur la scène de l'Opéra, dans *Guillaume Tell*. Le jeune ténor se sert avec facilité d'une voix d'un timbre éclatant ; il est bienveillamment accueilli du public qui lui tient compte de sa compréhensible émotion.

30 AVRIL. — Représentation gratuite : on donne *Guillaume Tell*.

8 MAI. — Première représentation de *Briséis* (1er acte), d'Ephraïm Mikhaël et M. Catulle Mendès, musique d'Emmanuel Chabrier[1]. — Soyons franc, même avec les morts !... La vérité est qu'on eût pu nous dispenser de cette mélancolique exhumation. Sans doute, Emmanuel Chabrier fut un musicien de forte trempe, et nous retrouvons l'excellent maître dans plus d'un passage, élégant et mélodieux, de ce premier acte de *Briséis*. Mais, en réalité, l'inspiration y fait cruellement défaut, les phrases sont contournées, et, disons-le, souvent vulgaires. C'est presque du Massenet d'*Hérodiade* et surtout de *Marie-Magdeleine*. Ce n'est certes pas de l'art nouveau. La scène se passe, selon la légende antique dont Gœthe s'est inspiré, en la ville de Corinthe. Briséis (Mlle Berthet) est aimée d'Hylas (Vaguet). Tous deux se déclarent leur amour dans un superbe décor, aux pieds de l'Apollon du Belvédère. Mais le duo est long et sans caractère, et c'est à peine si nous en avons pu retenir deux phrases : « Deux roses sur la même branche » et « Demain, ce sera la journée ». Hylas retourne à son navire, et Thanastô, la mère de Briséis, arrive mourante, « invraisemblablement laide » — un vrai sacrifice pour Mme Chrétien-Vaguet. Elle chante une « marseillaise » chrétienne qui manque moins de puissance que de distinction, en priant Dieu que sa

1. DISTRIBUTION. — Hylas, M. *Vaguet*. — Le Catéchiste, M. *Bartet*. — Stratoklès, M. *Fournets*. — Briséis, Mlle *L. Berthet*. — Thanastô, Mme *Chrétien-Vaguet*.

On commençait par *Samson et Dalila*.

fille se convertisse au culte de Jésus, ce qui est très louable, mais ce qu'elle devrait crier moins fort... Puis, elle tombe en agonie... Un beau chœur prépare l'arrivée du Catéchiste, et M. Bartet est assurément un saint Jean-Baptiste, ou un Christ superbe. Il guérit Thanastô, à condition que Briséis devienne chrétienne. Celle-ci hésite devant les conseils mortellement longs et ennuyeux de M. Fournets-Stratoklès. Puis, elle se décide, et Thanastô, désormais guérie, reprend sa vigoureuse marseillaise, tandis que Briséis s'éloigne avec le Catéchiste. Elle est perdue pour Hylas. L'orchestre, sous la direction de M. Taffanel, a fait merveille. Mmes Chrétien-Vaguet et Berthet, MM. Vaguet et Bartet, — que de rimes en *et!* — chantent de leur mieux ce fragment du beau poème de M. Catulle Mendès et de feu Ephraïm Mikhaël. Mais, malgré la présence des amis du défunt compositeur, — c'est parce que nous fûmes du nombre que nous regrettons l'inutile mise au théâtre de cette œuvre de la dernière heure — l'accueil a été froid, et l'insuccès n'est que trop certain... Tel est, sur cette tentative, notre avis très réfléchi et « sincère »... Combien y en a-t-il qui ont eu le courage de le donner? Un bon point à Mme Héglon, vraiment remarquable en Dalila, — une vraie artiste qui chante et qui joue avec autant de conscience que de talent. La soirée de l'Opéra avait donc heureusement commencé...

26 MAI. — Première représentation de *Joseph*, opéra en trois actes d'Alexandre Duval, musique de Méhul. Récitatifs de M. Armand Silvestre, mu-

sique de M. Bourgault-Ducoudray[1]. — Pour faire pièce à l'Opéra-Comique, qui prépare une reprise de *Joseph*, l'Opéra nous a donné, avec les excellents récitatifs de M. Bourgault-Ducoudray, le célèbre ouvrage de Méhul. Tout le monde connaît l'admirable partition, et plus d'un spectateur de l'orchestre en fredonnait les principaux motifs en même temps que les chanteurs. Encore que certaines parties aient un peu vieilli, le succès a été très vif, et si la noble et belle œuvre ne se maintenait pas au répertoire — cela est possible après tout ! — nul doute qu'elle n'obtienne, en notre premier théâtre lyrique, un nombre respectable de représentations. Le public semblait tout heureux d'entendre cette musique si simple, si claire et néanmoins toujours expressive, qui le délassait un peu des grands effets d'orchestration auquels il est, depuis quelque temps, habitué. Ajoutons que l'interprétation est digne de l'ouvrage. Le rôle de Joseph est bien tenu par M. Vaguet, qui a eu de jolies notes de douceur, notamment dans la fameuse romance du premier acte. Mais la voix manque un peu de grave, et aussi de force dans les parties dramatiques. Mlle Ackté a délicieusement chanté l'air du second acte, qui lui a valu un *bis* unanime,

---

1. DISTRIBUTION. — Benjamin, Mlle *Ackté*. — Joseph, M. *Vaguet*. — Jacob, M. *Delmas*. — Siméon, M. *Noté*.

Les autres rôles : MM. *Delpouget*, *Paty*, *Douaillier*, *Cabillot*, *Laurent*, *Gallois*, *Roger*, *Barran*, *Lacome*, *Baudin*, *Palianti* ; Mlles *Agussol*, *Mathieu*, *Sauvaget* et *Robin*.

On commençait par *Briséïs*. Mme Carrère chantait le rôle de Briséïs à la place de Mlle Berthet souffrante ; M. Vaguet, qui interprétait le même soir le rôle de Joseph de Méhul, était remplacé, dans le rôle d'Hylas de l'ouvrage de Chabrier, par M. Laffitte.

et M. Noté est un très remarquable Siméon. Quant à M. Delmas, il mérite des éloges sans restriction : je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer en ce moment, pour interpréter le rôle de Jacob, un artiste de voix plus belle et d'autorité plus grande. Il valait à lui seul qu'on allât entendre, à l'Opéra, la sublime partition.

29 MAI. — *Hamlet*, pour les représentations de Mlle Emma Calvé[1]. — « Décidément, écrivait M. Samuel Rousseau, s'il faut boire le vin fin dans de petits verres, il apparaît indispensable d'ouïr la fine musique dans de petites salles. Ecoutez à l'Opéra Mlle Calvé, cette grande artiste qui, il y a quelques mois, à l'Opéra-Comique, créa si brillamment la *Sapho* de Massenet. Sa voix est restée extraordinairement pure dans la douceur, veloutée et vibrante dans la force, sa diction est toujours impeccable, son talent de composition incomparable, et pourtant, l'explique qui pourra, Mlle Calvé ne réussit qu'à demi, dans ce rôle d'Ophélie tout de poésie, où elle semblait n'avoir qu'à paraître pour triompher. Dans l'immense vaisseau de l'Opéra , son art parut un peu factice, sa voix un peu mince, son jeu trop maniéré. Nous le répétons, pure question de local, et nous croyons fermement qu'à sa vraie place, qui est l'Opéra-Comique, Mlle Calvé retrouvera l'émotion qui, malgré tous ses efforts, sembla la fuir impitoyablement.

---

1. DISTRIBUTION. — Hamlet, M. *Renaud*. — Le Roi, M. *Gresse*. — Laërte, M. *Laffitte*. — Le Spectre, M. *Chambon*. — Ophélie, Mlle *Emma Calvé*. — La Reine, Mlle *Dufrane*.

Les autres rôles, par MM. *Douaillier*, *Laurent*, *Denoyé*, *Cabillot*, et *Cancelier*.

Bonne reprise, en somme, de ce nostalgique *Hamlet* qui ne parvient pas à s'installer définitivement au répertoire de l'Opéra. Compliments à MM. Renaud, un Hamlet romantique à souhait; Laffitte, un jeune ténor qui s'affirme à chacune de ses créations; Gresse, Mlle Dufrane et la charmante Zambelli, qui dans un *bis* malencontreux fit une chute terrible, heureusement sans gravité. »

23 JUIN. — En représentation gratuite on donne la *Burgonde*. Le public accueille chaudement l'œuvre de M. Paul Vidal, fort bien interprétée par Mmes Bréval et Héglon, par MM. Alvarez, Delmas, Vaguet et Sizes. Mlle Piodi se fait applaudir dans le ballet, aux lieu et place de Mlle Hirsch. M. Taffanel étant souffrant, c'est M. Paul Vidal qui conduisait lui-même son œuvre.

7 JUILLET. — Dans les *Huguenots*, Mlle Jane Marcy chantait Valentine. A côté d'elle, débutait heureusement, sous les traits de la Reine de Navarre, Mme Lucas, récemment engagée à l'Opéra, conjointement avec son mari.

14 JUILLET. — On donne en matinée gratuite, *Joseph*, de Méhul, et le ballet de *Coppélia*, de Léo Delibes. M. Gresse chante la *Marseillaise* avec son succès accoutumé.

15 JUILLET. — M. Lucas, qui débute dans le rôle de Jean de Leyde, du *Prophète*, conquiert le public par son assurance, son articulation précise et ses qualités de comédien.

27 JUILLET. — Mlle Flahaut chante pour la première fois le rôle de Dalila, dans *Samson et Dalila*.

11 AOUT. — A côté de M. Renaud, qui reprend le

rôle de Gunther, Mme Lucas chante pour la première fois le rôle de Hilda et M. Lucas celui de Sigurd.

14 AOUT. — Mlle Lafargue aborde le personnage de Valentine, des *Huguenots*.

18 SEPTEMBRE. — On reprenait la *Favorite* avec Mlle Delna[1], une admirable Léonore. M. Renaud se taillait un succès considérable dans le rôle d'Alphonse. Dans Fernand, M. Alvarez se faisait bisser, en compagnie de Mlle Delna, le duo final.

20 SEPTEMBRE. — L'Opéra fêtait ce soir la nomination de M. Ernest Reyer au grade de grand-officier de la Légion d'honneur en faisant une très belle reprise de *Salammbô* [2]. Pour cette solennité, les directeurs s'étaient assuré le concours de M. Saléza, créateur de Matho. Le jeune artiste a interprété son rôle avec une vaillance et un talent qui lui ont valu les acclamations de la salle entière. Mlle Bréval prenait possession du personnage de Salammbô : sa tâche était difficile et elle s'en est acquittée avec une science dramatique et vocale de tout premier ordre. Après l'acte de la tente, les deux remarquables artistes ont été frénétiquement

---

1. DISTRIBUTION. — Léonore, Mlle *Delna*. — Inès, M. *Agussol*. — Fernand, M. *Alvarez*. — Alphonse, M. *Renaud*. — Balthazar, M. *Gresse*. — Don Gaspard, M. *Cabillot*.

Au deuxième acte, divertissement : Mlles *Desiré*, *Vangœthen*, *Piodi*.

2. DISTRIBUTION. — Matho, M. *Saléza*. — Shahabarim, M. *Vaguel*. — Hamilcar, M. *Renaud*. — Narr Havas, M. *Delmas*. — Spendius, M. *Sizes*. — Giscon, M. *Poly*. — Autharite, M. *Douaillier*. — Prêtres de Khamon, MM. *Gallois*, *Roger*, *Delit*. — Melkarth, M. *Baudin*. — Prêtres d'Eschmoun, MM. *Cancelier*, *Lacome*. — Prêtres de Molock, MM. *Denoye*, *Palianti*. — Salammbô, Mlle *L. Bréval*. — Taanach, Mlle *Vincent*.

Danse : Mlle *Désiré*, M. *Ladam* ; Mlles *J. Régnier*, *Viollat*, *Blanc*, *Gallay*, *G. Couat*, *Charrier*, *Mouret*, *S. Mante*, *Mestais*, *Charles*, *Boos*, *Esnel*, *Soubrier*, *Carrelet*, *L. Mante*, *Meunier*, *Richaume*, *Billon* ; MM. *Stilb*, *Girodier*, *Régnier*, *Javon*, *P. Baron*.

rappelés. MM. Vaguet, Renaud et Delmas ont eu leur grosse part de succès de cette victorieuse soirée.

30 OCTOBRE. — Dans *Salammbô*, le ténor Lucas chante pour la première fois le rôle de Mathô, aux lieu et place de M. Saléza, engagé en Amérique[1]. Il y obtient un fort honorable succès, partagé par Mme Bosman (Salammbô), MM. Vaguet, Renaud, Bartet et Sizes.

15 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Prise de Troie*, opéra en quatre actes de Hector Berlioz[2]. — C'est le 1er juin 1863 que Berlioz lut ses *Troyens* à tout le personnel assemblé du Théâtre lyrique, alors dirigé par Léon Carvalho. Mais il sauta bien vite aux yeux que le théâtre n'était ni assez riche, ni assez vaste pour mettre en scène l'œuvre intégrale. En outre, on ne trouvait pas de Cassandre, et la tragédie entière aurait duré six heures. Ces raisons décidèrent Berlioz à sacrifier la *Prise de Troie*, avec l'espoir, il est vrai, que

---

1. Le musée-bibliothèque du théâtre vient de recevoir un cadeau précieux.

Mlle Marimon, dont on se rappelle la brillante carrière à l'Opéra-Comique et aux Italiens, vient d'envoyer à M. Charles Malherbe, le conservateur-bibliothécaire de l'Opéra, le piano de l'Alboni. Une plaque, posée par Marietta Alboni elle-même sur cet instrument, avec sa signature gravée, indique que ce piano fut acheté par elle en 1849, c'est-à-dire l'année même de son entrée à l'Opéra, et donné à Mlle Marimon en 1866, — c'est-à-dire qu'il servit à l'incomparable virtuose pour l'étude de tous ses rôles. — Cet Erard prend place à côté du piano de Spontini et entre tant d'autres reliques de l'histoire musicale française qui font de cette galerie de l'Opéra un des plus curieux petits musées parisiens et artistiques.

2. DISTRIBUTION. — Chorèbe, M. *Renaud*. — Enée, M. *Lucas*. — Ombre d'Hector, M. *Chambon*. — Priam, M. *Delpouget*. — Panthée, M. *Douaillier*. — Hélenus, M. *Cabillot*. — Chef grec, M. *Paty*. — Un soldat, M. *Peloga*. — Cassandre, Mlle *Delna*. — Andromaque, Mlle *Flahaut*. — Ascagne, Mlle *Agussol*. — Hécube, Mlle *Beauvais*. — Polyxène, Mlle *Mathieu*.

l'Opéra s'en emparerait après le « grand succès » que les *Troyens à Carthage* allaient sûrement obtenir. Or, les *Troyens à Carthage* n'eurent pas le « grand succès » sur lequel comptait le compositeur, et c'est seulement trente-six ans après, alors que Berlioz est mort depuis longtemps, que l'Opéra nous donne la *Prise de Troie*... Le sujet, vous le savez, est tiré du deuxième livre de l'*Enéide*, de Virgile. Cassandre, la prophétesse, et son fiancé, Chorèbe, y occupent des rôles importants. Ils remplissent à eux deux le premier acte, pendant que la foule se répand hors des murs de Troie, et que Cassandre s'efforce en vain de rendre un peu de raison à ce peuple affolé, d'arracher son cher Chorèbe au carnage qu'elle prévoit. A l'acte suivant, cérémonie religieuse des Troyens, remerciant les dieux de les avoir délivrés des Grecs, combats de lutteurs, bénédiction donnée par l'ancêtre Priam au jeune Astyanax, que guide la veuve d'Hector ; entrée impétueuse d'Enée, racontant le sacrilège et la mort tragique de Lacoon ; ordre donné par le prêtre Panthée d'introduire dans la ville le cheval de bois pour apaiser le courroux de Minerve ; désespoir de Cassandre, épouvantée de tant de folies, et chants de triomphe du peuple, abattant les murailles pour traîner plus vite en lieu sûr la redoutable offrande des Grecs. Puis, c'est l'apparition d'Hector, commandant à Enée de fuir, les derniers combats de celui-ci, avant de se résigner à la fuite, et l'appel suprême de Cassandre, exhortant les femmes troyennes à se jeter du haut des murs, à se frapper du poignard, à s'étrangler l'une

l'autre, plutôt que de subir le joug de ces Grecs détestés. Dans cette belle partition de la *Prise de Troie*, Berlioz procède directement de Gluck, mais c'est par la phrase vocale qu'il se fait le disciple de l'auteur d'*Alceste*. Pour tout ce qui tient à l'orchestre, il demeure le Berlioz des anciens jours, celui qui a su se former une riche palette en empruntant à Weber et à Beethowen leurs couleurs les plus éclatantes. Puis son penchant pour la musique imitative ou descriptive apparaît encore et toujours... Ainsi de la prophétie de Cassandre, où vibre, d'ailleurs, un accent d'une énergie puissante ; ainsi des délicieux andantes que chante Chorèbe pour apaiser la divinatrice, où Berlioz s'ingénie à rendre en son instrumentation les ondulations de la mer, le souffle de la brise et les chants d'un pâtre heureux ; ainsi encore d'un vers de l'apparition d'Hector : « De son faîte élevé Troie entière s'écroule », après lequel une descente des violoncelles en pizzicato indique clairement l'écroulement des murs... Avec Mlle Delna, une tragique Cassandre, avec MM. Renaud et Lucas, excellents sous les traits de Chorèbe et d'Enée, avec une belle mise en scène — y compris le fameux cheval de bois [1] — et le soin qu'ils ont mis à monter le chef d'œuvre encore inconnu en France, MM. Bertrand et Gailhard nous offraient une grande soirée d'art dont il les fallait sincèrement remercier ; grâce à eux, Berlioz était désormais vengé.

1er DÉCEMBRE. — M. Alvarez avait merveilleu-

[1] Ce cheval de bois ne mesurait pas moins de sept mètres de hauteur sur cinq mètres de longueur ; il pesait le chiffre énorme de quatre mille kilos, et se mouvait sur des rails, traîné par vingt-quatre hommes.

sement chanté *Faust* aux côtés de Mlle Ackté, son exquise partenaire, et de Delmas, un superbe Méphisto. La représentation se terminait à minuit moins un quart au milieu des applaudissements. A minuit et demi, M. Alvarez était en chemin de fer, en route pour le Havre, d'où il s'embarquait, le lendemain matin, pour l'Amérique, engagé pour douze représentations (150.000 francs) à Boston, à New-York et à Philadelphie.

6 DÉCEMBRE. — Dans la *Korrigane* (dont c'est la 103e représentation), Mlle Zambelli reprend le rôle si remarquablement créé par Mlle Rosita Mauri, qui, seule, l'a dansé jusqu'à présent. La jeune artiste a su profiter des excellents conseils de son illustre devancière et a recueilli un joli succès, partagé, d'ailleurs, par Mlles Désiré, Chabot, Salle, Torri (la reine des Korrigans), MM. Vasquez, Ladam, Ajas, de Soria, Moquante, etc.

18 DÉCEMBRE. — On donne *Aïda*, pour les très heureux débuts de MMlles Charles et Soyer (premiers prix de cette année, au Conservatoire), dans les rôles d'Aïda et d'Amnéris [1].

29 DÉCEMBRE. — Avant de clore l'année, la direction nous présentait, dans *Sigurd*, Mlle Hatto, autre premier prix des derniers concours du Conservatoire. Cette grande et belle personne avait, dès le second acte, emporté tous les suffrages. La voix est superbe et d'une agréable sonorité. Elle a chanté le rôle de Brunehilde avec des accents très

---

1. DISTRIBUTION. — Radamès, M. *Affre*. — Amonasro, M. *Noté*. — Ramfis, M. *Gresse*. — Le Roi, M. *Delpouget*. — Le Messager, M. *Gallois*. — Aïda, Mlle *Charles*. — Amnéris, Mlle *Soyer*. — La Grande Prêtresse, Mlle *Beauvais*.

dramatiques, et elle l'a joué très intelligemment. Cette première épreuve fait bien augurer de l'avenir d'une jeune artiste qui, ainsi, a hautement conquis sa place dans la troupe lyrique de MM. Bertrand et Gailhard. La belle œuvre d'Ernest Reyer, très bien exécutée et très bien chantée, a été d'un bout à l'autre de la soirée, très chaleureusement applaudie.

Nous avons brièvement résumé l'histoire de l'Opéra en 1899 ; le bilan en est établi dans le tableau qui suit :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Burgonde, opéra	4	»	6
Samson et Dalila, drame lyrique	3 a. 4 t.	»	18
L'Etoile, pantomime-ballet	2	»	19
Faust, opéra	5	»	28
Coppélia, ballet	2	»	8
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	9
Le Prophète, opéra	5	»	25
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	10
La Valkyrie, drame lyrique	3	»	7
Les Maitres chanteurs, comédie lyrique	3 a. 4 t.	»	6
Guillaume Tell, opéra		6 mars	16
Don Juan, opéra	4 a. 2 p.	»	3
Tannhauser, opéra	4 a. 9 t.	»	16
**Briséis*, drame lyrique	1	8 mai	6
**Joseph*, opéra	3	26 mai	10
Hamlet, opéra	5 a. 8 t.	»	5
Sigurd, opéra	4	»	4
La Favorite, opéra	4	18 sept.	4
Salammbô, drame lyrique	4	20 sept.	14
**La Prise de Troie*, drame lyrique	4	15 nov.	9
La Korrigane, ballet	2	6 déc.	3
Aida, opéra	4	»	3

* Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1900

La représentation de deux pièces modernes d'auteurs nouveaux dans la maison, le *Torrent*, de M. Maurice Donnay et la *Conscience de l'Enfant*, de M. Devore; celle de l'*Othello*, de M. Jean Aicard et de deux petits actes de MM. Jacques Normand et Emile Veyrin, *Douceur de croire* et *Frêle et forte*; les reprises de *Mercadet*, de Balzac, du *Demi-Monde* et de *Francillon*, d'Alexandre Dumas fils, de *Maître Guérin*, d'Emile Augier, de *Froufrou*, de Meilhac et M. Ludovic Halévy, et des *Romanesques*, de M. Edmond Rostand ; la célébration du centenaire de l'installation de la Comédie, rue Richelieu : tels sont les principaux événements de l'année que nous allons suivre au jour le jour.

8 JANVIER. — Dans le *Gendre de M. Poirier*, M. Baillet joue, pour la première fois, le rôle du marquis de Presles, ordinairement tenu par MM. Le Bargy et Raphaël Duflos.

13 JANVIER. — Mlle Marie-Louise Marsy aborde avec succès le personnage très complexe et très difficile de dona Clorinde de l'*Aventurière*, à

laquelle elle donne une belle physionomie de grande coquette à l'allure altière, avec des sentiments de drame brillamment exprimés. M. Raphaël Duflos reprend, dans l'ouvrage, le rôle de Fabrice qu'il avait déjà joué à l'époque de son premier séjour dans la maison de Molière.

15 JANVIER. — A l'occasion du 277e anniversaire de la naissance de Molière, on joue les *Femmes savantes* et le *Malade imaginaire*, suivi de la Cérémonie. *Salut à Molière*, hommage en prose de M. Gustave Geffroy, est dit par M. Coquelin cadet en habit noir, en « homme de maintenant », pour parler comme Molière lui-même.

19 JANVIER. — Les artistes étaient convoqués à leur foyer pour une cérémonie tout intime. Il s'agissait d'inaugurer la statuette de Jules-Didier Seveste, ancien pensionnaire de la Comédie-Française, œuvre du sculpteur Fagel, offerte à la Maison de Molière par la famille du regretté comédien, tué vingt-huit ans auparavant, le 19 janvier 1871, à la bataille de Buzenval[1]. M. Jules Claretie prononce un discours très vibrant, où il retrace la double carrière de l'artiste et du patriote.

---

1. La statuette en marbre, d'environ soixante-dix centimètres de hauteur, représente le comédien en tenue de campagne de lieutenant des carabiniers parisiens, les basques de la capote relevées, le pantalon enfoui dans les bottes du fantassin. Le personnage est fièrement campé. Il a bien l'allure martiale, avec la croix d'honneur sur la poitrine. La tête est nue. Seveste a toute sa barbe, tel qu'on le rapporta blessé mortellement dans cette journée du 19 janvier où commença son agonie. Adossée à la glace du foyer, entre les bustes de Samson et de Provost, ses maîtres, la statuette ressort des plis du drapeau tricolore qui l'encadre avec une palme verte sur le socle. C'est à cet endroit même que le jeune comédien rendit le dernier soupir, assisté de deux de ses camarades, Mmes Jouassain et Edile Riquier, qui le reçurent à son arrivée et ne le quittèrent plus.

23 JANVIER. — M. Barral joue, pour la première fois, dans le *Dépit amoureux*, le rôle de Mascarille.

26 JANVIER. — M. Jacques Fenoux aborde le rôle de don Salluste, de *Ruy Blas*.

30 JANVIER. — Reprise de *Mercadet*, comédie en trois actes de H. de Balzac [1]. — N'est-il pas curieux de voir reprendre, au lendemain même des obsèques de D'Ennery, la célèbre pièce de Balzac, ébarbée et ajustée aux dimensions de la scène par la main habile et discrète du dramaturge passé maître aux roueries du théâtre. D'Ennery respecta religieusement le texte, ne coupant que des détails en dehors de l'action, laissant intacte l'idée mère. C'est ainsi que d'une pièce impossible, et sans nuire en rien à la partie littéraire, il fit, avec ces quelques sacrifices à la perspective, une pièce à succès d'argent. Le *Mercadet* en trois actes représenté au Gymnase le 24 août 1851 — un an après la mort de Balzac — n'était donc qu'un « arrangement », une abréviation de l'ouvrage original en cinq actes, intitulé *Le Faiseur*. Les coupures portaient sur le premier et le troisième actes, les changements sur le quatrième et le cin-

---

1. DISTRIBUTION. — M. de la Brive, M. *Baillet*. — Mercadet, M. *de Féraudy*. — Violette, M. *J. Truffier*. — Verdelin, M. *Pierre Laugier*. — Pierquin, M. *Clerh*. — Minard, M. *Dehelly*. — Méricourt, M. *Louis Delaunay*. — Goulard, M. *Barral*. — Justin, M. *Croué*. — Virginie, Mme *Amel*. — Julie, Mlle *Bertiny*. — Thérèse, Mlle *Lynnès*. — Mme Mercadet, Mme *Thérèse Kolb*.

Mercadet était accompagné de la *Cigale chez les fourmis*, comédie en un acte, en prose, de M. Ernest Legouvé et d'Eugène Labiche, interprétée par MM. *Clerh*, *Louis Delaunay*, *Falconnier*, Mmes *Renée du Minil* et *Fayolle*.

quième. Dans *Le Faiseur*, M. de la Brive a recours à un déguisement, et se fait passer auprès des créanciers de Mercadet pour l'ancien associé Godeau, revenant des Indes chargé de millions. Cette scène est supprimée dans la pièce en trois actes, qui gagne beaucoup, il faut le dire, à ce retranchement. Le dernier acte s'améliore également en devenant plus rapide et plus vraisemblable. Il est évident que Balzac lui-même, s'il avait vécu, aurait accepté ces modifications quand il eût dirigé les répétitions de sa pièce. En cinq actes, comme l'avait primitivement écrit le grand romancier, ou en trois, comme il vient d'être joué au Théâtre-Français, *Mercadet* n'en reste pas moins l'une des meilleures comédies de notre temps. Le portrait du spéculateur y est dessiné de pied en cap, tel qu'on le connaissait alors, mais nous devons avouer que depuis cinquante ans cette figure s'est singulièrement modifiée et, auprès de nos « faiseurs » d'aujourd'hui, Mercadet ne serait qu'un écolier et un aigrefin parfaitement inoffensif. A la Bourse d'hier, l'associé de Godeau ne jouerait plus sa faillite sur 300.000 fr., mais sur huit ou dix millions tout au moins, et, fidèle à cet axiome de comédie : « Quand on doit et qu'on ne paie pas, c'est comme si l'on ne devait pas, » pas un instant il ne s'inquiéterait des larmes et des menaces de ses créanciers. Si la manière d'exploiter la crédulité publique a varié, les principes du moins sont demeurés les mêmes. Le Mercadet de 1899 vous dirait tout comme l'autre, en tirant une pièce de vingt francs de sa poche : « Voilà l'hon-

neur moderne ! Avez-vous fait fortune en vendant du plâtre pour du sucre, vous devenez député et ministre... Ne suis-je pas supérieur à mes créanciers ? J'ai leur argent, ils attendent le mien !... Un homme qui ne doit rien, personne ne songe à lui, tandis que mes créanciers s'intéressent à moi. » L'ami Verdelin, à qui Mercadet veut emprunter mille écus pour solder le repas des fiançailles de sa fille, ne lui répond-il pas logiquement : « Mille écus ! mais si on les prêtait toujours, on ne les aurait jamais ! » Parmi les « abatages » de D'Ennery dans la forêt touffue de Balzac, il n'y a guère à regretter réellement qu'une chose : c'est le sentiment qu'a Julie, la fille de Mercadet, de son peu de beauté, lorsqu'elle attribue à cette circonstance la rupture de son union avec le jeune Minard, qu'elle aime. « Beauté (disait-elle dans la pièce primitive), incomparable privilège, le seul qui ne se puisse acquérir, tu me manques, je le sais. J'avais essayé de te remplacer par la tendresse, par la douceur, par la soumission, par le dévouement absolu... et voilà envolées toutes les espérances de la fille laide... » Mais, en admettant qu'un directeur sans préjugés eût admis cette invocation, aurait-il trouvé une actrice qui eût consenti à dire une pareille phrase ? Mlle Bertiny, la Julie de ce soir, est gracieuse et jolie au possible... Mercadet, que créa Geoffroy au Gymnase — les anciens, seuls, pourraient vous en parler — ne fut jamais un des bons rôles de Got : il y manquait de verve et de gaieté. M. de Féraudy, son élève, nous y a paru excellent, plein d'entrain, de simpli-

cité et de bonhomie — une bonhomie qui sauve tout... Son succès a été vif, surtout au troisième acte, qu'il a merveilleusement joué. Tout à fait bien aussi, M. Baillet, en son La Brive, un élégant du temps de Gavarni. Très amusant, M. Truffier, dans la redingote héréditaire du père Violette. Charmant de jeunesse, M. Dehelly, en son rôle d'amoureux. Et de tout premier ordre, ainsi qu'il sied à la Comédie, Mmes Kolb, Amel et Lynnès sous les traits de Mme Mercadet et de ses deux servantes. — Très intéressante soirée à tous les points de vue.

13 FÉVRIER. — On reprend, à l'occasion des jours gras, *M. de Pourceaugnac* avec M. Coquelin cadet et la course des apothicaires dans la salle [1].

19 FÉVRIER. — Relâche par suite de la mort de M. Félix Faure, président de la République.

26 FÉVRIER. — La Comédie célèbre aujourd'hui en matinée et en soirée le 97e anniversaire de la naissance de Victor Hugo. En matinée on donne *Hernani*, et le soir on joue *Ruy Blas*, où Mlle Bartet reprend le rôle de la Reine.

27 FÉVRIER. — Première représentation d'*Othello, le More de Venise* (*Shakespeare Othello the Moor of Venice*), drame en vers, en cinq actes et sept ta-

---

1. DISTRIBUTION. — Pourceaugnac, M. *Coquelin cadet*. — Apothicaire, M. *de Féraudy*. — Eraste, M. *Boucher*. — Sbrigani, M. *Jules Truffier*. — 2e avocat, M. *Berr*. — 1er médecin, M. *Pierre Laugier*. — 2e Suisse, M. *Joliet*. — 2e médecin, M. *Villain*. — Oronte, M. *Clerh*. — 1er Suisse, M. *Falconnier*. — 1er avocat, M. *Hamel*. — 1er médecin grotesque, M. *Dehelly*. — Un exempt, M. *Charles Esquier*. — 2e médecin grotesque, M. *Barral*. — Nérine, Mlle *Kalb*. — Julie, Mlle *Frémaux*. — Lucette, Mlle *Lynnès*.

bleaux, de M. Jean Aicard[1]. — L'*Othello* de Shakespeare est une magnifique statue coulée en bronze d'un seul jet, disait Théophile Gautier. On ne saurait donc trop en vouloir à ceux qui, comme autrefois Ducis, auraient la fâcheuse inspiration d'y retoucher, de l'édulcorer et d'offrir au public des traductions « libres » de ce chef-d'œuvre. Mais, heureusement, nous ne sommes plus au temps où les traducteurs croyaient devoir accommoder les ouvrages étrangers au goût français et leur enlevaient justement ce qui en constituait le charme et le caractère. Il y a longtemps qu'on n'est plus de l'avis de Voltaire, qui appelait dédaigneusement Shakespeare « un sauvage ivre » ; notre éducation dramatique est complète à cet égard, et nous permet d'apprécier comme elles le méritent les larges et puissantes allures du grand poète. Aussi, à défaut d'une traduction littérale, tenons-nous pour l'adaptation la plus exacte du chef-d'œuvre. Nous ne nous révoltons plus, comme jadis, contre les fréquents changements à vue ; nous y trouvons même un attrait de plus, car nous y voyons une image vraie du hasard et de l'imprévu qui prési-

1. DISTRIBUTION. — Othello, M. *Mounet-Sully*. — Cassio, M. *Baillet*. — Iago, M. *Paul Mounet*. — Brabantio, M. *Pierre Laugier*. — Le doge, M. *Villain*. — Un sénateur, M. *Clerh*. — Un hérault, M. *Falconnier*. — Montano, M. *Hamel*. — Premier officier, M. *Dehelly*. — Deuxième officier, M. *Charles Esquier*. — Rodrigo, M. *Jacques Fenoux*. — Lodovico, M. *Louis Delaunay*. — Un bouffon, M. *Barral*. — Gratiano, M. *Gaudy*. — Troisième officier, M. *Laty*. — Bianca, Mlle *Moréno*. — Emilia, Mlle *Wanda de Boncza*. — Desdémone, Mlle *Lara*.

Le rôle de Bianca avait été répété par Mme Lainé-Luguet, qui, se trouvant souffrante le soir de la représentation, fut remplacée, au pied-levé, après une annonce. Mlle Moréno se tira très intelligemment de la tâche qui lui incombait ainsi au dernier moment.

dent aux événements de la vie réelle. Nous avons même regretté, ce soir, que, tout en étant plus nombreux, ils ne fussent pas encore plus rapides, — les longs entr'actes ayant pour inévitable résultat de refroidir l'action et de figer l'intérêt. M. Jean Aicard s'est bien gardé de suivre l'exemple de Ducis, qui a écrit une tragédie où tout se passe en récit : il a, comme avait fait Alfred de Vigny, essayé de suivre pas à pas son modèle ; il s'est efforcé d'imiter sa manière, et s'il n'a pas pu conserver cette liberté d'expression, devant laquelle ne reculait pas Shakespeare, il a su, du moins, s'identifier si bien avec le texte primitif que, là où Shakespeare, par exemple, a mis de la prose, il a haché son vers et disloqué son dialogue de façon à dissimuler complètement la rime. Puis, lorsque la situation s'accentue, les tirades magnifiques se déroulent en excellents alexandrins. Voilà donc une traduction vraiment respectueuse de l'esprit et du génie de l'auteur. Félicitons sincèrement M. Jean Aicard d'avoir mené à bien un travail qui demandait à la fois du temps, de l'érudition et du talent ; remercions le Théâtre-Français d'avoir fait entrer dans son répertoire un *Othello* si parfaitement digne du modèle. Après Joanny, Rouvière et Taillade, après Salvini, Rossi et Novelli, M. Mounet-Sully a joué avec amour le rôle auquel il pensait depuis dix-huit ans. Celui qui fut, de sublime façon, Œdipe et Hamlet a été Othello, des pieds à la tête, et dans le personnage où Shakespeare a mis toutes les variations du cœur humain, depuis la tendresse jusqu'à la colère et la vengeance, il

nous a donné vraiment ce qu'on pouvait attendre de son génie artistique. Aussi son succès a-t-il été immense et s'est-il traduit par d'innombrables rappels... Toute la tragédie tourne autour du More, à ce point que les autres rôles, même celui de Desdémone, demeurent au second plan : Mlle Lara, qui s'y est montrée infiniment touchante, y a conquis son titre de sociétaire. M. Baillet a bien rendu l'ivresse de Cassio, et Mlle Wanda de Boncza a mis beaucoup d'intelligence au rôle d'Emilia. Quelle erreur, pensions-nous, d'avoir distribué à M. Paul Mounet l'astucieux Iago, qui eût été si bien l'affaire de M. le Bargy ! Eh bien ! M. Paul Mounet nous y a paru absolument remarquable, et après l'admirable scène de la délation, qu'il a merveilleusement jouée, la salle entière a fait aux deux frères une enthousiaste ovation. — Beaux décors et superbe mise en scène : la représentation a été de tout point digne de Shakespeare et de la Comédie.

1er MARS. — Mlle Lara était élue sociétaire, après une longue et intéressante discussion où M. Claretie proposait de la garder comme pensionnaire en lui doublant ses appointements. A l'unanimité, le Comité reconnaissait l'intérêt qu'avait la Comédie à s'attacher pour toujours la jeune artiste.

9 MARS. — On donne, en matinée, *Histoire du vieux temps*, la première pièce de Guy de Maupassant, qui doit être jouée à Rouen, sur la demande du Comité constitué pour élever un buste à l'illustre écrivain. Les rôles sont interprétés par Mme Pierson et par M. Leloir, qui créa, il y a quel-

que vingt ans, au théâtre Ballande, celui qu'il reprend aujourd'hui.

19 MARS. — A la matinée de ce jour, Coquelin cadet joue pour la première fois le rôle de Tartuffe, que son frère aîné n'a jamais joué qu'au dehors de la Comédie-Française. C'est Du Croizy qui créa le rôle et Du Croisy était un comique. Depuis, les théories ont fait de Tartuffe un personnage assombri, et le côté tragique d'un tel caractère a tenté les acteurs habitués aux triomphes du drame : Geffroy, M. Gustave Worms, M. Silvain. M. Febvre joua Tartuffe en talon-rouge capable de séduire encore Elmire. — « Elle n'en a que plus de mérite, » lui disait Mme Plessy. — M. Got en fit, on se le rappelle, une sorte de janséniste. M. Coquelin cadet tente d'apporter au personnage sa note personnelle. — Quelques jours plus tard, M. Barral jouera, pour la première fois, le rôle d'Orgon.

21 MARS. — Les membres du Comité se réunissaient, sous la présidence de M. Jules Claretie, pour écouter la lecture; faite par M. de Féraudy, d'une joyeuse comédie en trois actes et en prose, *Ma bru*, de MM. Paul Bilhaud et Fabrice Carré, qu'ils renvoyaient à un théâtre de genre où l'œuvre avait, disaient-ils, les plus grandes chances d'être accueillie, montée et applaudie... Nous verrons plus loin le succès que remporta *Ma Bru*, sur la scène de l'Odéon...[1]

1. M. Jules Claretie offrait à la Comédie-Française un portrait de Rachel, par E. Devéria, qu'il avait trouvé et acquis, il y a quelques années, et qui représente la grande tragédienne dans *Bajazet*. Vue de profil

24 MARS. — On reprend *Francillon*, d'Alexandre Dumas fils, avec l'habituelle distribution, à l'exception du rôle de Pingaut, créé par M. Prudhom et joué cette fois par M. Louis Delaunay.

28 MARS. — Le Comité admet « à corrections », une comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot, la *Bonne Hôtesse*, que ses auteurs portent immédiatement au Vaudeville.

21 AVRIL. — La Comédie célébrait, devant une salle comble, le bi-centenaire de la mort de Racine, par la représentation de *Bérénice*[1], où triomphait Mlle Bartet. Ensuite, M. Mounet-Sully, en habit noir, venait, dans le décor de *Bérénice* et devant le buste de Racine, orné de palmes, lire le discours de réception prononcé à l'Académie française par M. de Valincourt, le jour où il succédait à Racine. M. Mounet-Sully lisait avec art, d'une voix ferme et avec une grande sobriété d'effet ces pages où le jugement sur Racine et la parallèle avec Corneille sont pleines de justesse et de sagacité : c'est déjà le jugement de la postérité... La soirée se terminait gaiement par les *Plaideurs*, où Truffier et Leloir se chargeaient de divertir la nombreuse assistance.

5 MAI. — Première représentation du *Torrent*,

---

avec une coiffure turque, Rachel, toute jeune, l'œil ardent, est charmante. Le don de l'administrateur complétait la série très intéressante des portraits de Rachel que possède la Comédie — sans compter les reliques de l'artiste.

Quelques jours après, Mme Lefèvre, nièce d'Auguste Vacquerie, faisait don à la Comédie du buste de son oncle, œuvre de Dalou.

1. DISTRIBUTION. — Antiochus, M. *Alb. Lambert fils*. — Titus, M. *Paul Mounet*. — Rutile, M. *Hamel*. — Paulin, M. *Jacques Fenoux*. — Arsace, M. *Villain*. — Bérénice, Mlle *Bartet*. — Phénice, Mlle *Moréno*.

pièce en quatre actes, en prose, de M. Maurice Donnay[1]. Le très sympathique auteur d'*Amants* — ce chef-d'œuvre acclamé — a fait une bonne entrée en la grande maison de Molière avec une pièce à thèse — mais oui, à thèse ! — dont les deux premiers actes demeurent de pure comédie, tandis que les deux derniers s'acheminent vers le drame avec une vertigineuse rapidité. C'est qu'après avoir franchement établi son « postulat », M. Maurice Donnay n'a pu sortir sa malheureuse héroïne de la difficile situation où il l'avait sciemment engagée, et l'a fatalement condamnée — faute de mieux, hélas ! — à un effrayant suicide. L'action, très simplement et très joliment exposée, se passe dans le Périgord, où M. Camille Lambert dirige, en sagace industriel, une importante papeterie actionnée par un torrent qui, coulant au pied de l'usine, lui sert tout naturellement de force motrice. En se mariant, M. Lambert n'a eu qu'une ambition, qu'un but dans sa vie : se créer une famille, avoir un fils — un fils auquel il pourra plus tard céder sa papeterie, comme il l'a achetée lui-même, neuf ans auparavant, avec la dot de Valentine, sa femme. L'amour dans le mariage est pour lui un mythe,

1. DISTRIBUTION. — Saint-Phoin, M. *Coquelin cadet*. — Morins, M. *Le Bargy*. — L'abbé Bloquin, M. *de Féraudy*. — Hubert de Courrezac, M. *Georges Berr*. — Camille Lambert, M. *Pierre Laugier*. — Julien Versannes, M. *Raphael Duflos*. — Batiston, M. *Falconnier*. — Le docteur Aubierge, M. *Louis Delaunay*. — Rousseau, M. *Laty*. — Valentine Lambert, Mlle *Bartet*. — Charlotte Versannes, Mlle *Muller*. — La mère Mousseron, Mme *Amel*. — Amélie, Mlle *Faylis*. — Pierre Lambert, *la petite Juliette*. — Marie Lambert, *la petite Yvonne*.

Le rôle de la mère Mousseron sera repris, à la fin du mois de mai, par Mlle Marguerite Lynnès, à la place de Mme Amel, indisposée.

M. Louis Delaunay prendra par la suite, au pied-levé, le rôle de Camille Lambert, abandonné, pour cause de maladie, par M. Laugier.

car il est odieusement « brute » de corps et d'esprit. Aussi concevez-vous sa colère le jour où il sait qu'il lui est né une fille : il lui faut dès lors tout recommencer, se remettre promptement à l'ouvrage pour obtenir le fils qu'il avait placé dans son programme. Le ciel le lui accorde enfin... Son rôle d'époux est, de ce fait, terminé : il n'a plus besoin de sa femme, et ne s'occupe plus d'elle, qu'il s'imagine, d'ailleurs, être complètement heureuse avec un aussi bon mari... Et cependant Valentine, dont l'esprit est hanté d'idéal, dont le cœur déborde d'amour, accepte cette vie résignée et souffre en silence, n'osant se plaindre à celui qui ne la comprendrait certes pas. Mais, quand l'amour s'en mêle, les plus inconsolables peuvent être parfois consolées... C'est le cas de Mme Lambert qui, dans sa monotone existence, rencontre une âme sœur : celle de M. Julien Versannes, souffrant, lui aussi, d'un mariage mal assorti et demandant vainement à sa femme l'élévation d'idées qu'il attendait d'elle. Petite parisienne sans cœur, sans pensées, ne vivant que pour s'amuser, enragée de tous les sports et désolée pour un faux pli de sa jolie robe, Charlotte flirte avec l'un et l'autre, sans s'inquiéter de son mari qui, du reste, ne s'inquiète pas d'elle. — « Ma femme me tromper ? dit-il fort justement. Ah ! il n'y a pas de danger : elle aurait trop peur de se décoiffer ! » Lorsque deux cœurs semblables — je parle de Valentine et de Julien — ont la chance de se rencontrer, combien peu de temps leur faut-il pour ne plus faire qu'un ! C'est ce qui arrivera à M. Versannes et à Mme Lambert

qui ne tarderont pas à s'aimer follement et si... tendrement... que, brusquement, Valentine s'aperçoit qu'elle porte en elle le fruit de sa faute. Comment la cacher? Depuis longtemps, son mari n'a plus avec elle de rapports intimes. Chaque minute qui s'écoule peut dévoiler sa situation. Que faire? Devra-t-elle fuir avec son complice, ainsi qu'il le lui propose, et abandonner ainsi ses deux premiers enfants, qui, déjà, lui ont coûté tant de soucis?... Non; sacrifiant son cœur à l'amour maternel, elle n'a pas la force de rejoindre son amant, et préfère tout avouer à son mari. Celui-ci la chasse, en gardant ses enfants. Alors, sans ressources et profondément désespérée, elle se précipite en aval du torrent, où son pauvre corps sera broyé par la roue de l'usine, comme elle le fut toute sa vie, par la fatalité. Telle est, brièvement narrée, la matière de ces quatre actes — le second est, tout particulièrement, un véritable petit chef-d'œuvre d'esprit et de fine observation — quatre actes, dis-je, écrits en langue claire et verveuse et renfermant toutes les qualités habituelles à l'auteur de la *Douloureuse* et de *Georgette Lemeunier*. Ajoutons qu'ils sont joués avec toute la perfection que mettent en la composition de leurs rôles les remarquables artistes de la Comédie-Française. Celui de Valentine a été pour Mlle Bartet l'occasion d'un nouveau triomphe : elle en a le charme et en traduit avec une vérité intense l'angoissante émotion. M. Raphaël Duflos, à la belle voix, si chaude, est le digne partenaire qui lui convient : il a rendu de façon très chaleureuse la scène d'amour du troisième

acte, après laquelle on l'a fort justement applaudi et rappelé. C'est avec une grande sûreté et avec une correction — peut-être un peu froide — mais avec une justesse impeccable, que M. Le Bargy a dit les tirades satiriques, et même philosophiques, que M. Maurice Donnay a mises dans la bouche de l'ami Morins, un rôle à côté — qu'a pu facilement omettre notre analyse de l'action principale. M. de Féraudy est plein d'onction et de bonhomie sous les traits du brave abbé Bloquin, — les ecclésiastiques sont à la mode, en ce moment, au théâtre, — si bien conquis aux idées modernes, qu'il fait « à pétrolette », les visites à ses ouailles. Mlle Muller est une Charlotte Versannes charmante d'espièglerie et de coquetterie ; M. Laugier a su donner un caractère au manufacturier égoïste et brutal qu'est le mari trompé. A M. Coquelin cadet est échu un amusant personnage, écrit à son intention ; on sait qu'il excelle dans l'art de composer un type et d'en faire ressortir tous les côtés saillants : il y a réussi une fois de plus. M. Georges Berr, enfin, a flirté pendant ces quatre actes avec un « assent » toulousain des plus naturels, et qui, chose rare, ne fatiguait pas un seul instant...

7 MAI. — En l'honneur du centenaire de Balzac, les artistes de la Comédie-Française vont jouer *Mercadet* à Tours[1].

---

1. On donnait en même temps l'*Orgon*, de Balzac, mis en vers par Amédée Pommier. M. Leloir a représenté avec art Orgon, après avoir fait répéter la pièce. M. Boucher, Mlle Marsy dans Elmire, Mlle Muller dans Marianne et Mlle Fayolle dans Mme Pernelle, ont joué cette suite de *Tartuffe* avec le talent que mettent ces artistes au service du répertoire. Molière et Balzac eussent été satisfaits.

18 MAI. — On donne en matinée, à l'occasion du centenaire de Beaumarchais, le *Mariage de Figaro*[1], précédé d'une conférence de M. Lintilhac.

12 MAI. — C'est ici, maintenant, que l'on fête en matinée, avec *Mercadet*, fort bien joué par MM. de Féraudy, Baillet, Mmes Thérèse Kolb et Bertiny, le centenaire d'Honoré de Balzac. M. Mounet-Sully lit, en grand artiste, un à-propos de M. Christophe, *Le Soleil des Morts*, où l'auteur a fort habilement intercalé la merveilleuse définition du génie de Balzac, par Victor Hugo.

30 MAI. — En l'honneur de l'anniversaire de la réunion des deux troupes qui formèrent, le 30 mai 1799 (11 prairial, an VII), le Théâtre-Français, la représentation est composée comme il y a cent ans, du *Cid*[2] et de l'*Ecole des Maris*[3]. Ce spectacle se termine par un *Compliment au public*, lu par M. Mounet-Sully.

6 JUIN. — A l'occasion du 293e anniversaire de

---

1. DISTRIBUTION. — Figaro, M. *Coquelin cadet*. — Le comte Almaviva, M. *Baillet*. — Bridoison, M. *de Féraudy*. — Antonio, M. *Leloir*. — Bartholo, M. *Barral*. — Doublemain, M. *Joliet*. — Bazile, M. *Villain*. — Un huissier, M. *Falconnier*. — Grippe-Soleil, M. *Dehelly*. — Pédrille, M. *Laty*. — Suzanne, Mme *Barretta-Worms*. — Fanchette, Mlle *Muller*. — La comtesse Almaviva, Mlle *Brandès*. — Marceline, Mlle *Fayolle*. — Chérubin, Mlle *Bertiny*.

2. DISTRIBUTION. — Rodrigue, M. *Mounet-Sully*. — Don Diègue, M. *Silvain*. — Le Roi, M. *Paul Mounet*. — Don Sanche, M. *Leitner*. — Don Gormas, M. *Villain*. — Don Arias, M. *Falconnier*. — Don Alonse, M. *Charles Esquier*. — Chimène, Mlle *Adeline Dudlay*. — Dona Elvire, Mlle *Hadamard*.

3. DISTRIBUTION. — Ergaste, M. *Coquelin cadet*. — Ariste, M. *Silvain*. — Valère, M. *Le Bargy*. — Sganarelle, M. *de Féraudy*. — Le notaire, M. *Falconnier*. — Le commissaire, M. *Hamel*. — Isabelle, Mlle *Bartet*. — Léonor, Mlle *M.-L. Marsy*. — Lisette, Mlle *Kalb*.

la naissance de Corneille, on donne *Polyeucte*[1], et les deux premiers actes de *Menteur*[2]. Entre les deux pièces, M. Louis Delaunay (Corneille) et Mlle Bertiny (la marquise de Sévigné) jouent un aimable à-propos, de M. Tancrède Martel, intitulé *Deux Amis*.

18 JUIN. — Début de M. Ravet, dans le rôle de don Mathias, d'*Hernani*.

20 JUIN. — Reprise du *Demi-Monde*[3]. — C'est peut-être, après la *Dame aux Camélias*, la pièce la plus sincèrement dramatique d'Alexandre Dumas fils, celle où l'auteur assouplit le plus ses théories aux nécessités de l'action. L'analogie avec l'*Aventurière* d'Emile Augier est frappante. La baronne d'Ange est la sœur cadette de dona Clorinde. Toutes deux aspirent à sortir du milieu taré où

---

1. DISTRIBUTION. — Polyeucte, M. *Mounet-Sully*. — Félix, M. *Silvain*. Sévère M. *Albert Lambert fils*. — Albin, M. *Villain*. — Cléon, M. *Falconnier*. — Fabian, M. *Hamel*. — Néarque, M. *Louis Delaunay*. — Pauline, Mlle *Adeline Dudlay*. — Stratonice, Mlle *Marie Leconte*.

2. DISTRIBUTION. — Cliton, M. *de Féraudy*. — Alcippe, M. *Leitner*. — Dorante, M. *Dehelly*. — Philinte, M. *Charles Esquier*. — Géronte, M. *Louis Delaunay*. — Sabine, Mlle *Kalb*. — Clarice, Mlle *Du Minil*. — Isabelle, Mlle *Rachel Boyer*. — Lucrèce, Mlle *Marie Leconte*.

Une amie et collaboratrice de Rachel, Mlle Allard, apportait à M. Claretie trois souvenirs précieux de la grande tragédienne qu'elle donnait au Théâtre-Français : 1° un bracelet porté par Rachel dans *Horace* ; 2° le bandeau de Phèdre ; 3° le costume de Rachel dans le rôle de Pauline de *Polyeucte*.

3. DISTRIBUTION. — Olivier de Jalin, M. *Worms*. — Richond, M. *Jules Truffier*. — De Thonnerins, M. *Pierre Laugier*. — Raymond de Nanjac, M. *Raphaël Duflos*. — Suzanne d'Ange, Mlle *M.-L. Marsy*. — Marcel, Mlle *Lara*. — La vicomtesse de Vernières, Mlle *Fayolle*. — Valentine de Santis, Mlle *Darlaud* (débuts).

Le rôle du marquis de Thonnerins sera repris par M. Leloir qui l'avait déjà joué précédemment.

Le rôle de Valentine de Santis sera repris au mois de novembre par Mlle Bertiny.

elles agissent, et pour cela elles s'efforcent de « cambrioler » le cœur d'un honnête homme. La vérité est que (pour employer la fameuse comparaison de Dumas) si la baronne est « une pêche à quinze sous », Clorinde en est une à trente-cinq centimes... Mais l'idée fixe est le mariage qui réhabilite : elles ont toutes deux l'obsession du respect. Suzanne d'Ange se désespère : « Oh ! ce passé qui me retombe goutte à goutte sur le front, ne l'effacerai-je donc jamais de ma vie ?... Et Clorinde maudit son frère, cause de sa déchéance :

C'est toi qui m'as dégradée
Qui m'a séché le cœur, qui m'as mise si bas,
Que je veux remonter, et que je ne peux pas !

Cependant, du parallèle entre ces deux œuvres — l'une et l'autre remarquables — une conclusion s'impose : la comédie d'Augier sera encore admirée, alors que celle de Dumas tombera peu à peu dans l'indifférence. Cela tient à ce que le premier s'est attaché uniquement à l'humanité : le second a fait, avant tout, une étude de mœurs brillante, il est vrai, pleine de charme, d'esprit et de séduction, mais exposée à vieillir, par cela même que les mœurs se modifient chaque jour et que l'humanité est immuable. Ce n'est pas à dire que le *Demi-Monde* ait déjà des cheveux blancs : non, la pièce nous a causé, ce soir, un plaisir extrême ; mais, de ci de là, quelques cheveux gris apparaissent. Encore faut-il de bons yeux pour les découvrir, mais ils se montrent, bien que timides, et il est à craindre qu'ils se multiplient. Nanjac

est un peu trop naïf, et ses étonnements nous surprennent. Marcelle, la vraie jeune fille égarée, dans ce monde interlope, à qui Olivier de Jalin répond brutalement : « Mademoiselle, vous parlez comme un homme », a raison d'être stupéfaite, car elle n'a pas tenu le quart des propos auxquels se livrent couramment, sous l'œil bienveillant de leurs père et mère, les jeunes filles d'aujourd'hui. Et quand le prude Olivier de Jalin prend sur lui d'interdire le salon de la baronne d'Ange à une certaine Mme de Lorman, sous prétexte qu'une honnête femme ne fréquente pas de pareils milieux, ne se conduit-il pas en Don Quichotte, et n'excède-t-il pas un peu son droit de redresseur de torts ? Aujourd'hui, les mœurs sont devenues plus tolérantes, et Suzanne d'Ange, qui a si bien réussi à sauver les apparences, qui passe pour veuve, qui a su soigner sa façade assez habilement pour que le correct de Nanjac tombe dans ses filets, n'aurait pas besoin d'un mari pour être reçue dans les salons les plus corrects. Aussi la guerre acharnée que lui fait Olivier de Jalin, en vue de la démasquer, et pour sauver du « monstre » un homme qui n'est ni son frère, ni, je puis dire, son ami, puisqu'il ne le connaissait pas huit jours auparavant, fait-elle un peu sourire et semble-t-elle manquer de la plus élémentaire délicatesse. D'ailleurs, il apparaît que l'auteur lui-même a prévu que sa comédie n'aurait qu'une durée relative. Dans sa préface du *Demi-Monde*, voici ce qu'écrivait Dumas fils : « Malgré tout, il ne faut « pas nier que les différents mondes sont mêlés si

« souvent dans les dernières oscillations de la « planète sociale, qu'il est résulté du contact « quelques oscillations pernicieuses. Hélas ! j'ai « grand peur, au train dont la terre tourne main- « tenant, que la bousculade ne devienne générale, « que ma définition ne soit pour nos neveux qu'un « détail purement archéologique, et que, de bonne « foi, ils n'en arrivent à confondre bientôt le haut, « le milieu et le bas... » La Comédie nous offrait une interprétation du *Demi-Monde* presque entièrement nouvelle, qui vaut d'être appréciée avec quelque détail. Mlle Darlaud débutait chez Molière dans le rôle un peu insignifiant de Valentine de Santis. Elle s'y est montrée intelligente et gracieuse, mais nous eussions préféré avoir à juger cette aimable artiste, qui rendit tant de services au Gymnase, dans un rôle plus important et plus caractérisé. Mlle Lara jouait pour la première fois Marcelle. Me voici fort embarrassé. Je crains que Mlle Lara, quelles que soient les qualités dont elle dispose, n'ait pas bien compris son rôle. Elle l'a joué en vraie jeune fille, sans s'occuper de faire ressortir le côté faux de son éducation. Les fréquentations qu'elle a subies n'ont pas influé sur ses sentiments et sa saine raison, mais le caractère doit afficher une décision plus mâle, et quand elle craint pour son amour, après que le marquis de Thonnerins refuse de l'admettre comme gouvernante de sa fille, elle devrait relever d'une sorte d'amertume concentrée la banalité de ses larmes. Ces réserves faites, je dois constater son succès. Mlle Marsy a été très belle dans son couplet du

troisième acte à Olivier de Jalin. Pourquoi, le reste du temps, joue-t-elle avec tant d'afféterie ! Pourquoi ce sourire éternel de danseuse, ce perpétuel point d'ironie dans une bouche aux dents adorables, mais qu'on aimerait, suivant les besoins de la situation, parfois perdre de vue ? La baronne d'Ange ne la fait pas tout le temps « à la blague », elle joue une partie des plus sérieuses. Or, M[lle] Marsy n'a pas assez l'air de défendre ses intérêts : cela ôte au rôle une certaine grandeur. MM. Gustave Worms et Raphaël Duflos interprétaient également pour la première fois : l'un Olivier de Jalin, l'autre l'amoureux de Nanjac. L'âpre talent de M. Worms, malheureusement un peu marqué pour le rôle d'Olivier de Jalin, ajoute je ne sais quelle cruauté à la scène de la délation qui demanderait, je crois, un peu plus d'inconsciente légèreté. Quant à M. Duflos, il fut parfait de tenue, de conviction, de passion douloureuse. Il joue avec tout son être, sobrement, il vibre et pleure comme dans la vie. La pièce lui devra beaucoup de son regain de succès. M. Truffier est amusant dans Hippolyte Richond, et nous fait oublier l'élégante ironie de feu Thiron. M. Laugier est un marquis de Thonnerins de belle allure.

7 JUILLET. — MM. Worms adresse sa démission de sociétaire au Comité. Il demande que cette démission soit acceptée pour le 1[er] janvier prochain. On sait qu'il faut un an pour que la démission soit définitive, et qu'elle soit renouvelée au bout de six mois.

M. Le Bargy lit une nouvelle pièce de M. Paul

Hervieu, *l'Enigme*, en deux grands actes, qui produit une profonde impression sur les membres du Comité. La pièce est reçue à l'unanimité.

Le Comité a, pour la seconde fois, voté à l'unanimité la mise au répertoire d'*Amoureuse*, de M. G. de Porto-Riche, qui avait repris sa pièce pour quelques représentations seulement. Il est bien spécifié, cette fois, qu'*Amoureuse* appartient au répertoire de la Comédie-Française, mais qu'elle sera jouée seulement après l'œuvre nouvelle que M. G. de Porto-Riche doit lire en octobre.

8 JUILLET. — Premières représentations de *Douceur de croire*, trois tableaux en vers, de M. Jacques Normand [1], et de *Frêle et Forte*, un acte en prose, de M. E. Veyrin [2]. — La Comédie-Française nous a doucement conviés à un spectacle estival qui, tout de suite, a pris les allures d'une honnête soirée de « liquidation ». Il y avait, en effet, longtemps — oh ! si longtemps ! — qu'était reçue, d'enthousiasme, la pièce de M. Veyrin, dont on s'accordait à dire d'avance le plus grand bien... Et j'imagine que M. Jacques Normand, lui aussi, souhaitait avec quelque impatience la représentation des trois tableaux qu'un

---

1. DISTRIBUTION. — Maître André, M. *Paul Mounet*. — Olivier, M. *Leitner*. — 1er mendiant, M. *Joliet*. — 1er bourgeois, M. *Hamel*. — Un pèlerin, M. *Villain*. — Un mendiant, M. *Falconnier*. — 2e mendiant, M. *Clerh*. — Etienne, M. *Dehelly*. — Simon, M. *Delaunay*. — 2e étudiant, M. *Esquier*. — 2e bourgeois, M. *Barral*. — 1er étudiant, M. *Ravet*. — Elisabeth, Mlle *Lara*. — 1re jeune fille, Mlle *Frémaux*. — Jeanne, Mlle *Moréno*. — Bertha, Mlle *Leconte*. — Myrtha, Mlle *Jane Henriot*. — 2e jeune fille, Mlle *Faylis*.

2. DISTRIBUTION. — Le Père, M. *Silvain*. — Le Docteur, M. *Louis Delaunay*. — La Sœur de charité, Mlle *Moréno*. — La Mère, Mlle *Wanda de Boncza*. — Une femme de chambre, Mlle *Faylis*.

jour il eut l'heureuse idée de tirer d'une aimable nouvelle insérée dans ses *Contes à Madame*. Mais tout vient à point à qui sait attendre, dit le vieux proverbe, et fût-ce en plein mois de juillet, l'heure arrive tôt ou tard où nos « jeunes » auteurs trouvent dans l'illustre maison l'hospitalité promise... Le petit drame de M. Veyrin comporte trois personnages qui s'appellent, sans autre dénomination : le Père, la Mère et le Docteur. La Mère, la jeune mère, dirons-nous, puisqu'elle est gracieusement représentée par Mlle Wanda de Boncza, est malade, très malade ; la moindre émotion pourrait la tuer : c'est, du moins, l'avis du bon Docteur qui, justement, vient de lire dans le *Matin* (gentille réclame à notre grand confrère), qu'en se baignant à Etretat (ici, plus de réclame !), une fillette vient de se noyer... Or, le Père est en ce moment à Etretat, avec sa fille Madeleine. Madeleine serait-elle la malheureuse héroïne du triste fait-divers ? Elle l'est ! Le Père entre tout bouleversé ; il se jette dans les bras du Docteur et lui apprend l'accident épouvantable... Il n'a, dès lors, qu'une chose à faire : repartir à l'instant, s'il tient à la vie de sa chère femme... Mais celle-ci a entendu la voix de son mari : impossible de fuir ! Il faudra donc que le pauvre homme dissimule. En vérité, il s'y prend si mal (je voudrais vous y voir, hélas !) qu'on se demande comment la Mère ne devine pas plus tôt ce que son mari, à bout de forces, finit par lui conter au milieu des sanglots. Le Père s'évanouit ; la Mère passe dans sa chambre et reparaît vêtue de noir : « Allons

l'embrasser ! » dit-elle simplement. Frêle de corps, elle a l'âme forte. Il en est ainsi de bien des femmes... Ce drame, à dire vrai, n'est qu'une « situation » : situation violente, même brutale, mais faite pour produire une incontestable émotion. Nous avons retrouvé, dans l'acte de M. Veyrin, les qualités que nous avions pris plaisir à signaler, l'an dernier, dans une première pièce de l'auteur, *Aux Courses*, jouée au Nouveau-Théâtre par Mlle Tessandier. Nous comprenons que les rôles de *Frêle et Forte* aient « excité » les artistes de la Comédie. Ils sont tous excellents. M. Silvain montre une douleur contenue qui atteint au tragique ; Mlle Wanda de Boncza, dont les yeux noirs sont plus jolis encore lorsqu'ils se mouillent de larmes, est parfaite en ses mouvements de terreur et en son attitude de finale résignation ; M. Delaunay a le naturel qui convient au bon Docteur, et depuis le *Voile* de ce pauvre Rodenbach, on sait comme, d'exquise façon, Mlle Moréno dessine une silhouette de religieuse. — Le thème du « triptyique » de M. Jacques Normand a été emprunté à la Légende de Sainte Hilda, qui nous reporte en Hongrie, en plein quinzième siècle. Cette Hilda est la patronne du pays qu'elle a sauvé dans la défaite, et pour tous, elle est restée la vierge consolatrice et vénérée. De bien des lieues à la ronde on vient, les jours de pélerinage, prier à ses reposoirs fleuris. Or, c'est précisément un de ces jours de fête de la sainte que maître André, le vieux savant, a choisi pour culbuter la légende. Depuis que le culte de sainte Hilda a tué son adorée

femme qui bravait les durs frimas pour venir là, dévotement prier, maître André a conçu de terribles doutes sur le compte de la patronne sacrée. Et compulsant les manuscrits, il a mis la main sur une sorte d'autobiographie, où la prétendue sainte se découvre telle qu'elle fut en réalité : trahissant ses compatriotes au lieu de les sauver, et rien moins que chaste, puisqu'elle fit souche d'une nombreuse famille... Le « papier » n'est que trop clair : maître André le donne à lire à sa fille Elisabeth qui, en vain, supplie son père de n'en rien dire et de laisser les fidèles dans leur naïve et consolante erreur : douceur de croire ! Mais maître André a juré de parler : il parlera, et lorsqu'au milieu des hymnes de gloire et parmi les cierges allumés, tous sont agenouillés autour de la châsse sacrée, il proclame hautement le néant du culte. — « Des preuves ! » lui crie-t-on de toute part. — « Venez chez moi, répond-il, je vous les donnerai ! » Et le voilà de nouveau dans son cabinet de travail — le laboratoire du docteur Faust — résistant aux prières de sa fille qui, à bout d'arguments, invoque la mémoire de sa mère. Jeanne apparaît alors, transfigurée, prêchant à son mari l'oubli des fautes passées et l'adjurant de ne pas enlever aux ignorants la douceur de croire... Maître André obéira aux vœux de la morte, et quand on vient lui réclamer les preuves annoncées, il jette au feu le manuscrit accusateur et déclare qu'il s'est trompé : la science n'est-elle pas parfois plus désolante que l'ignorance ; peut-elle se vanter de toujours contribuer au bonheur de la pauvre huma-

nité ? N'insistons pas sur la thèse, qui nous paraît quelque peu hasardée, et bornons-nous à constater que M. Jacques Normand nous a donné là — sinon une pièce de théâtre, au sens propre du mot — un joli conte mystique, écrit en vers charmants, qui ne laisse pas de porter en lui-même une aimable leçon de philosophie. *Douceur de croire* a été fort gracieusement accueillie. M. Paul Mounet est un maître André de superbe allure. Mais combien maniérée — déjà ! — Mlle Lara, sous les traits de sa fille Elisabeth !... Le succès est allé à Mlle Leconte, qui a dit de façon touchante le simple couplet de la jeune mère implorant la sainte. Notons la belle tenue de M. Leitner en une figure de missel, et la blonde apparition de Mlle Henriot, l'une des meilleures élèves de M. Le Bargy.

21 JUILLET. — On a fait un succès légitime à la reprise des *Romanesques*, de M. Rostand [1] ; la pièce est charmante. Ces *Romanesques* avaient eu, dans le principe, il y a cinq ans, une interprétation de tout premier ordre, et nous nous rappelons Mlle Reichenberg, si pimpante et si gracieuse en ses atours de soie brochée ; Le Bargy, marivaudant si délicieusement ; Leloir, comique sobre, et puis Laugier, aux ahurissements si bouffons ; de Féraudy, bretteur d'une emphase bien amusante ; tous les cinq excellents. Seul, M. Leloir a gardé le rôle de Bergamin, et Coquelin cadet ne s'est point encore « assis » dans celui de Straforel, qu'il s'est

1. DISTRIBUTION. — Straforel, M. *Coquelin cadet*. — Bergamin, M. *Leloir*. — Percinet, M. *G. Berr*. — Pasquinot, M. *Barral*. — Blaise, M. *Falconnier*. — Sylvette, Mlle *J. Henriot*.

contenté de prendre au souffleur... C'est, hélas, M. Barral qui joue Pasquinot, et bizarre, — oh ! que bizarre ! — fut l'idée d'attribuer à M. Georges Berr le rôle du jeune amoureux Percinet. Outre qu'il n'a pas — oh ! mais pas du tout ! — le physique de l'emploi, M. Berr tourne forcément le rôle au comique et, fâcheusement, le joue à contre-sens, par erreur de distribution... Très blonde, très mince et très fine, Mlle Jeanne Henriot a paru toute charmante sous les traits de Sylvette. La jolie débutante, dont la voix reste un peu grêle, n'a pas l'incomparable diction de son illustre devancière, mais elle a pour elle la grâce de la jeunesse : n'est-ce donc rien que cela ? La reprise des *Romanesques* était suivie du *Malade imaginaire*[1], où Mme Thérèse Kolb jouait pour la première fois, à la Comédie, le rôle de Toinette. Elle y fut excellente de tout point, et son succès incontesté donne amplement raison à ceux qui, depuis longtemps, demandaient l'engagement de cette soubrette de grande et belle allure.

14 JUILLET. — On donnait, en matinée gratuite, le *Mariage de Figaro*. Mlle Dudlay disait la *Marseillaise*.

29 JUILLET. — Déjà, l'été précédent, Mlle Leconte s'était essayée dans les rôles gais en abordant avec succès Louise, des *Demoiselles de Saint-Cyr*. Cette fois, elle nous a joué Jeanne Raymond, la petite

---

1. DISTRIBUTION. — Argan, M. *Coquelin cadet*. — Thomas, M. *J. Truffier*. — Purgon, M. *Leloir*. — Diafoirus, M. *Joliet*. — Bonnefoy, M. *Roger*. — Fleurant, M. *Falconnier*. — Béralde, M. *Hamel*. — Cléante, M. *Dehelly*. — Angélique, Mlle *R. du Minil*. — Béline, Mme *Amel*. — Toinette, Mme *Thérèse Kolb*. — Louison, la petite *Juliette*.

sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*, créée d'incomparable façon par Mlle Reichenberg. Elle y a été exquise de tout point : articulation nette, jolie voix, diction juste, naturel parfait, charmante de malice et d'esprit sous des dehors de fraîche naïveté. En somme, un gros et franc succès... Pourquoi ne pas utiliser plus souvent cette jeune artiste de grand talent ? Pourquoi ne point lui confier, par exemple, un rôle où ses amis l'attendent avec d'autant plus de confiance que ses ennemis — qui n'en a pas dans l'illustre et infernale maison ? — estiment qu'elle pourrait s'y casser les reins ? C'est de *Froufrou* que je veux parler... Il serait absurde de prétendre que l'interprétation de la célèbre comédie de Pailleron n'a pas « bougé » — elle est presque entièrement renouvelée ! — depuis l'origine de sa vogue. Et si ceux-là mêmes qui ont vu Madeleine Brohan dans le délicieux rôle de la duchesse de Réville peuvent y applaudir aujourd'hui Mme Pierson ; si M. Prudhon est toujours un Bellac idéal, et Mlle Moréno une Lucy Watson infiniment plaisante, que dire, hélas ! de Suzanne de Villiers, que Mlle Lara joue « en dedans », alors que le rôle est tout en « dehors » ? Où êtes-vous, regrettée Jeanne Samary, petite Thomsen et pauvre Ludwig !... [1]

---

1. — Le musée de la Comédie-Française s'est enrichi d'un très beau portrait lithographié de Mme Nathalie, ancienne sociétaire de la Comédie-Française, avec une dédicace à son camarade Klein, du Gymnase. L'origine de ce portrait remonte à l'époque où la créatrice des rôles de Mme Guérin, dans *Maître Guerin*, et de Mme Maréchal, dans le *Fils de Giboyer*, était, au boulevard Bonne-Nouvelle, pensionnaire du Théâtre de Madame.

1er AOUT. — Le Comité qui avait à statuer sur une nouvelle demande de congé présentée par M. Coquelin. a fait galamment les choses. Désireux de témoigner à l'éminent artiste sa reconnaissance pour les grands services qu'il a rendus à la Maison, il lui a donné sa liberté pleine et entière sans retenue d'argent. M. Coquelin reprendra donc ses cent mille francs... et la clef des champs.

Réception à l'unanimité du *Bonheur qui passe*, un acte de M. Auguste Germain, lu par M. Le Bargy. *Pour l'amour*, drame en quatre actes, de M. Auguste Dorchain, est reçu à corrections. Il en est de même des *Conquérants*, cinq actes en vers de MM. Charles Samson et Raymond.

17 AOUT. — Dans le *Cid*, Mlle René du Minil joue pour la première fois le rôle de Chimène, et M. Fenoux celui de don Sanche.

24 AOUT. — Dans l'*Etourdi*, M. Dehelly joue, pour la première fois, le rôle de Léandre, et Mlle Henriot celui d'Hippolyte. MM. Ravet et Barral prennent possession des rôles de Pandolphe et d'Anselme.

31 AOUT. — Dans *Denise*, Mlle Jane Henriot joue pour la première fois le rôle de Clarisse de Pontferrand.

M. Jules Truffier a adressé à l'administrateur général sa démission de sociétaire qui devra, pour être définitive, être renouvelée dans les six mois : son intention bien arrêtée est, dit-il, de prendre sa retraite après vingt-cinq années de services.

5 SEPTEMBRE. — Dans *Grisélidis*, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, Mlle Jane Henriot joue, pour la première fois, le rôle de Bertrade et M. Ravet celui du Prieur.

8 SEPTEMBRE. — Dans le *Dépit amoureux*, Mme Thérèse Kolb et Mlle Jane Henriot jouent, pour la premiére fois, les rôles de Marinette et de Lucile, et font toutes deux, quelques jours après (13 septembre), leur troisième début dans le *Légataire universel*.

21 SEPTEMBRE. — Reprise de *Maître Guérin*, comédie en cinq actes, d'Emile Augier [1]. — C'est une des pièces les plus fermes d'Emile Augier. Peut-être est-elle construite avec des préparations et des développements qui, aujourd'hui, paraissent un peu longs, un peu lents ; mais elle est traitée, dans nombre de ses parties, avec une rare maîtrise où s'affirme le talent robuste et fier de son auteur. Got était admirable dans le rôle de Maître Guérin ; ce fut un de ceux où il atteignit la perfection, M. Leloir, qui l'a repris cette fois, le joue aussi avec un talent très sûr, mais il est trop âpre et trop sec ; il le pousse trop au noir ; ce n'est plus le rusé notaire de campagne qu'a voulu dépeindre l'auteur, c'est Rodin du *Juif-Errant*, Jacques Ferrand des *Mystères de Paris*... M. Albert Lambert se montre très ému et très dramatique

---

1. DISTRIBUTION. — Arthur Lecoutellier, M. *Baillet*. — Guérin, M. *Leloir*. — Louis Guérin, M. *Albert Lambert fils*. — Desroncerets, M. *Paul Mounet*. — Baptiste, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — Francine, Mme *Worms-Barretta*. — Mme Lecoutellier, Mlle *Marie-Louise Marsy*. — Françoise, Mlle *Rachel Boyer*. — Mme Guérin, Mme *Thérèse Kolb*.

dans Louis Guérin ; mais son costume, celui des chasseurs d'Afrique, dans lequel il apparaît au dernier acte, nuit plutôt à l'effet de la condamnation sévère qu'il prononce contre son père. M. Worms, qui jouait le rôle à la dernière reprise, avait revêtu l'uniforme des artilleurs de la garde impériale, tout chamarré d'or. Lafontaine, le créateur du rôle, s'était contenté de la ligne, et la tunique, plus simple, faisait mieux ressortir le caractère du jeune officier. M. Baillet a l'élégance qui convient au jeune Arthur Lecoutellier, et M. Paul Mounet a composé admirablement la figure du vieil inventeur. M[lle] Marsy est jolie et séduisante au possible sous les traits de la coquette M[me] Lecoutellier, et il est impossible d'être plus sympathique et plus charmante que M[me] Barretta sous ceux de Francine Desroncerets. Il n'y avait qu'une voix, enfin, pour louer le jeu si simple et si touchant de M[me] Thérèse Kolb dans le rôle de M[me] Guérin, le souffre-douleurs du terrible notaire.

24 SEPTEMBRE. — On donne, en matinée gratuite, *Britannicus* et les *Folies amoureuses* [1].

11 OCTOBRE. — Reprise de *Froufrou*, pièce en cinq actes, en prose, de Henri Meilhac et de M. Ludovic Halévy [2]. — Il est inutile de raconter

---

1. M. Le Bargy a adressé à M. Jules Claretie une lettre par laquelle il donne sa démission de sociétaire. Aux termes du règlement, cette démission ne peut être valable que si elle est renouvelée dans les six mois.

2. DISTRIBUTION. — Brigard, M. *de Féraudy*. — Pitou, M. *Georges Berr*. — Henri de Sartorys, M. *Raphaël Duflos*. — Le baron de Cambri, M. *Louis Delaunay*. — Paul de Valréas, M. *Dessonnes*. — Gilberte,

Froufrou. La pièce est assez connue, tant par elle-même que par le nom qu'y laissa l'inoubliable créatrice du principal personnage : Aimée Desclée, à qui, plus tard, succéda Sarah Bernhardt. Le titre nous dit le sujet. Si cette comédie avait été jouée pour la première fois à l'époque où les sous-titres étaient de mode, elle aurait pu s'appeler : « Froufrou, ou les inconvénients de la frivolité ». C'est, en effet, la peinture de la parisienne riche, élégante, évaporée, qui n'a rien dans la tête, n'est occupée que de chiffons, de babioles, de sornettes, et qui, incapable d'être épouse, d'être mère, marche et entraîne les siens à une inévitable catastrophe... On estime aujourd'hui que Froufrou est bien sévèrement punie. Meilhac et Halévy ne se sont jamais posés en moralistes austères, en stimagtiseurs des vices sociaux. Aussi se contentèrent-ils d'esquisser légèrement, sans violence, avec ce scepticisme aimable qui les distingue, leur peu héroïque héroïne. Tels, du moins apparaissent les trois premiers actes. Aux deux derniers, la pièce tourne un tantinet au mélodrame. Ce qui est plus grave, c'est que, dans cette seconde partie, le caractère de Froufrou semble se démentir. Les

---

Mlle *Lara*. — La baronne de Cambri, Mlle *Bertiny*. — La gouvernante, Mlle *Lynnès*. — Louise, Mlle *Marie Leconte*. — Pauline, Mlle *Géniat*. — Georges de Sartorys, *la petite Juliette*.

Le 24 novembre, la pièce atteindra sa cinq centième représentation. Ces cinq cents représentations de *Froufrou* se décomposent ainsi :

Avec Aimée Desclée, au Gymnase, de 1869 à 1873, 185 ; avec Mlle Delaporte (Gymnase) et Mlle Legault, de 1875 à 1878, 90 ; avec Sarah Bernhardt (Porte-Saint-Martin), 1883-84, 108 ; avec Jane Hading (Gymnase), 1886, 43 ; avec Mlle Marsy (Théâtre-Français), 1892, 52 ; avec Mlle Lara (Théâtre-Français), 1899, 21. Total : 500.

frivoles comme elle tombent très bien dans l'adultère, sans trop savoir pourquoi, par curiosité, par nervosité. Mais leur chute a généralement moins d'éclat, est moins tragique. Sur la pièce, d'ailleurs, chacun a, depuis longtemps, son opinion faite. L'intérêt de la soirée, c'était de voir une nouvelle Froufrou : Mlle Lara, qui a repris le rôle abandonné par Mlle Marsy. Il n'en était guère qui lui convînt aussi peu ; aussi faut-il presque féliciter la nerveuse comédienne de n'y avoir pas complètement échoué — témoin les applaudissements qu'elle a obtenus à l'acte de Venise et les larmes qu'elle a fait couler à la scène finale, facile à jouer du reste. C'est, en dépit de la vraisemblance, à Mlle Leconte qu'a été distribué le rôle de Louise, la sœur aînée, et Mlle Leconte l'a rendu avec un charme infini. Pourquoi ne l'avoir pas crânement essayée dans Froufrou ? M. Raphaël Duflos a montré, dans Sartorys, une belle chaleur contenue. La partie de Valréas est atrocement ingrate : il était cruel d'y faire débuter M. Dessonnes, le jeune lauréat, très remarqué, des derniers concours du Conservatoire. Attendons-le dans Perdican d'*On ne badine pas avec l'amour* qui, certes, lui vaudra mieux... On sait avec quel tact M. de Féraudy a composé le joli rôle de Brigard. Il a partagé avec M. Georges Berr, si amusant dans la silhouette de l'humble régisseur Pitou, le meilleur succès de la soirée.

25 OCTOBRE. — M. Mounet-Sully vient de réaliser un de ses rêves artistiques les plus chers, celui d'interpréter *Œdipe Roi*, de Sophocle, à Athènes,

c'est-à-dire dans le pays où ce chef-d'œuvre légendaire a été enfanté par son auteur. Il y a obtenu un succès sensationnel.

1er DÉCEMBRE. — M. Guilloire, le très sympathique secrétaire général de la Comédie, est mort subitement. Il a été remplacé par M. Véronce, qui, déjà, faisait partie de l'administration, et que M. Guilloire avait désigné lui-même comme devant être son successeur éventuel. Quelques minutes avant que le public fût admis à pénétrer dans la salle pour la représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, a eu lieu, sur la scène, une courte et intéressante cérémonie. Tout le personnel du contrôle et de la salle était réuni en scène, les ouvreuses, avec leurs coquets bonnets roses, d'un côté; les hommes, en habit noir et cravate blanche, de l'autre. Le rideau était baissé. M. Jules Claretie, administrateur général, a rappelé le souvenir du pauvre Guilloire et l'a cité comme un modèle de dévouement, de zèle et d'activité. Puis il a présenté au personnel, d'abord M. Véronce, qui succède à M. Guilloire dans les fonctions de contrôleur général et de secrétaire, puis M. Coulon, qui lui est adjoint, avec le titre d'inspecteur.

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Conscience de l'Enfant*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Gaston Devore[1]. — Le jeune auteur de la *Conscience de l'Enfant* ne nous était

---

1. DISTRIBUTION. — Montret, M. *Worms*. — Cauvelin, M. *Silvain*. — Richard, M. *Paul Mounet*. — Emmanuel, M. *Georges Berr*. — Jean, M. *Raphaël Duflos*. — Jenny, Mme *Barretta*. — Mme Cauvelin, Mme *Pierson*. — [illegible]aine, Mlle *Lara*. — Eva, Mlle *Wanda de Boncza*.

connu jusqu'alors que par une fine étude d'âmes, *Demi-Sœurs*, représentée aux Escholiers, il y a deux ans. Toute en nuances, mais très claire, quand même, et très émouvante, la pièce de M. Gaston Devore avait cela de particulier qu'elle n'était jouée que par des femmes — le théâtre blanc — et que Mlle Lara (encore loin de la Comédie-Française) y incarnait remarquablement une des « demi-sœurs »... Bien que sa seconde œuvre soit certainement inférieure à son début — il en va souvent de la sorte — et que les maladresses scéniques y soient accumulées comme à plaisir, il y a des qualités, de très sérieuses qualités dans la comédie austère et irritante dont nous dirons ici brièvement le sujet. Un très sévère magistrat, ancien président de chambre à la Cour de cassation, Cauvelin, a marié sa fille Jenny à un grand brasseur d'affaires dont le nom de Montret rime assez exactement avec celui de Mercadet, le roi des faiseurs. De cette union, une fille est née, Germaine, dont il a fait l'éducation et formé la conscience, au point que la jeune fille en vient un jour à juger son père, son père qui l'aime pourtant, et à se séparer de lui dans les graves circonstances que voici : l'intelligent, mais peu délicat Montret, convaincu, entre autres méfaits, d'avoir mésusé des fonds de ses actionnaires, se trouve acculé à la banqueroute, et qui plus est, au divorce demandé par sa femme qu'il a trompée, — en famille, du reste, avec sa propre belle-sœur. — Cauvelin le sauvera de la débâcle, à condition qu'il s'expulse lui-même, et qu'il renonce, par un solennel engagement aggravant le

divorce, à jamais revoir sa fille. Montret signe tout ce qu'on lui demande, et va se retirer, la mort dans l'âme (il adore Germaine, nous l'avons dit), quand sa femme pardonne généreusement et se déclare prête à le suivre. Germaine ne quittera pas non plus sa mère... Le rigide magistrat restera seul avec son... honneur. Mais, vivant depuis quelques mois loin de son grand-père, Germaine dépérit de jour en jour, refusant d'épouser l'ami d'enfance qui est pour elle le mari idéal, et dont le père, de la même roche que Cauvelin, fait abandon, en sa faveur, de ses rigides principes. Germaine est malheureuse parce qu'elle ne peut respecter son père : celui-ci n'a plus qu'à se tuer... Et cela finirait de la sorte si, dans un joli mouvement de tendresse que nous attendions depuis trop longtemps, sa fille ne se jetait pas à son cou, et ne lui promettait de l'aimer — quand même !... Le sévère Cauvelin en est, encore une fois, pour ses frais de tirades déclamatoires. Germaine sans dot épousera celui qu'elle aime. Les sympathies générales ne sont point allées, vous l'avouerai-je ? à l'intègre magistrat, farouche et cruel démolisseur des familles dont il prétend sauver l'honneur. Et suivant l'exemple de pitié donné par sa chère femme, presque tous, en l'arlequinade d'une parisienne salle de première, nous fûmes pour l'homme taré qui « aime bien sa fille »... Ah ! que Mme Barretta a été délicieusement touchante, sous les traits de cet ange de pardon et de dévouement, et comme, pour se faire plus vivement regretter à la veille, dit-on, de prendre sa retraite, M. Worms, si sobre et si vrai,

s'est donc montré « grand comédien » en ce rôle difficile de Montret! M. Silvain (Cauvelin) s'acquitte du mieux qu'il peut de sa tâche éminemment ingrate, et M. Paul Mounet lui donne bravement la réplique, correctement aidé de M. Raphaël Duflos. Citons tout particulièrement M. Georges Berr pour le tact avec lequel il a joué son personnage de jeune mari naïf et trompé, mais amoureux, toujours, de la sèche, élégante et coquette Eva que personnifie avec beaucoup d'aisance et de naturel Mlle Wanda de Boncza. A Mme Pierson est échu un rôle... muet : celui de la passive Mme Cauvelin, et c'est Mlle Lara — infiniment mieux à son affaire que dans Froufrou — qui se charge de nous indiquer un peu sommairement — la faute en est toute à l'auteur — l'état d'âme de Germaine...

22 DÉCEMBRE. — C'est le 260e anniversaire « nouveau » de la naissance du grand poète tragique, Jean Racine. Nous disons « nouveau » parce que jusqu'à présent il était convenu que Racine était né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. Maintenant nous avons changé tout ça, c'est le 22... Donc l'anniversaire de Racine a été, selon le rite, célébré à la Comédie par la lecture, très bien faite par M. Silvain, de l'épître de Boileau-Despréaux à Racine; par les *Plaideurs*, fort bien joués, et par une reprise d'*Andromaque*. L'admirable tragédie a servi de début à Mlle Delvair, dans le personnage d'Hermione. La débutante est une belle personne qui se drape bien, de bonne voix un peu virile et de diction nette. Un peu de froideur et l'inexpérience du mouvement de la scène, avec quelque

vulgarité, confirment cette observation cent fois faite que c'est une chose terrible de lancer une artiste — qui, il y a trois mois, disait des scènes en habit de ville en la salle d'étude du Conservatoire, — dans l'aventure d'un rôle que des tragédiennes faites, après dix ans de théâtre, travaillent encore et n'abordent pas sans crainte. Mais enfin, si ce début reste à l'état de promesse, la promesse est assez heureuse. Une autre débutante a paru dans *Andromaque* : c'est Mlle Géniat, qui jouait Cléone. Elle y a de la bonne grâce. Mais, dans la déclamation lyrique de la tragédie, une pointe d'accent exotique, qui est en elle, reparaît trop.

27 DÉCEMBRE. — Le Comité s'est réuni, sous la présidence de M. Jules Claretie, pour écouter la lecture, faite par M. de Féraudy, d'une comédie en deux actes, en prose, de M. Gustave Guiche, intitulée *les Deux Passés*. La pièce a été reçue à l'unanimité. Mme Barretta-Worms a adressé au Comité sa démission de sociétaire ; aux termes du règlement, elle devra la renouveler dans six mois. Mlle Frémaux est retraitée, comme pensionnaire, avec la somme annuelle de 2,800 fr.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie....	3	»	20
Celle qu'on n'épouse pas, comédie	1	»	7
Le Berceau, pièce	3	»	15
Faute de s'entendre, comédie	1	»	6
Louis XI, drame en vers	5	»	12
Struensée, drame en vers................	5 a. 1 pr.	»	5
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	13
La Plus belle fille du monde, conte dial.	1	»	2
La Revanche d'Iris, comédie en vers ...	1	»	4
La Femme de Tabarin, drame..........	1	»	2
L'Aventurière, comédie en vers.........	4	»	7
La Joie fait peur, comédie	1	»	7
Salut à Molière, hommage en prose		15 janv.	13
Adrienne Lecouvreur, drame...........	5	»	13
Le Tricorne enchanté, comédie en vers.	1	»	4
Le Passant, pièce en vers	1	»	3
Hernani, drame en vers.................	5	»	17
Mademoiselle de la Seiglière, comédie .	4	»	9
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	7
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	11
Mercadet, comédie.......................	3	30 janv.	15
La Confidence, à-propos en vers........		»	1
La Cigale chez les Fourmis, comédie...	1	»	12
Le Village, comédie......................	1	»	7
Les Ouvriers, pièce en vers.............	1	»	6
L'Ami des femmes, comédie	5	»	6
**Othello ou le More de Venise*, dr. en vers	5 a. 7 t.	27 févr.	24
Il ne faut jurer de rien, comédie.......	3	»	1
**Histoire du bon vieux temps*	1	9 mars	4
Catherine, comédie	4	»	3
Francillon, comédie	3	24 mars	13
Les Tenailles, comédie	3	»	1
Bataille de Dames, comédie	3	»	5
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers ..	1	»	6
Gringoire, comédie......................	1	»	6
**Le Berceau de Racine*, à-propos........		21 avril	2
Œdipe-Roi, tragédie......................	5	»	7
Le Baiser, comédie en vers	1	»	4
**Le Torrent*, pièce	4	5 mai	34
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	2

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*			
**Orgon*	1	21 mai	1
**Le Soleil des morts*, à-propos		21 mai	1
**Compliment au public*		21 mai	1
**Deux amis*, à-propos		6 juin	3
Le Député de Bombignac, comédie	3	»	3
Les Demoiselles de Saint-Cyr	4	»	6
Le Marquis de Villemer, comédie	4	»	1
Le Demi-Monde, comédie	5	20 juin	22
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	8
**Douceur de croire*, tableaux en vers	3	8 juillet	9
**Frêle et Forte*, pièce	1	8 juillet	9
Le Rez-de-chaussée, comédie	1	»	7
L'Anglais ou le Fou raisonnable, comédie	1	»	1
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	6
Les Romanesques, comédie en vers	3	21 juillet	10
La Chance de Françoise, comédie	1	»	1
Denise, pièce	4	»	7
Grisélidis, comédie en vers	3	»	8
Maître Guérin, comédie	5	21 sept.	15
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	1
Froufrou, pièce	5	11 octob.	29
L'Eté de la Saint-Martin, comédie	1	»	2
**La Conscience de l'enfant*, comédie	4	11 déc.	12
L'Etincelle, comédie	1	»	2
Vincenette, drame en vers	1	»	1
**Epître à Racine*, à-propos		»	1
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	5
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	12
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	1
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	17
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	5
Monsieur de Pourceaugnac, comédie	3	»	6
L'Etourdi, comédie en vers	5	»	5
L'Avare, comédie	5	»	11
Tartuffe, comédie	5	»	8
Le Mariage forcé, comédie	1	»	8
Bérénice, tragédie	5	21 avril	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE CLASSIQUE *(Suite)*			
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	4
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	13
Les Ménechmes, comédie	3	»	1
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	8
Le Cid, tragédie	5	»	10
L'École des maris, comédie en vers.....	3	»	1
Polyeucte, tragédie	5	»	6
Le Menteur, comédie	5	»	1
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	6
Les Folies amoureuses, comédie	3	»	3
L'École des femmes, comédie en vers...	5	»	1
Britannicus, tragédie..................	5	»	6
Le Légataire universel, comédie en vers.	5	»	2
Andromaque, tragédie.................	5	»	2

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE

Les premières représentations de *Beaucoup de bruit pour rien*, de M. Paul Puget, et de *Cendrillon*, de M. Massenet, des ballets du *Cygne*, de M. Charles Lecocq, et de *Javotte*, de M. Saint-Saëns, forment, avec les reprises de *Joseph* et de l'*Irato*, d'*Orphée* et de *Proserpine*, le principal bagage de l'année que nous allons rappeler au jour le jour.

Après l'accueil fait, au mois de juin de l'année précédente, à la *Vie de Bohème*, dont le livret, fort habilement traduit par M. Paul Ferrier, et la musique du maëstro Puccini possèdent au suprême degré les qualités de mouvement et de vie, de sincérité et de sensibilité, propres aux jeunes compositeurs italiens, il était naturel que M. Albert Carré reprît, dans la nouvelle salle, l'ouvrage qu'il avait si bien monté place du Châtelet, et dans le succès duquel il avait pu s'attribuer une si grande

part. Ce succès se renouvelait le 11 janvier, plus vif encore, si c'est possible, et c'est avec un plaisir sans mélange que le public retrouvait, avec son grouillement de pantomime, la pièce de Murger et Barrière, si joliment « enluminée » par la rapide partition qui contient tant d'échappées heureuses et émues. L'admirable — j'ai dit : *admirable* — mise en scène du second tableau a provoqué, comme c'était justice, de chaleureuses ovations, et la scène finale de la mort de la pauvre petite poitrinaire a fait encore couler bien des larmes. La pièce est d'ailleurs, et toujours, très bien montée. Le ténor Maréchal montre, dans Rodolphe, la charmante voix et le sens dramatique appréciés déjà dans le Des Grieux de *Manon* [1]. M. Lucien Fugère prête à Schaunard — rôle trop court pour son grand talent — l'étourdissante fantaisie que l'on sait. M. Isnardon incarne excellemment le personnage de Colline, et M. Delvoye remplace très convenablement M. Bouvet dans Marcel. Mlle Guiraudon rend délicieusement le rôle de la grisette Mimi, et Mlle Tiphaine est une Musette aussi légère qu'il faut. Enfin l'orchestre est remarquablement dirigé par M. Luigini.

Le 21 janvier, la *Mignon* d'Ambroise Thomas reparaissait avec une distribution presque entièrement nouvelle. Mme Thiéry, dans le rôle de Mignon, se montrait exquise chanteuse et très adroite

---

1. Le rôle de Rodolphe fut repris avec succès par M. Clément, remplaçant M. Maréchal, en congé.

Dans les premiers jours d'avril, M. Puccini était fait chevalier de la Légion d'honneur.

comédienne. Mme Bréjean-Gravière représentait la coquette Philine avec une très grande autorité artistique. Le jeune ténor Clément, sous les traits de Wilhelm Meister ; M. Isnardon, sous le manteau de Lothario, retrouvaient le même succès que par le passé.

27 JANVIER. — Un début intéressant dans cette *Manon*, de Massenet, déjà jouée plus de trois cents fois, et que M. Albert Carré a remontée dans la nouvelle salle de si exquise façon. La débutante s'appelle Mlle Torrès, lauréate du Conservatoire, et nous consultons nos notes des derniers concours. En chant, où elle interprétait l'air d'*Hamlet*, elle obtenait, dans la classe Vergnet, le premier accessit, partagé avec Mlle Gottrand. Très intelligente, disions-nous, et s'identifiant si bien avec son sujet, qu'elle nous a paru Ophélie elle-même... Il ne lui reste plus qu'à faire disparaître (est-ce absolument impossible ?) ce léger défaut de prononciation, qui s'appelle « blésiner »... Au concours d'opéra-comique (c'est alors qu'elle fut remarquée par M. Albert Carré), elle était l'héroïne de la journée. Prenant sa revanche du concours de chant, où elle n'avait pu être gratifiée que d'un premier accessit, elle enlevait littéralement les assistants par une interprétation « vécue » du rôle de Manon. Aussi les bravos de l'auditoire qu'elle avait profondément remué retentissaient-ils de toute part au moment où M. Théodore Dubois proclamait son premier prix. Vint le concours d'opéra — classe Melchissédec — où moins heureuse qu'à celui d'opéra-comique, elle redescendait au premier accessit.

Dans Juliette, elle ne nous donnait pas ce que nous attendions d'elle. Et dans Alice, de *Robert-le-Diable*, où se faisait jour encore son incontestable intelligence, nous ne pouvions décidément nous habituer à ce très fâcheux défaut de prononciation qui s'attaquait aux S et aux C, et lui faisait dire par exemple : « Le *chiel* est pour moi ! ». De ce défaut, hélas ! elle ne s'est point encore corrigée... Mais comme elle a délicieusement chanté la gavotte du Cours-la-Reine et joué d'émouvante façon l'acte de Saint-Sulpice !... Aussi le public a-t-il réservé à cette jeune fille le plus chaud accueil, associant justement à ses bravos le nouveau des Grieux, M. Beyle, et les deux excellents artistes que sont MM. Fugère et Isnardon.

29 JANVIER. — En matinée, Mlle Courtenay chante, pour la première fois, non sans succès, le rôle de Lakmé.

2 FÉVRIER. — Mme de Nuovina reparaît à l'Opéra-Comique dans la *Carmen* de Bizet, et cette nouvelle soirée n'est, pour la remarquable artiste, qu'un long et mérité triomphe.

5 FÉVRIER. — La *Dame blanche* est, en matinée, précédée de la reprise du *Farfadet*, opéra-comique en un acte d'E. Planard, musique d'Adolphe Adam [1], qui semble fort goûtée des habitués de la salle Favart.

2 MARS. — Première représentation de l'*Angélus*, opéra en un acte de M. Mitchell, musique de

---

1. DISTRIBUTION. — Le Bailli, M. *Bernaërt*. — Bastien, M. *Thomas*. — Marcelin, M. *Dangès*. — Babet, Mlle *Eyreams*. — Laurette, Mlle *Vilma*.

M. Baille [1], et reprise de *Phryné*, de M. Camille Sains-Saëns [2]. — Le 26 mars 1896, l'Odéon donnait la première représentation d'une « pièce » en un acte, intitulée l'*Angélus*, qui avait pour interprètes Mlle Grumbach, MM. Céalis, Ravet et Cornaglia. L'auteur de ce petit ouvrage, qui avait naturellement pour lui des entrailles de père, et qui était désolé sans doute de le voir disparaître de l'affiche après une quinzaine de soirées, conçut alors le projet d'en tirer un autre parti et de le présenter au public sous une nouvelle forme. Il en fit une sorte de petit drame lyrique, en confiant le soin de le mettre en musique à un jeune compositeur dont le nom est encore à peu près ignoré du grand public, M. Casimir Baille. M. Casimir Baille est un ancien élève de l'excellente Ecole de musique classique que dirige M. Gustave Lefèvre. C'est dire que c'est un artiste instruit, expérimenté et qui, pour nous servir d'une expression vulgaire « connaît son affaire ». Malheureusement pour lui, il avait à se mesurer avec une pièce qui n'offre rien de bien lyrique et dont le caractère uniformément sombre n'est guère favorable à la musique. Ce petit drame breton est l'histoire d'un pêcheur déjà sur le retour, Prosper, qui, sans pourtant cesser d'aimer sa femme Denise, l'a lâchement abandonnée, tout en restant dans le pays, pour suivre

1. DISTRIBUTION. — Prosper, M. *G. Beyle*. — Jacques, M. *Bernaert*. — Pascal, M. *Lupiac*. — Denise, Mme *Dumont*. — La passeuse, Mlle *del Bernardi*.

2. DISTRIBUTION. — Phryné, Mlle *Emelen*. — Lampito, Mlle *de Craponne*. — Dicéphyle, M. *Fugère*. — Nicias, M. *Clément*. — Cynalopex, M. *Barnolt*. — Agoragine, M. *Dufour*. — Un héraut, M. *Troy*.

une jeune drôlesse qui l'a ensorcelé. Voici que leur fils, Pascal, de retour du service, trouve sa mère en larmes, apprend l'infamie de son père, et veut venger sa mère. Nous assistons alors à des scènes assez cruelles entre le père et l'enfant, jusqu'au moment où, l'angélus sonnant et réunissant tout le monde dans une prière commune, il en résulte une réconciliation complète entre Prosper, Denise, leur fils, et aussi Jacques, le frère de Denise. Tout cela, on le conçoit, n'est pas d'une gaieté folle, et la façon dont le musicien a compris et accompli sa tâche n'est pas de nature à éclairer ce drame morne, où une sorte de psychologie douloureuse remplace l'action absente. Rien qui se détache d'un ensemble morose; point de morceaux, mais, pour obéir à la mode du jour, des « scènes » entrecoupées de récitatifs, et où le discours musical se poursuit sans interruption, sans respiration et sans un moment de repos. Et malheureusement, l'idée musicale manque essentiellement de personnalité, de relief et de fraîcheur, si bien que tout cela se déroule sans procurer à l'auditeur le semblant même d'une impression quelconque. N'insistons pas, et nommons seulement les artistes dévoués et consciencieux qui avaient donné une apparence de vie à une œuvre sans consistance : Mme Dumont (Denise), et MM. G. Beyle (Prosper), Lupiac (Pascal), et Bernaërt (Jacques). Tous ont vraiment fait de leur mieux. Nous avions, le même soir, la reprise de *Phryné* avec une jeune artiste, Mlle Emelen, qui paraissait pour la première fois dans le rôle principal. Toute aimable, toute gra-

cieuse, Mlle Emelen est douée d'une jolie voix, au timbre flatteur, et la femme est aussi agréable à voir que la cantatrice est agréable à entendre. Elle a été bien accueillie, comme elle le méritait. D'autre part, MM. Fugère et Clément ont retrouvé leur succès accoutumé dans les deux rôles de Dicéphile et de Nicias.

4 MARS. — Début de Mme Dehelly dans le rôle de Fatma, du *Caïd*.

5 MARS. — Reprise, dans un joli décor tout neuf et dans de pittoresques costumes, des *Rendez-vous bourgeois*, de Nicolo. Cette amusante petite pièce, excellemment jouée par tous ses interprètes : MM. Gourdon, Dufour, Barnolt, Bernaërt et Thomas; Mmes Chevalier, Pierron et Vilma, n'a été qu'un long éclat de rire. Les *Rendez-vous bourgeois*, qui remontent au 9 mai 1807, ont retrouvé leur place au répertoire courant de l'Opéra-Comique.

24 MARS. — Première représentation de *Beaucoup de bruit pour rien*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Edouard Blau (d'après Shakespeare), musique de M. Paul Puget[1]. — Quand, le rideau s'étant levé sur le troisième acte qui représente, admirablement peint, un coin de cathédrale italienne, dont la plantation est une merveille, on a vu agenouillée devant l'autel la douce mariée que représente la charmante Mlle Mastio, puis s'avancer le brillant cortège des invi-

1. DISTRIBUTION. — Le Roi, M. *Fugère*. — Bénedict, M. *Ed. Clément*. — Claudio, M. *Léon Beyle*. — Don Juan, M. *Isnardon*. — Boracchio, M. *Carbonne*. — Léonato, M. *Gaston Beyle*. — Un moine, M. *Gresse*. — Un officier, M. *Dangès*. — Héro, Mlle *Mastio*. — Béatrice, Mlle *Telma*. — Margarita, Mme *Dehelly*.

tés, magnifiquement costumés et harmonieusement groupés, il y a eu, dans la nouvelle salle de l'Opéra-Comique, un frémissement de plaisir — traduisant l'impression absolument exquise du public convié à la première représentation de *Beaucoup de bruit pour rien*. Ajoutez que sur un fond shakespearien — nous l'eussions souhaité plus rapproché du modèle, — M. Paul Puget a fait œuvre de musicien éminemment adroit et distingué, et reconnaissez avec moi que, n'ayant pas la puissance de créer de toutes pièces un Berlioz — ô le duo de *Beatrice et Benedict!* — ou même un Massenet (M. Paul Puget procède du maître), M. Albert Carré a monté l'importante partition de ce prix de Rome d'il y a vingt-six ans — joli métier, vraiment, que celui de compositeur! — de façon à mériter haut la main le glorieux renom de directeur artiste. C'est, on le sait, dans les historiettes de Brandello que se trouve l'embryon de *Beaucoup de bruit pour rien*. Il n'est pas difficile de voir quel intérêt dramatique ajouta Shakespeare au récit de Bandello, déjà fort intéressant par lui-même. La scène de l'église, où Claudio accuse hautement Héro, est vraiment tragique. Combien touchant l'appel fait à son innocence par la chaste fille de Léonato! Quelle profonde connaissance du cœur humain décèle le caractère de Don Juan, cet homme essentiellement insociable, pour qui faire le mal est un besoin, et qui s'irrite contre les bienfaits de son propre frère! Que de brio dans les personnages de Béatrice et Bénédict, dont l'aversion pour le mariage et la conversion subite four-

nissent une foule de situations des plus plaisantes! Les deux connétables, Dogberry et Vergès, avec leur suffisance, leurs graves niaiseries et leurs énormes bévues, sont des modèles de naturel. Quel dommage que le librettiste, M. Edouard Blau ait justement proscrit ces deux excellents comiques de son adaptation, un peu bien noire et un peu bien lourde, d'une œuvre essentiellement légère et souriante, railleuse et sentimentale, sceptique et enthousiaste! Il y a, dans *Much ado about nothing*, souvent joué sur les théâtres de Londres, un heureux mélange de sérieux et de gaieté qui en fait une des plus charmantes productions de Shakespeare. Bénédict était, paraît-il, un des rôles favoris de Garrick, qui y faisait admirer la souplesse de son talent. C'est au jeune et sympathique Clément qu'est échu, à l'Opéra-Comique, ce rôle assez effacé dans la pièce de M. Blau. De celui de Béatrice, Mlle Telma — ô les fausses révélations du Conservatoire! — a fait, à contre-sens, une vulgaire soubrette, de voix plutôt désagréable et paraissant beaucoup trop contente de son petit peu de talent. Il fallait louer la chaleur du ténor Léon Beyle, chargé de personnifier Claudio, noter aussi l'adresse mise par M. Gresse au bout de rôle du moine officiant, et plaindre M. Fugère qui, servi à toutes sauces, se trouve, par miracle, obligé de représenter — avec un faux nez — le roi Don Pedro d'Aragon. Puis, il était permis de reprocher au musicien, auquel ne manquaient d'ailleurs, par endroits, ni l'esprit, ni la verve, un déchaînement d'orchestre qui empêchait souvent l'auditeur d'entendre le

chant, et lui fournissait l'occasion d'appliquer à la poétique, sinon très originale partition de M. Paul Puget, un trop facile jeu de mots : « Beaucoup de bruit pour rien »...

16 AVRIL. — Il eût été fâcheux, vraiment, que le départ de Mme Rose Caron obligeât l'Opéra-Comique à retirer *Fidelio* de son répertoire : la belle œuvre de Beethoven y fait salle comble toutes les fois qu'on la joue. C'est ainsi qu'on a encore refusé du monde à la matinée d'aujourd'hui, où avait lieu le début de Mme Auguez de Montaland, dans le rôle abandonné par la grande artiste que nous venons de nommer. Après avoir acquis dans les concerts une réputation des plus légitimes, Mme Auguez de Montaland s'est décidée à aborder le théâtre, et bien lui en a pris, puisque sa première apparition à la scène lui a valu — surtout après le second et le troisième acte de l'ouvrage, où elle était parvenue à triompher de sa vive émotion — un succès véritable.

20 AVRIL. — Première représentation du *Cygne*, ballet en un acte, de M. Catulle Mendès, musique de M. Charles Lecocq, chorégraphie de Mme Mariquita[1]. — Un ballet à l'Opéra-Comique : voilà certes, du nouveau !... Un ballet mythologique — nous a dit M. Catulle Mendès — mais d'une mythologie peu orthodoxe, où il est question de Léda et du Cygne, et pas du tout de Jupiter. En re-

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, Mlle *Invernizzi*. — La Dryade, Mlle *Boni*. — Le petit Faune, Mlle *Chasles*. — Léda, Mme *Dehelly*. — Le chant du Cygne, Mlle *Daviès*.

La succession du chef d'orchestre, M. Vaillard, récemment décédé, passe aux mains de M. Piffaretti, déjà chef de chant.

vanche, vous y verrez Pierrot : pourquoi pas? Pierrot, l'homme tout blanc, est de tous les temps, comme le nègre et l'homme jaune. Et voici l'argument, le très joli argument, ma foi! qu'avait pris soin de rédiger, pour l'agrément et l'utilité des spectateurs de la nouvelle salle Favart, le poète lui-même. La scène représente un bois de lauriers au bord de l'Eurotas. Pierrot, pauvre jeune berger, est fort triste dans la nuit finissant et le crépuscule du matin. Un jeune faune espiègle qui, la veille, a dansé avec beaucoup de nymphes et s'est grisé avec quelques bacchantes, interroge Pierrot. Celui-ci avoue qu'il est éperdûment amoureux de la plus belle princesse du monde : c'est Léda qui, tous les jours, vient se baigner dans le fleuve. Et afin de consoler l'ami Pierrot, le Faune, par des airs de flûte, appelle les nymphes des bois. Mais c'est en vain qu'elles dansent pour divertir le malheureux qui demeure abîmé dans la douleur de son amour sans espoir. Et il chasse les nymphes dès que sonnent les trompettes annonçant l'arrivée de Léda et de son brillant cortège. Tout en dansant — c'est la valse du Dévêtement — les dames et les demoiselles de la princesse s'ôtent l'une à l'autre leurs bracelets, leurs colliers, se déshabillent pour se mettre au bain. Mais ce sont de trop réservées personnes pour se dévêtir entièrement en plein jour, devant les jeux de lumière du ciel. Léda obtient de Vénus, en lui sacrifiant des colombes qui deviennent des oiseaux noirs, que la nuit se fasse... Et quand la clarté revient, la princesse et ses femmes sont à demi-cachées, dans la transparence de

l'eau, par les roseaux et les herbes du fleuve. Or, du fond de l'horizon sur l'eau, voici, peu à peu une petite blancheur qui grandit, qui grandit encore, s'approche de Léda extasiée... C'est le Cygne. Pierrot, jaloux, les guette, et n'est pas content du tout. Il se précipite, la houlette levée, écarte les baigneuses épouvantées, et frappe le Cygne envolé qui tombe, mourant. Alors le Cygne, qui va mourir, chante! Et Pierrot pleure de remords à la fois et de ravissement, il pleure pendant que chante le Cygne... Léda et ses femmes, en deuil, reviennent, elles menacent l'assassin, elles le chassent. Léda le blesse d'une flèche... Funérailles du Cygne... Blessé au cou — c'est au cou qu'il frappa le Cygne — Pierrot se juge de plus en plus malheureux. Mais le jeune faune a une idée! Est-ce que Pierrot n'est pas blanc comme le Cygne? Est-ce que les manches de Pierrot ne sont pas pareilles aux ailes du Cygne? En un mot, est-ce que Pierrot, de tout point, ne ressemble pas au pâle oiseau qui n'est plus? Et le Faune entraîne Pierrot. Après avoir rendu les hommages funèbres à la victime de Pierrot, Léda et ses demoiselles suivantes sont groupées dans le fleuve, comme naguère, mais elles sont bien tristes... Or, du fond de l'horizon, sur l'eau, voici peu à peu une petite blancheur qui grandit, qui grandit encore, qui s'approche de Léda. Est-ce le Cygne ressuscité? Non, c'est Pierrot, et Léda, qui le prend, ou feint de le prendre pour le Cygne et l'accueille, extasiée... Joyeux du succès de sa ruse, le Faune, en flûtant, appelle les nymphes du bois qui célèbrent, par des danses, l'heureux événe-

ment. Quand les baigneuses, au bord du fleuve, s'écartent, on voit Pierrot agenouillé devant Léda, qui lui met au front une couronne. Et les danses reprennent, plus ardentes... Au loin, en haut du ciel, dans une brume d'avenir apparaît un grand œuf d'où éclosent de petits êtres blancs, un peu cygnes, un peu pierrots, qui sont les futurs enfants de Léda et de Pierrot-Cygne. Tel est l'ingénieux livret que M. Charles Lecocq, le tant applaudi compositeur du *Petit Duc* et de la *Petite Mariée*, de *Giroflé-Girofla* et de la *Fille de Madame Angot* — pour ne citer, entre autres, que ces quatre opérettes célèbres — a fort délicatement mis en musique. Une agréable partition, sans doute, à laquelle il ne manque guère qu'un peu plus de personnalité. Déjà M. Lecocq avait abordé l'Opéra-Comique avec *Plutus*... A-t-il été, cette fois, plus heureux? Nous n'oserions l'affirmer — encore que le public de la première ait fait justement fête aux pas du Faune, dansés avec infiniment de grâce et d'entrain par Mlle Chasles, ainsi qu'à la beauté blonde de Mme Dehelly, personnifiant Léda, dans un merveilleux décor de forêt, brossé par Amable...

30 AVRIL. — M. Léon Beyle chante pour la première fois le rôle de Gérald, de *Lakmé*, où il obtient un succès, partagé par Mme Marie Thiéry, charmante dans Lakmé.

11 MAI. — Reprise de *Mireille*, de Gounod. Mme Marie Thiéry, plus haut nommée, chante Mireille ; M. Maréchal, Vincent ; M. Bouvet, Ourias ; Mlle Chevalier, Taven.

24 MAI. — Première représentation de *Cendril-*

lon, conte de fées en quatre actes et six tableaux, d'après Charles Perrault, paroles de M. Henri Cain, musique de M. Massenet [1]. — On nous l'a enfin donnée cette *Cendrillon*, si impatiemment attendue, qui devait inaugurer la nouvelle salle, et dont les représentations, forcément interrompues par la fermeture estivale, reprendront au début de la saison prochaine pour se continuer, le plus heureusement du monde, — il faut du moins l'espérer — par delà la fameuse année de l'Exposition de 1900. C'est vous dire le succès de l'œuvre de M. Massenet. Le chantre de *Werther* et de *Manon* abandonnait, cette fois, le drame, et sur la trame légère d'une poétique féerie, il composait, avec l'incomparable maîtrise que vous lui connaissez, une musique fine et spirituelle, tendre et verveuse, exquise en un mot, vous entraînant dans un charme infini et vous transportant délicieusement au doux pays du rêve. M. Henri Cain a la souplesse de talent que réclame l'inspiration de M. Massenet. Après la *Navarraise*, empruntée à une

1. Distribution. — Pandolfe, M. *Fugère*. — Le Roi, M. *Dubosc*. — Le Doyen, M. *Gourdon*. — Le Surintendant, M. *Troy*. — Le premier Ministre, M. *Huberdeau*. — La Fée, Mme *Bréjean-Gravière*. — Cendrillon, Mlle *Guiraudon*. — Mme de la Haltière, Mme *Deschamps-Jehin*. — Le prince Charmant, Mlle *Emelen*. — Noémie, Mlle *Tiphaine*. — Dorothée, Mlle *Marié de l'Isle*. — Six Esprits : Mmes *Delorn, Oswald, Vilma, deCraponne, Stéphane, Fouque*.

Mme Deschamps-Jehin était, le mois suivant, momentanément remplacée dans le rôle de Mme de la Haltière, par Mme Dumont, à qui le public faisait le meilleur accueil.

Quelques jours après, Mlle Emelen, subitement indisposée, se voyait obligée de céder pendant quelques soirs à Mlle Mastio le rôle du prince Charmant.

Enfin, Mlle Edea Santori, danse la *Florentine*, à la place de Mlle Chasles, en congé.

nouvelle de M. Jules Claretie, et après la *Sapho*, tirée du célèbre roman d'Alphonse Daudet, il a, cette fois, très habilement adapté le vieux conte de Perrault, qui berça nos jeunes années. Nous avons donc revu la pauvre Cendrillon, le petit grillon du foyer, laissée seule à la maison, pendant que, très affairée comme on pense, sa belle-mère, Mme de la Haltière, s'apprête à conduire au bal du roi ses deux sœurs parées comme des châsses. Les filles de la noblesse n'ont-elles pas été conviées à la Cour dans le but d'arracher à sa noire mélancolie le Prince Charmant ? Le chagrin de Lucette esseulée touche le cœur de sa marraine, la bonne Fée qui, d'un coup de sa baguette magique, la transforme en une belle princesse, chaussée d'une pantoufle de vair qui la rend méconnaissable, et dont la venue au bal va produire une profonde sensation et rendre au Prince Charmant sa gaieté perdue. Pourquoi faut-il qu'à minuit sonnant l'inconnue disparaisse brusquement — si brusquement même qu'elle en perd sa précieuse pantoufle ! — et laisse plus désespéré que jamais le jeune prince énamouré ? Celui-ci n'a plus qu'à s'en aller mourir sous l'arbre des fées... Et c'est là que se rend aussi, de son côté, la petite Lucette, se croyant méprisée par le prince, et insuffisamment consolée par l'honnête Pandolfe, son excellent père. Il est charmant, absolument charmant d'invention nouvelle et qui, vraiment, fait honneur au goût de M. Albert Carré, ce tableau de l'arbre des fées, dont le creux s'entr'ouvre miraculeusement pour donner l'essor aux brillantes

vocalises de Mme Bréjean-Gravière, et autour duquel les fleurs s'animent et s'éclairent de mille couleurs aux reflets chatoyants. Les deux enfants ne mourront pas, vous le savez du reste... D'après un édit du roi, le prince doit épouser la personne dont le pied sera assez petit pour chausser la fameuse pantoufle. Toutes les princesses défilent, et ne reconnaissant dans aucune d'elles celle qui lui a ravi le cœur, le pauvre prince défaille... C'est alors que la bonne fée lui amène par la main sa jeune filleule en tenue de Cendrillon : le prince rouvre les yeux et reconnaît avec joie sa charmante inconnue...

La pièce est terminée. On a fait de son mieux
Pour vous faire envoler par les beaux pays bleus...

C'est sur ces deux vers que s'abaisse le rideau, et le public, s'échappant du rêve où l'avaient plongé les auteurs de cet heureux ouvrage, a témoigné par la chaleur de ses applaudissements, qu'il avait été ravi pendant tout le cours de cette soirée, — véritable enchantement de musique idéale, remplie de trouvailles mélodiques et instrumentales, de mise en scène artistique, où les costumes, les décors, les effets de couleur et de lumière sont de pures merveilles, — et enfin d'interprétation hors ligne. L'excellent Fugère et la mignonne Mlle Guiraudon ont dû bisser leurs deux duos ; pour un peu même on eût trissé le second qui a l'envolée de la fraîche sérénade du *Passant*. Jamais M. Fugère ne s'est montré plus « grand

artiste », et jamais Mlle Guiraudon, simple et touchante ainsi qu'il convient à Cendrillon, n'a trouvé un rôle mieux adapté à sa nature. Le feu d'artifice des vocalises a été tiré par Mme Bréjean-Gravière avec une sûreté, une étendue, une sonorité et une solidité de voix qui ne laisse prise à aucune critique. Sous les traits d'un personnage comique, Mme de La Haltière, Mme Deschamps-Jehin s'est révélée aussi bonne comédienne qu'elle restait chanteuse de haut style. Fort bien secondée, du reste, par Mlles Tiphaine et Marié de l'Isle. A Mlle Emelen, qui n'avait encore fait qu'une timide apparition dans *Phryné*, est échu le redoutable rôle du Prince Charmant : le physique nous y a paru de meilleure étoffe que la voix... Entre autres pastiches de musique archaïque, se remarquaient les entrées de ballet, si joliment réussies, du second acte ; on y applaudissait, dans la *Florentine*, toute la grâce et tout l'esprit que mettait dans ses pointes l'intelligente Mlle Chasles. M. Luigini dirigeait avec autant de sûreté que de simplicité l'orchestre de l'Opéra-Comique : le compositeur de *Cendrillon* lui devait des remerciements ; nous lui adressions, nous, nos très sincères félicitations.

29 MAI. — Mlle Marignan abordait pour la première fois, à Paris, avec d'incontestables qualités de chanteuse, le rôle de Manon, où elle s'était déjà fait applaudir dans plusieurs grandes villes de province. M. Maréchal obtenait, dans des Grieux, son habituel succès.

5 JUIN. — A l'occasion du centenaire d'Halévy,

le théâtre a repris l'*Eclair*[1], qu'on n'avait pas entendu depuis longtemps. L'*Eclair* fut donné, pour la première fois, le 16 décembre 1835, c'est-à-dire dix mois après la *Juive*. Halévy produisit donc coup sur coup ses deux meilleures partitions. Sans doute, les œuvres qu'il écrivit ensuite ont une valeur incontestable, mais aucune, dans les deux genres de l'opéra et de l'opéra-comique, ne put soutenir la comparaison avec la *Juive* et avec l'*Eclair*. Il règne dans l'*Eclair* une spontanéité mélodique, une abondance d'idées, une entente scénique, une puissance d'expression, une grâce dans les détails qui classent cette partition à l'un des premiers rangs de celles qui constituent le riche répertoire de l'Opéra-Comique. On sait que l'*Eclair* est un ouvrage en trois actes, à quatre personnages et sans chœurs. La monotonie était à craindre avec des moyens aussi limités. Il semble au contraire que cette histoire touchante et toute intime, gagne à être resserrée dans son cadre. Grâce à la richesse de ses mélodies, à leur variété, à la science du compositeur qui a su donner un si vif intérêt à l'orchestre, sans entrer pour cela dans le style qu'on appelle aujourd'hui polyphonique, on n'éprouve pas un seul instant le besoin d'entendre les chœurs et de récréer ses yeux par le spectacle de la mise en scène. Mais justement parce que l'*Eclair* ne commande aucun accessoire, et que tout l'intérêt est concentré sur les quatre personnages de la pièce, il faut quatre artistes de choix,

1. DISTRIBUTION. — Lionel, M. *Ed. Clément*. — Georges, M. *Carbonne*. — Henriette, Mlle *Laisné*. — Mme Darbel, Mlle *Eyreams*.

bons chanteurs à la fois et bons comédiens, pour l'interpréter. M. Clément a délicieusement chanté et joué avec beaucoup de sentiment le rôle de Lionel, le séduisant officier de marine. Celui de Georges, si heureux d'avoir fait sa philosophie à l'Université d'Oxford, a été très gaiement enlevé par M. Carbonne. M[lles] Laisné et Eyreams, qui personnifient Henriette et M[me] Darbel, luttent de charme et de virtuosité. L'*Eclair* était précédé de plusieurs fragments d'Halévy qui, entre autres, ont valu à M. Fugère, dans la chanson du Vieux Chevrier, du *Val d'Andorre*, et à M[me] Bréjean-Gravière, dans l'air d'Athénaïs, des *Mousquetaires de la Reine*, un succès des plus flatteurs.

15 JUIN. — Reprise de *Joseph*, opéra biblique en trois actes, paroles d'Alexandre Duval, musique de Méhul [1]. — Un soir, dans le salon de M[me] Gay, mère de la célèbre M[me] de Girardin, et auteur du livret du *Maître de Chapelle*, la conversation tomba sur la tragédie d'*Omasis*, que Baour-Lormian venait de donner, et dont le sujet n'était autre que celui de « Joseph vendu par ses frères ». On discutait si M[me] Putiphar était indispensable. Alexandre Duval s'engagea à écrire en quinze jours un livret d'opéra-comique (c'est-à-dire d'opéra avec dialogue) dans lequel il n'y aurait pas un

1. DISTRIBUTION. — Joseph, M. *Maréchal*. — Jacob, M. *Bouvet*. — Siméon, M. *Lubert*. — Utobal, M. *Dufour*. — Nephtali, M. *Bertin*. — Zabulon, M. *Bernaërt*. — Dan, M. *Dangès*. — Lévy, M. *Lupiac*. — Ruben, M. *Stuart*. — Gad, M. *Troy*. — Assor, M. *Huberdeau*. — Judas, M. *Durand*. — Issachor, M. *Mercier*. — Un Officier, M. *Eloi*. — Benjamin, M[lle] *Mastio*. — Jeunes filles, M[mes] *Marié de L'Isle*, *Delorn*, *Dumont*.

seul personnage féminin, et où il ne serait aucunement question d'amour profane. Le délai expiré, il lut son poème, et Méhul promit de le mettre en musique. Le drame biblique de Duval et de Méhul fut représenté pour la première fois dans la même année que la *Vestale*, de Spontini, en 1807. Elleviou chantait Joseph ; Mme Gavaudan, Benjamin. Il fut redonné au Théâtre Lyrique en 1862, avec M. Giovanni, dans Joseph, et Mlle Faivre, dans Benjamin. Le ténor Giovanni était un amateur du nom de B**, qui, après une trentaine de représentations, reprit fort tranquillement son carnet de boursier. A l'Opéra-Comique, *Joseph* reparut : une première fois en 1866, avec Capoul, Bataille, Ponchard et Mlle Marie Roze ; une seconde fois, en 1882, sous la direction Carvalho. L'ouvrage avait alors subi certaines modifications nécessaires. C'est ainsi qu'écrit dans cette langue ampoulée du commencement du siècle, dont Alexandre Duval avait surtout le secret, le dialogue avait été coupé en grande partie, partout où il n'était pas indispensable, et Joseph se trouvait réduit à une exécution purement musicale. Cette exécution fut un véritable événement. On vint à l'Opéra-Comique pour acclamer Talazac, dont la voix s'étalait large et belle, dans le rôle de Joseph ; on y vint pour applaudir Mme Bilbaut-Vauchelet, dont le talent, de virtuose ne fut jamais plus apprécié que sous le travesti de Benjamin... La direction actuelle est revenue aujourd'hui — l'idée est bizarre — au texte primitif, dont la niaiserie dépasse toute imagination, et vraiment il est permis de trouver qu'il

y a trop, — beaucoup trop de dialogue. Ajoutez à cela que ce dialogue est aussi mal dit que possible, notamment par M. Maréchal, dont la voix de ténor est, d'ailleurs, chaleureuse et bien timbrée. M. Lubert donne de l'accent au rôle de Siméon, et M. Bouvet est un remarquable Jacob. Mais il faudrait à cettre reprise un autre Benjamin. Celui que nous a présenté Mlle Mastio, à la voix nasillarde, nous a paru manquer de charme et de grâce. Reste la pure et expressive musique de Méhul qui, seule, a fait vivre le vieil ouvrage et lui a donné rang parmi les « classiques ». La partition de *Joseph* est une des plus belles œuvres françaises ; c'est, hélas ! la faute de la pièce, si elle ne reste pas continuellement au répertoire. Notons, au second acte, un ravissant décor de Jusseaume : le paysage des bords du Nil, à l'aube naissante, qui est une pure merveille...

1er JUILLET. — On joue, pour la première fois dans la nouvelle salle, le *Roi l'a dit*, de Léo Delibes[1], accompagné, sur l'affiche, de *Cavalleria Rusticana*, avec Mme de Nuovina, dans le rôle de Santuzza.

2 JUILLET. — Mlle Marié de Lisle aborde le rôle de Carmen, et s'y fait applaudir. Une jeune débutante, Mlle Daviès, apparaît dans Micaëla, avec un

1. Le 18 juin on avait solennellement inauguré dans la petite commune de Saint-Germain-du-Val (à quelques centaines de mètres de la Flèche), où est né Léo Delibes, un monument, œuvre du sculpteur Carrier-Belleuse, élevé à la mémoire de l'auteur de *Lakmé* et de *Coppélia* ; puis, le même jour, à la Flèche, un autre monument, œuvre du sculpteur Marqueste et de l'architecte Blavette, également élevé à la mémoire du charmant compositeur, par les soins de la ville.

fort accent américain... Après avoir donné, avec une très jolie moyenne de recettes, vingt-quatre représentations de *Cendrillon*, le théâtre avait fermé ses portes, au lendemain de la matinée gratuite du 14 Juillet, composée du *Chalet*, de *Mireille* et de la *Marseillaise*, chantée par le baryton Delvoye. Il les rouvrira le 14 septembre avec la *Vie de Bohème* (où Mlle Guiraudon reprenait le rôle de Mimi, précédemment abandonné à Mlle Mastio), suivie, le lendemain, de *Mignon*, pour la rentrée de Mlle Charlotte Wyns, retour de Bruxelles.

21 SEPTEMBRE. — M. Edmond Clément interprète pour la première fois le rôle de Des Grieux, de *Manon*, où, en même temps que Mlle Jane Marignan, il se fait très vivement applaudir..Notons également la réapparition, sous les traits de Guillot de Morfontaine, de M. Grivot.

26 SEPTEMBRE. — Très heureuse reprise du *Portrait de Manon*, un joli petit acte de M. Georges Boyer, dont la musique de M. Massenet souligne délicatement la finesse et l'ingéniosité, excellemment interprété par MM. Grivot et Viannenc; Mlles Eyreams et Vilma.

19 OCTOBRE. — A côté de Mlle Charlotte Wyns, qui compose très intelligemment le rôle de Carmen, et du baryton Viannenc, qui se taille un vif succès dans Escamillo, le ténor Delmas semble un Don José quelque peu insuffisant...

23 OCTOBRE. — Première représentation de *Javotte*, ballet en un acte et trois tableaux, de M. J.-L. Croze, musique de M. Camille Saint-

Saëns[1]. — *Javotte* fut représentée pour la première fois au grand théâtre de Lyon, sous le règne de M. Albert Vizentini; on la vit ensuite à la Monnaie de Bruxelles, aux grands théâtres de Marseille et de Toulon, au casino de Royan, au théâtre de Rouen, alors sous la direction artistique de M. Gabriel Lefeuve. M. Albert Vizentini a donc eu le plaisir de mettre ici en scène le charmant ouvrage que, le premier, il avait eu la gloire de représenter à Lyon. Notre excellent confrère Gabriel Lefeuve aura eu la joie d'apprécier comme critique musical — il n'en est ni de plus consciencieux, ni de plus compétent — l'intéressante partition dont il avait eu l'honneur de diriger les études au moment où il présidait aux destinées de l'Opéra rouennais. Mais, bien que *Javotte* ait été déjà jouée un peu partout, c'était, pour nous autres parisiens, une véritable première. Le scénario de M. J.-L. Croze tient en ces quelques lignes : La scène se passe dans le Nivernais. Javotte a un amoureux; elle se sauve deux fois pour aller danser avec lui à la fête du village, au grand courroux de ses parents qui l'avaient enfermée; mais elle est couronnée reine du bal; alors ceux-ci se laissent fléchir et consentent à son mariage. Sur cette simple trame, le jeune et avisé librettiste a brodé de si spirituels et gentils épisodes que l'action, chose rare en un ballet, ne languit pas un instant. Il y a entre autres, un

---

1. Distribution. — Le seigneur, M. *Gourdon*. — Le père, M. *Price père*. — Le garde champêtre, M. *Ferembach*. — Premier adjoint, M. *Troy*. — Le maire, M. *Eloi*. — Deuxième adjoint, M. *Lacroix*. — Jean, Mlle *Chasles*. — Javotte, Mlle *Santori*. — La mère, Mlle *Fanny Génat*. Petit Pierre, Mlle *Willaume*.

garde champêtre chargé de rattraper les coupables, dont le *leitmotiv* : « Brigadier vous avez raison » est d'un irrésistible comique. Là-dessus court une piquante musique, marquée partout au coin du maître par l'ingéniosité des parties et par la légèreté étincelante de l'instrumentation. Pendant que le public n'entendra que des rythmes entraînants, des mélodies faciles et sans prétention, les musiciens y découvriront une foule de détails de contrepoint, des canons, des *fugato* que, seul, pouvait écrire Saint-Saëns, digne émule de Mozart. Le pas de deux, la bourrée, le finale du premier tableau, puis, au second, les scènes où Javotte, enfermée, essaye successivement son rouet, son tricot, son balai, pour retourner sans cesse aux souvenirs du bal, sont l'occasion pour le maître symphoniste de faire entendre des bijoux d'orchestre. Tout se termine par une danse générale, dont le point le plus saillant est un pas à cinq temps — a-t-on jamais dansé sur ce rythme ? — qui est d'un effet très original. Ajoutons que le rôle de Javotte est rendu avec infiniment de charme et de gaieté par une débutante, Mlle Edea Santori ; que, sous la blouse bleue de Jean, Mlle Chasles est ravissante, et qu'en la personne de l'éminent cappelmeister Luigini, le maître Saint-Saëns a trouvé le plus précieux des collaborateurs. Ne vous étonnez donc point que la représentation de *Javotte* ait été exquise de tout point. La soirée avait très heureusement commencé par le délicieux opéra-comique de Philippe Gille et Léo Delibes, *Le Roi l'a dit*, où l'excellent Fugère obtenait son habituel grand succès.

26 OCTOBRE. — Reprise des *Pêcheurs de perles*[1]. M. Henri Albers, qui débutait dans le rôle de Zurga, a fait applaudir une belle voix de baryton et le public lui a réservé un très bon accueil. Mme Bréjean-Gravière, qui a délicieusement chanté le rôle de Leïla, a trouvé dans cette nouvelle interprétation un de ses plus brillants succès d'artiste et de femme. M. Maréchal, dont on connaît la voix chaleureuse et vibrante, a complété avec M. Gresse un ensemble en tout point digne de l'œuvre de Georges Bizet.

30 OCTOBRE. — Reprise de *Fra Diavolo*, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, musique d'Auber[2]. Mlle Marignan apporte au rôle de Zerline l'appoint d'une voix charmante et stylée, et M. Clément est un Fra Diavolo très sûr de soi ; l'excellent Grivot et Mlle Pierron représentent en excellents comédiens les deux Anglais classiques. Nommons encore MM. Carbonne, Barnolt, Belhomme et Gresse, et notons le vif plaisir que l'on a eu à entendre, après les couplets d'Auber, souvent un peu pâles, la partition de *Javotte*, si vraiment gaie, spirituelle et musicale.

6 NOVEMBRE. — Deux débuts dans *Lakmé* : une charmante américaine, Mlle Rose Relda, à la voix pure et facile, interprète avec grâce le rôle de

---

1. DISTRIBUTION. — Nadir, M. *Maréchal*. — Zurga, M. *Henri Albers*. — Nourabad, M. *Gresse*. — Leïla, Mme *Bréjean-Gravière*.

2. DISTRIBUTION. — Fra Diavolo, M. *Edmond Clément*. — Lorenzo, M. *Carbonne*. — Milord, M. *Grivot*. — Mathéo, M. *Gresse*. — Giaccomo, M. *Belhomme*. — Beppo, M. *Barnolt*. — Zerline, Mlle *Jane Marignan*. — Paméla, Mlle *Pierron*.

Lakmé ; M. Clarence, doué d'un bel organe de basse chantante, chante celui de Nilakanta.

29 NOVEMBRE. — Reprise de *Proserpine*, opéra-comique en quatre actes de Louis Gallet, d'après Auguste Vacquerie, musique de M. Camille Saint-Saëns [1]. — En dépit de son nom, cette Proserpine n'a rien de commun avec la femme de Pluton et la fille de Cérès. C'est une courtisane du temps de la Renaissance, qui n'habite point les Enfers, mais... l'Italie, au seizième siècle de notre ère. Proserpine tombe éperdument amoureuse d'un beau jeune homme appelé Sabatino, juste au moment où celui-ci s'est mis dans la tête d'épouser la jeune Angiola, pure comme la Madone. Mais lorsqu'une courtisane se mêle d'aimer, elle n'aime point à demi. Proserpine adore Sabatino d'autant plus que Sabatino la déteste, et elle met en œuvre tous les moyens, même les pires, pour arriver à son but. Non contente de pactiser avec un mendiant, un ivrogne, un voleur, nommé Squarocca, et de faire tomber dans un noir guet-apens la douce fiancée de Sabatino, Proserpine vient s'offrir à celui qui la dédaigne :

> Je suis à tes pieds, moi, qu'on nomme l'inhumaine,
> Tu ne me garderas qu'un mois, une semaine ;
> Puis tu l'épouseras ! Je serai ton jouet. .

---

1. DISTRIBUTION. — Sabatino, M. *Ed. Clément.* — Squarocca, M. *Isnardon.* — Renzo, M. *Vieuille.* — Orlando, M. *Dangès.* — Ercole, M. *Decaux.* — Gil, M. *Barnolt.* — Filippo, M. *Thomas.* — Proserpine, Mme *de Nuovina.* — Angiola, Mlle *Mastio.* — Une Tourière, Mlle *del Bernardi.* — Trois jeunes filles, Mlles *Charpentier, Vilma, Stéphane.* — Trois novices, Mlles *Argens, Daffetye, Fouqué.*

Et comme, nouveau Joseph en présence de cette nouvelle Putiphar, Sabatino a refusé de se laisser violer, Proserpine projette de poignarder Angiola dans les bras de son futur époux, quitte à tomber, aussitôt après, sous le stylet de son vengeur. Mais Sabatino l'empêche de mettre à exécution son fatal dessein, et n'ayant pu tuer Angiola, Proserpine se tue elle-même en s'écriant — nous ne nous y attendions guère — « Soyez heureux ! » Tel est le poème romantique sur lequel l'auteur de *Samson et Dalila* a écrit une de ses meilleures partitions. Le second acte, à l'intérieur du couvent, a paru particulièrement charmant d'un bout à l'autre, depuis l'ensemble des jeunes filles et des novices : « En vérité, je n'en crois rien... » jusqu'au Sonnet de Sabatino, auquel il ne manque que d'être coupé à l'ancienne mode pour faire une romance, mais une romance des plus distinguées ; à l'*ensemble* de Sabatino, Angiola et Rezzio : « Effeuillons en riant les fleurs de la jeunesse », que nous appellerions plus simplement un *trio*, plein de fraîcheur, et au final, où le chœur des mendiants se mêle au chœur des religieuses, sur un rythme marqué par l'orchestre, qui semble être celui d'une danse orientale. Le public, ravi, a voulu entendre deux fois le morceau, ô triomphe de la mélodie ! Et M. Luigini, l'excellent chef d'orchestre a dû — le fait est assez rare au théâtre — faire répéter le final tout entier. Les interprètes ne méritent que des éloges. Ce sont : Mme de Nuovina, en Proserpine si dramatiquement expressive et si vraiment intéressante ; Mlle Mastio, en Angiola, très gracieuse ;

M. Clément, dont la voix fraîche et bien posée a fait merveille dans la cantilène du second acte ; M. Isnardon, qui a de la fantaisie dans le truculent personnage de Squarocca, et M. Vieuille, un frère plein d'autorité. M. Albert Carré — vous pouvez m'en croire — a donné à *Proserpine* de beaux décors, de riches costumes, une mise en scène fastueuse, ainsi qu'il est d'usage à l'Opéra-Comique.

30 NOVEMBRE. — Matinée donnée au bénéfice de M. Léon Strinz, ancien artiste au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg [1].

9 DÉCEMBRE. — On reprenait *Fidelio* pour l'abonnement du samedi. Mme Rose Caron retrouvait le vif succès qu'elle avait remporté la saison

---

1. Voici quel en était le brillant programme :

Ouverture de *Fidelio* (Beethoven), exécutée par l'orchestre du théâtre de l'Opéra-Comique.

Le Monde renversé, comédie en un acte, de Lesage, jouée par les artistes de l'Odéon.

Première représentation (reprise) de la *Servante-Maîtresse*, opéra-comique en deux actes, de Baurans, musique de Pergolèse, interprété par MM. Fugère, Noblet et Mlle Marié de l'Isle.

Deuxième acte du *Mariage de Figaro*, joué par Mmes Barretta-Worms, Brandès, Bertiny ; MM. Baillet, de Féraudy, Leloir.

Deuxième acte de *Samson et Dalila*, opéra biblique, de H. Lemaire, musique de C. Saint-Saëns, chanté par Mme Héglon ; MM. Alvarez, Renaud.

Intermède. — Air de *Mephistophélès* (Boïto), *les Rêves*, romance de Richard Wagner, chantés par Mme Rose Caron ; duo de *Manon*, Saint-Sulpice (Massenet), chanté par Mme Bréjean-Gravière et M. Maréchal. Poésie dite par Mme Segond-Weber. Ballet d'autrefois, paroles de M. G. Boyer, musique de B. Godard, dansé par Mlle Zambelli, chanté par Mlle Darmières ; chansonnettes par M. Polin.

Divertissement oriental, réglé par M. J. Hansen : *a*) danse de *Samson et Dalila* par Mlle Torri ; *b*) danse de *Djelma*, par Mlle H. Régnier ; *c*) danse de la *Montagne noire*, par Mlle Robin.

Les Charbonniers, opérette en un acte de M. Ph. Gille, musique de Costé, jouée par Mme Anna Judic, MM. Baron, Huguenet, Germain.

précédente ; elle interprétait le rôle de Léonore en grande artiste. A ses côtés, M. Léon Beyle, dans le rôle de Florestan ; M. Henri Albers, dans Pizarre, qu'ils jouaient pour la première fois, ont été chaleureusement applaudis, ainsi que MM. Carbonne, Gresse, et Mlle Laisné.

20 DÉCEMBRE. — Reprise d'*Orphée*, de Gluck [1], et de l'*Irato*, de Méhul [2]. — A l'engouement des drames de Wagner a succédé le mouvement gluckiste. Nous verrons l'énorme succès l'*Iphigénie en Tauride* au Théâtre Lyrique de la Renaissance. Aujourd'hui, c'est l'Opéra-Comique qui nous rendait *Orphée*, aussi délicieusement monté que possible. *Orphée* ne saurait passer pour le chef-d'œuvre le plus pur du grand réformateur. Mais que de beautés ! Quelle grandeur véritable et quelle générosité d'inspiration ! Un programme franc et fort, humain et lyrique, se dégage de cette partition solennelle, poignante et spontanée, où la musique, autant que le permettent les moyens de réalisation du dix-huitième siècle, s'adapte aux sentiments les plus profonds, aux sensations les plus fraîches. Quelle admirable chose — entre autres — que la vision des âmes heureuses ! Elle n'a pas vieilli, elle ne saurait vieillir. Les chœurs y sont d'une indicible pureté de style ; les airs y sont touchants ; l'orchestre s'y déroule d'un pitto-

1. DISTRIBUTION. — Orphée, Mlle *Gerville-Réache*. — Eurydice, Mme *Bréjean-Gravière*. — L'Amour, Mlle *Eyreams*.

2. DISTRIBUTION. — Pandolfe, M. *Belhomme*. — Scapin, M. *Delvoye*. — Lysandre, M. *Carbonne*. — Balouard, M. *Grivot*. — Un domestique, M. *Barnolt*. — Isabelle, Mlle *Eyreams*. — Nerins, Mme *Delorn*.

resque infini... Et quel contraste avec les désespoirs prochains, où le musicien se hausse à la sublimité! C'est un ravissement que ce tableau des Champs-Elysées, où nous est apparue la charmante Mlle Chasles, et où Mlle Gerville-Réache a mimé sa scène avec beaucoup d'intelligence. Ah! si elle avait aussi bien chanté: « J'ai perdu mon Eurydice!.... » Mais l'excellente élève de Mme Laborde n'est encore qu'une... écolière; les notes graves sont un peu communes, le medium est faible et les registres ne sont pas soudés. Faisons la part de l'émotion inséparable d'un premier début, et engageons-la à modifier son costume, qui n'est pas très heureux; elle représente Orphée et nous donne l'aspect d'Eurydice... Eurydice, c'est Mme Bréjean-Gravière, au style toujours très sûr, et l'Amour est gracieusement personnifié par Mlle Eyreams, l'aimable Isabelle de l'*Irato*. L'*Irato* ou l'*Emporté*, comédie-parade en un acte, mêlée d'ariettes, comme on affichait en 1801, lors des premières représentations de cet ouvrage, est une pantalonnade à la mode italienne, une *farza* que les auteurs avaient composée pour l'amusement du Premier Consul, qui leur avait exprimé son goût pour les pièces italiennes. Marsollier et Méhul ne voulurent point se nommer tout d'abord, laissant courir le bruit que leur œuvre était traduite de l'italien. Bonaparte, le critique Geoffroy, et à leur suite, tout Paris, tombèrent dans ce piège innocent, renouvelé des *Troqueurs* de 1752. Pour s'en garer, ils n'auraient eu cependant qu'à regarder le personnage de l'Irato, caricature forcée, mais

ressemblant au peintre Ducreux, qui jouissait d'une assez grande notoriété dans la société parisienne d'alors. Le livret de l'*Irato* est broché dans le goût de la comédie italienne, assaisonné de bouffonneries, et tout aussi amusant, ma foi! que ceux des *Rendez-vous bourgeois* ou du *Tableau parlant*. La partition est, dans son genre, un petit chef-d'œuvre d'esprit et de goût, véritable modèle pour nos compositeurs d'opérettes... Le quatuor, qu'on n'entendait plus guère qu'au concours du Conservatoire, est demeuré classique. La piécette — elle dure, d'ailleurs, plus d'une heure — a été enlevée avec beaucoup de verve par M. Delvoye, qui a fort bien dit son premier air, par M. Grivot, qui fait un très amusant docteur Balouard, et par M. Belhomme, qui a dit à ravir le couplet final au public...

Cette soirée terminera, en l'année 1899, l'histoire de l'Opéra-Comique, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Mignon, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	23
Carmen, opéra-comique	4	»	31
Manon, drame lyrique	3	»	34
Fidelio, opéra	3 a. 4 t.	»	17
La Vie de Bohème, comédie lyrique	4	»	47
Lakmé, opéra-comique	3	»	22
Les Dragons de Villars, opéra-comique	3	»	2
Le Maître de Chapelle, opéra-comique	1	»	4
Le Chalet, opéra-comique	1	»	21
Le Caïd, opéra-comique	2	»	9
La Fille du Régiment, opéra-comique	2	»	8
Le Farfadet, opéra-comique	1	5 février	8
Le Barbier de Séville, opéra bouffe	4	»	10
Les Noces de Jeannette, opéra-comique	1	»	21
Zampa, opéra-comique	3	»	8
Phryné, opéra-comique	2	»	6
**L'Angelus*, opéra	1	2 mars	3
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comiq.	1	»	11
Philémon et Baucis, opéra-comique	2	»	11
**Beaucoup de bruit pour rien*, opéra	4 a. 5 t.	21 mars	11
**Le Cygne*, ballet	1	20 avril	15
La Navarraise, épisode lyrique	2	»	13
Mireille, drame lyrique	3 a. 5 t.	»	11
Cavalleria Rusticana, drame lyrique	2	»	5
La Dame Blanche, opéra-comique	3	»	9
**Cendrillon*, conte de fées	4 a. 6 t.	24 mai	49
L'Eclair, opéra-comique	3	5 juin	»
Joseph, opéra biblique	3	»	6
Daphnis et Chloé, pastorale	1	»	8
Le Roi l'a dit, opéra-comique	3	»	4
Galathée, opéra-comique	2	»	3
Le Dîner de Pierrot, opéra-comique	1	»	3
Le Portrait de Manon, opéra-comique	1	26 sept.	7
La Nuit de Saint-Jean, opéra-comique	1	»	3
**Javotte*, ballet	1 a. 3 t.	23 octob.	15
Les Pêcheurs de perles, opéra	3	26 octob.	5
Fra Diavolo, opéra-comique	3	30 octob.	10
Proserpine, opéra-comique	4	29 nov.	6
Orphée, drame lyrique	3	»	4
L'Irato ou l'Emporté, opéra bouffe	1	»	

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)[1]

Comme pour l'année précédente, avec *Mon enfant,* de M. Ambroise Janvier, c'est encore une comédie gaie, *Ma Bru*, de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud, finalement menée jusqu'à la 100e représentation, qui sera le succès de cette année 1899, moins heureusement traversée par les *Antibel*, de MM. Pouvillon et d'Artois, les *Truands*, de M. Richepin et *Chênecœur*, de M. Maurice Soulié, suivis de *France d'abord*, de M. Henri de Bornier.

5 JANVIER. — On joue le *Malade imaginaire*, avec la musique de Charpentier, adaptée par M. Camille Saint-Saëns, l'orchestre et les chœurs de M. Colonne. Mmes Mathieu d'Ancy, Chevalier et Louise Planès, pour le trio des femmes maures, MM. Lafarge et Reder, en chirurgiens chantants, prennent part à la représentation de l'œuvre de Molière, qui se termine par la cérémonie, reconstituée d'après les documents de l'époque.

14 JANVIER. — Au samedi, cinq heures, on donne

---

1. Directeur : M. Paul Ginisty ; Secrétaire général : M. Georges Fonville.

la première représentation de la *Tunique merveilleuse*, comédie chinoise en un acte, de Mme Judith Gautier[1].

15 JANVIER. — Première représentation de *Molière et Cyrano*, à-propos en un acte, en vers, de M. Jubin[2], suivi du *Malade imaginaire*, avec la musique de Charpentier et de M. C. Saint-Saëns, exécutée par l'orchestre et les chœurs que dirige M. Colonne.

22 JANVIER. — Entre le troisième et le quatrième acte de la *Reine Fiammette*, on fêtait joyeusement au foyer des artistes, la cinquantième représentation du beau drame de M. Catulle Mendès. Le directeur et les interprètes de la pièce buvaient au triomphe de la poésie; l'auteur les remerciait galamment en des paroles cordiales et charmantes qui leur allaient droit au cœur.

26 JANVIER. — Matinée classique précédée d'une conférence de M. Henry Fouquier : on joue le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine[3], et la *Farce du cuvier*, adaptée par MM. Adenis frères[4].

2 FÉVRIER. — Pour accompagner le *Mariage de Figaro*, M. Colonne, donne un véritable « concert Mozart », composé de l'ouverture des *Noces de*

1. DISTRIBUTION. — Rouille des Bois, M. *Darras*. — Dragon de neige, M. *Céalis*. — Bambou noir, M. *Dorival*. — Cerf-Volant, M. *Garbagni*. — Le Prunier, M. *Duparc*. — Le Tigre, *M. Laumonier*. — Perle fine, Mlle *Parny*.

2. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Marquet*. — Cyrano, M. *Janvier*. — Mme Béjart, Mlle *Dalti*.

3. DISTRIBUTION. — Vandeck père, M. *Albert Lambert*. — Vandeck fils, M. [illegible] — Desparville père, M. *Céalis*. — Desparville fils, M. *Val*-[illegible]ntoine, M. *Darras*. — La tante, Mme *Dehon*. — Mme Vandeck, [illegible]*mand*. — Sophie, Mlle *Chapelas*. — Victorine, Mlle *Maufroy*.

[illegible]ibution. — Jacquinot, M. *Coste*. — Jacquinette, Mlle *Fro*-[illegible]aquette, Mlle *Grumbach*.

Figaro, de la « Marche turque », de l'*Enlèvement au sérail*, et de divers fragments de musique symphonique illustrant ainsi très gracieusement le chef-d'œuvre de Beaumarchais.

3 FÉVRIER. — Au samedi littéraire de « cinq heures », on donnait avec succès le *Monde renversé*, une féerie-revue de Lesage, qui fut jouée en 1718, sur le théâtre de la foire Saint-Laurent[1]. Conférence de M. Léo Claretie.

8 FÉVRIER. — Première représentation des *Antibel*, pièce en quatre actes, en prose, de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois[2]. — C'est d'un roman dialogué, paru il y a quelques années chez Lemerre, et dédié par M. Emile Pouvillon à feu Alphonse Daudet qu'avec sa coutumière habileté M. Armand d'Artois a tiré les quatre actes applaudis ce soir à l'Odéon, où, disons-le tout de suite, au point de vue de la mise en scène, ils sont très intelligemment montés par M. Paul Ginisty. Les *Antibel* ne sont pas un drame pimenté : l'auteur nous avait, d'avance, prévenus. C'est essentiellement une œuvre simple, comme la vie même de ceux que, d'ordinaire, il étudie dans ses livres. Elle est rustique et donne admirablement l'impression campagnarde de son cher Quercy. L'action se passe à la Déro-

1. DISTRIBUTION. — Arlequin, M. *Coste*. — Pierrot, M. *Garbagni*. — Zulime, M. *Duparc*. — Un philosophe, M. *Laumonier*. — Haniff, M. *Caillard*. — M. de La Candeur, M. *Dangy*. — M. Prudhomme, M. *Berthier*. — Hippocratine, Mlle *M. Chassaing*. — Argentine, Mlle *Dalti*. — Diamantine, Mlle *Clerc*.

2. DISTRIBUTION. — Antibel, M. *Chelles*. — Front, M. *Janvier*. — Jau, M. *Dorival*. — Le Cadet, M. *E. Céalis*. — Piboul, M. *Garbagni*. — Rastibel, M. *Chevillot*. — Le Rumat, M. *Beauvais*. — Martril, Mlle *Tessandier*. — Motte, Mlle *d'Arcylle*. — Gate, Mlle *J. Béryl*. — Jane, Mlle *Cécile Sorel* (débuts).

cade, une maison paysanne dans le causse d'Anglar, à la corne d'un promontoire. La Fabiane est morte depuis sept mois, brusquement enlevée par une fluxion de poitrine à la suite d'un chaud et froid, et le fermier Antibel, a déjà résolu un second mariage, célébré, suivant l'usage du pays, par un « charivari » que lui donne la jeunesse de l'endroit. Sept mois de deuil seulement et en avant les violons! La vieille Martril se dépite contre son fils : « Tout ça, dit-elle, parce que la folie le tient de frotter sa peau à la fraîcheur d'un tendron! Est-ce triste! Si Jan avait été là, peut-être il n'aurait pas osé!... Mais il est loin, le cher petit, très loin! Il fait son temps comme soldat de mer dans les pays étrangers. Il reviendra, quand? Et, s'il revient, Dieu sait comment les choses se passeront entre son père et lui! Epouser une sans le sou, une mendiante qui court les grands chemins depuis qu'elle est en âge de marcher, prendre pour femme cette Jane, une rien du tout! » Antibel laisse parler l'Ancienne, et le voilà marié depuis un an, fort heureux d'ailleurs, avec sa jeune femme, honnête et travailleuse, quand revient, émacié, par la fièvre, le petit soldat du Tonkin... Fortement excité par Martril, qui n'a point pardonné à l'intruse, Jan aimerait mieux, s'écrie-t-il, crever dehors que de coucher sous le même toit que cette « garce ». Mais il n'a pas la force de se tenir debout, et Jane de tranquilliser son homme : « Ça s'arrangera, dit-elle, c'est moi qui m'en charge. Jan ne nous quittera pas... » Si tendrement soigné par Jane et par Mette, sa jeune sœur, Jan est, en effet, revenu à la

santé ; mais s'il n'a plus la maladie dans le corps, il paraît l'avoir dans la tête, et voilà qu'il semble ne pouvoir se passer des deux femmes qui l'ont remis sur pied... Sur ce, Martril — toujours charitable envers sa bru — prévient Antibel : un homme a pénétré, la nuit dernière, dans la cour de la ferme. Est-ce un voleur de muscats ? Ne serait-ce pas plutôt un larron d'honneur ? Antibel prend son fusil et menace : s'il grimpe à la fenêtre de Jane, qui que ce soit, c'est un homme mort ! Or Jan, qui ne peut dormir, nous dit son secret. — « Pas de chance ! Je la détestais avant de l'avoir vue ; je l'ai insultée la première fois que nous nous sommes rencontrés ensemble. Comment en suis-je venu à l'aimer ? c'est la maladie qui m'a perdu : la fièvre a tué la colère. Tout m'était égal. Et elle était toujours là, secourable, avec sa voix si douce ! C'était elle que je voyais la première le matin, la dernière le soir. Quand je commençais de me lever, si faible encore, les jambes trop molles pour me soutenir, Mette d'un côté, Jane de l'autre, les deux sœurs me portaient, m'aidaient à faire mes dix pas dans la cour. J'étais heureux alors, heureux comme un enfant. Nous étions toujours ensemble à bavarder, à rire. Toujours tous les trois. J'avais de l'amitié pour l'une autant que pour l'autre. Quel malheur que je sois arrivé à en préférer une ! Et pourquoi Jane ? Mette est aussi jolie que sa sœur, et nos âges sont mieux assortis. Elles se ressemblent d'ailleurs ; les cheveux, les yeux pareils ; Mette, un peu plus petite seulement, et la peau plus blanche. Et c'est l'autre qui me va ! L'autre, la marâtre !... » Bien

sûr, ça finira mal... Une première fois, il est surpris grimpant à la fenêtre de Jane, et s'en tire, en laissant croire qu'il est venu pour Mette. Il se mariera donc avec la petite... Mais sa froideur auprès de sa gentille future donne au père de graves soupçons... Antibel n'a plus de doutes quand il trouve sa vertueuse femme, forcée de s'arracher à la coupable étreinte du malheureux Jan... Armé de sa faux, il arrivait en justicier; supplié par Martril, il fait grâce à son fils, qui partira pour ne plus jamais revenir. Telle est la simple, mais émouvante histoire — sorte d'*Arlésienne* — que nous ont contée à merveille les excellents artistes de l'Odéon, M. Chelles tient avec une autorité superbe le rôle d'Antibel. M. Dorival a dit avec infiniment de chaleur et d'émotion la scène des aveux. — « Le pauvre garçon! » s'écriait mon aimable voisine qui, prise de pitié, se serait sans doute, à la place de Jane, laissé entraîner... M. Janvier est, dans un rôle à côté qu'a pu facilement omettre notre bref récit, le paysan « nature » que vous connaissez. Impossible d'être plus délicieusement jolie que Mlle Sorel, sous les traits de Jane, plus piquante et plus gentille que Mlle d'Arcylle, sous ceux de Mette. Et que dire du savoureux talent avec lequel Mlle Tessandier a composé le rôle de l'Ancienne! C'est la vérité même...

18 FÉVRIER. — Au samedi « cinq heures » on donnait la *Légende de l'Aigle*, de M. Georges d'Esparbès[1].

1. DISTRIBUTION. — Le colonel comte de Pousomard, M. *Rameau*. — Un commandant de houzards, M. *Marquet*. — Un capitaine, M. *Tatrick*.

19 et 23 FÉVRIER. — Relâche pour cause de la mort, puis des obsèques du Président de la République.

25 FÉVRIER. — On donne au samedi, cinq heures, le *Roman chez la portière*, dans le texte même de Henri Monnier[1], précédé d'une conférence de M. Francisque Sarcey.

2 MARS. — A la matinée du jour, on donne un délicieux conte de Gozzi, *Turandot princesse de Chine*, adapté par M. Ch. Raymond[2].

4 MARS. — Reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet[3]. — Le *Roman d'un jeune homme pauvre* est un de ces drames qui plaisent toujours. Il flatte ce goût, très vif chez un public français, d'échapper un soir à la maussade réalité

— Un caporal, M. *Janvier*. — Premier grenadier, M. *Taldy*, — Deuxième grenadier, M. *Caillard*. — Un lieutenant, M. *Dangy*. — La cantinière, Mlle *Kesly*.

1. DISTRIBUTION. — Mme Desjardins, M. *Darras*. — M. Prudhomme, M. *Coste*. — Desjardins, M. *Berthier*. — Le maître de Mlle Reine, M. *Dangy*. — Lasserre, M. *Chevillot*. — Un facteur, un épicier, M. *Beauvais*. — Dodolfe, M. *Petit Louis*. — Mme Pochet, Mme *Dehon*. — Mlle Reine, Mlle *Béryl*. — La Lyonnaise, Mlle *Fromont*. — Mme Chalamelle, Mlle *Clerc*. — Mlle Verdet, Mlle *Mérindol*.

2. DISTRIBUTION. — Kalaf, M. *Marquet*. — Barak, M. *Darras*. — Altoume Khan, M. *Céalis*. — Pantalon, M. *Coste*. — Brighella, M. *Garbagni*. — Timour, M. *Daumerie*. — Ismaïl, M. *Taldy*. — Truffaldin, M. *Berthier*. — Turandot, Mlle *O. de Fehl*. — Schirina, Mme *Dehon*. — Zelima, Mlle *Béryl*. — Adelma, Mlle *Renée Parny*. — Tartaglia, Mlle *A. Laguiche*.

3. DISTRIBUTION. — Laubépin, M. *A. Lambert*. — Maxime Odiot, M. *Marquet*. — M. Laroque, M. *Cornaglia*. — De Bévallan, M. *Janvier*. — Alain, M. *Darras*. — Champlain, M. *Garbagni*. — Gaston de Lussac, M. *Valmont*. — Docteur Desmarets, M. *Duparc*. — Vauberger, M. *Taldy*. — Marguerite, Mme *S. Weber*. — Mme Laroque, Mlle *Grumbach*. — Mme Vauberger, Mme *Dehon*. — Yvonnet, Mlle *Chapelas*. — Mme Aubry, Mlle *J. Fromant*. — Christine, Mlle *Maufroy*. — Mlle Hélouin, Mlle *R. Parny*.

Par suite d'une indisposition de M. Janvier, le rôle de Bévallan fut repris par M. Céalis.

et de s'élancer dans l'aimable pays des rêves. Le célèbre drame de Feuillet, à examiner la chose de près, n'est qu'une édition nouvelle des *Fausses confidences*, de Marivaux. — « Quel est ce jeune homme qui vient de passer ! » demande Araminthe à Lisette. Il est vraiment fort bien fait et salue de fort bonne grâce. — « C'est un jeune homme, né de parents honnêtes, et qui n'avaient pas de biens ». — « Ah ! la fortune est injuste ! » Et voilà toute la pièce. Dorante devient l'intendant d'Araminthe, s'insinue peu à peu dans son cœur et finit par triompher de ses scrupules. Tout cela se passe dans un milieu fantaisiste, entre ciel et terre, et l'on a plaisir à suivre les progrès de cette passion qui ne trouve d'obstacle qu'en elle-même et que tout favorise au dehors ; on est sûr du succès ; on en jouit d'avance et l'on est heureux encore après. — Mme Segond-Weber nous a vivement intéressé dans le rôle de Marguerite, qui n'est pas absolument son fait, et M. Marquet est un Maxime Odiot plein de chaleur qui nous a paru mériter les bravos du public.

18 MARS. — Au samedi littéraire et dramatique de cinq heures, « Les Humoristes[1] », causerie de M. Henry Fouquier sur Durandeau, Chavette et Courteline entre lesquels le fin conférencier établit de piquants rapprochements.

22 MARS. — Première représentation des *Truands*,

1. PROGRAMME. — I. *a) Le Cirage ; b) le Mélomane ; c) le Poste* (de Durandeau), dits par M. Dumény. — II. *Le lâche qui bat les femmes* (de E. Chavette), interprété par Mlle J. Kesly et M. Dumény. — III. *Roland* (de M. G. Courteline), interprété par MM. Coste, Berthier ; Mmes Chevillot et Laguiche.

drame en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin[1]. — M. Jean Richepin, docteur ès-lyrisme, maître ouvrier en rimes fastueuses et lanceur de hardies métaphores, est un poète truculent. Toute la vie, il célèbrera les gueux de tous pays, bohêmes et merlifiches, mendiants et troubadours, éternels miséreux, dont l'indépendance est l'unique richesse. Il a trouvé, pour les immortaliser, des strophes énergiques et sonores, lancées à toute volée contre les murs de la sociale Jéricho ; on sent qu'il se grise à ses propres paroles et qu'il revit ses héros qui respirent à pleins poumons un air libre et savent s'affranchir des lois. Il s'est donc attaqué aux truands, qui formaient une cité dans l'ancienne Cité, attiré par la couleur du costume et la saveur du langage. Mœurs étranges qu'il tente d'évoquer, avec des soubresauts et des heurts, des chocs de verre et de couteaux, empruntant au sans-gêne de leurs gestes un peu de sa liberté d'écrire, insouciant aussi de l'action du drame, comme les truands de leurs actions d'amours, de vols et de ripailles. En dehors de la joie du vrai poète, pour qui tout est prétexte à développements mirifiques, M. Jean Richepin a écrit son drame pour une unique scène qui n'éclate qu'au quatrième acte, mais apparaît de telle allure que le succès, jusqu'alors incertain,

---

1. Distribution. — Robin Costeau, M. *Decori*. — Jehan de Conflans, M. *Cornaglia*. — Thibault, M. *Janvier*. — Michault, M. *Dorival*. — Hugues d'Estouteville, M. *E. Céalis*. — Le Gouret, M. *Daumerie*. — Raguyer, M. *Valmont*. — Un sergent, M. *Duparc*. — Premier truand, M. *Taldy*. — Deuxième truand, M. *Beauvais*. — Marion l'Idole, Mlle *Tessandier*. — La Mignote, Mlle *Laparcerie*. — François Villon, Mlle *Chapelas*. — Flora, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Un écolier, Mlle *Mérindol*. — Deuxième écolier, Mlle *de Villers*.

sembla s'imposer tout à coup à une salle peut-être conquise. On oublia alors les débuts un peu lents, l'exposition légèrement confuse, le vide de l'action, et l'on applaudit cet acte de brusque et tragique envolée. Mais venons au récit. L'action se passe au siècle quinzième, sous Charles VII. Robin Costeau a déserté l'école de théologie, dont il était le plus brillant espoir. Les truands, charmés par son insouciance, son audace et sa bonté, l'ont proclamé roi. A la tête de ses sujets, il vient, entouré de ribaudes, faire un charivari à son vieux professeur Jehan de Conflans qui se refuse à recevoir « ce coq de la débauche avec son poulailler ! » Mais il force sa porte, l'enlève de sa chaire, revêt sa robe, se mouche irrévérencieusement dans son hermine, et parodie l'Université ; puis, après avoir mis fin au combat jaloux de deux femmes qui l'aiment, la sentimentale Mignote et la voluptueuse Flora, il retourne « au paradis chantant de la fille et de la taverne ». Robin Costeau fut aimé jadis par Marion l'Idole qui l'a gardé dans le sang. Ensemble, ils eurent un fils, Michault, lequel adore la Mignote. Mais la Mignote se sent attirée vers Robin Costeau. Aussi a-t-elle à subir les colères du fils et la rancune jalouse de la mère. Psychologie un peu compliquée, je dirais presque vaudevillesque, si le sujet n'était traité gravement. Michault s'est échappé. Il s'est réfugié chez un recteur de grammaire, au domicile duquel, grâce au privilège de l'Université, nul ne songera à le découvrir. Or, c'est Robin Costeau que le prévôt soupçonne. Il vient pour l'arrêter, et le père se laisse accuser, voulant sau-

ver son fils. A ce moment, Michault paraît. Il apprend le dévouement de son père, et s'écrie : « Celui qui a tué l'archidiacre, c'est moi ! » Lequel des deux ? Nul n'a vu commettre le crime. « Il n'y a point de preuves ! » conclut le père. Le fils réclame : « Pardon ! J'ai fait le récit de ce meurtre devant deux témoins ! » Et il désigne d'une part sa mère, Marion l'Idole, de l'autre la Mignote. Voici donc les deux femmes obligées de choisir. Marion sacrifiera sa passion d'amante à son amour de mère ; la Mignote obéira « par amour », comme hypnotisée par Robin Costeau, qui lui a fait jurer de l'aider dans son œuvre de dévouement... Elle le désignera, elle aussi, comme l'auteur du crime qui doit l'envoyer à la potence. Au dernier acte, nous sommes, en effet, à Montfaucon. Les archers qui amènent le condamné sont assaillis par les truands sauveurs, et mis en fuite, non sans que Robin Costeau, que l'on croit délivré, ne soit frappé à mort par une flèche égarée. Cette flèche, c'est la Mignote elle-même qui l'a imprudemment lancée. Et dans un couplet à la Cyrano, une apostrophe dramatique à la camarde, le truand meurt. Ce drame de facture inégale, écrit en vers à panache, amoureux, terribles ou gouailleurs, aurait dû réussir devant le public que séduisent les amusantes rodomontades littéraires de M. Jean Richepin. Il contient, au moins, une très belle scène. Il est bien joué. Mme Tessandier prêtait au personnage de Marion l'Idole sa passion farouche, et il fallait louer Mlle Laparcerie de sa diction sûre, de sa physionomie variée, de ses poses neuves. M. Decori jouait Robin Cos-

teau. Cet artiste sait admirablement son métier : un peu trop peut-être... Avec sa belle voix, ses gestes larges, il gagnerait à paraître plus souvent croire que c'est arrivé... Sa mort était curieuse et fort applaudie. M. Dorival (Michault) montrait une louable chaleur, M. Cornaglia (Jehan de Conflans), sa dignité coutumière. MM. Janvier et Céalis étaient suffisants dans des rôles épisodiques, et Mlle Chapelas incarnait un François Villon qui semblait échappé tout frais de l'Opéra-Comique — crème fouettée et bonbon fondant.

30 MARS. — Ce soir (jeudi saint) on reprend la *Passion*, drame sacré en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Haraucourt, prélude et musique de scène de Jean-Sébastien Bach, adaptés à l'orchestre par MM. Paul et Lucien Hillemacher [1].

6 AVRIL. — On donne en matinée du jeudi, *Struensée*, poème dramatique de M. Pierre Barbier, d'après le drame allemand de Michel Beer, musique de Meyerbeer, exécutée par l'orchestre et sous la direction de M. Edouard Colonne [2].

---

1. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *Marquet*. — Anne, M. A. *Lambert*. — Judas, M. *Rameau*. — Lazare, M. *Céalis*. — Pilate, M. *Coste*. — Pierre, M. *Duparc*. — Victimaire M. *Darras*. — 1er marchand, M. *Garbagni*. — Caïphe, M. *Daumerie*. — Le pharisien, M. *Valmont*. — Joseph d'Arimathie, M. *Gauley*. — Barabas, M. *Caillard*. — Un soldat, M. *Tatrick*. — 2e bourreau, M. *Berthier*. — Le centurion, M. *Dangy*. — Un sergent, M. *Laumonier*. — 2e marchand, M. *Taldy*. — Le mauvais larron, M. *Chevillot*. — Malchus, M. *Beauvais*. — Le bon larron, M. *Clément*. — Un soldat, M. *Auguste*. — La Vierge, Mme *S. Weber* — Chœur des femmes, Mlle *O. de Fehl*. — Marthe, Mme *Dehon*. — Jean, Mlle *Chapelas*. — Madeleine, Mlle *R. Parny*. — 1re femme du peuple, Mlle *Béryl*. — 2e femme du peuple, Mlle *Fromant*.

Le même spectacle était donné le lendemain soir vendredi saint.

2. DISTRIBUTION. — Le Pasteur, M. *Albert Lambert*. — Struensée, M. *Marquet*. — Le roi, M. *Rameau*. — Le comte de Rantzau, M. *Dau-*

21 AVRIL. — Pour le bi-centenaire de la mort de Racine, on donne, avec *Iphigénie* et les *Plaideurs*, un à-propos de M. Gustave Philippon, le *Berceau de Racine* [1].

24 AVRIL. — Première représentation de la *Fausse conversion*, comédie en un acte, de Théophile Gautier [2]. — C'est un spirituel pastiche des œuvres légères du dix-huitième siècle. La pièce met en scène une danseuse, éprise un moment des théories « sensibles » de Rousseau, qui revient assez rapidement à la réalité sous l'effet de l'expérience. Cette comédie, d'une exquise délicatesse de style, est en deux tableaux. Le second se passe sur la scène de l'Opéra, au moment où va commencer la représentation des *Indes galantes*.

3 MAI. — Premières représentations de *Ma Bru !...*, comédie en trois actes, de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud [3], et de l'*Amour quand même*, comédie en un acte, de MM. Georges Mitchell et Maurice Vaucaire [4]. — D'une pièce refusée

---

merie. — Jean, M. *Céalis.* — Eric, M. *Caillard.* — Koller, M. *Laumonier.* — Theuler, M. *Dangy.* — La reine, Mlle *Sorel.* — Marie-Julie, Mlle *Odette de Fehl.*

1. DISTRIBUTION. — Racine père, M. *Berthier.* — Le médecin, M. *Laguiche.* — La gloire, Mlle *de Fehl.* — La grand'mère, Mme *Dehon.* — La souffrance, Mlle *Laparcerie.* — Martine, Mlle *Fromant.*

2. Jouée par MM. *Coste, Céalis, Valmont, Talrick, Berthier, Laumonier,* Mmes *Kesly, Parny, Fromant* et *Mérindol.*

3. DISTRIBUTION. — Leverdier, M. *Albert Lambert.* — Paul Leverdier, M. *Marquet.* — Ferdinand Laruelle, M. *Darras.* — Honoré Tessard, M. *Coste.* — Malescot, M. *E. Céalis.* — Gustave Laruelle, M. *A. Laguiche.* — Un monsieur, M. *Beauvais.* — Mme Leverdier, Mlle *Tessandier.* — Marthe Leverdier, Mlle *Léonie Yahne.* — Comtesse Lodoïska, Mlle *Jeanne Kesly.* — Marie, Mlle *Jane Béryl.* — Ernestine, Mlle *Mérindol.*

4. DISTRIBUTION. — Barbieux, M. *Janvier.* — Robert, M. *Laumonier.* — Tante Liard, Mlle *Grumbach.* — Tante Fil, Mme *Dehon.* — Lucile, Mlle *d'Arcylle.* — Tante Bique, Mlle *J. Fromant.*

à la Comédie-Française, le théâtre de l'Odéon tirait un très vif succès. Il ne faut pas en conclure que la maison de Molière avait fait une « gaffe » en laissant à sa concurrente de l'autre côté de l'eau l'honneur de cette réussite. Cette jolie comédie, qui eût été encore mieux à sa place au Gymnase, où elle aurait rencontré l'interprétation d'acteurs fantaisistes, n'aurait peut-être pas bénéficié chez M. Claretie de la faveur qui l'attend chez M. Ginisty pendant un grand nombre de représentations. Le cadre est pour beaucoup dans le succès d'une œuvre, et la majesté de notre première scène eût risqué de porter préjudice aux qualités de franc comique, parfois un peu débridé de *Ma Bru*, dont les personnages relèvent d'un théâtre de vaudeville. Les auteurs ont fait preuve en quelques parties d'une louable tendance à l'observation et partout d'un esprit charmant. Mme Leverdier adore son fils Paul. Elle s'est malaisément résignée à lui voir prendre femme, craignant dans cette intrusion d'une étrangère une atteinte à son bonheur. Pour rendre la séparation plus douce, elle a installé le jeune ménage à l'étage au-dessous et fait relier les deux appartements par un tuyau acoustique. Malgré cette presque existence de communauté, elle ne peut pas, comme on dit vulgairement, voir sa bru en peinture; car elle se persuade que son fils est malheureux, — que dis-je ! elle veut le lui persuader à lui-même : « Il y a des ennuis, dit-elle, des chagrins dont on n'a pas conscience, mais qui vous rendent, sans qu'on s'en doute, la vie insupportable ». Donc, dans l'intérêt de son

chéri (car elle ne s'avoue pas que c'est dans son propre intérêt à elle qu'elle travaille), elle met tous ses efforts à détruire un ménage délicieusement uni. Rien ne l'arrête dans cette voie : ni la résistance de son fils Paul, caractère faible, flottant entre l'amour qu'il a pour Marthe, sa femme, et l'affection que le respect lui commande de garder pour sa mère ; ni les conseils de M. Leverdier, son mari, député de valeur contestable, qui, après trente années de ménage, ne supporte plus qu'avec peine le caractère fantasque et remuant de son inquiète moitié. Toute cette exposition est faite d'une main étonnamment preste, en des scènes nettes et gaies. Autour de ces personnages s'agite une certaine Lodoïska, avec qui Mme Laverdier voudrait voir convoler son fils « si l'on pouvait avoir la chance de le faire divorcer », Honoré Tessard, secrétaire particulier du député, et qui, à son insu et à tort, est soupçonné par l'incorrigible belle-mère d'entretenir des relations coupables avec sa bru, — plus quelques silhouettes épisodiques : l'oncle Malescot, sous-chef du protocole, qui, pour se délasser, éprouve en famille le besoin de dire des gros mots, un critique d'art myope et un compositeur de musique sourd. Tous ces gens, invités à dîner, assistent à une dispute terrible, choc de répliques aigres entre Marthe et sa belle-mère, à l'issue de laquelle la jeune femme, furieuse, envoie tout promener et remonte chez elle au moment où l'on annonce que le dîner est servi. Elle a eu le courage de faire ce coup d'état ; soit ! Mais son mari la suivra-t-il ? Il arrive, il veut la calmer, l'entraîner

au dîner de famille... Non, certes, elle n'ira pas. Le premier effort est tenté : il s'agit maintenant de ne plus faire de concessions, de tenir tête à l'orage, et peut-être arriveront-ils à se délivrer de la tyrannie de la belle-mère. N'a-t-elle pas, en effet, passé toute mesure ? N'a-t-elle pas fait suivre Marthe en toutes ses sorties ? Ne l'a-t-elle point fait espionner par sa propre femme de chambre ? Paul se rend à ses raisons, fait taire ses craintes filiales, s'assied pour dîner avec Marthe en tête à tête. Mais voici M. Leverdier père. « Ne vous entêtez pas, mes enfants ! Venez ! Evitez par votre présence les plus grands malheurs ! Ma femme a une attaque de nerfs : elle casse ses plus belles potiches !... » — « Quoi ! dit Marthe, me donnez-vous tort ? — Au contraire ! — Alors, asseyez-vous, et dînez avec nous. » — Ainsi fait le pauvre député, et peu à peu tout le monde revient ; la belle-mère consent à adresser des excuses à sa bru. Mais elle a une idée de derrière la tête : elle la pincera en flagrant délit, et rendra ainsi le divorce nécessaire. Mais comment ? Ici, nous arrivons au troisième acte, le plus joli de cette jolie pièce, et d'un agencement tout à fait ingénieux. Nous avons vu Leverdier père serrer de près la belle comtesse Lodoïska. Il en a obtenu un rendez-vous : mais où la verra-t-il pour ne pas se compromettre ? Hé ! parbleu ! dans l'appartement de garçon de son secrétaire Honoré Tessard, auquel il raconte qu'il a une entrevue politique avec un important personnage. Marthe surprend ce rendez-vous qu'elle croit fixé entre le secrétaire et la com-

tesse. Or, elle a intérêt à se débarasser de cette dernière que Mme Laverdier s'obstine à ménager comme sa « future » bru. Elle fait donc croire à sa belle-mère qu'elle a, elle, Marthe, une intrigue avec Honoré Tessard, sûre que son ennemie enverra le commissaire de police pour la surprendre. Le piège réussit en effet. Mais Mme Laverdier, au lieu de sa bru, trouve la comtesse en tête à tête... avec son propre mari. Laverdier, confus, est obligé de démissionner et d'aller s'enfouir en province pour le restant de ses jours, face à face avec sa femme... Marthe, en fine mouche qu'elle est, arrive ainsi à reconquérir sa liberté. Le public a réservé un chaleureux accueil à cette aimable pièce qui nous a donné la joie d'applaudir en Mlle Yahne une de nos plus fines comédiennes. Mlle Tessandier nous rappela ses spirituelles créations de l'*Age ingrat* et de l'*Affaire Clémenceau*, où elle était adorable de charme, de tendresse et de gaieté. M. Marquet fut d'intelligente tenue en fils faible et mari amoureux, et M. Coste très plaisant en secrétaire convaincu des beautés de la politique extérieure. M. Albert Lambert composa soigneusement le type du député coureur ; sa rentrée quinaude, à la fin de la pièce fit sensation. Citons encore Mlle Jeanne Kesly, élégante, MM. Céalis, Darras, Laguiche suffisamment comiques. La soirée commençait par un petit acte de MM. Mitchell et Vaucaire, l'*Amour quand même*, et l'on pouvait engager tous ceux qui devaient entreprendre le voyage de l'Odéon à dîner d'assez bonne heure pour ne point manquer d'entendre cette

délicieuse fantaisie. Ils souriaient aux angoisses de Tante Liard, Tante Fil et Tante Bique, qui, pensant avoir réussi à se conserver égoïstement l'affection de leur mignonne nièce Lucile, la voient venir leur présenter ingénuement un amoureux. Leurs précautions sont vaines : l'Amour est le plus fort, et, comme le déplore doucement Tante Bique qui, cependant, pour sa nièce a sacrifié son cœur, « rien ne résiste à ça ». Sujet d'idylle dont le peu de nouveauté est rajeuni par un modernisme exquis — ne serait-ce que par le décor représentant une cuisine avec fourneau, casseroles — et tout ce qui peut faire... revenir le public. Le succès fut pour Mlle Mylo d'Arcyle, délicieuse de grâce naïve et de jeunesse. Mmes Grumbach, Dehon et Jane Fromant émurent en des crises de sensibilité, et non de sensiblerie. MM. Janvier et Laumonier complétèrent un bon ensemble.

18 MAI. — Première représentation du *Neveu de Beaumarchais*, à-propos en vers, de M. H. Jouin[1].

21 MAI. — En matinée et en soirée, au milieu du spectacle, à l'occasion du centenaire de Balzac, Mme Segond-Weber dit une belle *Ode à Balzac*, de M. George Vanor.

10 JUIN. — Première représentation de *Laure et Pétrarque*, poème dramatique en un acte, de M.

---

1. Jouée par MM. *Rameau*, *Daumerie*, Mmes *Dehon*, *Chapelas*, *Manfroy*.

M. Henry Fouquier, sur la proposition faite au ministre par M. Paul Ginisty, remplace, au Comité de lecture, Henry Becque, décédé. Le Comité de lecture de l'Odéon est donc, par ce fait, ainsi composé : MM. Brunetière, de Hérédia, Jules Lemaître, Aurélien Scholl, Adrien Bernheim, Paul Ginisty, Henry Fouquier, Charles Samson, secrétaire.

M. Georges Vitoux, prendra, au théâtre, les fonctions de bibliothécaire.

Lucien Paté[1]. — Avant de terminer la saison avec son grand succès de *Ma Bru*, l'Odéon donnait — comme c'était son devoir — un de ces actes en vers auxquels l'oblige, fort justement, du reste, le cahier des charges. M. Paul Ginisty ne pouvait mieux choisir qu'en tirant du livre d'un délicat poète, M. Lucien Paté — poète dramatique à ses heures — cette belle scène de *Laure et Pétrarque*[1], que nous avons applaudie, interprétée de vibrante façon par M. Paul Rameau et Mlle Cora Laparcerie. M. Lucien Paté professe un culte véritable pour Lamartine, dont il a dignement chanté la gloire : il y paraît, d'ailleurs, en ces vers charmants où, sur les bords de la fontaine de Vaucluse et dans la nuit qui tombe, Laure de Noves déclare sa flamme au bon Pétrarque. Pétrarque n'en est guère plus avancé ; nos deux amants resteront des amants platoniques. Ainsi le veut Madame : tant pis pour elle !... On avait apprécié à sa valeur — très réelle, je le répète — la mélancolique élégie de M. Lucien Paté ; on s'est ensuite follement diverti à la plaisante comédie de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud[2].

Le théâtre avait, le 20 juin, fermé ses portes avec *Ma Bru !* Il les rouvrait pour la matinée gratuite du 14 juillet, où l'on donnait le *Cid* et le *Malade imaginaire*, où Mme Segond-Weber disait la Marseillaise. Puis, la saison recommençait le 30 septembre avec la 68e représentation de *Ma Bru*, pré-

---

1. Distribution. — Pétrarque, M. *Rameau*. — Laure, Mlle *Cora Laparcerie*.

2. Dès le lendemain de la fermeture, une tournée officielle de l'Odéon (réponse directe aux députés qui regrettaient de voir que les subventions théâtrales fussent toujours exclusivement réservées à Paris) com-

cédée de *La Visite*, comédie en un acte de M. Daniel Riche[1], qui ne manquait ni de piquant ni d'originalité : il fera la joie des salons. Très bien interprété, d'ailleurs, par M. Dauvillier, — dont c'était le début à l'Odéon : nous l'y attendons dans la tragédie — et par l'intelligente Mme Marianne Chassaing, toute charmante en sa toilette de visite. C'était toujours une pièce amusante et de belle humeur que celle de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud, avec laquelle le théâtre avait remporté un fort joli succès de fin de saison. Le sujet, celui des belles-mères, n'était pas neuf sans doute, mais il est inépuisable au théâtre, et vraiment, il a été bien gaiement rajeuni par les jeunes auteurs. C'est mieux qu'un vaudeville, c'est une « comédie », dans toute l'expression du terme, dont le second acte, en particulier, s'élève fort au-dessus de la farce vulgaire. Ajoutons que Mlle Yahne était fine et moqueuse à souhait dans le rôle de Marthe, et que, donnant, dans celui de Mme Leverdier, la preuve d'une rare souplesse de talent, Mlle Tessandier prêtait à la belle-mère des accents contenus d'impatience et d'irritabilité qui étaient du meilleur comique.

---

mençait, à travers la France, un voyage qui comprenait douze départements. A Rouen, Dijon, Châlons, Mâcon, Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier et Clermont, on jouait alternativement le *Barbier de Séville* et le *Dépit amoureux*, *Ma Bru* et *Pendant le Bal*, un acte des *Plaideurs* ou du répertoire de Corneille.

Au cours d'une autre tournée, organisée pendant l'été, dans les villes d'eaux du Nord et de l'Ouest, l'artiste chargé, dans *Ma Bru*, du rôle de Paul Leverdier, étant tombé malade, M. Bilhaud — qui avait naturellement les meilleures raisons pour savoir le rôle — s'offrit gaillardement à le remplacer. Cela dura une dizaine de jours. Et durant cette période, il put recueillir des applaudissements chaleureux qui s'adressaient aussi bien au comédien improvisé qu'à l'auteur.

1. Distribution. — Edmond du Thally, M. *Dauvillier*. — Georges Montreux, M. *Laumonier*. — Jeanne, Mme *M. Chassaing*.

16 OCTOBRE. — Pour l'inauguration des soirées classiques de la saison, on donne *Rodogune*, qui n'avait pas été représentée depuis longtemps. L'interprétation de la tragédie de Corneille qui réunit les noms de Mmes Tessandier, Segond-Weber et M. Albert Lambert, offre en outre l'intérêt de trois débuts : ceux de M. Dauvillier, fort apprécié dans les rôles modernes, qui joue Antiochus ; ceux de M. Perrin, premier prix de tragédie au Conservatoire, et ceux de M. Charles Germain.

21 OCTOBRE. — C'est le premier samedi littéraire et dramatique de la saison : on donne le *Moineau de Lesbie*, la comédie restée célèbre, d'Armand Barthet, que créa Rachel en 1849[1]. Causerie de M. Hugues Le Roux.

30 OCTOBRE. — On reprend le *Saint-Genest*, de Rotrou, qui n'avait pas été représenté à ce théâtre depuis la direction de Bocage[2]. Cette curieuse tragédie, où se trouve une partie réaliste, la vie des coulisses et l'intimité d'une troupe de comédiens, comporte une double action : l'une dans le palais de Dioclétien, l'autre sur le théâtre où se donne une représentation, interrompue par la péripétie qui fait le fond de la pièce, et volontiers, le sublime s'y mêle au familier.

---

1. DISTRIBUTION. — Pison, M. *A. Lambert*. — Catulle, M. *Marquet*. — Manlius, M. *Siblot*. — Cornelius, M. *Coste*. — Dane, M. *Frère*. — Lesbie, Mme *S. Weber*. — Chryselis, Mlle *J. Béryl*. — Lucinia, Mlle *Muraour*.

2. DISTRIBUTION. — Dioclétien, M. *A. Lambert*. — Saint-Genest, M. *de Max*. — Maximin, M. *Dauvillier*. — Sergeste, M. *Daumerie*. — Lentule, M. *Duparc*. — Un décorateur, M. *Berthier*. — Praticien, M. *Henry Perrin*. — Marcelle, Mlle *Laparcerie*. — Valérie, Mlle *de Fehl*. — Camille, Mlle *Franquet*. — Un page, Mlle *Muraour*.

29 OCTOBRE. — Centième représentation de *Ma Bru!*

4 NOVEMBRE. — Sous ce titre « La Comédie italienne », le samedi littéraire et dramatique de l'Odéon offre trois des scènes les plus typiques et les plus joyeuses du recueil de Ghérard (1738). Le conférencier, M. Bernardin, en a retrouvé les auteurs : *les Mœurs des Français*, plaisante satire de leur légèreté en amour, viennent de Regnard; *l'Avocat pour et contre* et *Arlequin procureur*, sont d'un magistrat lettré et narquois, Nolant de Fatouville, qui, dans le second de ces morceaux, mit férocement toute son expérience à persifler les gens de robe de son temps. Mlle Kesly était la Colombine des deux premières scènes, et M. Coste jouait Arlequin.

11 NOVEMBRE. — Première représentation de *Chênecœur*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Maurice Soulié [1]. — Elle est longue, très longue, trop longue, naïve et en même temps singulièrement compliquée, fâcheusement imprécise et

---

1. DISTRIBUTION. — Vicomte d'Orcheize, M. *Marquet*. — Marquis de Chênecœur, M. *Rameau*. — Jean de Chemillé, M. *Dorival*. — Chalindret, M. *Siblot*. — Gellier, M. *Coste*. — Comte de Melle, M. *E. Céalis*. — Michelot, M. *Berthier*. — Béju, M. *Frère*. — Pierre, M. *Taldy*. — Baptiste, M. *Kinnel*. — Mme Chalindret, Mlle *Cécile Sorel*. — Huguette, Mlle *Cora Laparcerie*. — Mme Depardan, Mlle *Em. Bonnet* (début.) — Comtesse de Melle, Mlle *Mitzy-Dalti*.

Ce même jour, à cinq heures, on donnait la *Tontine*, comédie en un acte, en prose, de Lesage. Cette jolie et fine comédie fut jouée à la Comédie-Française, pour la première fois, en 1732. Elle n'a jamais été reprise. Un opéra-comique, *Arlequin colonel*, a été tiré par Lesage lui-même de sa pièce, qui raillait l'invention récente des Tontines par le Napolitain Tonti. On lit dans le *Mercure de France* de février 1732: « Les comédiens français ont donné sur la fin de ce mois plusieurs représentations de la *Tontine*, pièce d'un acte, fort bien écrite, et dont le sujet est assez plaisant. »

incohérente, point trop ennuyeuse et point trop intéressante non plus, cette œuvre « vieux jeu », d'un jeune auteur, M. Maurice Soulié, l'habituel collaborateur de M. Paul Fournier. Rappelez-vous leur *Honorable*, qui était, ma foi ! une excellente comédie. Le vicomte d'Orcheize, qui se dit poète, et même poète symboliste, ne sait pas trop ce qu'il veut : c'est, dans la vie, un grave défaut — encore plus au théâtre, où le spectateur ne s'intéresse que difficilement à ces personnages irrésolus. Il était l'amant de la belle Mme Chalindret, la femme d'un usinier plutôt vulgaire. Il se laisse marier à Mlle Huguette, la fille du marquis de Chênecœur, et va demeurer avec sa jeune femme dans le château de son beau-père. C'est donc à Chênecœur — le château a donné son nom à la pièce — que se passent les évènements suivants. Huguette, très éprise de chasse, de chevaux, d'agriculture, semble éprise aussi d'un jeune et robuste cousin, son voisin de campagne, Jean de Chemillé, qui a les mêmes goûts qu'elle. Ces relations amicales font naître la jalousie au cœur du mari. Il aimait donc sa femme ?... Et le voilà qui, par dépit, propose à Mme Chalindret venue justement à Chênecœur, de partir avec elle. Il l'aime donc toujours ?... Mme Chalindret n'en est d'ailleurs point persuadée et refuse prudemment de se laisser enlever. Alors d'Orcheize propose à l'ardent Jean de Chemillé de lui laisser Huguette, au moyen d'un bon divorce, s'il obtient d'elle un consentement à cet arrangement. Mais, dès les premiers mots, Huguette se révolte et se désole à l'idée qu'*il* est parti, le mari qu'elle aime.

Eh bien non ! Il n'est point parti, puisque le voilà prêt à la recevoir dans ses bras. La pièce tient dans un beau cri d'Huguette, bien lancé par Mlle Laparcerie, qui, décidément, a du tempérament... Mais un beau cri, au dernier acte, c'est peu pour toute une soirée, et nous ne pouvions croire au durable succès de cette « comédie dramatique » vraiment un peu trop inexpérimentée. L'Odéon a pourtant noblement rempli son rôle de théâtre d'essai en la représentant et en lui donnant, en la personne de ses meilleurs artistes, les interprètes qu'il fallait. Mlle Cécile Sorel est particulièrement charmante sous les traits de Mme Chalindret, et Mme Emma Bonnet a fait un heureux début dans l'emploi des mères, assurément nouveau pour elle.

21 NOVEMBRE. — Reprise de l'*Arlésienne*, avec la musique de Bizet et l'orchestre Colonne [1].

25 NOVEMBRE. — Samedi littéraire et dramatique de cinq heures : *La Chanson Populaire*. Causerie de M. Henry Fouquier [2]. Le succès en fut si vif que le théâtre donna, le samedi, trois séances consécutives de cet agréable spectacle [3].

---

1. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *A. Lambert*. — Frédéri, M. *Marquet*. — Francet Mamaï, M. *Cornaglia*. — Patron Marc, M. *Darras*. — Mitifio, M. *Daumerie*. — L'équipage, M. *Frère*. — Rose Mamaï, Mlle *Tessandier*. — Renaude, Mlle *Grumbach*. — Vivette, Mlle *Marthe Regnier*. — L'innocent, Mlle *de Villers*. — Une servante, Mlle *Jane Béryl*.

2. — Voici quel en était le programme : 1 *En revenant de noces*, Mlle Kesly ; 2 *L'autre jour me reposant*, Mlle Régnier ; 3 *La Chanson de Renaud*, Mlle Laparcerie ; 4 *Le Beau Dragon* ; 5 *Ma mère apportez-moi...* Mlle Kesly ; 6 *Un jour au bord de l'eau* ; 7 *Le Curé de Pomponne*, Mlle Laparcerie ; 8 *Rigaudon*, Mlle Régnier ; 9 *La Maumariée*, Mlle Laparcerie ; 10 *Dans un pré*, M. Coste ; 11 *Le Carillon du ménage*, Mlle Kesly et M. Coste.

3. Des modifications étaient apportées au programme, de plus en plus corsé. Les numéros nouveaux se composaient de *Avecque mes*

9 DÉCEMBRE. — Premières représentations de *France... d'abord*, drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier[1]. — En écrivant *France... d'abord*, nous a dit M. Henri de Bornier, j'ai voulu faire entendre sur la scène des paroles de concorde, d'apaisement et de patriotisme. « France... d'abord ! » cela veut dire que l'intérêt de la France doit dominer toute chose, les intérêts particuliers, les ambitions personnelles, les rancunes et les haines. « France d'abord » est la devise de Blanche de Castille. L'action se passe à l'époque de la minorité de Louis IX. Le jeune roi n'a que quatorze ans, et son rôle n'est que peu développé. De Robert de Sorbon, le fondateur de la Sorbonne, l'auteur a fait un prêtre populaire, un chrétien démocrate, aimant son roi et servant la cause du peuple. Et la figure de Blanche de Castille occupe, dans l'œuvre de M. de Bornier, la place prépondérante. Reine vertueuse, esprit noble et élevé, — on se souvient de son mot fameux : « J'aimerais mieux voir mon fils mort que coupable envers Dieu ! » — Blanche de Castille fut une femme de

---

sabots (Mlle Régnier), *Je me suis engagé* (M. Coste), *les Noces du papillon* (Mlle Régnier), *Les Neuf filles* (Mlle Kesly,) *Mon mari est bien malade* (Mlle Laparcerie). Ces chansons, où se retrouve l'écho de la vieille France, sont parmi les plus caractéristiques du fonds populaire.

1. DISTRIBUTION. — Le comte Hugonnel, M. *Chelles*. — Robert de Sorbon, M. *Albert Lambert*. — Thibaud, M. *Marquet*. — Alberto Landini, M. *Daumerie*. — Geoffroy, M. *Valmont*. — Arnoul, M. *Laumonier*. — Richard, M. *Duparc*. — Gebert, M. *Taldy*. — Sandrino, M. *Ch. Germain*. — Wilhem, M. *Chevillot*. — Riégo, M. *Kinnel*. — Blanche de Castille, Mme *Segond-Weber*. — Aliénor, Mlle *Cora Laparcerie*. — Dame Sarrette, Mme *Dehon*. — Louis IX, Mlle *Marthe Régnier*. — Jeanne, Mlle *de Villers*. — Aloys, Mlle *Muraour*.

M. Dorival reprendra, quelques jours après, le rôle du comte Hugonnel que M. Chelles avait dû créer en son lieu et place.

génie qui sut ramener à l'obéissance ses vassaux révoltés et triompher de ses ennemis par la seule force de sa vertu. Reine régente, elle eut l'ensemble des qualités qui font les grands esprits politiques, et l'esprit de volonté courageuse qui font les grandes héroïnes. Telle nous l'a montrée l'auteur de *France... d'abord*, ressuscitant très heureusement, à côté de la reine, la figure de messire Thibaud, comte de Champagne. Poète et cousin du roi, Thibaud de Champagne, après avoir été un des ennemis les plus acharnés de Blanche de Castille, devient un de ses plus ardents et fidèles défenseurs. Il avait un « sentiment » très tendre pour la jeune Reine régente, et lorsqu'il eut assuré le salut du royaume et celui de la régente, il prit la croix et le bourdon du pélerin, puis revint finir ses jours dans son royaume de Navarre. De Hurepel, oncle du roi, qui fut un des plus féroces ennemis de Blanche de Castille, M. de Bornier a fait Hugonnel, le « traître » du drame. Aliénor, dont le nom devait primitivement servir de titre à l'ouvrage, est un rôle de pure imagination. L'idée maîtresse est celle du revirement qui se produit dans l'âme de la jeune princesse du sang de Charlemagne, au moment de donner la mort au roi, et c'est là une belle et noble idée de poète dont il faut féliciter M. de Bornier. Les pensées généreuses abondent dans son drame, de langue inégale, sans doute, et dont la richesse des rimes ne rappelle en rien la recherche de nos jeunes écoles littéraires ; mais, sans s'élever jusqu'à la *Fille de Roland*, l'éloquence de *France... d'abord !* est assez cha-

leureuse pour s'être, plus d'une fois, communiquée à la salle, éclatant en vigoureux applaudissements. Mme Segond-Weber est une Blanche de Castille de plastique admirable. Quel dommage que la voix, légèrement fêlée, ne réponde pas toujours à une attitude si noble, à un style si pur ! Mlle Laparcerie, actrice de tempérament et d'âpre volonté, fait une Aliénor de puissant intérêt dramatique. Et nous citerons, après les deux principaux rôles de femmes, tenus de façon supérieure, MM. Marquet, personnifiant un peu mollement Thibaud de Champagne ; Albert Lambert, donnant à Robert de Sorbon l'allure qui convient ; Daumerie, un très pittoresque capitaine de routiers ; Chelles enfin, qui, en se rendant maître, en quelques jours, du rôle d'Hugonnel, abandonné par un artiste malade, a « sauvé la situation... »

16 DÉCEMBRE. — Au samedi littéraire et dramatique, on donne, précédé d'une causerie de M. Léopold Lacour, le *Florentin*, de La Fontaine [1].

23 DÉCEMBRE. — Nouveau samedi de cinq heures : *La Farce du borgne aveuglé*, accommodée à la scène par M. Jules de Marthold [2]. Causerie de M. Léo Claretie.

---

1. DISTRIBUTION — Harpagème, M. *Darras*. — Timante, M. *Laumonier*. — L'exempt, M. *Taldy*. — Le serrurier, M. *Chevillot*. — Agathe, Mme *Dehon*. — Hortense, Mlle *M. Régnier*. — Marinette, Mme *Chassaing*.

2. DISTRIBUTION. — Le chevalier, M. *Céalis*. — L'écuyer, M. *Dauvillier*. — Ma dame, Mme *Chassaing*. — La Meschine, Mlle *de Villers*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Reine Fiamette, conte dram. en vers.	5 a. 6 t.	»	37
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	5
Amphitryon, comédie en vers	3	»	1
La Veillée des noces, comédie	1	»	1
Marton et Frontin, comédie	1	»	9
Don Juan, comédie	5	»	3
**La Tunique merveilleuse*, com. chinoise	1	14 janv.	19
**Molière et Cyrano*, à-propos en vers	1	15 janv.	1
Les Contes de la reine de Navarre, com.	3	»	1
Le Philosophe sans le savoir, comédie	3	»	3
La Farce du cuvier, pièce en vers	1	»	1
**Le Monde renversé*, féerie-revue	1	3 févr.	2
**Les Antibel*, pièce	4	8 févr.	25
**La Légende de l'aigle*	1	18 févr.	1
Le Roman chez la portière, comédie	1	25 févr.	3
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	2
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	1
Colinette, pièce	4	»	15
Zaïre, tragédie	5	»	1
Turandot princesse de Chine, comédie	4	2 mars	2
Le Roman d'un jeune homme pauvre, pièce	5	4 mars	21
Les Trois sultanes, comédie	3	»	3
**Les Truands*, drame en vers	5	22 mars	29
La Passion, drame sacré	5	30 mars	1
**Struensée*, poème dramatique	4	6 avril	1
Le Cid, tragédie	5	»	4
Le Roman d'une heure, comédie	1	»	12
Iphigénie en Aulide, tragédie	5	»	1
Le Berceau de Racine, à-propos		21 avril	1
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	2
Le Chevalier à la mode, comédie	5	»	3
**La Fausse conversion*, comédie	1	24 avril	5
Le Jeu de l'Amour et du Hasard, comédie	3	»	3
**Ma Bru !...* comédie	3	3 mai	89
**L'Amour quand même*, comédie	1	3 mai	49
**Le Neveu de Beaumarchais*, à-propos en vers	1	18 mai	1
Bérénice et Corneille, à-propos	1	5 juin	1
**Laure et Pétrarque*, poème dramatique	1	10 juin	6
**La Visite*, comédie	1	30 sept.	50
Rodogune, tragédie	5	16 octob.	3
Les Ricochets, comédie	1	»	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
**Le Moineau de Lesbie,* comédie	1	21 octob.	2
Saint-Genest, tragédie	5	30 octob.	3
**Chênecœur,* comédie.....................	4	11 nov.	16
**La Tontine,* comédie	1	11 nov.	6
Le Voyage à Dieppe, comédie	3	»	13
L'Arlésienne, pièce.....................	5	»	11
Horace, tragédie........................	5	»	3
**France... d'abord!* drame en vers.......	4	9 déc.	31
Le Florentin, pièce en vers	1	16 déc,	1
Britannicus, tragédie	5	»	2
**A Racine,* à-propos.....................	1	»	1
**La Farce du borgne aveuglé*	1	23 déc.	1



THÉATRE DU GYMNASE

L'histoire du Gymnase en 1899 — où l'on vit M. Porel s'associer d'abord M. Chautard, puis céder définitivement la main à MM. Chautard et Alphonse Franck — s'accuse, hélas ! par cinq mois et demi de fermeture : c'est beaucoup... Elle comporte quatre œuvres nouvelles : le *Fiancé malgré lui* et la *Layette*, de M. Sylvane, *Dégénérés*, de M. Michel Provins, déjà joués sur un théâtre à coté, et *Petit chagrin*, de M. Maurice Vaucaire, qui ne sauraient, les trois premières surtout, compter comme des succès. Pauvre Gymnase, autrefois si prospère !

14 JANVIER. — Première représentation (à ce théâtre) de *Trois femmes pour un mari*, comédie-bouffe en trois actes, de M. Grenet-Dancourt [2]. —

---

1. Directeurs : MM. Emile Chautard et Alphonse Franck ; secrétaire général : M. Emile Abraham.

2. DISTRIBUTION. — Gabriel Carindol, M. *Boisselot*. — Dubochard, M. *Numès*. — Raoul, M. *Gauthier*. — Boxoon, M. *Gildès*. — André, M. *Baron fils*. — Dardenbois, M. *Delorme*. — L'adjoint, M. *Cueille*. — Baptiste, M. *Lainé*. — Mme Bassinet, Mme *Daynes-Grassot*. — Juliette, Mlle *Carlix*. — Miss Victoria, Mlle *Thomassin*. — Mme Carindol, Mlle *Claudia*. — Euphémie, Mlle *Dallet*. — Pigeonnette, Mlle *Dickson*. — Françoise, Mlle *Rytter*.

Le sort de *Mademoiselle Morasset* ayant été promptement réglé, on a dû revenir au genre gai, dont le célèbre vaudeville de M. Grenet-Dancourt est, sans contredit, un des meilleures modèles. Vous n'attendez pas que je vous raconte une œuvre qui, ce soir, boulevard Bonne-Nouvelle, en était à sa 1.120e représentation. — « Est-elle bien dans son cadre ? » Telle est seulement la question que le spectateur était en droit de poser. — « Sera-t-elle enlevée par ces *trop bons* acteurs dans le mouvement qui lui convient ? » Voilà ce que nous demandions avant d'assister à cette reprise — assez inattendue, j'en conviens — de la bouffonnerie fameuse. A cela nous répondrons : Peu importe le cadre, l'essentiel est que la pièce soit bonne. Or, elle est excellemment réussie dans son genre. Et, chose étonnante, les artistes du Gymnase, dont on avait grand tort de se défier, l'ont « brûlée » comme il fallait. Le public s'est donc énormément amusé. Grâces devaient être rendues à MM. Boisselot et Numès, à MM. Gauthier et Baron fils, tour à tour très comiques ; à Mme Daynes-Grassot, de fantaisie étourdissante ; à Mlles Thomassin, Dallet, Carlix et Dickson, charmantes toutes les quatre...[1]

4 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Un conseil judiciaire*, comédie en trois actes, de

---

1. On commençait par *Un fiacre à l'heure*, comédie en un acte, de M. Georges Berr.

A partir du 1er février, M. Emile Chautard, un modeste mais apprécié pensionnaire du Vaudeville et du Gymnase, partageait avec M. Porel les travaux de la direction de ce dernier théâtre.

Jules Moinaux et M. Alexandre Bisson [1]. — C'est une page des *Tribunaux comiques*, de Jules Moinaux, qu'avec infiniment d'adresse, M. Alexandre Bisson mit un jour à la scène. De pièce, il n'y en a pas, pour ainsi dire. Mais de la gaieté, de la verve, de l'esprit d'observation, du comique dans les détails, de la cocasserie dans le dialogue, de cela il y en a, à revendre, dans la comédie que reprenait le Gymnase, avec M. Huguenet, non moins amusant dans le rôle de Pagevin — la succession ne laissait pas d'être scabreuse — que ne fut, tout autrement doué d'ailleurs, le regretté Jolly. Mlle Thomassin était une Pauline d'un naturel parfait et d'une grâce charmante. Mme Daynes-Grassot et M. Boisselot ont gardé les rôles qu'ils avaient créés au Vaudeville : ils ne pouvaient mieux faire que de s'y montrer excellents, comme autrefois.

13 avril. — Première représentation de : *Le Fiancé malgré lui*, comédie en trois actes, de MM. André Sylvane et A. de Farges [2]. — Cette

---

1. Distribution. — Pagevin, M. *Huguenet.* — Courvalois, M. *Boisselot.* — Tubeuf, M. *Lagrange.* — Boisrobin, M. *Gauthier.* — Olivier, M. *Maury.* — Mathieu, M. *Peutat.* — Bazoche, M. *Gildès.* — Le président, M. *Numa.* — Raoul, M. *Baron fils.* — Grimblot, M. *Gouget.* — Le substitut, M. *Ricquier.* — L'huissier, M. *Niverd.* — Mme Pagevin, Mme *Daynes-Grassot.* — Pauline, Mlle *Thomassin.* — Mme de Strade, Mlle *Chevilly.* — Une dame, Mlle *Andral.* — Julie, Mlle *Cl. Lion.* — Victoire, Mlle *Morlet.*

On commençait par le *Serment d'Yvonne*, comédie en un acte, de M. André Sylvane.

2. Distribution. — Montbrisard, M. *Huguenet.* — Bourdinois, M. *Boisselot.* — Robert de La Castelle, M. *Gauthier.* — Cyprien, M. *Peutat.* — Lucien Boutigny, M. *Baron fils.* — Chamaille, M. *Libert.* — Bresnu, M. *Cueille.* — Thomas, M. *Ricquier.* — Nadine, Mlle *Suzanne Carlix.* — Solange, Mlle *Thomassin.*

pièce, comme le titre l'indique, nous ramène aux anciens spectacles du théâtre de Madame. C'est une comédie de salon, presque une pièce de paravent, où les jeunes filles, sans rougir, pourraient conduire leur mère. Le sujet, de parti pris, en est presque trop convenable, et cela donne à l'ensemble de cette œuvre extra-honnête une tonalité de grisaille, un cachet de monotonie. Les personnages nous sont tous connus, leurs gestes sont réglés d'avance, et leurs paroles, nous les prononçons avant eux. C'est du travail bien fait, très propre, mais sans personnalité. M. Bourdinois a en même temps sa fille et des terrains à caser. Il a jeté son dévolu sur un jeune notaire, Lucien Boutigny qui, accompagné de son cousin Robert de la Castelle, est venu aux bains de mer dans l'intention d'épouser Mlle Nadine Bourdinois et de payer son étude avec ses quatre cent mille francs de dot. Mais, obligé d'aller retrouver sa tante à héritage, le jeune notaire, qui ne s'est pas encore présenté comme fiancé, et qui n'a même pas dévoilé son incognito, prie son cousin de le remplacer auprès de Mlle Nadine pendant ces quelques jours d'absence. Or, Robert retrouve une jeune veuve qu'il a courtisée jadis, et qui est remariée au capitaine Montbrisard. Celui-ci, très jaloux, les surprend en une conversation qui n'a rien de criminel : ce qui n'empêche pas la jeune femme, pour sauver la situation (?), de présenter Robert de la Castelle

---

Le nom d'A. de Farges, collaborateur de M. André Sylvane, était le pseudonyme de Mme Pauline Thys, musicienne de talent et dramaturge féconde.

sous le nom de Lucien Boutigny. C'est le point de départ de *Fleur de vertu*, de M. Ernest Depré, mais c'était une opérette, et aussi de *Jonathan*, de Gondinet, mais c'était une fine comédie. Les deux autres actes ne sont que le développement de ce quiproquo. Robert de la Castelle ne tarde pas, bien entendu à tomber amoureux de Mlle Bourdinois, de sorte que de « fiancé malgré lui » il devient bientôt époux volontaire, tandis que le vrai Lucien Boutigny se dédommagera avec une autre jeune fille et une autre dot. Il serait audacieux — oh ! combien ! — de prétendre que la série des incidents imaginés par les auteurs sur cette donnée peu nouvelle provoque le fou rire : on sourit... quelquefois, et c'est assez — si l'on en revient meilleur. Le succès de la soirée fut pour M. Huguenet, dont les accès de jalousie méridionale mirent parfois la salle en joie. M. Peutat est comique en garçon d'hôtel bourru. M. Gauthier est un amoureux élégant ; M. Boisselot, une ganache agréable ; M. Baron fils, un notaire suffisamment bêta, et le public sait gré à Mlles Thomassin et Carlix d'être de jolies femmes en même temps que d'aimables comédiennes.

6 MAI. — Première représentation de *Dégénérés !...*, comédie en trois actes, de M. Michel Provins [1]. — L'auteur a publié en différents journaux

1. DISTRIBUTION. — Chambard, M. *Grand*. — Mgr Molines, M. *Lagrange*. — Barral, M. *Gauthier*. — L'huissier, M. *Peutat*. — Noguès, M. *Frédal*. — Le sous-préfet, M. *Cueille*. — De Rieuze, M. *Godeau*. — Joseph, M. *Ricquier*. — Hector, M. *Chouquet*. — André, M. *Lebéginski*. — Livarny, M. *Chautard*. — Jeanne, Mme *Duluc*. — Liane de Girolles, Mlle *Mégard*. — Nicole, Mlle *Blanche Toutain*. — Victoire, Mlle *Berton*.

nombre de scènes dialoguées, qui, toujours, accusaient le souci d'une observation ou d'une idée. Il a voulu aborder, cette fois, la comédie de mœurs satirique, et s'en est pris au cœur même de notre société de décadents. Les « dégénérés » sont ceux qui, d'âme blasée, incapables de ressentir les joies d'un bonheur simple, recherchent « le fin du fin », ce qu'ils nomment « le frisson vainqueur ». C'est aussi ceux qui ne regardent pas au choix des moyens, pourvu qu'ils atteignent la jouissance. C'est enfin les *struggle for lifers* qui, sans trop de volonté, ni de principes, tentent de satisfaire leur fringale d'ambition. Nous voici donc en présence d'hommes qui sacrifient tout au veau d'or, même leur dignité, voire leur honneur, et de femmes qui ne considèrent l'amour que comme une émotion passagère, un plaisir à fleur de peau : les uns vieux et dyspepsiques, les autres hystériques et névrosées — tous se calmant par un mélange de camomille et de baisers. Ces divers personnages nous sont spirituellement présentés, au premier acte, allègre et de tenue solide, par le jeune Barral, faux sceptique, viveur qui ne tient pas plus que ça à « vivre ». Voici Chambard, futur député d'occasion, sans conviction politique, son secrétaire Noguès, un « arriviste » des moins scrupuleux, le banquier Livaray, très disposé, pour quelques millions, à assassiner, en appuyant sur un bouton, le fameux mandarin de Voltaire,

La pièce de M. Michel Provins, qui avait été primitivement représentée à la Bodinière (fort bien jouée par M. Candé et par Mlle Rose Syma) fut complètement refondue par son auteur en vue du Gymnase.

accompagné de plusieurs autres; puis, l'élégante Mme de Girolles, la femme « au rein nomade », qui se morphinise, s'éthérise, à la fois veuve et divorcée, et continue ses études d'amour comparé, toujours à la recherche du baiser sublime; puis, Jeanne Livaray, une demi-vierge qui, jeune fille, eut des rendez-vous frôleurs jusqu'à (mais pas y compris) l'irréparable, avec Chambard qu'elle quitta pour épouser le banquier millionnaire. De ce milieu, se dégage une seule figure chaste, honnête, droite : une vraie jeune fille, Nicole, qui, en une scène charmante, éclairera Barral sur le factice de son âme et l'inutilité de ses paradoxes, et lui apparaîtra en ce parterre empoisonné comme une fleur aux tendres couleurs, scintillante et rosée. L'action se noue entre Jeanne Livaray et Mme de Girolles. Celle-ci, qui fut la maîtresse de Chambard, le surprend cherchant à vaincre les résistances de son amie. A ses reproches, Jeanne répond par le dédain : la guerre entre elles est déclarée. L'amante trahie se vengera. Elle le fait d'assez brutale façon. Elle n'hésite pas à dévoiler à Livaray ce secret d'adultère et à lui livrer l'heure d'un prochain rendez-vous. Par malheur, elle tombe mal. Le banquier qui vient de recevoir une dépêche lui apprenant sa ruine probable, a besoin de Chambard, alors en passe d'être ministre, pour rétablir ses affaires. Lutte — peu intéressante — entre la conscience et l'intérêt. L'intérêt, bien entendu, l'emporte, comme il convient en ces sortes de pièces, où tout le monde est faisandé, ce qu'on pourrait appeler : le Tout-Pourri des premières...

Au troisième acte, Chambard attend, depuis une vingtaine de jours, les témoins du mari. C'est Livaray qui se présente lui-même. Il a résolu de faire des concessions à la morale courante, car il a horreur de la misère, et Chambard, seul, peut l'aider à refaire sa fortune en lui faisant avoir la concession du chemin de fer central africain; ce détail donne à la pièce une certaine vétusté... Tout en paraissant exiger des excuses du ministre tout puissant qui lui a pris sa femme, il lui fournit peu à peu à lui-même ces excuses, et finit par lui tendre la main. D'autre part, Mme de Girolles — qui, entre temps, s'est vengée avec Livaray : ces deux débris de cœur se consolaient entre eux — demande et obtient la main du secrétaire Noguès ; ils s'épouseront, lui parce que sa fiancée est riche, elle « parce qu'elle a assez de l'amour ». Et Jeanne Livaray continuera à vivre auprès de son mari, taré d'honneur, mais de plus en plus millionnaire, éternellement accouplés. Une intéressante étude, à laquelle, en dehors du talent déployé, d'un esprit abondant et de jolies délicatesses, il manque une certaine légèreté, un dialogue plus simple, quelques silhouettes formant un contraste sympathique, pour prendre tout à fait un public disposé à applaudir sincèrement un curieux effort. Cette comédie est admirablement jouée par M. Gauthier, délicieux de septicisme à fleur d'épiderme ; Grand, d'une élégance parfaite et d'un jeu très sûr ; Chautard, excellent en son inconscience... intéressée ; Frédal, en arriviste rosse, épouseur cynique. « Le mariage, dit-il crûment, n'est-ce pas le meilleur

moyen de s'approprier rapidement le bien d'autrui ? ». On ne pouvait adresser que des éloges à Mlle Mégard, exquisement perverse et d'une frissonnante beauté (le voilà, le frisson vainqueur !); à Mme Duluc, désabusée à souhait dans l'ancienne demi-vierge qui n'eût pas demandé mieux que de « naître » honnête femme, et à Mlle Blanche Toutain, retrouvant par la fraîcheur de sa voix et de toute sa gracieuse personne une partie du succès qu'elle avait remporté à la Comédie Parisienne dans les *Miettes*, de M. Edmond Sée.

Dégénérés cédaient bientôt la place à une reprise de *Marraine*, de M. Ambroise Janvier [1], qui, précédée de *1807*, de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, terminera la saison.

12 MAI. — Il n'y a pas que les Félibres, les Cigaliers et les Cadets de Gascogne, il y a aussi les Parisiens de Paris, moins remuants, sans doute, et moins exubérants que leurs confrères du Midi, mais tout aussi « existants » et parfois même illustres... M. Paul Fournier, le bon sculpteur, qui est, je crois, vice-président de l'aimable Société, en est aussi, depuis longtemps, le vrai boute-en-train. Il n'est pas de concert organisé à la suite du Dîner des Parisiens où il « n'y aille » de ses imitations, qui sont de pures merveilles de finesse et d'esprit.

---

1. DISTRIBUTION. — Piton-Labaumette, M. *Félix Huguenet*. — Georges Martineau, M. *Gauthier*. — Léon Fauconnet, M. *Frédal*. — Talbotin, M. *Gouget*. — Vaumoussel, M. *Ricquier*. — La Chavinière, M. *Cueille*. — Un huissier, M. *Boudier*. — Julia Dubourg, Mlle *Andrée Mégard*. — Lédredon, Mlle *Henriot*. — Violette, Mlle *Suzanne Carlix*. — Albertine, Mme *Cécile Caron*. — Mme Fouconnet, Mlle *Jenny Rose*. — Fifine, Mlle *Dickson*.

Cette fois, il a fait mieux encore, offrant à ses chers compatriotes, convoqués pour la circonstance au théâtre du Gymnase, une émouvante comédie en quatre actes, écrite en collaboration avec M. Maurice Soulié... Et voilà comment ont été de nouveau réunis sur un même programme, les deux noms des heureux auteurs de l'*Honorable*, représenté l'été dernier avec succès dans la coquette salle de la rue Boudreau. *Table ouverte* : tel est le titre de leur nouvelle œuvre, étude de mœurs piquante, et même poignante, où l'on voit une Phèdre contemporaine follement entraînée à l'adultère, succomber à l'amour que lui inspire le brave garçon qui est devenu son gendre. L'indignité de cet amant est le cruel châtiment de sa faute et la sévère leçon offerte aux spectateurs. Grand succès pour Mme Archainbaud, la malheureuse héroïne et la remarquable protagoniste de *Table ouverte*.

Après quelques représentations d'*Un ennemi du peuple*, de Henrick Ibsen (traduction de MM. Chenevière et Johansen)[1], données par M. Lugné Poe, le théâtre rouvrait, le 13 novembre, sous la direction de MM. Chautard et Alphonse Franck, avec *Petit chagrin*, comédie en trois actes, de M. Maurice Vaucaire, précédée des *Pieds nickelés*, comé-

---

1. Distribution. — Thomas Stockmann, M. *Lugné-Poe*. — Morten-Kill, M. *Matrat*. — Hovstad, M. *Frédal*. — Le capitaine Horster, M. *Delorme*. — L'homme ivre, M. *Gouget*. — Peter Stockmann, M. *Ferrand*. — Aslasken, M. *Buisson*. — Billing, M. *H. Legrand*. — 1er citoyen, M. *Lebéjinski*. — 2e citoyen, M. *Daunis*. — Un ouvrier, M. *Maurel*. — Un bourgeois, M. *Valin*. — Petra, Mlle *Marie Marcilly*. — Mme Stockmann, Mlle *Buras*. — Le petit Eljif, Mlle *Lucyenne*. — Le petit Morten, Mlle *Félicien Quet*. Une causerie de M. Eugène Fournière, député de l'Aisne, précédait la représentation.

die en un acte, de M. Tristan Bernard[1]. — C'est un rien que *Petit chagrin*[2], mais peu importe! si ce « rien », fait de tendresse et d'humanité, est émouvant et charmant. Il l'est absolument, et nous nous souviendrons longtemps du délicieux second acte de la pièce de M. Maurice Vaucaire — Maurice Vaucaire et Pierre Veber, si l'on en croit les bruits de coulisses. Georges Breteau croit avoir rencontré, en la gentille personne de Mlle Lucie Renouard, la fiancée de ses rêves, et pour elle, il va quitter la jolie maîtresse, Mimi Foy, qu'il a prise au Conservatoire, et dont, je crois bien, il a eu le premier amour... Mais Mimi n'entend pas être ainsi lâchée, et la voilà tombant à l'improviste au beau milieu du casino de la ville d'eau, où Georges passe officiellement pour le fiancé de Mlle Renouard. Un esclandre se produit : Georges ne s'en tire qu'en se battant en duel avec un brave garcon qui n'y peut mais, et qui passera, aux yeux du monde pour le mari de Mimi. La douce Mimi semble avoir ressaisi, pour un soir du moins, son cher Georges, et au second acte — un vrai petit tableau de maître, tout simplement, ce second acte! —

1. DISTRIBUTION. — Ronchaud, M. *Lagrange*. — Omer Arthur, M. *Matrat*. — Alain Lambert, M. *Frédal*. — La baronne Violet, Mlle *Antoinette Legat*. — Francine, Mlle *Marie Marcilly*. — Mme Caviar Mlle *Claudia*. — La bonne, Mlle *Reine Desprès*.

2. DISTRIBUTION. — Georges Breteau, M. *Louis Gauthier*. — Daumesnil, M. *Dubosc*. — La Bresse, M. *Frédal*. — Un maître d'hôtel, M. *Gouget*. — Bourdin, M. *H. Legrand*. — Un garçon de café, M. *Daunis*. — Mimi Foy, Mlle *Léonie Yahne*. — Lucie Renouard, Mlle *Brésil*. — Gertrude, Mlle *Claudia*. — Eveline Godard, Mlle *Blanche Marcel*. — Julie, Mlle *Marthe Alex*. — Louise Voizard, Mlle *Dorziat*. — Jeannette Allart, Mlle *Savin*. — Marthe Foy, Mlle *Darley*. — Miss Mary, Mlle *Leo Ribes*.

nous les trouvons tous deux amoureusement réunis, une dernière fois, dans un cabinet particulier du restaurant de Madrid, où, gentiment, ils soupent... en attendant « le reste... » Mlle Yahne a joué cette scène essentiellement suggestive avec tant de naturel et de délicatesse, avec tant de montant et de charme attractif, qu'il n'est pas un de nous, dans la salle, qui n'eût voulu être son bienheureux partenaire... Surpris au moment psychologique — mettons : psychologique ! — par l'intempestive arrivée de ses futurs beau-parents, qui ont eu la fâcheuse idée de venir au bois prendre le frais, Georges est, d'ailleurs, obligé de quitter la place, et son mariage risquerait fort d'être brisé en mille morceaux, si Mimi, la vaillante et touchante Mimi, ne se sacrifiait noblement au bonheur de celui qu'elle aimait... L'anecdote est, sans aucun doute, de peu d'importance et de nouveauté, mais elle est si joliment contée !... Nous avons dit à quel point Mlle Yahne, la tendre et dévouée Mimi, a ému et conquis tous les cœurs, au détriment peut-être de la très séduisante Mlle Brésil, affirmant pourtant, dans ses débuts à la scène, les sérieuses qualités que nous avions reconnues en elle, lors de son dernier concours du Conservatoire. A elle était dévolue la tâche difficile de rendre sympathique le personnage de Mlle Lucie Renouard. M. Gauthier interprète avec tact le rôle de Georges Breteau. Il en va de même de M. Dubosc — tôt revenu d'une malencontreuse excusion à l'Opéra-Comique dans l'emploi des trials. Par la même occasion nous avons revu les *Pieds nickelés*,

une des premières piécettes de M. Tristan Bernard, qui, depuis cette représentation sur le théâtre de l'Œuvre, nous a donné, de côté et d'autre, tant de si spirituelles fantaisies. Qu'est-ce que les pieds nickelés ? Ce sont les pieds des gens qui possèdent de l'argent et ne veulent s'en dessaisir au profit d'un ami. Pour goûter tout le sel de cette savoureuse comédie, il faut avoir en soi-même des soucis d'échéance... Il y avait sans doute, en la salle du Gymnase, nombre de personnes qui s'étaient trouvées dans un cas semblable, car on s'est fortement égayé aux ennuis variés d'un ménage où la somme nécessaire tombe dans la maison comme par miracle. Le mari devient alors fanfaron avec ses créanciers, obtient un sérieux renouvellement, et pour se reposer des émotions de la journée, il emmènera sa femme au cabaret, et se paiera une petite noce puisqu'il a de quoi... On a de nouveau beaucoup ri...

30 NOVEMBRE. — Matinée à prix réduits du Théâtre blanc, sous la direction artistitique de Mme Marie Samary : *La Perle noire*, comédie en trois actes, de M. Victorien Sardou [1] ; les *Cinq filles de Castillon*, comédie en un acte, de M. Paul Ferrier [2].

---

1. DISTRIBUTION. — Triscamp, M. *Matrat*. — Balthazard, M. *Frédal*. — Cornélius, M. *Max Barbier*. — Vanderven, M. *Boudier*. — Péterson, M. *Clauzel*. — Christiane, Mlle *Maud Amy*. — Gudule, Mme *Blanche Méry*. — Sarah, Mlle *Brocat*. — 1er agent, Mlle *Lebéginski*. — 2e agent, Mlle *Valin*.

2. DISTRIBUTION. — Castillon, M. *Mercier*. — Puygayraud, M. *Violette*. — Monthartier, M. *Gouget*. — De Saint-Brès, M. *H. Legrand*. — D'Almayrac, M. *Clauzel*. — Pontgonin, M. *Valin*. — Joanne,

16 DÉCEMBRE. — Premier samedi d'Auteurs gais, donné à 5 heures, sous la direction de M. Paul Franck ; causerie de M. Georges Courteline et première représentation de : *Le Commissaire est bon enfant*, un acte, de MM. Courteline et Jules Lévy [1].

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de *La Layette*, comédie en trois actes, de M. A. Sylvane [2]. — Est-ce une comédie que *La Layette ?...* Mettons que c'est un vaudeville. Un vaudeville amusant, un peu banal et diantrement grivois, dans la manière de ceux que communément on représente... au Palays-Royal, — j'allais dire : à Déjazet ; mais si bien joué par tout le monde, et en particulier par Tarride, charmant de naturel, et par Dubosc, en progrès sérieux à chacune de ses créations, que nous avons eu l'impression d'un vrai succès, ce

---

Mlle *Blanche Marcel*. — Marcelle, Mlle *Brocat*. — Célie, Mlle *Savin*. — Elvire, Mlle *Darlay*. — Thérèse, Mlle *Desprez*. — Denise, Mlle *Ribes*.

1. DISTRIBUTION. — Le commissaire, M. *Matrat*. — Breloc, M. *Dubosc*. — Floche, M. *Munié*. — Un monsieur, M. *Frédal*. — Lagrenaille, M. *Boudier*. — Un agent, M. *Lebéginsky*. — Une dame, Mlle *Marthe Alex*.

2. DISTRIBUTION. — Letourneux, M. *Tarride*. — La Rousse, M. *Dubosc*. — Le général, M. *Matrat*. — Médéric, M. *Baron fils*. — Le comte de Champfarcy, M. *Munié*. — Dupontois, M. *Mercier*. — La baronne Olga, Mlle *Marcelle Lender*. — Henriette, Mlle *Marguerite Caron*. — Mme La Rousse, Mlle *Claudia*. — Denise, Mlle *Ryter*. — Margot, Mlle *Murger*.

On commençait par *Colombine et Violette*, comédie en un acte, de M. E. Matrat, jouée par Mlles B. Marcel et Brocat.

Dans la journée, avait eu lieu le second samedi des Auteurs gais, avec le *Fardeau de la liberté*, de M. Tristan Bernard, joué par M. *Gémier* (Chambolin), M. *Tervil* (Requin), M. *Violette* (Petit Bondon), M. *Dujeu* (premier agent), M. *Daunis* (second agent), M. *Lébéginsky* (le facteur). La pièce était précédée d'une causerie sur Alphonse Allais, Duvert et Georges Auriol, par Tristan Bernard.

succès que, très sincèrement, nous souhaitions à la nouvelle direction du Gymnase. La Rousse (en deux mots), qui a fait sa fortune dans le caoutchouc, est actuellement président de la Ligue pour la repopulation de la France. Prêchant d'exemple, il a donné quatre cent mille francs de dot à sa fille aînée, promettant à son gendre, Letourneux, une prime de vingt-cinq mille francs pour chaque enfant — la layette — jusqu'à concurrence de cent mille francs. Letourneux qui ne déteste pas l'argent, se l'est tenu pour dit; il a donné quatre petits enfants à La Rousse, et voilà que revenant d'Ecosse, où il est allé soi-disant pour faire reposer sa femme, il rapporte une bonne surprise : un enfant supplémentaire ! — « Ça n'est pas dans le contrat, s'écrie le beau-père, je ne paie pas le cinquième ! » Letourneux est têtu. Son beau-père ne veut pas payer la layette : il le fera chanter... Et pour commencer, il prendra une maîtresse. C'est de chez la baronne Olga — une baronne du demi-monde, où l'on joue avec des cartes bizeautées — qu'il téléphone son ultimatum à La Rousse. Celui-ci accourt, d'abord pris pour le commissaire de police, séduit ensuite par les charmes de la baronne, au point de l'emmener souper chez Paillard. C'est l'acte classique chez la cocotte, se terminant par l'arrestation de Letourneux. Acte très drôlement mouvementé, sinon très neuf. Puis, il va sans dire que tout s'arrange. Letourneux sort du Dépôt, indignement passé à tabac. La Rousse revient de chez Paillard, où il a si bien dîné en cabinet particulier avec Olga, qu'il s'avoue mûr pour

la conciliation : il paiera les vingt-cinq mille francs de la layette, et attribuera la main de sa seconde fille, toujours dans les mêmes conditions, au jeune Médéric de Champfarcy, heureux de plaquer Olga. Olga, c'était la très adroite et très élégante Lender ; Médéric, le fils Baron, donnant de son personnage une exhilarante silhouette. J'ai dit que la pièce était fort bien jouée, et je le répète ; cette interprétation en élevait le niveau — un peu bas, ce me semble, pour le Gymnase...

28 DÉCEMBRE. — Représentation du Théâtre blanc : les *Mémoires du Diable*, comédie-vaudeville en trois actes, d'Etienne Arago et Paul Vermond, avec les couplets de l'époque et la musique de A. Doche [1].

30 DÉCEMBRE. — Troisième matinée des Auteurs gais. Causerie sur les fantaisies de Tristan Bernard et de Pierre Veber, par M. Francis du Croisset. *Par politesse*, comédie en un acte, de M. F. du Croisset, jouée par M. Tarride et Mlle Juliette Darcourt.

---

1. DISTRIBUTION. — Robin, M. *Frédal*. — Jean Gauthier, M. *Mercier*. — Chevalier de La Rapinière, M. *Tréville*. — Valentin, M. *H. Legrand*. — Comte de Cerny, M. *Lauras*. — Marquis de Lormas, M. *Moreau*. — Baronne de Rouquerolles, Mlle *A. Legat*. — Marie, Mlle *Brésil*. — Mme Giraud, Mlle *Marthe Alex*. — Comtesse de Cerny, Mlle *Murger*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Mademoiselle Morasset, pièce	4	»	16
Trois femmes pour un mari, com. bouffe	3	14 janv.	63
Un Fiacre à l'heure, comédie	1	14 janv.	81
Un Conseil judiciaire, comédie.........	3	4 mars	47
Le Serment d'Yvonne, comédie.........	1	4 mars	47
**Le Fiancé malgré lui*, comédie.........	3	13 avril	18
Dégénérés, comédie.....................	3	6 mai	14
**Goberose*, comédie......................	1	6 mai	14
**Table ouverte*, comédie.................	3	12 mai	1
Marraine, comédie.....................	3	»	11
1807, comédie	1	»	11
Un ennemi du peuple, drame...........	4	29 octob.	16
**Petit Chagrin*, comédie.................	3	13 nov.	52
Les Pieds nickelés, comédie	1	13 nov.	52
Les 37 sous de M. Montaudoin, comédie	1	»	52
Les Cinq filles de Castillon, comédie ...	1	»	2
La Perle noire, comédie	3	30 nov.	3
**Le Commissaire est bon enfant*, comédie	1	16 déc.	1
**La Layette*, comédie	3	23 déc.	9
**Colombine et Violette*, comédie	1	23 déc.	9
Les Mémoires du Diable, com. vaudeville	3	28 déc.	1
Par Politesse, comédie	1	30 déc.	1

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Le *Lys rouge*, de M. Anatole France ; *Madame de Lavalette*, de M. Emile Moreau ; la *Bonne Hôtesse*, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot, et le *Faubourg*, de M. Abel Hermant, et les reprises d'*Amoureuse* et de *Zaza*, de *Ma Cousine* et de *Belle-Maman*, constituèrent le bilan de l'année 1899, qui s'était ouverte avec *Georgette Lemeunier*, de M. Maurice Donnay. En voici maintenant, au jour le jour, le bref récit.

25 FÉVRIER. — Première représentation du *Lys rouge*, pièce en cinq actes, de M. Anatole France[2]. — Ce fut un délice que le roman paru, il y a quelques années, à la *Revue de Paris*, et comment

1. Directeur : M. Porel ; Secrétaire général : M. Grenet-Dancourt.

2. DISTRIBUTION. — Dechartre, M. *Guitry*. — Choulette, M. *Numès*. — Le savetier, M. *Lérand*. — Lemesnil, M. *Grand*. — Le général Larivière, M. *Nertann*. — Vence, M. *Dauvillier*. — Martin Bellème, M. *Rambert*. — Vauzelle, M. *Frédal*. — Loyer, M. *Leubas*. — Coblence, M. *Delorme*. — Albertinelli, M. *Fleury*. — Brouillac, M. *Lemarchand*. — Garain, M. *Lainé*. — Grumalet, M. *Cueille*. — Berthier, M. *Boudier*. — La Guichardie, M. *Mauloy*. — Un huissier, M. *Pellerin*. — Un régisseur, M. *Moisson*. — Un domestique, M. *Rouzé*. — Un maître d'hôtel, M. *Deligne*. — Thérèse, Mme *Réjane*. — Miss Bell, Mlle *S. Avril*. — La princesse, Mlle *Drunzer*. — Mme Vresson, Mlle *Marlys*. — Le modèle, Mlle *Bernou*. — Mme Fuselier, Mlle *Jenny Rose*.

pouvait-on n'être point charmé par la psychologie du bel écrivain? Mais, en dépit du style qui est parfait — plus de style que d'esprit! — de l'interprétation, qui est de tout premier ordre, puisque les deux principaux rôles sont entre les mains de Réjane et de Guitry, en dépit de la mise en scène, qui est exquise : on peut s'en rapporter à la maîtrise de M. Porel — la pièce n'a qu'à moitié réussi devant une très brillante assistance de première. Que sera-ce, dans quelques jours quand, sans action proprement dite, et bourrée de détails trop souvent oiseux, elle s'attaquera au vrai public? Thérèse — mariée au député Martin Bellème, en passe de devenir ministre — est une femme sensuelle, sensuelle avant tout, mais aussi une femme supérieure, une intuitive, artiste dans l'âme; l'originale élégance de ses toilettes et le goût raffiné de son musée en répondent... Aussi s'éprend-elle, à première vue, du sclulpteur Jacques Dechartre, dont la nature peu banale doit si bien s'accorder avec la sienne. C'en est fait bientôt de l'homme du monde, imbécile et correct, son amant d'hier, qui a le tort — la dernière faute à commettre! — de la quitter huit jours pour une partie de chasse au renard... C'est en Italie que se rend Jacques Dechartre... C'est donc sur la terrasse de Fiesole, au-dessus de Florence vue à vol d'oiseau, que nous retrouverons Thérèse, ravie d'accepter l'invitation de Miss Bell, son amie. Elle savait bien ce qu'elle faisait, la coquette Parisienne, mettant en œuvre toutes ses grâces de sirène pour conquérir le timide artiste et faire de son docte cicerone à travers les musées florentins,

l'amant le plus sincère et le plus vibrant — mais aussi le plus jaloux du passé. Ce passé se dresse en la personne de Robert Le Mesnil, venu à Florence pour reconquérir la maîtresse incomparable qu'il n'apprécie vraiment que depuis qu'il l'a perdue. Thérèse ne s'appartient plus : elle est toute à Dechartre et croit même n'avoir jamais aimé que lui. Et lorsque le sculpteur à l'esprit naturellement inquiet, à l'imagination tourmentée et tourmentante, lui demande quelle est cette visite insolite, elle s'en tire par un mensonge. Et Dechartre de répondre. — oh ! que M. Guitry a donc admirablement dit la tirade ! — « Si tu me trompais, ma chérie, je t'en serais reconnaissant. Quoi de plus légitime, de plus humain, que de tromper la douleur ? Que deviendrions-nous, mon Dieu ! si les femmes n'avaient plus pour nous la pitié du mensonge? Mens, ma bien-aimée, mens par charité. Donne-moi le songe qui colore les noirs chagrins. Mens, n'aie pas de scrupules. Tu n'ajouterais qu'une illusion à une illusion de l'amour et de la beauté... Le quatrième acte nous montre l'Opéra derrière le rideau, où, dans une loge sur la scène au milieu des danseuses attendant leur entrée, apparaît triomphante, Mme Martin Bellème, dont le mari vient de se faire octroyer le portefeuille des finances. Sur une robe collante, toute blanche, Thérèse arbore le lys rouge — les armes de Florence — fait d'émail et de brillants, larmes de sang, tout son cœur symbolique. — « Nous sommes trop heureux, dit-elle, nous volons la vie... » En effet, comme Le Mesnil est revenu à la charge, ne pouvant se passer de celle

qui l'a quitté, Jacques a entendu ces mots, chuchotés à l'oreille de Thérèse : « Je serai tous les jours, à partir de trois heures, chez nous, rue Spontini... » il en conclut que Thérèse l'a trompé, et il la repousse quand elle vient l'implorer à son atelier. — « Non, dit-il, je ne vous vois plus seule. Je vois l'autre avec vous, toujours ». Sentant que tout est bien fini, Thérèse se retire lentement, l'âme brisée, étouffant ses sanglots en une triste lamentation, sublime trouvaille de Mme Réjane. C'est la *Douloureuse,* — avec un dénouement plus logique et plus vrai. En dehors de Réjane et de Guitry qui, si humainement, personnifient le duo passionnel, outre M. Grand qui rend à souhait la fureur de l'amant éconduit, notre bref récit a dû, forcément, omettre quelques rôles à côté. C'est M. Numès, fort amusant sous le bizarre accoutrement du poète incompris Choulette, dont les utopies socialistes n'ont guère chance d'être admises par les membres du cabinet Martin Bellème. C'est M. Lérand, à qui il a suffi d'apparaître (son personnage ne comporte pas dix lignes), sous les traits du savetier philosophe, pour obtenir son coutumier succès. C'est M. Nertann, voué depuis *Georgette Lemeunier,* aux silhouettes de général ganache, et dont, cette fois, le rôle n'a pas plus porté que toute la partie politique de la pièce. C'est Mlle Avril qui, sous la blonde perruque de Miss Bell, à l'accent plutôt fantaisiste, n'a réussi qu'à fatiguer la bienveillance des spectateurs... C'est enfin, Mlle Bernou, gracieuse sous les traits du jeune modèle.

30 MARS. — Première représentation de *Madame*

de Lavalette, pièce en cinq actes, de M. Emile Moreau[1]. — Enfin, nous l'avons eue, cette *Madame de Lavalette,* si souvent « lue » et si souvent retardée : une fois, parce qu'elle serait arrivée trop tard en saison ; une autre fois, parce que la représentation en eût été trop rapprochée de *Colinette,* avec laquelle, en bon confrère, l'Odéon avait voulu, comme on dit, « lui couper l'herbe sous le pied ». Tout arrive cependant : au lendemain du *Lys rouge,* on mit la pièce en répétition et voilà qu'elle vient de nous être donnée au jour dit, ou « presque », le jeudi-saint, au lieu du mercredi, primitivement fixé par M. Porel. Cinq actes rapides, ou mieux cinq tableaux, qui rappellent le procédé fort heureusement imaginé par M. Hennique pour son *Duc d'Enghien...* Ainsi se traduit, à la scène, la fameuse anecdote que connaissent bien ceux-là mêmes — et ils sont nombreux — qui ignorent

---

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Lavalette, M. *Guitry.* — Baudus, M. *Lérand.* — Louis XVIII, M. *Numès.* — Le duc de Richelieu, M. *Maury.* — Le comte d'Anglès, M. *Grand.* — Bresson, M. *Nertann.* — Carvoisin, M. *Gildès.* — Bricqueville, M. *Numa.* — Sir Bruce, M. *Dauvillier.* — Le Jésuite, M. *Rambert.* — Aubry, M. *Gouget.* — Bartillat, M. *Fleury.* — Lafont. M. *Leubas.* — Le comte Ferrand, M. *Delorme.* — Duras, M. *Demanne.* — Benoit, M. *Laine.* — Bellart, M. *Gaspari.* — Jacob, M. *Boudier.* — Le prince de Condé, M. *Le Cœur.* — Roquette, M. *Lemarchand.* — Le chevalier de La Caillotte, M. *Moisson.* — Marmont, M. *Boscher.* — Un Chouan, M. *Pellerin.* — Un Vendéen, M. *Leclerc.* — D'Agoult, M. *Mauloy.* — Faudras, M. *Rouze.* — Eberle, M. *Lamotte.* — Le père Elisée, M. *Deligne.* — Mme de Lavalette, Mme *Rejane.* — Mme Dutoit, Mlle *C. Caron.* — Duchesse d'Angoulême, Mme *Henriot.* — Mme de Béarn, Mlle *S. Avril.* — Princesse Vaudémont, Mme *Archainbaud.* — Mme Dumas, Mlle *Marlys.* — Mme Chaudet, Mlle *Crozet.* — Joséphine, Mlle *Lucyenne.* — Mme de Vandeuil, Mlle *Andral.* — Mme de Saint-Maur, Mlle *Muraour.*

Mlle Réjane, indisposée, fut remplacée pendant quelques jours par Mlle Lucienne Dauphin qui s'acquitta avec beaucoup d'intelligence d'une aussi lourde tâche.

l'histoire de la Restauration... Il ne manque guère à l'affiche que les titres des tableaux : l'Arrestation ; la Condamnation ; la Remise du placet ; l'Evasion, etc... Le tout traité de si brève et de si adroite façon que le spectateur s'y laisse distraire comme aux habiles reproductions d'un joli cinématographe. Le premier acte se passe donc dans le salon Empire, — oh! très Empire, — de M. de Lavalette, le 18 juillet 1815. Mlle Beauharnais s'était éprise de Louis Bonaparte. Mais l'Empereur ayant d'autres vues sur son frère, — d'où la reine Hortense et Napoléon III, — obligea la jeune fille à épouser son aide-de-camp Lavallette. Il y a douze ans de cela, et bien qu'elle lui ait donné une fille, Mme de Lavalette n'a jamais aimé son mari. Il faut une catastrophe pour révéler en son âme le sentiment qu'elle a toujours refoulé. Cette catastrophe sera l'arrestation de Lavalette, suivie de sa condamnation à la peine capitale. Au retour de l'île d'Elbe, Lavalette a pris les Postes : aujourd'hui on y joindrait les Télégraphes et même les Téléphones. Il est accusé pour ce fait d'avoir commis le crime de complot contre la sûreté de l'Etat. Et comme Labédoyère et Ney, dont les troupes avaient passé à celui qu'ils s'étaient chargés de combattre, il a été déclaré coupable par le jury : le procureur général n'a-t-il pas promis d'avance la grâce royale! Promesse imprudente : Mme de Lavalette parvenant à approcher de Louis XVIII au sortir de la chapelle des Tuileries, se bute à un roi malade, qui ne lui accorde d'autre faveur que celle de voir une dernière fois son infortuné mari, avant qu'il

soit guillotiné. Alors, en cette suprême entrevue dans la prison de la Conciergerie, Lavalette apprend le subit amour de sa chère femme, et le hardi projet que, de connivence avec le « royaliste » Baudus, elle a conçu de le faire évader en se substituant à son lieu et place. La passionnée étreinte de Mme Lavalette, le dernier repas du condamné, l'inattendue visite du préfet de police et la périlleuse sortie du cachot de Lavalette, revêtant le manteau de sa femme et prenant le bras de sa fille : tout cela est d'un intérêt palpitant, et si ingénieusement mis en scène — au moment où, les geôliers découvrant la fuite du prisonnier, Mme de Lavalette se demande si son mari est sauvé — que la salle s'est sentie profondément remuée, et que de toute part ont éclaté d'enthousiastes applaudissements. De la chaise à porteurs, où il a passé sans encombre, Lavalette a pu se jeter dans un fiacre, et c'est justement au ministère des affaires étrangères, chez un modeste employé dévoué à sa cause, qu'il a trouvé un asile, d'où il serait facilement délogé par la police, sans la clémence du duc de Richelieu, professant sans doute sur la fin de cette affaire la même libérale opinion que le roi lui-même. En somme, une anecdote historique aussi fidèlement reproduite que possible, et mise au théâtre avec une incontestable habileté ; une très délicate psychologie d'amour conjugal : c'est en quoi réside le très honorable succès de *Madame de Lavalette*. Si vous y joignez l'émotion produite par le prestigieux talent de Mme Réjane — jamais elle n'eut de plus admirables trouvailles — le su-

perbe concours de MM. Guitry, Lérand, Numès — le frappant portrait du roi Louis XVIII — Maury, Grand, Mme Archainbaud — à la si jolie voix — le goût exquis des costumes et des décors, vous reconnaîtrez que jamais succès ne fut mieux justifié...

1er JUIN. — Reprise d'*Amoureuse*, l'admirable comédie de M. Georges de Porto-Riche[1], que Mme Réjane a voulu rejouer — elle y est toujours délicieuse — avant de l'emporter en tournée.

4 JUIN. — A la reprise d'*Amoureuse* succède celle de *Zaza*, comédie en cinq actes, de MM. Pierre Berton et Charles Simon [2], qui n'a, pour ainsi dire, pas quitté le répertoire.

28 SEPTEMBRE.. — Première représentation de la *Bonne Hôtesse*, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot [3]. — Les

---

1. DISTRIBUTION. — Etienne Fériaud, M. *Guitry*. — Pascal Delannoy, M. *Grand*. — Un domestique, M. *Rouzé*. — Germaine Fériaud, Mme *Réjane*. — Catherine, Mme *Archainbaud*. — Mme de Chazal, Mlle *Drunzer*. — Mme Henriet, Mlle *Marlys*. — Madeleine, Mlle *Bernou*.

2. DISTRIBUTION. — Cascart, M. *F. Huguenet*. — Dufresnes, M. *Grand*. — Dubuisson, M. *Lagrange*. — Duclou, M. *Gildès*. — Bussy, M. *Rambert*. — Lartigon, M. *Fleury*. — Adolphe, M. *Lainé*. — Malardot, M. *Leubas*. — Michelin, M. *Demanne*. — Auguste, M. *Cueille*. — Zaza, Mme *Réjane*. — Mme Anaïs, Mme *D. Grassot*. — Mme Dufresnes, Mlle *Avril*. — Simonne, Mlle *S. Carlix*. — Nathalie, Mme *Claudia*. — Juliette, Mlle *Bernou*. — Floriane, Mlle *Viarny*. — Clairette, Mlle *Dorville*. — Liseron, Mlle *Andral*. — Mélanie, Mlle *Morlet*. — Toto, *la petite Yvonne*. — Une chanteuse, Mlle *Muraour*.

3. DISTRIBUTION. — Docteur Gouvreau, M. *Huguenet*. — André Fabert, M. *Grand*. — Raoul Fabert, M. *Louis Gauthier*. — Des Barettes, M. *Gildès*. — Marquis de Soltray, M. *Numa*. — La Bourgandière, M. *Baron*. — Clotaire Lecourt, M. *Demanne*. — Puyhastide, M. *Delorme*. — Le grand-duc de Transylvanie, M. *Fleury*. — James Dupont, M. *Lainé*. — L'aide de camp, M. *Le Marchand*. — Gaudry, M. *Cueille*. — Emile de Joisel, M *Lamotte*. — Hanchefort, M. *Bouchard*. — Un garde-chasse, M. *Moisson*. — Un jardinier, M. *Rouzé*. — Un domes-

Respectables et les *Amants légitimes* nous avaient tout d'abord révélé en M. Ambroise Janvier de la Motte — le fils du célèbre préfet de l'empire — un écrivain supérieurement doué pour le théâtre, quand vint, à l'Odéon, le grand succès de *Mon enfant*. C'était mieux qu'un vaudeville, c'était de la belle et bonne comédie, avec de la vivacité dans l'exécution, un dialogue vif et animé, où les répliques s'accentuaient de mots heureux, avec des caractères bien tracés et de la hardiesse dans le comique des situations. Ce succès se renouvela sur la scène du Gymnase, au premier acte — à l'étincelant premier acte, de *Marraine !* qui n'eut, en somme, guère plus d'une quarantaine de représentations. Ce serait témérité, je pense, que de vouloir prédire un sort sensiblement plus prospère à la *Bonne Hôtesse*. Ainsi nomme-t-on galamment la complaisante, la trop complaisante baronne Boislin, une « vieille voyeuse », pas si vieille que ça, du reste, et dont le frais visage est encore délicieux à voir sous la chevelure argentée. Ne pouvant plus « danser » pour son propre compte, la baronne aime à faire danser les autres. Son salon de Paris, pendant l'hiver, son château de Montgiron, durant l'été, sont de véritables cours d'amour. Ce qui s'y noue d'intrigues illégitimes, ce qui s'y

---

tique, M. *Deligne*. — Un groom, M. *Pellerin*. — Un domestique, M. *Coquillon*. — Baronne Boislin, Mme *Marie Magnier*. — Lucienne Fabert, Mlle *Thomassin*. — Marquise de Soltray, Mme *Cécile Caron*. — Mme de Glisolles, Mlle *Avril*. — Mme des Barettes, Mlle *Chevilly*. — Mme de La Bourgandière, Mlle *Andral*. — Céline, Mlle *Evian*. — Sophie, Mlle *Dorville*. — Mme Lequesnoy, Mlle *Dortzal*. — Conchita Vasquez, Mlle *Del Sarte*. — Mme de Lambly, Mlle *Reynalde*. — Une fille de ferme, Mlle *Delmary*.

casse de ménages est inimaginable; la baronne n'a pas sa pareille au monde pour désunir les époux, sous prétexte d'accoupler chacun selon son cœur. Et ce qu'elle en fait, c'est pour le plaisir, car elle ne touche, pour ce joli métier, aucune espèce de commission, et n'a d'autre intérêt, en tout cela, que son particulier amusement. En réalité, il n'est pas de protection plus dangereuse, pour une jeune femme, que celle de l'aimable baronne. Ainsi guette-t-elle, pour le moment, la petite Lucienne Fabert, qu'elle regarde un peu comme sa fille, puisqu'elle a jadis fort intimement connu son beau-père. Elle n'aura de cesse qu'elle ne l'ait induite à mal faire... Une occasion se présente, toute naturelle. Il s'agit de la représentation donnée à Montgiron, en l'honneur du grand-duc de Transylvanie, d'une légère comédie lyrique, l'*Arétin*, dont Lucienne Fabert jouera le principal rôle, en compagnie du marquis de Soltray. Un joli monsieur, du reste, que ce marquis interlope, ayant épousé, pour son gros sac, une femme des plus vulgaires qui tient les cordons de la bourse et veille au grain. Or, c'est avec ce triste sire que, grâce à l'ignoble complicité de l'enragée baronne, Lucienne se compromet, au cours des répétitions de l'*Arétin*, au point de justement exaspérer le mari qui l'adore. Une pénible séparation entre deux êtres faits pour s'aimer serait le triste résultat de tant de manœuvres déloyales, sans la présence d'esprit d'un gentil beau-frère, balayant à propos les invités de la « bonne hôtesse », enfin convaincue — tant lui paraît sincère le désespoir

d'André Fabert — que l'amour ne réside pas toujours hors du mariage. Telle est la fin, assurément très morale, de la comédie, d'ailleurs assez immorale, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot. Elle est d'une observation très vraie, car il existe, ce type de femme déjà mûre, revivant chez les autres ses propres fredaines, et l'on connaît maints exemples de cette effrénée procureuse aux instincts dissolvants et pervers. Le malheur est que l'action de la pièce qui demeure un peu éparpillée est d'un intérêt plutôt médiocre, et qu'au second acte telle conférence sur l'amour en deça ou en dehors du mariage fait involontairement songer au *Monde où l'on s'ennuie*, infiniment plus réussi dans son genre. Le rôle de la baronne Boislin semble taillé sur la mesure du talent de la toujours belle Marie Magnier ; elle y est parfaite avec un peu de monotomie dans l'exubérance à jet continu, mais c'est la faute des auteurs, et non celle de l'adroite comédienne. Mlle Thomassin a du charme, sous les traits de la jeune femme un peu bien prompte, ce nous semble, à se laisser entraîner. Louons l'émotion de M. Grand, aux scènes finales ; la bonne tenue de M. Gauthier, dans le frère sauveur ; la bonne grâce de Mlle Avril, en pécheresse prête à la conversion, et regrettons que M. Huguenet, si franchement amusant dans le bout de rôle du docteur « à tout faire » de la baronne Boislin, habile à trafiquer sur les Fragonard, n'ait pas un personnage plus important.

19 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Belle-Maman*, comédie en trois actes,

de M. Victorien Sardou et de Raymond Deslandes[1], précédé de *Rose d'automne*, comédie en un acte, de M. Auguste Dorchain[2]. — La *Bonne Hôtesse* n'ayant eu que fort peu d'action sur le public, M. Porel eut l'heureuse idée d'emprunter au répertoire du Gymnase un agréable ouvrage qui fut donné avec succès, il y a une dizaine d'années. C'est un joli vaudeville, sans prétention ni haute portée, mais vraiment divertissant. Admirablement joué, d'ailleurs, par Mme Marie Magnier, aussi belle et aussi jeune qu'au moment où elle créa le rôle au boulevard Bonne-Nouvelle ; par M. Huguenet, exquis dans le rôle du gendre Thévenot ; par Mlle Thomassin, une très sympathique Suzanne ; par M. Lérand, un Boudinois d'une émotion pleine de naturel et de vérité ; par Mme Cécile Caron, enfin, d'une gaieté communicative en un bout de rôle. *Belle-Maman* était précédée d'un acte délicat de M. Auguste Dorchain, *Rose d'automne*, qui,

1. DISTRIBUTION. — Thévenot, M. *F. Huguenet*. — Boudinois, M. *Lérand*. — Commandant Poulot, M. *Nertann*, — Renaud, M. *Gildès*. — Bérard, M. *Numa*. — Devenay, M. *Baron fils*. — Vicomte de Barsac, M. *Fleury*. — Adhémar Poulot, M. *Demanne*. — Richardin, M. *Lemarchand*. — Joseph, M. *Bouchard*. — Rosemonde, M. *Colas* (début). — Bériquin, M. *Moisson*. — Un vieux médecin, M. *Pellerin*. — Un maître d'hôtel, M. *Prika*. — Victor, M. *Coquillon*. — Un agent de police, M. *Scellier*. — Mme Noirel, Mme *Marie Magnier*. — Suzanne, Mlle *Thomassin*. — Mme Filoche, Mme *Cécile Caron*. — Mme Rosemonde, Mlle *Drunzer*. — Euphémie, Mlle *Paule Evian*. — Un petit clerc, Mlle *Dorville*. — Olympe, Mlle *Del Sarte*. — Première dame, Mlle *Dortzal*. — Deuxième dame, Mlle *Lejeune*.

Le 14 novembre, aura lieu la 300e représentation de *Belle-Maman*.

2. DISTRIBUTION. — Laurent, M. *Fleury*. — André Laroque, M. *Demanne*. — Baptiste, M. *Bouchard*. — Marthe, Mlle *Drunzer*.

M. Peutat, le très amusant comédien, devient régisseur général du théâtre et rendra, comme tel, de signalés services.

malheureusement, n'a pas été joué aussi bien qu'il le méritait.

23 NOVEMBRE. — Première représentation du *Faubourg*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant [1]. — Après avoir gentiment cinglé nos diplomates avec la *Carrière*, où M. Huguenet fut un grand-duc inoubliable ; après avoir drôlement raillé la société américaine avec ses amusants *Transatlantiques*, M. Abel Hermant, s'attaque cette fois, non sans une certaine bravoure, au redoutable faubourg Saint-Germain. Que va dire le Faubourg ? C'est ainsi que le premier acte de sa pièce du Vaudeville, un peu confus, un peu « flou », nous dépeint le « milieu » de l'action qui va se dérouler : coups de patte — je n'ose écrire : coups de griffe à la noblesse, déjà touchée par M. Lavedan dans son *Prince d'Aurec*, et au parti clérical, qui ne s'en portera guère plus mal. Pourquoi le prince d'Entragues s'est-il brusquement épris de Margit ? C'était moins parce qu'elle lui paraissait « de son monde » que parce que, légèrement exotique, elle lui semblait trancher sur le

1. DISTRIBUTION. — Le prince d'Entragues, M. *Lucien Guitry*. — M. Havin, M. *Lérand*. — Eddy, M. *Grand*. — Le marquis de Pontanevaux, M. *Nertann*. — Le marquis d'Ecrennes, M. *Numa*. — Le duc de Verneuil, M. *Rambert*. — Donatien, M. *Riche* — Un maître d'hôtel, M. *Prika*. — Un valet de pied, M. *Moisson*. — Un valet de pied, M. *Bouchard*. — Un valet de chambre, M. *Coquillon*. — Un valet de chambre, M. *Robert*. — Margit, Mme *Raphaële Sisos*. — La comtesse de Prégilbert, Mme *Daynes-Grassot*. — Louise Cortella, Mme *Cécile Caron*. — Duchesse douairière de Verneuil, Mme *Marie Samary*. — Mlle de Tournus, Mme *Archainbaud*. — Comtesse Nantor-Eperjes, Mme *Juliette d'Harcourt*. — Hélion, Mlle *Paule Evian*. — Marquise de Pontanevaux, Mlle *Paule Andral*. — Hippolyte Sajou, Mlle *Dorville*. — Marie-Antoinette, Mlle *Dortzal*. — Mme Sajou, Mlle *Lejeune*. — Rosalie, Mlle *Marguerite Lavigne*.

milieu convenu et apprêté dont il est saturé... Mais à peine l'union est-elle conclue qu'il voit bien à quel point il est incompris par sa femme. Celle-ci, toujours en fête et en parties de goût douteux, organisées par le jeune Donatien, se compromet à la journée, voire à la nuit, avec un beau jeune homme, le frère de son beau-frère, qui n'a pas son pareil pour tomber en public les professionnels de la lutte à mains plates, ou pour gagner, sur la piste, les plus dangereuses courses d'automobiles. La rosserie de cette petite peste de Donatien n'a d'égale que l'extraordinaire inconséquence de Margit, surprise en tête-à-tête avec celui « qu'elle aime » et « qu'elle veut », dans un petit logement de Ménilmontant, où, sous un nom d'emprunt, son mari s'est fait le confesseur laïque des petites gens. Alors, nous voyons le mari tentant de reconquérir sa femme et la ramenant de force au domicile conjugal. Le mouvement est, humainement, fort beau, et l'idée, neuve, a plu infiniment !... Ajoutons que M. Guitry a joué la scène avec le naturel et la sobriété d'un tout à fait grand comédien, et regrettons, après ce grand effet du troisième acte, un dénouement affreusement banal. Ni divorce, ni duel : il ne faut pas de scandale au Faubourg ! La princesse — est-ce donc le rappel d'une princesse connue et même trop connue ? — dit simplement adieu à son mari, et s'en va rejoindre son amant. Il reste une pièce de psychologie indécise et incomplète, pavée des meilleures intentions de satire et d'esprit, et dont le principal mérite est d'être jouée dans la perfection par

Guitry, que nous venons de nommer; par Lérand, qui a magistralement rendu la figure du précepteur, M. Havin; par M. Grand, dans le rôle de l'amant et par M. Riche, débutant dans celui de Donatien. Mme Raphaële Sisos nous est apparue, non sans succès, dans l'emploi de Réjane; Mme Marie Samary faisait une duchesse « douairière » de haute allure, et Mme Archainbaud prêtait sa belle diction à la sévère chanoinesse, Mlle de Tournus. N'oublions pas Mme Cécile Caron, fort touchante sous les traits d'une pauvre fille, aussi peu comprise par l'homme qu'elle a élu que ne le fut le prince d'Entragues par celle dont il a fait sa femme... N'oublions pas non plus Mme Juliette d'Harcourt, de si bonne grâce et si extraordinairement jeune sous les traits de la mère de Margit...

30 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Ma cousine*, comédie en trois actes, de Henri Meilhac[1], précédée de *1807*, comédie en un acte, de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm[2]. — C'est, dit-on, en écrivant pour le quinzième volume de nos *Annales du Théâtre et de la Musique*, sa ravissante étude sur le *Théâtre au Cercle*, que l'idée vint à Meilhac de composer la pièce que, sous le titre de *Ma cousine*, le Tout-

1. DISTRIBUTION. — Champcourtier, M. *Numès*. — Gaston, M. *Louis Gauthier*. — Raoul, baron d'Arnay-la-Hutte, M. *Numa*. — Un domestique, M. *Paul Robert*. — Riquette, Mme *Réjane*. — Mme Berlandet, Mme *Grassot*. — Clotilde, Mlle *Thomassin*. — Victorine Champcourtier, Mlle *Avril*. — Rosalie, Mlle *Morlet*.

2. DISTRIBUTION. — Le colonel Montcornet, M. *Maury*. — Hugues de Plessis-Fronsac, M. *Demanne*. — Léonidas, M. *Leubas*. — Antoine, M. *Coquillon*. — Charlotte de Fronsac, Mme *Archainbaud*. — Mme de Mélusay, Mlle *Crozet*. — Julie, Mlle *Morlet*.

Paris des premières acclamait le 29 octobre 1890, et qu'applaudissait de longs jours le public des Variétés. On pense si nous sommes heureux et fiers d'avoir ainsi valu à nos chers contemporains l'une des œuvres les plus fines et les plus délicates qui soient jamais sorties de la plume de Henri Meilhac. O l'exquise fantaisie ! O la bonne soirée passée à voir jouer cette comédie vraiment amusante, vraiment « parisienne », remplie d'observation, bourrée d'esprit, qui devait retrouver, chaussée d'Antin, un joli regain de son succès d'autrefois, au boulevard Montmartre ! On a souvent parlé du naturalisme : le voilà, le vrai naturalisme, gai et charmant, celui-là, prenant sur le vif les types que nous coudoyons tous les jours, et les rendant à souhait pour notre plaisir à tous. Qu'y a-t-il de plus vrais, de plus vivants, de plus « vécus » que les personnages de *Ma cousine ?* Nous les avons tous vus ; nous les revoyons, peut-être un peu plus spirituels qu'ils ne sont en réalité, mais si frappants de vérité ! « Comme c'est cela ! » disions-nous, ce soir encore, en applaudissant Riquette, l'adorable Riquette ; son cher Gaston ; son auteur-homme du monde, Etienne Champcourtier ; sa « chère amie » Victorine et le petit baron d'Arnay-la-Hutte... Quand, plus tard, on écrira l'histoire du théâtre à la fin du XIXe siècle, on racontera qu'un auteur dramatique et qu'une comédienne se rencontrèrent un jour, qu'ils se plurent et qu'ils se marièrent « artistiquement » — de telle sorte qu'on pût dire que Meilhac avait déniché, dans Réjane, son idéale interprète, comme Réjane

avait trouvé, dans Meilhac, l'auteur qui, la comprenant à merveille, écrivit pour elle une suite de rôles : Riquette, de *Ma cousine*, après Mme Colineau, de *Décoré* — tous plus charmants les uns que les autres. Ce que c'est, pourtant, que de s'entendre ! Ce n'est pas assez de dire qu'au retour d'une grande tournée européenne dont elle nous a gaiement conté quelques curieux épisodes, Réjane a joué dans la perfection le rôle de Riquette : c'est Riquette elle-même. A l'origine, la délicieuse comédienne était secondée d'une façon admirable par Baron, monumentalement comique dans l'auteur-homme du monde ; par Raymond, qui avait très légèrement esquissé le type du baron d'Arnay-la-Hutte ; par Cooper, tout à fait à son aise dans le bout de rôle de Gaston, le gentil ami de Riquette ; par la belle Lender, excellente dans Mme Champcourtier ; par Mme Crosnier, une Mme Berlandet croquée d'après nature. Si M. Numa (commençons par la critique) nous a paru manquer de toute distinction et de toute fantaisie, et si Mlle Avril nous a fait vivement regretter Mlle Lender, l'élégante Olga de la *Layette*, M. Numès, apporte, dans le rôle de Champcourtier, une part de vérité que n'y mettait point Baron, le roi des bouffons ; Mlle Thomassin donne de la vie et des nerfs au personnage de Clotilde que la pauvre Crouzet jouait comme une jolie petite femme de chambre, et Mme Daynes-Grassot est absolument impayable en manucure à tout faire...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Georgette Lemeunier	4	»	61
**Le Lys rouge*, pièce	5	25 févr.	32
**Madame de la Valette*, pièce	5	30 mars	66
Amoureuse, comédie	3	1er juin	3
Madame Blanchard, comédie	1	»	3
Zaza, comédie	5	4 juin	4
**La Bonne Hôtesse*, comédie	3	28 sept.	21
Belle-Maman, comédie	3	19 octob.	52
Rose d'automne, comédie	1	»	52
**Le Faubourg*, comédie	4	23 nov.	30
Ma Cousine, comédie	3	30 déc.	2
1807, comédie	1	»	2

THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

Mme Sarah Bernhardt a éprouvé le besoin de se loger plus grandement. La salle qui fut naguère l'Opéra-Comique et le Théâtre des Nations était libre; l'illustre artiste s'est promptement arrangée avec la Ville, qui la lui a louée un bon prix; puis, en attendant qu'on y fasse, au cours de l'été, les travaux de réparations nécessaires, elle s'y est bravement installée. Par ce qu'elle a fait sur la petite scène de la Renaissance, on juge de ce qu'elle pourra tenter sur le théâtre, infiniment plus vaste, de la place du Châtelet. Il lui appartient de réagir contre le mauvais renom d'une salle dont l'exploitation ne fut pas toujours heureuse : elle seule peut ramener la prospérité où tant d'autres ont succombé, et ceci, grâce à son incomparable talent, à ses qualités incontestables de metteuse en scène, à son goût artistique comme à l'immense renommée qui l'accompagne dans le monde entier. C'est, à défaut d'une œuvre nouvelle, la *Tosca*, de M. Victo-

1. Directrice : Mme Sarah Bernhardt ; Administrateur : M. Geoffroy ; Secrétaire général : M. Duberry.

rien Sardou[1], qui, le 21 janvier, faisait les frais de la soirée d'ouverture, et l'on ne pouvait en réalité, mieux choisir. La *Tosca* n'a-t-elle point été jouée deux cents fois à la Porte Saint-Martin? N'a-t-elle pas fait le tour du monde, portée par l'incomparable comédienne qui la créa il y a de cela douze ans? La *Tosca* put être vertement critiquée à son origine; elle a, du moins, ce mérite qu'elle contient un rôle fait pour Mme Sarah Bernhardt, où l'on voit que l'auteur connaissait à fond la nature et le tempérament de cette artiste géniale. Admirable de passion, de nervosité, de pathétique, Mme Sarah Bernhardt était, autrefois, on ne peut mieux secondée par MM. Berton et Dumény. Le premier nous offrait une physionomie saillante et vraiment typique de l'odieux policier Scarpia, ce cruel à froid. M. Dumény donnait la réplique à Mme Sarah Bernhardt avec une aisance, une promptitude, un naturel qui, dans un drame aussi noir, avaient un rare mérite. Sans réussir à faire oublier leurs prédécesseurs, MM. André Calmettes et Magnier valent d'être loués : celui-ci pour sa chaleur et son émotion dramatique; celui-là, pour sa cinglante sécheresse et sa flegmatique férocité.

5 FÉVRIER. — A cinq heures, premier samedi

---

1. DISTRIBUTION. — Floria Tosca, Mme *Sarah Bernhardt.* — Le baron Scarpia, M. *André Calmettes.* — Mario Cavaradossi, M. *Magnier.* — Cesare Angelotti, M. *Laroche.* — Le marquis Attavanti, M. *Chameroy.* — Le vicomte de Trévilhac, M. *Scheler.* — Trivulce, M. *Colas.* — Spoletta, M. *Ripert.* — Eusèbe, M. *Lacroix.* — Schiaronne, M. *Piron.* — Paisiello, M. *Montvallier.* — Le procureur, M. *Jean Dara.* — Cecchо, M. *Stebler.* — Un sergent, M. *Cauroy.* — Colometti, M. *Charpenel.* — La reine Marie-Caroline, Mlle *Saryta.* — Gennarino, Mlle *Seylor.* — La princesse Orlonia, Mlle *Boulanger.* — Luciana, Mlle *Marie Royer.*

populaire de poésie ancienne et moderne, avec le concours de Mmes Sarah Bernhardt, Thomsen, Blanche Dufrène, Marcilly, et de MM. Calmettes, Laroche, Magnier et Brémont.

11 FÉVRIER. — Deuxième samedi populaire. Au programme : des poésies de Pierre de Ronsard, Mme Deshoulières, Théophile Gautier, Sully-Prudhomme, François Coppée, Leconte de Lisle, Soumet, Alphonse Daudet, Verlaine, Saint-Paul, Gustave Kahn, Ephraïm Mikhael et Maurice Bernhardt, dites par MM. Darmont, Magnier, Brémont, de Max, Brulé, et Mmes Sarah Bernhardt, Blanche Dufrène, Thomsen, Martinoff, Seylor.

Le succès de ces samedis populaires dépassait toutes les prévisions, et l'on refusait, chaque fois, un grand nombre d'auditeurs. Le 18 février, on entendait Mme Sarah Bernhardt dans des poésies de Stéphane Mallarmé et dans la *Nuit de mai*, d'Alfred de Musset, avec M. de Max ; une jeune femme, fort connue dans le monde du théâtre, débutait, ce jour-là, sous le nom de Feydine. Puis, *Phèdre* reparaissait en matinée, précédée d'une conférence de M. Francisque Sarcey.

Le 8 mars, l'illustre tragédienne qui présidait aux destinées de l'ancien Théâtre des Nations, remettait à la scène *Dalila*[1], un drame énergique et passionnel d'Octave Feuillet. Créée au Vaudeville, le 29 mai 1857, puis, reprise avec un certain éclat au

1. DISTRIBUTION. — Sertorius, M. *Brémont*. — André Roswein, M. *Pierre Magnier*. — Carnioli, M. *Ch. Lenormant*. — De Sora, M. *J. Dara*. — Kalisch, M. *Charles Krauss*. — Un domestique, M. *Dupuis*. — Stéphane, M. *Caillère*. — Léonora, Mme *Sarah Bernhardt*. — Marthe, Mlle *Thomsen*. — Giulia, Mlle *Marguerite Labady*. — Marietta,

Théâtre Français le 28 mars 1870 « par les comédiens ordinaires de l'Empereur », cette œuvre, que, dans le domaine de la psychologie, je pourrais qualifier de « pièce à panache », avait brillamment réussi. En dehors d'une interprétation exceptionnelle, telle que, jadis, au Vaudeville, Lafontaine, Félix, Parade et Mlle Fargueil, et à la Comédie-Française, Fred. Febvre, Bressant, Lafontaine (ayant, cette fois, échangé le rôle du jeune premier contre celui du père noble), et Mmes Favart et Croizette — en dehors, dis-je, de ces protagonistes distingués, le drame offrait des ressources d'amour jeune, de passion cruelle, avec un parfum d'aventures, qui faisait songer, à quelque drame de « cape et épée », du grand maître Alexandre Dumas. Ces qualités sont restées les mêmes, et le souci apparaît, chez la nouvelle direction, d'avoir tenté de les mettre soigneusement en relief, tant par la couleur des décors que par le jeu brillant et convaincu des acteurs, — de façon que le public soit pris, intéressé, ému, charmé, sans avoir le temps d'apercevoir les rides du sujet et sans prendre garde si les cheveux fins et soyeux qui brodaient le dialogue le font apparaître aujourd'hui comme lamé d'argent. Le sujet ne manque pas de grandeur : il est dans toutes les mémoires, car ceux qui n'ont pas vu *Dalila* à la scène, ont pu

---

Mlle *Marie Royer*. — Lady Wilson, Mlle *Martinoff*. — Gertrude, Mlle *Chanoz*. — Une soubrette, Mlle *Debay*.

On commençait par *Patron Bénic*, scènes de la vie maritime, en un acte, par G. de Wailly, avec la distribution que voici :

Bénic, M. *Chameroy*. — Méliot, M. *Laroche*. — Marie, Mme *Renée de Pontry*. — Etienne, Mlle *Seylor*.

la lire dans le livre. Il met aux prises l'art avec la passion. L'une étrangle l'autre. Et dans ce choc douloureux, cette lutte brutale, l'amour chaste et doux, la Fiancée, celle qui plus tard fera le foyer honnête, l'existence simple, l'avenir fécond, meurt comme une fleur fauchée. André Roswein, compositeur de génie, est remarqué, depuis ses débuts à l'Opéra de Naples, par Léonora, princesse Falconieri, puis enlevé « par un coup de main de courtisane ». Il oublie auprès d'elle les serments qu'il a faits à Marthe, la fille de son professeur Sertorius. Quand il se reprend, averti par le chevalier Carnioli, sorte de Mécène qui le protège et lui dessille les yeux en lui révélant la sécheresse du cœur et l'infamie de sa maîtresse — elle le trompe pour un ténor — il est trop tard !... Avant de retourner vers sa fiancée, il veut châtier Léonora ; mais il ne rencontre sur la route où elle doit passer que le vieux Sertorius emmenant en Allemagne la dépouille de sa fille morte de douleur. Il a suffi, comme dit Carnioli, d'un de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine : Omphale, Circé, Dalila, funestes magiciennes... Comme Samson, privé de sa chevelure, André Roswein, en qui est mort le génie naissant, n'a plus la force de crier ni de vivre. Le *Lys rouge*, la pièce de M. Anatole France, que nous applaudissions naguère au Vaudeville, procède directement de *Dalila* et c'est une curiosité de voir en des œuvres similaires les deux plus grandes actrices dramatiques modernes, Sarah Bernhardt et Réjane. C'est la même étude de sentiments compliqués dans des âmes d'artistes, et

aussi la même jalousie rétrospective pour le ou les amants auxquels se sont livrées les deux héroïnes. Mais, outre l'infinité de nuances psychologiques, qui rendent l'œuvre de M. Anatole France supérieure en délicate philosophie à celle d'Octave Feuillet, le *Lys rouge* nous présente une amante sincère qui, par le sacrifice qu'elle fait de tout elle-même, se fait pardonner son inconsciente sensualité. Dalila est la femme fatale qui joue avec le cœur des autres parce qu'elle n'en a point, et qui suit sa route, indifférente aux ruines qu'autour d'elle elle crée. Mme Sarah Bernhardt rend délicieusement cette gravure à la pointe sèche. Elle a des câlineries calculées, des cruautés mièvres, des roueries déguisées, d'hypocrites élans de passion qui la rendent redoutable. A côté d'elle, M. Magnier est d'une tendresse profonde. Il souffre admirablement du mal d'aimer, et joue vibrant : je le vois très bien dans l'emploi des Mélingue. M. Lenormant, dans le personnage de Carnioli, montre une louable ardeur ; M. Brémont est très digne, sous les traits de Sertorius, et c'est avec intention, que j'ai gardé pour la fin Mlle Thomsen, si charmante, si émouvante, dans le rôle de Marthe. Le reste de la troupe est d'ensemble excellent, et au point de vue de la mise en scène, la pièce est montée, y compris une jolie musique de M. Raynaldo Hahn, avec le goût que met Mme Sarah Bernhardt à tout ce qu'elle touche.

25 MARS. — Reprise de la *Samaritaine*, évangile en trois tableaux, de M. Edmond Rostand,

musique de M. Gabriel Pierné[1], dont, le 7 avril, on fêtait la 50e représentation[2].

9 AVRIL. — La *Dame aux camélias*, qui n'avait pas encore été représentée sur cette scène, obtenait, devant un nouveau public, son triomphe des plus beaux jours, et Mme Sarah Bernhardt, l'admirable Marguerite Gautier que l'on sait, était l'objet d'une véritable ovation. A côté de la grande artiste, M. Magnier était un chaleureux Armand Duval.

29 AVRIL. — Samedi populaire de poésie ancienne et moderne. A côté de Mme Sarah Bernhardt qui disait des poèmes de Théodore de Banville et de Mme Rosemonde Gérard (Mme Edmond Rostand), Mme Héglon, de l'Opéra, chantait *Par les Chemins de France*, trois lieds mis en musique par M. Xavier Leroux, et M. Lucien Guitry, du Vaudeville, disait des « Histoires naturelles » de M. Jules Renard. La dernière matinée du samedi avait lieu le

---

1. DISTRIBUTION. — Photine, Mme *Sarah Bernhardt*. — Jésus, M. *Brémont*. — Le Centurion, M. *Laroche*. — Un Samaritain, M. *Chameroy* — Pierre, M. *Luguet*. — Azriel, M. *Deneubourg*. — Un marchand, M. *Lacroix*. — Le prêtre, M. *Ripert*. — Un Samaritain, M. *Teste*. — Un Samaritain, M. *Colas*. — Jean, M. *André Gresly*. — L'homme, M. *Max Barbier*.

Les Samaritains : MM. *Séheler*, *Jean Dara* et *Charpenel*.

Les trois ombres : MM. *Laroche*, *Teste* et *Jahan*.

Les femmes : Mmes *Saryta*, *Boulanger*, *Marguerite Labady*, *Berthilde*, *Conti*, *Marie Boyer*, *Martinoff* et *O. Redzé*.

Les autres rôles par MM. *Laurent*, *Adam*, *Dupuy* et *Cauroy*.

2. Particularité intéressante à constater, cette œuvre, écrite pour une date spéciale et pour un nombre restreint de soirées, a dû chaque fois, poussée par la faveur du public, doubler le chiffre prévu, atteignant ainsi en trois semaines saintes ses cinquante représentations, avec le joli total de recettes de 305.000 francs. Ceci, bien entendu, sans tenir compte des représentations données par Mme Sarah Bernhardt à Bruxelles et à Marseille.

6 mai, avec le concours de Mme Héglon, de l'Opéra, qui chantait trois nouveaux Lieds de France, musique de M. Xavier Leroux ; de Mme Sarah Bernarhdt, de M. Coquelin aîné et des principaux artistes du théâtre dans des poésies de Victor Hugo, Th. Gautier, Banville, A. Silvestre, Baudelaire, Coolus, etc.

20 MAI. — Première représentation de la *Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemarck*, drame en quinze tableaux, de William Shakespeare, traduction en prose de MM. Eugène Morand et Marcel Schwob [1]. — Que dire encore sur *Hamlet* qui n'ait point été dit déjà et bien dit ? Il nous semble qu'un écrivain théâtral qui se respecte ne saurait, sans être exposé à se couvrir de ridicule,

---

1. DISTRIBUTION. — Hamlet, Mme *Sarah Bernhardt*. — Le roi, M. *Brémont*. — Laerte, M. *Magnier*. — Polonius, M. *Chameroy*. — Horatio, M. *Deneubourg*. — Le spectre, M. *Ripert*. — 1er fossoyeur, M. *Schutz*. — 2e fossoyeur, M. *Lacroix*. — Le Roi comédien, M. *Teste*. — Osric, M. *Scheler*. — Francesco, M. *Cauroy*. — Ophelie, Mlle *Marthe Mellot*. — La reine Gertrude, Mlle *Marcya*. — La Reine comédienne, Mlle *Boulanger*.

L'adaptation d'*Hamlet* à la scène française avait souvent tenté les écrivains dramatiques, et sur le sujet que MM. Morand et Schwob venaient de traiter eux aussi avec tant de bonheur, on pouvait relever au catalogue de la Société des Auteurs :

Une tragédie en cinq actes, de Ducis (Théâtre-Français, 1769) ;

Une tragédie en cinq actes, de Dumas et Vacquerie ;

Un drame en cinq actes, de Dumas, Meurice, et Maquet (Théâtre Historique, 1847) ;

Une pièce en trois actes d'Henri (?) ;

Un vaudeville (!) en un acte, de Scribe ;

L'opéra en cinq actes d'Ambroise Thomas, Jules Barbier et Michel Carré (1868) ;

Un drame en cinq actes, de Charles Samson et Lucien Cressonnois (Porte-Saint-Martin, 1886), où Mme Sarah Bernhardt avait le rôle d'Ophélie ;

Un opéra en cinq actes, de Garat et Hignard (Grand-Théâtre de Nantes, 1888).

entreprendre de discussion sur l'œuvre de Shakespeare. Aussi ne nous occuperons-nous, si vous le voulez bien, que de la manière dont il est rendu, au théâtre Sarah Bernhardt, par Sarah Bernhardt elle-même. Gœthe, dans *Wilhem Meister*, a fait de ce caractère complexe une savante analyse que doivent lire et méditer tous les interprètes du rôle, et le jeu de Mme Sarah Bernhardt nous prouve que la grande artiste s'est pénétrée de ces pages d'une si haute critique. Hamlet est un jeune prince à qui tout souriait, une belle âme ouverte à tous les beaux sentiments, une nature poétique et tendre qu'effraye l'action. Et tout à coup un spectre — le spectre de son père — lui impose une responsabilité terrible. Il doit venger ce noble roi, traîtreusement assassiné, tuer l'usurpateur Claudius, dont sa mère est complice, reconquérir son trône, et, en attendant l'occasion favorable, cacher ses projets, défendre sa vie qu'on ne respecterait pas plus que celle de son père. A partir de ce moment, il ne s'appartient plus, il donne congé à l'amour, repousse Ophélie. Dévoué à une hécatombe, juge et bourreau, il n'a plus le droit d'enchaîner une femme à son sort. Peu à peu, la folie, qu'il jouait d'abord, devient parfois réelle. Ce n'est qu'à grand peine qu'il rentre en possession de son bon sens... Une anxiété terrible l'agite. Ce spectre armé vient-il du ciel ou de l'enfer ? N'est-ce pas le démon qui le tente et pousse sa mélancolie au meurtre ? Avant d'agir, il essaye une épreuve suprême. Il veut faire avouer son crime au meurtrier en le lui présentant sous la forme d'une tragédie. A la suite de cette

scène, où l'assassin effaré, sentant l'ombre de l'enfer l'envelopper, s'écrie en s'enfuyant « Des flambeaux ! des flambeaux ! » sa conviction est faite. Mais combien d'irrésolutions encore ! Comme il lui en coûte de passer de la pensée à l'action ! Au cimetière, avec son ami Horatio, il écoute les lazzi des fossoyeurs, il philosophe sur le crâne du pauvre Yorick, il se collette, au bord de la fosse d'Ophélie, avec l'emphatique douleur de Laërte, et sa vengeance, si longtemps méditée, n'arrive que par hasard dans l'assaut d'armes où le frère d'Ophélie le blesse d'un fleuret empoisonné qu'il lui arrache à son tour pour le plonger au cœur de Claudius. Quant à la reine, elle meurt pour avoir bu par mégarde la coupe préparée pour son fils, au cas où Laërte aurait manqué son coup. L'ombre du vieux roi doit être satisfaite. Le théâtre est jonché de cadavres, comme un champ de bataille. Cette vengeance incertaine, que la volonté ne dirige pas, a fait en chemin bien des victimes : Polonius, piqué comme un rat derrière la tapisserie ; la pauvre Ophélie, folle et noyée ; Laërte, la reine et Hamlet lui-même — avant d'arriver à Claudius ! Très littéraire, la traduction de MM. Eugène Morand et Marcel Schwob est aussi très littérale. L'impression du public de la première a été qu'on en avait trop laissé — si même on n'en avait point remis !... Mais en supposant que vous ne soyez point au nombre de ceux qui admettent Shakespeare « en bloc », vous vous rendrez compte du puissant intérêt d'une tentative aussi nouvelle et aussi curieuse. Et il fallait voir

ce qu'après le Lorenzaccio de Musset, où elle fut si remarquable, Sarah Bernhardt avait su faire du prince de Danemarck : plus violent peut-être et plus nerveux que mélancolique et rêveur, mais d'une nervosité et d'une violence qui forcent l'attention et entraînent l'admiration... Je crois que jamais la scène des comédiens n'avait été jouée de la sorte. Dans le triomphe de la grande artiste, il fallait comprendre la façon dont luxueusement elle avait monté l'œuvre shakespearienne — c'étaient des merveilles de décoration que la terrasse d'Elseneur et le tableau du cimetière — et dont elle s'était elle-même entourée. Nous nous contenterons de citer MM. Brémont, dans le roi; Magnier, dans Laërte; Deneubourg, dans Horatio, et nous mettrons tout à fait hors pair M[lle] Marthe Mellot, qui, dans la blonde Ophélie, jouait et chantait à ravir ses scènes d'amour et de folie [1].

Le Théâtre Sarah Bernhardt était resté fermé pendant six mois. Le 16 décembre, il rouvrait avec

---

1. Le 4 juin, M[me] Sarah Bernhardt, sacrifiant d'un cœur léger la jolie recette de 10.000 francs, offrait une représentation gratuite d'*Hamlet* à l'Association générale des Etudiants, qui disposait de toutes les places de la salle — les bureaux n'ouvrant pas. La salle, très enthousiaste, faisait à la grande tragédienne une suite d'ovations et de « bans » continuels.

Le 7 juin, M[me] Sarah Bernhardt « et sa compagnie » partaient pour Londres, où elle devait, dès le lendemain, commencer la série de ses représentations. Avant son départ, elle avait reçu des offres très brillantes pour jouer le 29 *Hamlet*, en matinée, à Stratfort-sur-Avon. C'est, on le sait, à Stratfort-sur-Avon qu'est né Shakespeare. On a élevé dans cette ville un théâtre merveilleusement aménagé, en mémoire du grand dramaturge anglais. M[me] Sarah Bernhardt sera la première artiste française qui aura joué sur ce théâtre, et avec quel énorme succès, nous n'avons pas besoin de le dire !...

Hamlet [1], qui, au mois de mai précédent, réalisait de si belles recettes. Nous venons de voir comment la grande artiste avait réalisé ce tour de force de nous présenter en travesti ce rôle si difficile, si complexe, où s'étaient parfois brisés les efforts des plus solides comédiens, et comme, toujours si fine, si originale, elle avait magistralement joué, entre autres parties, l'acte des comédiens dont elle avait fait une des choses les plus dramatiques qui se puissent voir, la scène du cimetière, où elle disait de si émouvante façon le couplet à Yorick, et la scène du duel final où ses poses et ses accents étaient souverainement tragiques. Il faisait terriblement froid, dans la salle, délicieusement restaurée, que nous a rendue, avec le goût qu'on lui connaît, l'infatigable directrice [2]. Or, personne ne prenait garde à la température quand se trouvait en scène — autant dire : tout le temps — l'incomparable Hamlet que l'on sait.

---

1. La distribution d'*Hamlet* était la même que celle du mois de juin précédent. Seuls, M. André Calmettes remplaçait M. Brémont dans le rôle du roi, et Mlle Blanche Dufrène avait succédé à Mlle Mellot dans Ophélie.

2. Cette salle, dont la décoration est toute claire, est devenue l'une des plus élégantes de Paris. La seule installation de l'éclairage a coûté le joli chiffre de 70.000 francs. Le foyer du public était orné de dix panneaux représentant les principaux rôles interprétés par la grande artiste. Ces panneaux avaient été exécutés par MM. G. Clairin, Besnard, Mucha, Lucas et Mlle Louise Abbéma.

La lecture aux artistes de l'*Aiglon*, avait lieu le lendemain et produisait une profonde sensation. La pièce de Rostand entrait immédiatement en répétition ; sa représentation et son succès appartiennent à l'année suivante.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Tosca, drame	5 a. 6 t.	21 janv.	57
Dalila, drame	5	8 mars	12
Patron Bénic, comédie	1	15 mars	5
La Samaritaine, évangile	3 tabl.	25 mars	19
La Dame aux Camélias, pièce	5	9 avril	51 [1]
**Hamlet*, drame	15 tabl.	20 mai	32

1. Dans ce chiffre de 51, nous comprenons dix représentations données, au début de l'année, sur la scène de la Renaissance.

THÉATRE LYRIQUE

DE LA RENAISSANCE[1]

Au mois de février 1899, on apprenait que MM. Milliaud frères, bien connus déjà par d'intelligents essais de campagnes musicales, précédemment tentés à la Porte Saint-Martin et aux Variétés, venaient d'acquérir, de Mme Sarah Bernhardt, le droit au bail de la Renaissance et que, sans plus attendre, ils allaient fonder dans cette élégante salle, le Théâtre lyrique demandé par tous.

6 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Enfant prodigue*, pantomime en trois actes, de M. Michel Carré, musique de M. André Wormser[2]. — Ce fut un véritable régal pour les

---

1. Directeurs : MM. Milliaud frères ; Secrétaire général : M. Edmond Stoullig.

2. DISTRIBUTION. — Pierrot père, M. *Duquesne*. — Le baron, M. *Gouget*. — Le nègre, M. *M. Clément*. — Pierrot fils, Mlle *Félicia Mallet*. — Mme Pierrot, Mme *Marie Magnier*. — Phrynette, Mlle *Dieterle*.

A la fin de la saison, les rôles de Pierrot père et de Phrynette, furent repris par M. Bouyer et par Mlle Manette Simonet.

amateurs de spectacles délicats que cette reprise de l'*Enfant prodigue*, si heureusement imaginée par les frères Milliaud pour inaugurer leur Théâtre Lyrique de la Renaissance. On sait quelle exquise musique a écrite M. André Wormser sur l'émouvant scénario de M. Michel Carré. On sait aussi avec quelle merveilleuse expression mimique — le grand art, ni plus ni moins — Mlle Félicia Mallet interprète Pierrot fils. Les rôles des deux vieux étaient excellemment tenus par Mme Marie Magnier, aussi parfaite en maman Pierrot qu'elle l'avait été naguère, aux Variétés, dans « tante Véronique » du *Voyage autour du Code*, et par M. Duquesne, le Napoléon de la veille, d'une bonhomie charmante en papa Pierrot. M. Gouget était toujours un amusant baron, et il était impossible de se montrer plus jolie, plus gracieuse et plus spirituelle que Mlle Diéterle, sous les traits de cette petite « rosse » de Phrynette.

10 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Obéron*, opéra fantastique en quatre actes et neuf tableaux, adaptation lyrique de M. L.-V. Durdilly, poème de M. Michel Carré, musique de Weber[1]. — Pour inaugurer officiellement, cette

---

Quelques jours après, l'*Enfant prodigue* était précédé de *Le Bouffe et le Tailleur*, opéra-comique en un acte, de P. Villiers et Armand Gouffé, musique de Gaveaux, jouée par M. *Villars* (Cavatini), M. *Boursier* (Bénini), M. *Bourgeois* (Barbeau), Mlle *H. Magnan* (Célestine).

1. DISTRIBUTION. — Huon, M. *Delaquerrière*. — Obéron, M. *R. Régis*. — Chérasmin, M. *Chalmin*. — Almanzor, M. *Sureau-Bellet*. — Goulgouli, M. *Boursier*. — Le Calife, M. *Ryter*. — Abdallah, M. *Woll*. — Le prince Babekan, M. *Harwill*. — Rezzia, Mlle *Martini*. — Fatime, Mlle *Lebey*. — Puck, Mme *Marty*. — Roxane, Mlle *Chantal-Lovel*. — Droll, Mlle *Lesne*. — Titania Mme *de Kaaz*.

fois, le Théâtre Lyrique en la coquette salle de la Renaissance, et en attendant les nouveautés, les deux très intelligents et très actifs directeurs nous rendaient, fort joliment montée au point de vue décoratif, cette partition étincelante et chevaleresque d'*Obéron*, l'un des chefs-d'œuvre de Weber et l'une des merveilles de l'art moderne. Il y avait quelque audace de la part des frères Milliaud — mais ces messieurs ne connaissaient point d'obstacles — à effectuer semblable reprise : l'œuvre poétique et charmante est aussi l'une des plus horriblement difficiles qui soient au point de vue de l'exécution. Le système vocal dans lequel est écrit cet admirable *Obéron*, exige des interprètes exercés, avec une intrépidité rare, à triompher des difficultés les plus scabreuses de leur art. Exclusivement préoccupé de donner à sa pensée le relief, la couleur et l'énergie conformes au sentiment qu'il a voulu exprimer, au caractère et à la situation du personnage en scène, Weber ne tient aucun compte de ce qui était autrefois l'unique souci du compositeur, c'est-à dire du mécanisme vocal. Il exigera d'un même chanteur, quelquefois dans le même morceau, un organe exceptionnellement robuste et flexible, un son de cloche, un appel de trompette et un frôle-

---

Au deuxième tableau : *l'Invitation à la Valse*, de Weber, par le corps de ballet (Mmes *Flemma* et *Zaccone*, premières danseuses).

Le 27 avril, le rôle de Huon était chanté par M. Emmanuel Lafarge. L'excellent artiste, qui créa à Rouen le *Samson* de Saint-Saëns et se fit applaudir, entre autres rôles, dans *Siegfried*, de Wagner, à la Monnaie de Bruxelles, et dans Enée, des *Troyens*, à l'Opéra-Comique, n'avait pas été entendu à Paris depuis deux ans, c'est-à-dire depuis qu'il chanta à l'Opéra Siegmund, de la *Walkyrie*.

ment d'ailes. C'est ainsi que, pour chanter les deux parties de l'air si beau de Huon, il faudrait deux ténors : un ténor de force pour dire la fanfare vocale : « Jamais mon cœur ne connut la peur », et un ténor de grâce pour rendre le charme du *cantabile :* « O belle inconnue ! » On en peut dire autant des difficultés que présente le rôle de Rezzia dans l'interprétation de deux morceaux écrits : l'un dans le style léger, l'autre dans le style dramatique. La voix de la cantatrice doit caresser en quelque sorte les sonorités éoliennes de la harpe pour rendre, en se jouant, les vocalises en *ut*, qui forment comme une broderie de dentelles autour du motif si original du chœur exécuté dans le théâtre ; puis, cette voix à laquelle le musicien vient de demander les grâces et les flexibilités qui constituent l'art accompli de la virtuose, est condamnée, à l'acte suivant, à s'enfler, au point d'éclater, à l'unisson de la tempête de l'orchestre qu'elle doit dominer dans l'air sublime et meurtrier de Rezzia, qu'on appelle l'Invocation à l'Océan. Ce n'est pas pour un gosier en chair et en muscles, mais pour un larynx forgé dans l'acier le mieux trempé que sont écrites les plaintes de l'amour au désespoir de la fille du calife Haroun-al-Raschid. MM. Milliaud ont demandé à tous les échos la Rezzia idéale, et les échos ne leur ayant pas répondu, c'est Mlle Martini — la remarquable Sieglinde de la *Walkyrie* de Bruxelles — qui a bien voulu se charger de mettre sur pied en quelques jours ce rôle écrasant. Il ne l'a point écrasée : quel plus bel éloge pouvons-nous faire de la vaillante artiste ? Elle a du charme,

et aussi le feu sacré, et quand elle sera en pleine possession d'un rôle appris si rapidement, le succès qu'elle a obtenu le premier soir en sera doublé. A côté de M[lle] Martini, et sous les traits de Fatime, la gentille suivante de la princesse Rezzia, s'est révélée dans l'art sérieux, M[lle] Lebey, montrant une jolie petite voix, bien timbrée et bien conduite. C'est à M[me] G. Marty, fréquemment applaudie dans les concerts, qu'est dévolue la partie de Puck : elle en a dit le poème avec une rare intelligence et en a fait valoir en artiste consommée l'adorable musique. M. Chalmin s'est acquitté du rôle de l'écuyer gascon Schérasmin en fin comédien et en chanteur de la bonne école. Puis, à la façon simple et large avec laquelle il a posé les quelques récitatifs d'Obéron, M. Régis a prouvé qu'il était capable d'une tâche plus importante. Mais le triomphe de la soirée a été — incontestable et incontesté — pour les chœurs, excellents, et pour le superbe orchestre, si heureusement réuni et si magistralement dirigé par M. Jules Danbé. Une pure merveille que la délicieuse musique de Weber exécutée de la sorte !...

Cependant, les avisés directeurs ne s'endormaient pas sur leur artistique succès d'*Obéron*, et nous donnaient, après le poétique opéra de Weber, le toujours jeune *Barbier*, de Rossini[1]. Interprétation *di primo cartello*. Où trouver un Figaro de

---

1. DISTRIBUTION. — Le comte Almaviva, M. *Degenne*. — Figaro, M. *Soulacroix*. — Bartholo, M. *Chalmin*. — Don Basile, M. *Sureau-Bellet*. — Pédrille, M. *Théry*. — Un notaire, M. *Woll*. — Un officier, M. *Noël*. — Rosine, M[lle] *Parentani*. — Marceline, M[me] *Léonie Richard*.

plus de verve, de plus de sûreté et de voix plus généreuse que Soulacroix, l'idole du public, une Rosine vocalisant avec plus d'agilité et de facilité que Mlle Parentani, vrai rossignol, un orchestre, enfin, plus joliment stylé à la célèbre musique que celui de M. Danbé? Pareille exécution ne pouvait manquer d'attirer la foule, et c'est devant une salle plus que comble, que triomphaient Soulacroix et Mlle Parentani, fort heureusement secondés par M. Degenne-Almaviva, qui rendait de façon excellente la scène d'ivresse du second acte, par M. Sureau-Bellet, un très amusant Basile, et par M. Géraizer, remplaçant adroitement, dans Bartholo, M. Chalmin subitement indisposé. Avec le *Barbier de Séville*, le Théâtre lyrique de la Renaissance avait, désormais, ses lendemains assurés : c'est l'ère des grosses recettes...

9 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Martha*, opéra en quatre actes et six tableaux, paroles de Saint-Georges et Crevel de Charlemagne, musique de Flotow [1], — Excellente reprise. Nous ne connaissons guère de plus heureuse destinée que celle de l'œuvre de Flotow. Après s'être primitivement donnée à l'Opéra, sous le nom de *Lady Henriette*, *Martha* fut traduite en allemand, de là en italien, et aujourd'hui l'ancien ballet est devenu un opéra français. Partout *Martha* a eu la même faveur ; ce poème aimable, cette musique charmante n'ont pas rencontré un contradicteur ; les

1. DISTRIBUTION. — Lyonel, M. *Leprestre*. — Plumkett, riche fermier, M. *Soulacroix*. — Lord Tristan de Miklefort, M. *Bourgeois*. — Un juge, M. *Théry*. — Martha, Mlle *Parentani*. — Nancy, Mme *G. Marty*.

difficiles se sont laissé désarmer; le public ordinaire n'a eu qu'à être ravi. Cette gentille voyageuse est de si bonne composition et de si belle humeur, son sourire est à la fois si bien parisien, viennois et napolitain ! Si vous êtes tenté de trouver que cette musique cosmopolite tourne un peu au vaudeville, à l'opérette et à la rengaine mélodique, cherchez, dans les partitions solennelles quelque chose de plus fin et de plus savant que le quatuor du *Rouet*, si joliment interprété par Mmes Parentani et Marty, par MM. Leprestre et Soulacroix qu'on voulait le bisser, comme on a presque tout bissé, du reste, en cette triomphante représentation. Mlle Parentani est très digne de recueillir la succession des Patti et des Nilsson, que, seuls, les « anciens » ont applaudies jadis, dans *Martha*. On lui reprocherait seulement un peu trop de langueur vocale; elle laisse mourir les notes comme on laisse mourir les vibrations d'un cristal; c'est un murmure qui vaut peut-être le chant, mais la musique de *Martha* est trop précise pour cette façon toute poétique de poser le son; il faudrait un accompagnement de harpe éolienne, et les directeurs du Théâtre Lyrique de la Renaissance n'en possèdent pas dans l'excellent orchestre que dirige si habilement M. Jules Danbé. Avec Mlle Parentani, qui a été des plus fêtées, les honneurs de la soirée ont été pour le ténor Leprestre, au timbre si charmant, qui a su faire applaudir la célèbre romance de la « Rose », et pour M. Soulacroix, toujours plein de verve, à qui l'on a redemandé d'acclamation la chanson du « Porter ». De pim-

pants décors — celui de la Foire des servantes était un petit bijou, signé Maréchal — encadraient à merveille l'ouvrage adoré du public, et sous prétexte de la Fête du Houblon, un aimable ballet, très joliment dansé par M[lles] Flemma et Zaccone, ajoutait son vif agrément à ce spectacle si bien fait pour attirer la foule.

30 MAI. — Première représentation du *Duc de Ferrare*, drame lyrique en trois actes, de M. Paul Milliet, musique de M. Georges Marty [1]. — Après avoir sagement assuré son existence en se constituant un « fond de répertoire » avec cet incomparable petit chef-d'œuvre de l'*Enfant prodigue*, avec ce chevaleresque *Obéron*, pour ainsi dire

---

1. DISTRIBUTION. — Alfonse, M. *Cossira*. — Le Duc, M. *Séguin*. — Marsile, M. *Soulacroix*. — Aliazze, M. *Delaquerrière*. — Reginella, M[lle] *Martini*. — Cintia, M[lle] *Lebey*.

L'orchestre était dirigé par M. Georges Marty.

Le rôle de Marsile fut repris, quelques jours après, par M. *Villard*.

Après le beau succès de leur *Duc de Ferrare*, voici la lettre que les auteurs avaient écrite aux directeurs du Théâtre lyrique de la Renaissance :

A Messieurs A. et G. Milliaud, directeurs du Théâtre-Lyrique
31 mai 1899.

Chers directeurs,

Bien que nous vous ayons dit souvent, au cours des études du *Duc de Ferrare*, ce que nous éprouvions de gratitude pour l'accueil que vous avez fait à notre œuvre ; bien que, le soir de la répétition générale et celui de la première représentation, nous vous ayons exprimé notre joie pour la magnifique interprétation que vous nous avez donnée, nous éprouvons aujourd'hui le besoin de mettre nos mains dans les vôtres et d'affirmer bien haut que si nous avons réussi, c'est grâce à vous !

La foi que vous avez montrée en notre drame lyrique, les soins que vous avez apportés à sa mise en scène, les liens d'amitié confiante qui se sont formés entre nous, tout cela constitue une grosse dette de reconnaissance que nous nous plaisons à établir dans cette lettre et que nous contresignons avec tout notre cœur.

Vos très dévoués,

Georges MARTY. — Paul MILLIET.

inconnu de l'actuelle génération, avec des œuvres aimées du public comme le *Barbier de Séville* et *Martha*, interprétées par les meilleurs artistes qu'il y ait à Paris, le Théâtre lyrique de la Renaissance nous prouvait sa haute utilité en représentant un ouvrage inédit, l'un de ceux qui, depuis longtemps, attendent le bon plaisir des directeurs richement subventionnés. Jeunes et hardis comme ils le sont, MM. Milliaud frères devaient tout naturellement se laisser séduire par le *Duc de Ferrare*, que leur présentaient, pleins d'enthousiasme et de conviction, deux jeunes auteurs de talent, MM. Paul Milliet et Georges Marty. Puis, avec la généreuse ardeur qui les caractérise, ils ont monté l'ouvrage de façon irréprochable, donnant au poète et au musicien les interprètes qu'ils avaient élus eux-mêmes, et encadrant leur drame lyrique d'une intelligente et somptueuse mise en scène. Le *Duc de Ferrare* eût dû être joué, il y a plusieurs années déjà, à l'Opéra-Comique : feu Carvalho en trouva le sujet « immoral ». Un inceste ! L'action se passe en Italie, au quinzième siècle. Le duc de Ferrare, appelé par le Pape, est parti pour Rome le jour même où Reginella, qu'il a choisie pour femme, est arrivée dans ses Etats. En partant, il a confié à son fils Alphonse la double charge de gouverner son peuple et de veiller sur l'honneur de sa maison. Et le second acte — le point culminant de l'ouvrage — représente une petite salle du palais ducal, à Ferrare : c'est l'après-midi d'une belle journée d'été. Reginella, assise, rêve, tandis que les étudiants passent sous ses fenêtres en chantant

l'amour. Alphonse et Reginella s'étant épris l'un de l'autre à leur première entrevue, ont évité de se rencontrer pendant l'absence du duc. Mais, quand ils apprennent son retour, tous deux ont la même pensée : se voir, s'interroger, connaître les sentiments qui troublent leur conscience et leur cœur. Les voici en présence, et bientôt leur voix, écho de leur âme, trahit le secret jalousement gardé, et malgré eux l'amour étant plus puissant que le remords, ils s'abandonnent aux bras l'un de l'autre. Leurs visages se touchent, leurs lèvres se rapprochent dans une libre et douce étreinte, ils oublient que leurs vœux sont criminels. Alors ils glorifient leur passion, dont la mort sera le pardon ; en un duo merveilleux, ils célèbrent le miracle charmant

Qui du trépas fait un délice
Pourvu que l'amante et l'amant
Partagent le même supplice.

Et lentement tombe le rideau, tandis que les appels de trompettes, de plus en plus rapprochés, annoncent l'arrivée du duc de Ferrare. Celui-ci, qui sur le tard inclinerait à la bonté, redevient, en apprenant son déshonneur, l'homme terrible qu'il était ; il invente pour les coupables une vengeance atroce : l'amant tuera lui-même sa maîtresse, qu'il n'a pas reconnue sous le voile épais dont elle était recouverte ; le fils tombera sous les épées des courtisans ameutés par son père. Émouvant et humain, ingénieux, rapide et clair, rempli de délicates

pensées et écrit en belle langue, le poème de M. Paul Milliet devait inspirer le compositeur : M. Georges Marty y a mis toute son âme et toute sa science, toute sa sincérité et toute sa vigueur. N'est-ce point une adorable trouvaille mélodique que la phrase d'amour de Reginella au premier acte ? N'est-ce point un véritable homme de théâtre qui a écrit le monologue du duc, à l'acte de la vengeance ? Puis, comme dit l'autre, on est toujours le fils de quelqu'un : le jeune musicien a montré, par le franc usage du *leit motiv* et par l'admirable façon de traiter la symphonie, quelle était sa fervente admiration pour le génial auteur de *Tristan et Yseult*. Mais, conçue au retour de Rome, l'œuvre de M. Marty, qui, alors, eût risqué de paraître trop avancée, arrive aujourd'hui à son heure pour être comprise et applaudie du public, désormais initié aux drames wagnériens. C'est merveille de voir avec quelle robustesse de talent, en faisant appel à toutes les ressources de la polyphonie, il manie la pâte instrumentale — avec quelle souplesse et quelle fermeté il conduit lui-même son orchestre — l'innovation est des plus heureuses — et mène au succès les interprètes *di primo cartello*, dont il a soigneusement et amoureusement dirigé les études. Jamais la voix de M. Cossira, le créateur d'*Ascanio*, de Saint-Saëns, n'a été plus belle, plus suave et plus vibrante : il a mis au rôle du comte sa prestance surperbe et sa chaleur intense. M. Seguin, qui a fait presque toute sa carrière au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, nous est revenu pour jouer le duc de

Ferrare avec sa réelle autorité et sa magistrale déclamation lyrique. Mlle Martini a le « foyer » d'une véritable artiste et a prêté au rôle de Reginella un charme incontestable. Et dans des personnages de second plan, n'ayons garde d'oublier M. Soulacroix (excusez du peu !), dont la diction si franche et le sympathique organe de baryton se font apprécier une fois de plus, Mlle Mary Lebey, très fine, et M. Delaquerrière, fort adroit.

12 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Si j'étais Roi*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, d'Adolphe d'Ennery et Brésil, musique d'Adolphe Adam[1]. — C'était un aimable improvisateur que l'auteur du *Chalet* et du *Postillon de Lonjumeau*. Sa musique savait qu'elle n'avait qu'un temps à vivre, elle passait gaiement ce temps-là, se dépêchant d'être spirituelle, alerte, avenante, d'entrer par une oreille, de sortir par l'autre; il était rare qu'elle trouvât le cœur ou l'imagination entre deux. Ceux qui cherchent dans la musique un excitant d'enthousiasme et de rêverie doivent goûter assez peu celle d'Adolphe Adam; mais elle plaira encore longtemps au public qui ne lui demande que de l'amusement et de l'agrément. Lorsqu'il était en veine, Adolphe Adam écrivait *Giselle* et *Giralda*, et alors il était presqu'un petit maître. Lorsqu'il se livrait à ce démon de la faci-

---

1. DISTRIBUTION. — Zephoris, M. *Leprestre*. — Moussoul, M. *Soulacroix*. — Kadoor, M. *Sureau-Bellet*. — Piféar, M. *Boursier*. — Zizel, M. *Bourgeois*. — Atar, M. *Harvill*. — Némea, Mlle *Parentani*. — Zelide, Mlle *Lebey*.

lité qui le tenait et le harcelait toujours, debout derrière son piano de compositeur, et lui soufflait des airs connus à l'oreille, alors il produisait le *Roi d'Yvetot*, le *Toréador*, le *Sourd ou l'Auberge pleine*, c'est-à-dire des partitions bourgeoises bigarrées de verve et de mauvais ton, de fines saillies et de lieux communs. Mais, en pleine banalité, en plein remplissage, la musique d'Adam se sauve toujours par deux qualités très françaises et qu'elle possède à un vif degré, l'esprit et l'agilité. De l'esprit, elle en a toujours, même lorsqu'elle parle sans rien dire, comme un moulin à notes qui tournerait sans rien moudre. Et puis, son allure est nette, légère, dégagée ; son babil ne languit jamais en verbiage ; elle est futile souvent, elle n'est jamais lourde. Ses mélodies les plus communes ont une façon à elles de passer les « ponts neufs » qui en esquive la vulgarité. *Si j'étais Roi* rentre dans la manière courante d'Adolphe Adam. Il a fait mieux, il a fait pire ; entre ces deux extrêmes, il y a place encore pour le regain d'un succès, — d'un fort joli succès même, grâce à des artistes de la valeur de MM. Leprestre, Soulacroix et Mlle Parentani. On ne saurait, mieux que celle-ci, lancer ses brillantes vocalises, de voix plus juste et plus sûre, mieux timbrée et mieux exercée. Le rôle du roi permet à l'excellent Soulacroix de montrer son admirable style et sa grande diction de chanteur. M. Leprestre, ténor essentiellement sympathique, a de l'intelligence et du zèle : il est fort bien dans Zéphoris.

17 JUIN. — Première représentation (à ce théâ-

tre) de *Bonsoir, monsieur Pantalon*, d'Albert Grisar[1].

10 OCTOBRE. — Première représentation de la *Bohème*, comédie lyrique en quatre actes, de Leoncavallo, traduction française de M. Eug. Crosti[2]. — Ce fut Leoncavallo qui, le premier, eut l'idée de mettre la *Vie de Bohème* en musique ; il eut le tort d'en parler à son confrère Puccini ; celui-ci trouva l'idée bonne, et se l'appropriant, il arriva « bon premier ». La *Bohème* de Leoncavallo fut représentée onze mois plus tard à Venise, et dans toute l'Italie : Rome, Gênes, Vérone, Naples (la patrie de l'auteur), Modène, Vicenza ; puis, à Vienne, à Budapest, à Hambourg, à Leipsick, à Stettin, à Buenos-Ayres, à Montevideo, toujours avec le plus grand succès. L'écho de ce succès devait arriver aux oreilles des frères Milliaud, les entreprenants directeurs du Théâtre Lyrique de la Renaissance, précisément en quête d'un ouvrage populaire inédit digne d'être introduit dans leur répertoire. Ils montèrent la *Bohème* — avec le soin

1. Le Théâtre Lyrique avait normalement clos sa saison à la fin du mois de juin. Le 18 septembre, il rouvrait ses portes avec *Martha*, dont c'était la 315e représentation à Paris, et où MM. Moisson, Ghasne et Mlle J. Dhasty, prenaient possession des rôles de Lyonel, de Plumkett et de Nancy.

2. DISTRIBUTION. — Marcel, M. *Leprestre*. — Schaunard, M. *Soulacroix*. — Rodolphe, M. *Ghasne*. — Barbemuche, M. *Théry*. — Colline, M. *Bourgeois*. — Vicomte Paul, M. *Barré*. — Gaudens, M. *Boursier*. — Durand, M. *Villard*. — Le monsieur du premier, M. *Tollen*. — Un gamin, M. *Lambert*. — Musette, Mlle *Thévenet*. — Mimi, Mlle *Frandaz*. — Euphémie, Mme *Richard*.

Le rôle de Musette fut repris, au commencement de décembre, par Mlle Jane Dhasty ; MM. Andrieu et Moisson chantèrent tour à tour, aux lieu et place de M. Leprestre, celui de Marcel.

et le goût artistiques dont ils avaient l'habitude — et bien leur en prit, puisque du coup, ils mettaient la main sur la pièce aux grosses recettes. Leoncavallo a écrit les paroles de son œuvre, en même temps que la musique — ainsi, d'ailleurs, procède-t-il toujours — et son poème suit pas à pas, non pas le drame de Barrière, mais bien le roman de Murger. Dès le premier tableau, qui nous montre l'intérieur du café Momus, nous trouvons Rodolphe et Mimi festoyant ensemble, le soir de Noël, avec Musette et toute la bande. Le patron du café, ne pouvant obtenir d'eux de l'argent, veut les faire expulser, lorsqu'un vieux professeur, Barbemuche, offre de payer pour eux : Schaunard lui propose de jouer l'addition au billard, et gagne la partie... cependant que devisent d'amour Marcel et Musette. Le second acte se passe dans la cour de la maison où habite Musette. Ses meubles ont été saisis et descendus pendant son absence ; mais, quand elle rentre, elle et ses amis, ils prennent gaiement la chose, et organisent, dans la cour même, un festin, qui attire aux fenêtres tous les voisins, et finit par amener, après l'échange de propos peu aimables, une bataille générale. Voir le célèbre finale du second acte des *Maîtres chanteurs*. Au milieu de la bagarre, Mimi s'est enfuie avec le vicomte Paul, amené là par son précepteur Barbemuche. Au troisième acte, elle revient chercher Rodolphe, mais elle entre d'abord dans la chambre voisine, celle de Marcel. Elle n'y trouve que Musette ; Marcel et Schaunard n'avaient plus de quoi déjeuner ; Musette vient d'écrire à Marcel

pour lui annoncer qu'elle ne peut plus supporter cette vie incertaine et qu'elle le quitte... C'est le classique lâchage de *Manon*, de la *Dame aux Caméliâs*, de la *Périchole*, etc... Au dernier tableau, nouvelle nuit de Noël : Rodolphe est tristement dans sa chambre, quand arrive Mimi, à bout de force, puis Musette, au contraire, gaie et superbe ; mais sa joie tombe soudain en voyant l'état de Mimi. En vain donne-t-elle à Schaunard quelques bijoux, de quoi soigner la malheureuse : trop tard, celle-ci meurt en rappelant les souvenirs de l'autre nuit de Noël. Tel est, brièvement, le scenario de l'œuvre de Leoncavallo, où occupent une place importante — deux actes sur quatre — les scènes purement comiques : là s'exerce la blague joyeuse des bohêmes. Tout d'abord gaie, parfois sautillante, d'une verve et d'une fantaisie qui frise l'opérette, sa partition devient d'une expression tour à tour passionnée ou plaintive, toujours d'une vie intense et toujours mélodique. L'heureuse succession des motifs, les curieuses trouvailles instrumentales, la finesse de certains dessins descriptifs y témoignent d'un art réel que ne pouvait manquer d'apprécier à sa valeur la critique impartiale. De distingués interprètes faisaient valoir l'ouvrage du maître italien. Le ténor Leprestre nuançait délicieusement les très jolis morceaux qu'a écrits Leoncavallo pour ce personnage de premier plan. Schaunard, d'un entrain si comique, allait comme un gant à notre excellent Soulacroix qui n'avait jamais eu de meilleure création. M. Ghasne savait tirer de beaux effets vocaux du rôle de Rodolphe.

Dans Musette, Mlle Thévenet affirmait de sérieuses qualités de chanteuse et de comédienne. Sous les traits de la tendre Mimi, Mlle Frandaz se chargeait de séduire son auditoire, et même de le faire pleurer à la scène de la mort. Voilà pour les principaux protagonistes, auxquels il fallait ajouter le nom de M. Bourgeois, un Colline extrêmement comique. De plus petits rôles, ceux de Barbemuche, du vicomte Paul, de Durand, confiés à MM. Théry, Barré, Villard, étaient aussi soigneusement tenus que possible. M. Danbé, directeur de la musique au Théâtre lyrique de la Renaissance, avait, cette fois, remis le bâton à M. Rey, chef d'orchestre de l'Opéra de Nice, qui, le printemps précédent, monta l'ouvrage de M. Leoncavallo et le conduisit tout droit à la victoire. Grâce au zèle de tous, sans oublier, certes, M. Jules Speck, dont la vivante mise en scène était une merveille, cette victoire était, ici, changée en un véritable triomphe.

20 OCTOBRE. — *Lucie de Lammermoor* [1], avec Mlle Jeanne Leclerc, d'une virtuosité très sûre sous les traits de Lucie, M. Cossira, un Edgard de belle prestance et de voix robuste, et M. Soulacroix, un Asthon d'une autorité supérieure.

8 NOVEMBRE. — Première représentation de *Daphnis et Chloé*, comédie lyrique en trois actes, de MM. Jules et Pierre Barbier, musique de

---

1. DISTRIBUTION. — Lucie, Mlle *Jeanne Leclerc*. — Edgard Rovenswod, M. *Cossira*. — Asthon, M. *Soulacroix*. — Arthur, M. *Bonijoly*. — Raimond, M. *Sureau-Bellet*. — Gilbert, M. *Barré*.

M. Henri Maréchal[1]. — Après la *Bohème*, si verveuse et si mouvementée, voici la gracieuse et poétique pastorale de *Daphnis et Chloé* : les directeurs du Théâtre lyrique de la Renaissance nous offrent de curieux et piquants contrastes. Le livre de l'antique Longus est connu : MM. Jules et Pierre Barbier en ont tiré une nouvelle version en trois actes — trois actes courts — dont voici le bref argument. Chloé, qui vient d'avoir quinze ans, aime le berger Daphnis; Daphnis aime Chloé, et les deux enfants pourraient s'épouser, si Dryas et Myrtale, les parents adoptifs de Chloé ne rêvaient pour elle un mari plus argenté. Il paraît qu'en ces temps mythologiques on était déjà tout aussi pratique que de nos jours. C'est alors qu'un riche et obligeant voisin, le bon Philétas, s'érigeant en protecteur de la petite Chloé, offre de la doter de trois cents écus d'or... Cette aimable proposition amène un changement complet dans l'idée des parents : Daphnis est agréé et l'union des deux amoureux aura lieu au printemps suivant... D'ici là, Daphnis aura le temps de perdre son innocence, et c'est la nymphe Echo qui, dans le temple de Vénus, se chargera de l'initier au doux mystère. Echo est une très jolie nymphe; la petite Chloé a lieu d'en être jalouse, et devenue coquette, elle dédaigne le pauvre Daphnis, qui pourtant l'aime plus que jamais. Les parents, toujours cupides, inclineraient pour le vieux Philétas, dont la for-

1. Distribution. — Daphnis, M. *Andrieu*. — Philétas, M. *Soulacroix*. — Dryas, M. *Bourgeois*. — Chloé, Mlle *J. Leclerc*. — La nymphe Echo, Mlle *Frandaz*. — Myrtale, Mme *Richard*.

tune est bien tentante, si celui-ci ne se révélait tout à coup en dieu Pan — *deus ex machina* — donnant sa fille (car Chloé est sa propre fille) à Daphnis, savant et pardonné. S'ingéniant à rester dans la note du poème, M. Henri Maréchal a écrit pour cette simple idylle une musique suave, douce et pénétrante, curieusement archaïsante, d'un charme continu, et où apparaît même, en temps opportun, un lumineux rayon de gaieté. Rien de plus mélodique et de plus chantant que le Triomphe de l'Amour « dont rien ne guérit que d'être à lui », ni que le duo de Daphnis et Chloé, que le chœur des Nymphes d'une si fraîche et si jolie inspiration... Le public a fait à l'ouvrage un aimable accueil : c'est par des bravos et des bis que s'était résolue la première soirée. Mlle Jeanne Leclerc, à la voix de cristal et au style impeccable, était, comme chanteuse et comme comédienne, une Chloé parfaite. M. Andrieu, un des plus brillants lauréats des derniers concours du Conservatoire, avait fait, dans Marcel, de la *Bohème*, une heureuse apparition. Est-ce le costume grec qui lui messied ? Est-ce le trac qui a paralysé ses moyens ? Toujours est-il qu'il ne nous a pas donné ce que nous attendions de lui. Sous les traits de Philétas, M. Soulacroix était toujours le brillant artiste que nous connaissions, s'imposant merveilleusement à ses auditeurs. Citons, à côté de lui, M. Bourgeois qui détaillait avec tant de finesse les talents du professeur de flûte, et Mlle Frandaz, qui personnifiait on ne peut mieux la belle nymphe Echo. A la façon dont ils nous présentaient cette

comédie idyllique de *Daphnis et Chloé*, MM. Milliand nous montraient une fois de plus combien ils étaient soucieux de leur réputation d'hommes de goût. Ajoutons qu'ils savaient s'entourer de collaborateurs intelligents qui les secondaient à merveille dans leur tâche artistique. Tel, M. Jules Speck, remarquable metteur en scène ; tel, M. Tapponnier, chef d'orchestre habile. La soirée s'ouvrait par le très pimpant opéra-comique de M. Ernest Boulanger, les *Sabots de la Marquise*, interprété avec verve par MM. Barré et Boursier, Mmes Violet et Lebey. Livret amusant, musique spirituelle.

16 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Eros*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Julien Goujon, musique de M. Frédéric Le Rey [1]. — Ce petit acte aussi innocent que mythologique avait déjà été joué au théâtre des Arts de Rouen. Le poème a semblé un peu puéril, la musique sans originalité, quoique non sans grâce. Mais cet *Eros* nous donnait l'occasion de remarquer un excellent chanteur qui était en même temps un comédien intelligent, M. Villard (le faune Myrthas) et d'apprécier l'aimable gentillesse de Mme Boursier (la nymphe Glaucé).

7 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie lyrique en quatre actes, paroles de Guillard, musique de Gluck [2]. — La noble et puissante tragédie de

1. DISTRIBUTION. — Glaucé, Mme *Boursier*. — Eros, Mlle *Star*. — Myrthas, M. *Villard*.

2. DISTRIBUTION. — Pylade, M. *Cossira*. — Oreste, M. *Soulacroix*. — Thoas, M. *Ballard*. — Ministre du Sanctuaire, M. *Encontre*. — Un

G k n'avait pas été représentée depuis plus de tre ans sur une scène parisienne. L'idée de cette résur tion est digne de tout éloge ; il faut que le pub puisse connaître enfin les vieux chefs-d'œuvre la musique, comme il connaît ceux de la littératu et des arts plastiques. Il n'en est pas moins vrai e la réalisation de cette heureuse idée pouvait contrer de terribles difficultés. Le grand style et noble allure tragique ne sont pas précisément les q lités dominantes des chanteurs d'à présent. Mais les intrépides directeurs du Théâtre lyrique d la Renaissance se rient des obstacles : ils ont choisir les artistes rêvés, et nous ont donné l'œuvre sublime une splendide reprise. Il y au t une intéressante, une grande cette *Iphigénie en Tauride* qui, après cent vin ans d'existence — elle fit sa première apparit le 18 mai 1779 — garde encore, en presque to ses parties, tant de sève, de vitalité, de pui ce musicale et d'expression. Mais une pareille ne serait pas ici de mise. Bornons s qui concerne l'interprétation ac ne u d'œuvre de Gluck au Théâtre ique d issance. Il fallait, pour le rôle higénie rte de Rachel de la musique. Le nd acce grand style, la grande allure tra-

Scythe, M. Gatimel. — Iphigénie, Mme *Jeanne Raunay*. — Diane, Mlle *Passama*. — Une femme grecque, Mme *Violet*.

La répétition générale d'*Iphigénie* avait été précédée d'une lumineuse conférence sur le Chevalier Gluck, faite par M. George Vanor.

A partir de la troisième représentation, le 12 décembre, M. Ghasne prenait définitivement possession du rôle d'Oreste, dont il donnait une personnification très émouvante.

gique, l'intelligence supérieure du personnage, Mme Jeanne Raunay a tout cela. Et avec cela encore, elle a le charme du visage, l'élégance des attitudes et la beauté des lignes. Tout Paris — j'entends le Paris dilettante — devait voir et entendre l'Iphigénie idéale. A côté d'elle, il applaudissait, sous les traits du sympathique Pylade, M. Cossira qui, de sa délicieuse voix de ténor, disait, de manière à mériter d'enthousiastes ovations, l'air admirable : « Unis dès la plus tendre enfance », où Gluck a si bien gardé la limite qui sépare l'amité de l'amour. Et, comme toujours, il faisait fête à Soulacroix, le baryton protée, qui, après Schaunard de la *Bohème*, ne craignait pas de personnifier Oreste. C'est à l'excellent M. Ballard qu'était confié le rôle difficile de Thoas, et à des artistes de vrai talent, comme Mmes Violet et Passama, qu'étaient départis, pour la circonstance, de petits rôles dont elles s'acquittaient merveilleusement. La prodigieuse danse des Scythes a produit un effet énorme. Mais aussi quelle musique ! Où trouver un rythme plus puissant, un coloris plus vrai ! Ne cherchons pas. M. Jules Danbé dirigeait l'orchestre et les chœurs : c'est dire qu'ils furent... « la perfection même ». Le cadre était, d'ailleurs, digne de l'exécution, et M. Speck devait être hautement loué pour son harmonieuse mise en scène, inédite et érudite reconstitution de l'antiquité. Le chef-d'œuvre n'eût certes pas été mieux monté dans un de nos grands théâtres subventionnés...

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de

l'*Hôte*, pièce lyrique en trois actes, d'après la pantomime de MM. Michel Carré et Hugonnet, poème de M. Michel Carré, musique de M. Edmond Missa[1]. — Savez-vous qu'elle est singulièrement empoignante, l'histoire, contée par M. Michel Carré, de cet espion allemand qui, par une horrible nuit d'orage, rappelant — de très loin, il est vrai — le premier acte de la *Valkyrie*, s'introduit, près de Belfort, chez un garde-chasse assez confiant pour lui offrir la plus franche et la plus cordiale hospitalité. Hans (c'est le nom de ce trop brave homme) est le père d'une charmante fille, dont cet hôte bizarre réussit à se faire aimer en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire... Et nous ne savons pas jusqu'où iraient les choses, si un jeune sergent de chasseurs à pied, qui a du nez, ne flairait, dans le voleur de son précieux carnet, celui qui s'était engagé à livrer à l'ennemi les secrets de la défense du territoire... La musique de M. Missa est un expressif commentaire de l'action que nous venons de rappeler. Le compositeur y a, fort habilement du reste, employé le *leitmotive*. Nous citerons, notamment, la phrase d'amour, d'une grâce pénétrante, que le compositeur a traitée et développée avec un remarquable sentiment de l'impression scénique ; bien charmante aussi la valse alsa-

---

1. DISTRIBUTION. — Walter, M. *Moisson*. — Hans, M. *Soulacroix*. — Pierre, sergent, M. *Bonijoly*. — Christian, M. *Bourgeois*. — Melchior, M. *Boursier*. — Frantz, M. *Lambert*. — Un facteur, M. *Caze*. — Rosel, Mlle *Frandaz*. — Catherine, Mme *Boursier*.

On commençait par *Pierrot puni*, opéra-comique en un acte, en vers libres, de MM. André Sciama et Albert Gérés, musique de M. Henry Cieutat, interprété par Mlle *Mary Lebey* et M. *Félix Barré*.

cienne du second acte, dont l'écho lointain se fait entendre, lorsque se relève le rideau, sur la chambre de l'espion, au troisième acte. M. Soulacroix, toujours sur la brèche, prêtait au personnage du père une rondeur touchante. M. Moisson donnait à l'Hôte sa belle voix de poitrine, franche et sincère. M. Bonijoly faisait un gentil « vitrier », et il n'y avait que des éloges à adresser à M. Bourgeois, à M. et Mme Boursier, qui s'acquittaient on ne peut mieux des petits rôles. Puis, il convenait de signaler, très à part, Mlle Frandaz, absolument exquise sous la coiffe alsacienne de Rosel.

26 DÉCEMBRE. — Représentations allemandes de *Nora* (Maison de poupée), d'Henrik Ibsen, donnée par Mme Agnès Sorma[1]. — C'était la première fois, depuis la guerre, qu'une troupe allemande venait donner des représentations à Paris, et cette manifestation d'art fut chaleureusement applaudie. Il est curieux que ce premier essai n'ait pas été tenté avec une œuvre allemande ; on n'avait qu'à choisir ; ne nous plaignons pas pourtant, puisqu'il nous a été donné d'entendre une des premières œuvres d'Ibsen, une de celles où le grand maître scandinave a traité un sujet moderne qui lui est familier — au moment même où il vient de faire paraître à Copenhague, un nouveau drame qui sera l'épilogue d'une série glorieuse. Mme Sorma joue très sim-

1. DISTRIBUTION. — Robert Helmer, avocat, M. *Robert Nhil*. — Nora, sa femme, Mme *Agnès Sorma*. — Erwin, Bob, Emmy, leurs enfants, M. *H. Müller*. — Docteur Rank, M. *Ludwig Stahl*. — Mme Linden, Mme *Elise Pank-Steiner*. — Günther, M. *Mathieu Pfeil*. — Marianne, Mlle *Léontine Horvath*. — Hélène, Mlle *Elly Salter*. — Un commissionnaire, M. *Franz Müller*.

plement, sans souci de l'école ni du public ; pas de gestes appris ; pas d'effets de voix sentimentale, comme trop souvent dans les théâtres d'Allemagne. Elle est sobre et nerveuse et nous fait ressentir l'émotion qu'elle-même ressent. Elle exprime cette émotion, surtout par sa figure ; au troisième acte, lorsqu'elle comprend enfin qu'elle n'a jamais aimé son mari, tout le drame fut rendu saisissant, par la seule transfiguration de sa physionomie anxieuse, devenue presque haineuse. Il est, vraiment, impossible d'imaginer un naturel plus parfait. C'est à ce point qu'on a peine à se rendre compte de ce que M[me] Sorma a pu introduire de personnel dans sa création du rôle de Norma. Lorsque Réjane joua — et très bien — ce même rôle, elle resta Réjane. M[me] Sorma est Nora elle-même, et nous avons vu des personnes qui, n'entendant pas un mot d'allemand, ont mieux compris la comédie d'Ibsen en suivant le mouvement de la grande artiste qu'en lisant la traduction française. La troupe qui a l'honneur d'accompagner M[me] Sorna, joue fort convenablement. Le docteur Rank, suivant l'usage, s'est un peu trop fait une figure de macchabée. Helmer a eu le tort de se donner l'air d'un professeur « allemand ». Et pourquoi Krogstad est-il devenu Gunther ?... Au point de vue de la mise en scène, Ibsen a voulu que l'appartement de Nora ne fût pas d'un goût parfait ; on a, cette fois, dépassé le but en exagérant le mauvais goût. Menus détails... M[me] Sorna reviendra l'an prochain, et jouera, nous dit-on, des œuvres de Schiller et Hauptmann. Il sera

curieux de voir comment son beau talent, d'un si complet réalisme, s'adapte à des œuvres romantiques ou fantastiques...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
L'Enfant prodigue, pantomime	3	6 mars	64
Le Bouffe et le Tailleur, opéra-comique.	1	17 mars	42
Obéron, opéra fantastique...............	4	10 avril	27
Le Barbier de Séville, opéra-comique..	4	19 avril	19
Martha, opéra	4 a. 6 t.	9 mai	36
**Le Duc de Ferrare*, drame lyrique......	3	30 mai	10
Si j'étais roi, opéra-comique............	3 a. 4 t.	12 juin	36
Bonsoir Monsieur Pantalon, opéra-com.	1	17 juin	6
**La Bohème*, comédie lyrique...........	4	10 octob.	32
Lucie de Lammermoor, opéra	4	20 octob.	17
**Daphnis et Chloé*, comédie lyrique......	3	8 nov.	9
Les Sabots de la marquise, opéra-comiq.	1	8 nov.	4
**Eros*, opéra-comique	1	16 nov.	8
Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique.	4	7 déc.	9
**L'Hôte*, pièce lyrique	3	23 déc.	3
Pierrot puni, opéra-comique............	1	23 déc.	2
Le Voyage en Chine, opéra-comique....	3	31 déc.	1
**Nora (Maison de poupée)*..............	4	26 déc.	3

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

Le grand succès du *Vieux Marcheur*, de M. Henri Lavedan, qui enjambera les mois de fermeture estivale, et la reprise de la *Belle Hélène* marqueront l'année 1899, qui s'était ouverte avec le *Voyage autour du Code*[2].

7 FÉVRIER. — Matinée extraordinaire au bénéfice de deux artistes dans le besoin : Mme Noémie Vernon et M. Soumis-Duchampt. La Comédie-Française avait ouvert le feu avec le *Village*, d'Octave Feuillet, dans lequel Mmes Blanche Pierson, Amel; MM. Leloir et Delaunay s'étaient partagé les applaudissements du public. Une *Heure de chant et de danse*, à l'Opéra, valait le plus gros succès à Mmes Markté, Carrère et Chrétien-Vaguet, à MM. Delmas, Vaguet et Noté. On redemandait deux fois le trio de *Faust*, et l'on faisait fête à la

1. Directeur : M. Fernand Samuel. Secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2. Le 30 janvier, on avait joyeusement fêté la cinquantième représentation de l'amusante comédie de MM. Georges Duval et Maurice Hennequin — ce dernier fait, tout récemment, chevalier de la Légion d'honneur.

délicieuse Zambelli dans un pas inédit. Puis, commençait la *Voie lactée*, revue en deux tableaux. Sur un joyeux scenario à l'italienne — habilement préparé par MM. Gavault et de Cottens — tous les artistes de Paris, spirituellement présentés par MM. Louis Varney, Huguenet et Lassouche, par Mlles Marcelle Lender et Angèle, brodaient d'étincelantes fantaises. Vu la longueur du spectacle, les *bis* étaient rigoureusement interdits. Il fallut cependant laisser au public le temps de faire à Mme Judic une ovation enthousiaste. Par trois fois, la salle se levait pour acclamer l'incomparable diseuse ; des fauteuils et des loges, les roses pleuvaient sur la scène, autour de Niniche, de Nitouche et de Lili. Mlle Jeanne Granier, l'exquise Bobette du *Nouveau Jeu* — la jolie Léontine Falempin, du *Vieux Marcheur* — s'étaient emprisonnée volontairement, de une heure à quatre heures, dans le monumental contrôle des Variétés, et avait mis en coupe spirituellement réglée tous les heureux spectateurs de la matinée. La *Voie lactée* se terminait par le chœur des Conspirateurs de la *Fille de Mme Angot*, conduit avec maëstria par Coquelin aîné, Cyrano lui-même. Après les rires énormes soulevés par les tragiques conspirateurs Brasseur, Berr, Lassouche, Raimond, Gobin, Germain, Galipaux, Numès, Fugère, Polin, Prince, Vauthier, Périer et Regnard, une surprise attendait le public : le chœur des conspiratrices, chanté et mimé par Simon-Girard, Magnier, Legault, Mily Meyer, Lavallière, Diéterle, Mariette Sully, Blanche Marie, Tariol-Baugé, Darty, Descorval et Myriam Manuel.

Puis la valse entraînante de la *Fille Angot* accouplait conspirateurs et conspiratrices et les faisait tourbillonner, en guise d'apothéose, aux acclamations d'un public qui ne voulait plus s'en aller. La recette s'était élevée à plus de quinze mille francs, c'est-à-dire au double de la recette maxima du Théâtre des Variétés.

3 MARS. — Première représentation du *Vieux Marcheur*, comédie en cinq actes, de M. Henri Lavedan[1]. — Comme le *Nouveau jeu*, dont on n'a pas oublié le brillant succès, le *Vieux Marcheur* était un roman dialogué que tout le monde avait lu, d'abord dans la *Vie parisienne;* puis, en volume. L'esprit vif et parisien de l'auteur s'y double, encore une fois, d'une observation très réelle. Vous savez comme M. Lavedan sait prendre le côté plaisant des choses qu'il relève de sa finesse aiguë, ne négligeant pas le côté philosophique, et en tirant — ce qui n'est point du tout négligeable — la petite leçon de sagesse. Du livre au théâtre, la distance était-elle donc trop grande?... Le dialogue étincelait de paillettes, hérissé de pointes; l'auteur avait la main preste et habile, et comme il avait fait pour le *Nouveau jeu,* réduisant en sept tableaux amusants, bien vivants, de gaieté gauloise et de satire

---

1. DISTRIBUTION. — Labosse, M. *Brasseur*. — Giroux-Godart, M. *Guy*. — L'abbé Gravelines, M. *Courtès*. — Victor, M. *E. Petit*. — René, M. *Prince*. — Le ministre, M. *Demey*. — Léontine Falempin, Mlle *Jeanne Granier*. — Pauline, Mlle *Marcelle Lender*. — Marie Avoine, Mlle *Lavallière*. — Julia, Mlle *Rogé*. — Louise, Mlle *Brunel*. — Rosa, Mlle *Favelly*.

L'affiche du théâtre portait la mention : « M. Henri Lavedan, de l'Académie française ». Sur la réclamation d'un membre de la docte compagnie, M. Lavedan demandait lui-même que la mention disparût.

humoristique, les trois cents pages de son roman, il n'avait qu'à accomplir en artiste le même genre de travail. Le malheur est que, si dans le *Nouveau jeu,* les situations étaient indiquées, il n'en allait pas de même du *Vieux Marcheur*, où il fallait créer de toutes pièces l'histoire dramatique. Or, bien qu'elle pétille d'esprit, et du meilleur, esprit de verve et d'à-propos, cette histoire d'un vieillard qui refuse de dételer, était un peu triste — plus triste même au moment, où nous étions encore sous le coup de la mort subite du haut personnage que l'on sait... Et puis, il faut convenir qu'elle est de hardiesse, allant jusqu'à la licence, l'œuvre humoristique du jeune académicien... Il faut avouer que ses fantoches ont, ce premier soir, moins fait rire, et que la langue qu'ils parlent, langue d'argot parisien, poussée à l'outrance en son pittoresque joyeux, a parfois, à la longue, agacé et fatigué bon nombre de spectateurs... Ces réserves faites, une fois pour toutes, disons qu'on s'est énormément amusé... pendant trois actes sur cinq. Le premier nous montre le boudoir, tout bleu, de Pauline de Glaves, la maîtresse en titre de Prosper Labosse, ce fêtard attardé, vert galant après l'heure de la retraite, toujours absolument renversant pour son âge. Le brave Labosse a, désormais, un pupitre au Luxembourg ; il est sénateur d'Indre-et-Loire (répu-conserva) et porte sur la poitrine l'étoile des braves, la seule décoration possible, l'honorable, celle pour laquelle on se déshonore... — « Qu'est-ce que tu as fait pour avoir ça? » lui demande Pauline. — « Des démarches! » Et voilà que, dans le

but de donner à son jeune neveu le goût de la femme, Labosse a invité René à déjeuner avec son amie. Et naturellement, l'amie se toque (le coup de foudre!) du petit bonhomme qui fait profession de mépriser le beau sexe. René joue le rôle de Joseph et résiste à la belle, qui l'attire dans ses bras; c'est dans cette situation que les surprend Labosse, rentrant du Sénat. — « Mais, mon oncle, dit René, puisqu'il n'y a rien eu entre nous, rien, je vous dis pas un brin! » — « J'aurais préféré qu'il y eût quelque chose, répond Labosse. C'eût été moins blessant, moins humiliant pour moi. Je dirai presque, René, que tu m'as manqué de respect en cette circonstance... Par égards pour moi, par déférence de jeune homme, tu devais être heureux, et même fier, et même très flatté d'une occasion exceptionnelle qui te faisait pour un instant mon successeur... que dis-je? mon égal... Les restes de Labosse, les anciennes de Labosse!... Eh bien, mon cher garçon, je te souhaite d'en avoir toute ta vie... On t'en fichera!... Allons! nous vivons à une triste époque où tout dégénère et s'en va... la plus élémentaire politesse des jeunes gens pour leurs doyens... » Vous voyez la note, n'est-ce pas? Ayant perdu toutes ses illusions, Labosse lâche son indigne maîtresse, et se vouant aux bonnes œuvres — n'est-il pas président de celle des Souteneurs repentis? — il se retire en son château d'Indre-et-Loire, où il retrouve une de ses protégées — ici, le Vieux Marcheur reparaît — l'institutrice de Pauline, la très savante et très piquante Léontine Falempin, devenue la maîtresse d'école des Tourniquets. C'est

avec elle que, lorsqu'on aura fini de rire, on pourra causer. Labosse a commencé par les bas noirs, il est prêt à passer aux bleus : qu'importe la couleur, pourvu qu'on ait l'ivresse! Oh! qu'il était délicieusement amusant, le troisième acte de la nouvelle comédie de M. Lavedan! Et comme il avait été réglé à miracle par M. Fernand Samuel, à qui sont coutumiers, vous le savez, pareils tours de force d'exquise mise en scène dans un espace relativement restreint! Le décor de Jusseaume, charmant en tout point, représente les verts ombrages du parc des Tourniquets, où l'on attend l'arrivée de M. le Ministre, venant remettre à Mlle Falempin les palmes tant désirées. Voyez défiler le cortège officiel : les pompiers et leurs tambours, les gendarmes départementaux, la fanfare locale et sa bannière, les sociétés de gymnastique, clairons en tête... Ecoutez d'abord le discours du vieux sénateur, puis, à tout instant interrompue par les débordantes explosions de la musique reprenant le même air — la politique allocution du ministre, adressée « à ces chers enfants ». Rien de plus exact, de plus plaisant et de plus spirituel en sa mordante ironie! Quel dommage qu'un acte aussi réussi — le véritable clou de la pièce — soit suivi, dans le genre de théâtre où s'illustra M. Georges Feydeau, d'un « malpropre » imbroglio où, par une nuit obscure, Pauline de Glaves, survenant fort à propos chez son ancienne élève, fait, coup sur coup, dans un grenier à foin et dans la propre chambre de Léontine, le bonheur du petit René et de son oncle Labosse!... Léontine n'aura pas de

peine à prouver son innocence, et, puisqu'elle n'a guère à se reprocher qu'une petite faute jadis commise un soir de quatorze juillet, avec le ministre, alors étudiant au Quartier Latin, n'est-elle pas tout à fait digne de devenir, devant M. le Maire et M. le Curé, la femme légitime de Prosper Labosse, déshéritant son neveu et adoptant une petite hystérique, Marie Avoine, naguère échappée de la Salpétrière, et dont le rôle, si bien joué qu'il soit par Mlle Lavallière, nous a paru d'impression plutôt pénible. C'est à M. Brasseur — de préférence à Baron et à Dieudonné — qu'on avait cru devoir confier la lourde et difficile création de Pierre Labosse. Et l'on avait bien fait... L'étonnant Paul Costard, du *Nouveau jeu*, nous a donné là — preuve de la souplesse et de la variété de son talent — un « Vieux Marcheur » plein de verve et d'entrain. Moins heureusement servie que son camarade et un peu moins bien à son affaire dans Léontine Falempin que dans Bobette Langlois, dont elle avait fait une figure si vivante et si originale, nous est apparue Mlle Jeanne Granier. C'est évidemment la faute de son rôle, et non celle de la charmante artiste que nous savons tous si vraiment intelligente. Mlle Marcelle Lender rend au naturel, avec autant de tact que d'élégance, le personnage si osé de Pauline de Glaves, et M. Prince est exquis dans le petit René. N'oublions pas de citer M. Demey, pour son adroite silhouette de ministre et de nommer MM. Guy, Emile Petit et Courtès rendant à souhait des figures d'importance moindre... La clôture du théâtre avait lieu le 8 juin avec la triom-

phante comédie[1]. La réouverture se faisait le 25 septembre par la 110e représentation de l'œuvre de M. Lavedan, précédée, sur l'affiche, de *Nuit d'été*, comédie en un acte de M. Auguste Germain[2]. Nous venons de voir comme, au précédent mois de mars, la première représentation du *Vieux Marcheur* avait été un véritable événement parisien. Trois actes dans le ton de la comédie de mœurs outrancière et fantaisiste, faite d'observation et d'esprit, où M. Lavedan est passé maître. Un acte de vaudeville plus leste — oh! qu'il était donc leste! — et un acte de rapide dénouement : la conversion du vieux marcheur. Tel était le bilan d'une pièce ultra amusante, que tout le monde voulut voir pour ses mérites — et aussi pour ses défauts.

---

1. Le 31 mai, on avait fêté la centième représentation du *Vieux Marcheur*. Entre le troisième et le quatrième acte — dans le joli décor de Jusseaume représentant le parc et le château du sénateur Labosse, sur les bords de la Loire — un lunch intime avait réuni tout le personnel du théâtre. Les honneurs avaient été faits par Jeanne Granier, Marcelle Lender et Lavallière. En l'absence de l'auteur, c'est le directeur des Variétés qui prononçait le speech d'usage. Il commençait par lire, à ses artistes, le télégramme suivant : « Vérone, 31 mai. Mon cher ami, aujourd'hui centième du *Vieux Marcheur*, je suis avec vous et tout le théâtre en bien cordiale pensée. Transmettez à tous nos vaillants artistes mes remerciements reconnaissants, et à vous mes meilleures amitiés. Henri LAVEDAN ». Puis, il disait à chacun le mot de félicitation qu'il méritait, et il terminait par le contrôleur en chef du théâtre qu'il remerciait d'avoir encaissé depuis trois mois, le sourire aux lèvres, la jolie somme de *six cent mille francs!*

2. Interprétée par MM. *Mesmacker*, *Laguiche*, Mlles *Lacombe* et *Watteau*.

Au commencement de novembre, MM. Lavedan et Samuel réunissaient en un déjeuner, au Café anglais, tous les artistes des Variétés et l'on fêtait, cette fois, la 150e représentation du *Vieux Marcheur*. Depuis *Ma Cousine*, le légendaire succès d'Henri Meilhac, aucun ouvrage n'avait atteint, au théâtre des Variétés, le chiffre de 150 représentations consécutives. Il était piquant de constater qu'après Henri Meilhac, c'était son successeur à l'Academie Française qui obtenait, à son tour, ce rare résultat.

Encadrée dans une mise en scène de tout premier ordre — du Samuel de derrière les fagots ! — la pièce est toujours merveilleusement interprétée par la belle Lender, qui n'a jamais fait meilleure création que celle de Pauline de Glaves, par M[lle] Lavallière, qui a composé de façon fort intelligente l'inquiétante silhouette de Marie Avoine, par M. Brasseur, l'idéal « vieux marcheur », enfin par Jeanne Granier, absolument parfaite dans le rôle de l'institutrice[1].

25 NOVEMBRE. — Reprise de la *Belle Hélène*, opéra-bouffe en trois actes, de Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach[2]. — C'est avec le plus vif plaisir que nous

1. A propos de la charmante créatrice de Léontine Falempin, rectifions une petite erreur — erreur n'est pas compte ! — commise par notre excellent confrère et ami Félix Duquesnel. Le signataire de Notes et Souvenirs sur Jeanne Granier, racontait qu'elle entra à la Renaissance sous la direction Koning et y débuta par la *Petite Mariée*. La vérité « historique » est que Jeanne Granier, alors simple choriste à la Renaissance, sous la direction d'Hippolyte Hostein, y débuta à l'improviste dans la *Jolie Parfumeuse*, un soir qu'une passagère indisposition de M[me] Théo allait forcer le théâtre à faire relâche. La petite Granier déclara qu'elle savait le rôle et se dit toute prête à remplacer l'étoile. Elle la remplaça si bien que, dès le lendemain, Théo, inquiète, se hâtait de rentrer. Et elle y obtint tout de suite un succès si franc que Leterrier, Vanloo et Charles Lecocq se souvinrent d'elle et lui confièrent, quelques mois après, l'importante création de *Giroflé-Girofla*. La *Petite Mariée* ne vint qu'en second lieu. On sait la suite...

2. DISTRIBUTION. — Calchas, M. *Baron*. — Ménélas, M. *Brasseur*. — Agamemnon, M. *Guy*. — Pâris, M. *Dastrez*. — Ajax I[er], M. *Prince*. — Achille, M. *Simon*. — Ajax II, M. *Dubrocq*. — Philocôme, M. *Raoul*. — Eutyclès, M. *Rocher*. — Grand prêtre, M. *Thierry*. — Hélène, M[me] *Simon-Girard*. — Oreste, M[lle] *Lavallière*. — Bacchis, M[lle] *Lanthenay*. — Leœna, M[lle] *Antoinette Rogé*. — Parthœnis, M[lle] *de Lagny*. — Agathos, M[lle] *Watteau*. — Zahtos, M[lle] *Marius*. — Charax, M[lle] *Dorga*. — Pylade, M[lle] *Louit*. — Nautonnier, M[lle] *Ziska*.

Au 1[er] acte, le Temple de Jupiter (décor de Lemeunier), Cortège des Rois.

avons retrouvé notre vieille amie, la *Belle Hélène*. Car la belle et toujours jeune Hélène est, pour chacun de nous, une amie d'un tiers de siècle. Nous avons tous fredonné, dès notre prime adolescence, les allègres refrains dont elle égaya notre entrée dans la vie. Est-elle assez pimpante, cette musique! Aussi, dès les premières notes de l'ouverture, une joie complète s'est emparée de toute la salle, et l'on a vu les faces s'épanouir et comme un frisson de plaisir parcourir tout l'auditoire, du bas jusqu'aux plus hautes galeries. Offenbach est bien décidément un auteur gai. Donc, après un silence de neuf ans, voici que, le plus heureusement du monde, reparaît sur l'affiche cette bouffonnerie épique qui fut, après *Orphée aux Enfers*, le premier grand succès du maëstro et donna à l'opérette un essor inattendu. Si grande prise qu'ait le temps sur ces sortes de pièces, celle-ci n'a pas trop perdu, grâce à l'esprit des auteurs qui perce sous leur parodie ultraburlesque des dieux et des héros de l'antiquité, et surtout grâce à la partition qui peut compter parmi les meilleures du genre. Le succès a été très vif. Mais on n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que ferait un public nouveau à l'interprétation nouvelle. Où sont, en effet, les célèbres cascadeurs qui semblaient devoir emporter avec eux toute la jeunesse et toute la

---

Au 2e acte, les Terrasses du palais d'Hélène (décor d'Amable), la Bacchanale.

Au 3e acte, la Plage de Nauplie (décor de Lemeunier), le Jugement de Pâris, divertissement réglé par Mme Mariquita et dansé par Mlles *Lavallière* (Oreste), *de Lagny* (Vénus), *Lanthenay* (Minerve), *Dupré* (Junon).

verdeur de cette œuvre façonnée à leur taille et coulée dans le moule de leurs qualités et de leurs défauts? Où est Grenier, le Calchas inimitable? Où est Couder, l'immortel Agamemnon? Où est Kopp, le Ménélas rêvé? — Tous trois, hélas! sont morts depuis longtemps... Où est la voix fraîche, perlée et prestigieuse de Dupuis!... Le public a répondu sans réplique à ces points d'interrogation inquiétants. Il a reconnu Baron, Guy, Brasseur — d'une fantaisie absolument originale en Ménélas — pour les héritiers légitimes de Grenier, de Couder et de Kopp. Il a fait un énorme succès au trio du dernier acte, où les excellents bouffons n'ont pas craint de pousser la folie jusqu'à ses dernières limites. Quant à Dupuis, aujourd'hui retiré du théâtre, le public s'est plu à le retrouver en un ténor de province, M. Dastrez, et dans son extrême bienveillance, il a favorablement accueilli le nouveau Pâris. Si Mme Simon-Girard n'a pas la verve de Schneider et la désinvolture hardie, éblouissante de la créatrice de la belle Hélène; si, comme elle, elle ne s'impose pas par la crânerie, par l'imprévu, par je ne sais quoi de dominateur et de magistral dans la farce même, elle a su plaire à beaucoup d'entre nous qui n'avaient vu que Judic et Granier. On lui a redemandé le duo du Rêve et les couplets du Mari sage, qu'elle a dits avec infiniment de gaîté. Quant aux décors d'Amable et Lemonnier, aux costumes de Landolf, à la mise en scène de Samuel et au divertissement de Mariquita, que danse si spirituellement Mlle Lavallière, déjà si gentille dans Oreste, il n'y a qu'une voix :

c'est la merveille des merveilles, merveille de luxe de richesse et de goût, et M. Fernand Samuel interdit ainsi toute reprise future de la *Belle Hélène* : non seulement on ne fera jamais mieux, mais on ne fera jamais aussi bien... Et nous retrouverons la *Belle Hélène* en notre volume de 1900...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Voyage autour du Code, comédie ...	4	»	64
Les Chaussons de danse, comédie.......	1	»	43
Monsieur X., comédie	1	7 févr.	143
**Le Vieux Marcheur*, comédie	5	3 mars	157
Nuit d'Été, comédie	1	25 sept.	94
La Belle Hélène, opéra bouffe	3	25 nov.	41

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Quatre pièces nouvelles : la *Poire*, de M. Louis Artus ; la *Mouche*, de M. Antony Mars ; l'*Elu des femmes*, de MM. Pierre Weber et Victor de Cottens ; *Coralie et Cie*, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin ; deux reprises : celle du *Fil à la patte*, de M. Georges Feydeau, et de *Ménages parisiens*, de M. Albin Valabrègue, jointe au *Maître d'école*, de Lockroy et Anicet Bourgeois, résument l'année 1897, à cheval sur deux directions.

Un gai vaudeville de MM. Gavault et de Cottens, *Chéri !* avait été joué le 28 février pour la centième fois. Le 7 mars, on donnait la *Poire*, pièce en trois actes, de M. Louis Artus[2]. — La « poire », c'est le mari, c'est-à-dire un mari fictif, dont la naturelle gaucherie sert à deux amoureux pour atteindre au mariage contre la volonté pater-

---

1. Directeur : M. Maurice Charlot; Administrateur général : M. Armand Lévy ; Secrétaire de la direction : M. Eugène Héros.

2. Distribution. — Théophile M. *Raimond.* — Montignac, M. *Galipaux.* — Mathieu, M. *Francès.* — Lefleuri, M. *Matrat.* — Fortinel, M. *Gorby.* — François, M. *Bellucci.* — Le commissaire, M. *Clément.* — Jean, M. *Greffier.* — Suzanne, Mlle *Dallet* (du Gymnase). — Pauline, Mlle *Grimault.* — Chiquita, Mlle *M. Bordo.* — Justine, Mlle *Mary Gillet.*

nelle. Lafleuri, notaire paillard, a découvert chez une horizontale de petite marque qu'il entretient assidument, le jeune Montignac, caché dans un placard. L'amant de cœur, froissé de la façon dont on l'a accueilli au sortir de l'armoire, a giflé le vieux monsieur « qui lui a manqué de respect ». Le bon Dieu des vaudevillistes (j'ai nommé le Hasard) fait que Montignac veut épouser Suzanne, fille de Lafleuri; le père refuse : il a sa claque, non seulement sur la joue, mais sur le cœur... Comment parvenir au mariage désiré ?... Faire des sommations... irrespectueuses? Impossible. D'où complot entre les deux amoureux et une nièce du notaire, laquelle est éprise du premier clerc Théophile. Le plan, simple peut-être aux yeux de l'auteur, est des plus compliqués. Théophile épousera furtivement Suzanne; le lendemain, ils divorceront, après un constat d'adultère de comédie; puis Suzanne, émancipée, fera les sommations d'usage et épousera son Montignac. Or, malgré sa bonne volonté d'être fidèle à la femme qu'il aime, Théophile, mari fictif, succombe avec Chiquita, la cocotte, qui cherche à se rattraper avec lui de la perte qu'elle fit de son entreteneur habituel. Le troisième acte est consacré à un chassé-croisé — plutôt lent — qui aboutit à un double mariage final : Suzanne garde Théophile, mari à peine effleuré; Montignac tombe amoureux de Pauline, et la farce est jouée — pas assez farce, et quelque peu inexpérimentée. L'habitude est, depuis quelque temps, de nous présenter au théâtre des personnages qui parlent argot — l'école des sous-Lavedan

— et de montrer des déshabillés galants — école « Coucher de la Mariée ». On pourrait peut-être se reposer, une fois par hasard, de ces « innovations » entendre parler français, et ne plus contempler des femmes en chemise. Un rôle épisodique a excité le fou rire, un peu *in extremis*. Le bénéficiaire fut l'acteur Francès, tout à fait comique en une silhouette de sergent de ville, à peine grotesque, et joué de façon spirituelle. La *Poire* est interprétée sans éclat, sauf Galipaux, qui n'avait pas, croyons-nous, reparu au Palais-Royal depuis son grand succès d'Adhémar, dans *Nos Aïeux*, de MM. Depré et Clairville. Il a été fort applaudi. Les autres rôles étaient convenablement tenus par Mmes Dallet, Grimault, Bordo ; MM. Raimond, Matrat, Gorby et Bellucci.

1er AVRIL. — Reprise d'*Un fil à la patte !* pièce en trois actes, de M. Georges Feydeau[1]. — On a beucoup, mais beaucoup ri. Ainsi se résume l'impression générale sur la reprise d'une des plus amusantes pièces de l'heureux auteur de la *Dame de chez Maxim*. Une analyse de cette folie déjà

1. DISTRIBUTION. — Bois d'Enghien, M. *Raimond*. — Bouzin, M. *Ch. Lamy*. — Le général, M. *Gémier* (du théâtre Antoine). — Firmin, M. *Francès*. — Chenneviette, M. *Gorby*. — Jean, M. *Bellucci*. — Fontanet, M. *Tréville*. — Lantery, M. *Batréau*. — Antonio, M. *Déan*. — Le concierge, M. *Mori*. — Un monsieur, M. *Debrest*. — Lucette, Mlle *J. Cheirel*. — La baronne, Mme *Franck-Mel*. — Marceline, Mlle *Mary Gillet*. — Viviane, Mlle *Marchand*. — Nini, Mlle *Dermette*. — Miss Betting, Mlle *Marguerite Lavigne*.

A la fin du mois d'avril, MM. Mussay et Boyer, tenant à quitter le théâtre, où ils ne laissaient que de sincères regrets, présentaient à l'assemblée générale des actionnaires un candidat à leur succession; M. Maurice Charlot, ex-directeur de l'Athénée-Comique, qui, accepté à l'unanimité, entrait en fonctions le 1er mai.

centenaire ne serait guère ici de mise. Et tout en regrettant que certaines idées de comédie, ébauchées çà et là, aient jadis avorté, ou plutôt se soient perdues dans le torrent de cet imbroglio de vaudeville, nous n'en rîmes pas moins de très bon cœur. Le Palais-Royal était comme désemparé en ces derniers temps : il avait grand besoin d'un succès et bien lui en prit de recourir à M. Feydeau. Rendons justice aux interprètes. Mlle Cheirel, un peu plus « forte » qu'il y a cinq ans, a joué avec beaucoup de vivacité et même d'esprit le rôle de Lucette. M. Gémier (prêté par le Théâtre Antoine) remplace feu Milher et apporte au général exotique que créa le regretté comique une fantaisie très sûre et très étudiée. M. Lamy est plein de naturel dans le rôle de Bouzin, établi par Saint-Germain. M. Raimond est un Bois d'Enghien parfait, et comme il porte le caleçon bleu marine à pois blancs!... M. Gorby est très adroit et très vrai dans Chenneviette que la bonne de Lucette annonce ainsi : « Le père de l'enfant de Madame ». Et il ne faut oublier ni Mlle Mary Gillet dans la sœur de la divette, toujours jalouse et ronchonneuse, ni Mlle Marguerite Lavigne, en institutrice anglaise... bien anglaise. Tous étaient excellents : bonne reprise.

18 MAI. — Premières représentations (à ce théâtre) de *Ménages parisiens*, pièce en trois actes, de M. Albin Valabrègue[1], et du *Maître d'école*, vau-

---

1. DISTRIBUTION. — Victor Gatinard, M. *Raimond*. — Pont-Gaudin, M. *Gobin*. — De Faverolles, M. *Gorby*. — Auguste, M. *Tréville*. — Maria, Mlle *J. Cheirel*. — Jeanne, Mlle *Grimault*.

deville en un acte, de Lockroy et Anicet Bourgeois[1]. — Après un trop court passage à l'Athénée-Comique, où, notamment dans *Madame Putiphar* et dans *Cocher, rue Boudreau !* il sut faire apprécier son goût pur et sa sûreté brillante de la mise en scène, M. Maurice Charlot vient d'être choisi pour présider aux destinées de notre premier théâtre comique. Les *Ménages parisiens* furent légués à leur jeune successeur par MM. Mussay et Boyer ; M. Maurice Charlot s'est empressé d'accéder à leur désir. La spirituelle comédie de M. Albin Valabrègue offre cette particularité que, présentée d'abord au Théâtre Français (parfaitement !) sous le titre de *Girouette*, puis, jouée aux Nouveautés, le 17 avril 1890, par Maugé, Albert Brasseur, Romain, Mmes Juliette Darcourt et Davray, elle « revient » au Palais-Royal, où, jadis, elle fut refusée, alors qu'elle s'appelait *Les Pantins de Madame*. D'ailleurs, n'est-il pas logique que, les Nouveautés adoptant de plus en plus le genre Palais-Royal, le Palais-Royal, avec des chances de succès, risque une pointe vers le genre fin des anciennes Nouveautés ? Passe-moi la casse, je te passerai le séné. Avec cette remarque que cette « casse »-là n'appelle point le raccommodeur. Les *Ménages parisiens* demeurent solides, sains et sans ébréchure, avec des mots charmants, — du Valabrègue d'avant

1. DISTRIBUTION. — Faucheux, M. *Baron*. — Legras, M. *Ch. Lamy*. — Griuet, M. *Francès*. — Friteau, M. *Batréau*. — Veuve Chamouillard, Mme *Franck-Mel*. — Charlotte, Mlle *Blanche Marcel*. — Baptiste Eloi, Mlle *Barral*. — Galuchet, Mme *Jourda*. — Jean Leblanc, Mlle *Elza Vogel*. — Scipion Grivet, Mlle *M. Lavigne*. — Plumichon, Mlle *Bolé*. — Loulou, *le petit Fernand*. — Fouyou, *la petite Nathalie*.

la conversion. L'amusement de ces trois actes roule sur une forme des Surprises du Divorce ; on n'a qu'à feuilleter le Code, et surtout les recueils de jurisprudence (car les articles très succincts du Code sur le divorce ne sont que prétextes offerts au juge pour les définitifs bouleversements) et l'on verra combien cette institution peut devenir féconde en quiproquos. L'intérêt de la pièce de M. Valabrègue réside surtout dans l'ingéniosité des scènes et dans l'esprit que, dans un dialogue aisé et rapide, il distribua sans économie. L'interprétation n'a point perdu au changement de cadre. Les rôles de Gatinard et de Pont-Gaudin, les principaux de la pièce, ont même gagné en comique, grâce aux ahurissements naïfs de M. Raimond et à la verve un peu grosse de M. Gobin. M. Gorby est adroit, — infiniment adroit. M. Tréville a plu dans une silhouette de domestique créée par M. Petit. Mmes Cheirel et Grimault en divorcées de mœurs légères ou pot-au-feu, ont contribué à l'honnête succès de la soirée, qui se terminait par la légendaire folie de Lockroy (le père de notre ministre de la marine) et Anicet Bourgeois, *le Maître d'école*. Au temps où, sûrs d'être joués en « spectacle coupé », les auteurs prenaient la peine d'écrire de bonnes pièces, *le Maître d'école* avait pris rang parmi les chefs-d'œuvre du genre ; il est encore trop dans toute les mémoires pour que nous nous attardions à en faire ici l'analyse. Pendant de longues années, ce vaudeville, quasi classique, fit les belles matinées du théâtre des Variétés. M. Baron — dont c'était les « débuts » sur la scène de la

rue Montpensier — sut mettre la salle en joie et fut traité en enfant gâté en ce rôle de Faucheux qu'il a marqué de son énorme fantaisie. A côté de lui, Charles Lamy fut un Legras extraordinairement maigre et d'un spirituel relief. L'excellent acteur Francès, enfin, soutint par de franches joyeusetés la réputation de la « vieille troupe » du Palais-Royal : M. Maurice Charlot se propose, paraît-il, et nous ne pouvons que l'en féliciter, de la bientôt rajeunir. Beaucoup de gentilles petites femmes, parmi lesquelles une future actrice de talent, M[lle] Lavigne, la fille de « notre Lavigne » jamais oubliée.

Ce spectacle s'était donné jusqu'au 16 juin. Le lendemain avait lieu la clôture estivale. Puis, le théâtre rouvrait, le 21 septembre, avec les premières représentations de la *Mouche*, pièce en quatre actes et cinq tableaux, de M. Antony Mars[1], et du *Secret de la Cafetière*, pièce en un acte, de M. Ernest Depré[2]. — C'était, en réalité, le début de la nouvelle direction, puisque, pris de court à la fin de la saison précédente au moment où il assumait le lourd fardeau d'un théâtre devenu maintenant très difficile, M. Maurice Charlot avait dû se contenter d'une simple reprise que lui

---

1. DISTRIBUTION. — De Margency, M. *Raimond*. — Bricard, M. *Boisselot*. — Pidoux, M. *Ch. Lamy*. — Pitoisel, M. *Hurteaux*. — Des Gattières, M. *Hamilton*. — Cabassol, M. *Moriès*. — Amilcar, M. *Kerny*. — Baron Turlot, M. *Armand Marie*. — Michu, M. *Déan*. — Emile, M. *Debrest*. — Cyprienne, M[lle] *Médal*. — M[me] Jupin, M[lle] *Berthe Legrand*. — Alice, M[lle] *Grimault*. — Ernesta, M[lle] *Jane Marsan*. — Zoé, M[lle] *Aimée Samuel*.

2. DISTRIBUTION. — Maurice, M. *H. Kerny*. — Raoul, M. *Déan*. — Campistrol, M. *Armand Marie*. — Joseph, M. *Debrest*. — Chichette, M[lle] *Therny*.

léguaient ses aimables prédécesseurs. C'était aussi, croyons-nous, la première œuvre que signait seul M. Antony Mars, tout fraîchement enrubanné de la Légion d'honneur. Il y avait donc double raison pour que la soirée fût intéressante. Pourquoi fallait-il que la *Mouche* ne fût qu'un long et laborieux vaudeville, souvent amusant, parfois spirituel, tranchant heureusement sur ceux qu'on jouait communément à Déjazet, mais auquel il manquait, hélas! le précieux grain d'originalité, le « je ne sais quoi » qui fait les très grands succès... Nous eussions désiré mieux qu'une réédition, un peu pâle, du joyeux *Tricoche et Cacolet*, de Meilhac et Halévy, enrichie des souvenirs de *Tête de Linotte*, de *Ma Camarade*, des *Dominos roses* et de *Rigobert*... Dans le rôle de Bricard, nous applaudissions Boisselot, ce comédien de sûr et honnête talent qui, pendant de si longues années, s'est fait très justement apprécier au Vaudeville et au Gymnase. L'entrée de Raimond, sous le brillant uniforme de Fortuné de Margency, provoquait un murmure flatteur : on n'était pas plus élégant... M. Lamy avait très drôlement habillé l'agent Pidoux — la mouche! — et très adroitement composé les divers travestissements de son rôle à tiroirs. Notons la bonne grâce de Mlle Grimault, sous les traits d'Alice Pitoisel, et l'heureux début de Mlle Jane Marsan, dont la piquante physionomie et l'excellente diction semblaient devoir trouver, au Palais-Royal, un très utile emploi[1]. La soirée

1. Très peu de temps après cette création, la jeune artiste succombait malheureusement, enlevée par une cruelle maladie.

commençait gaiement par un acte inédit, le *Secret de la Cafetière*, où M. Ernest Depré avait su mettre une note fantaisiste toute spéciale et toute nouvelle au théâtre Montpensier. On s'est franchement diverti des misères — trop réelles, hélas! — du jeune auteur dont la comédie est proprement tripatouillée par un collaborateur indélicat, par un directeur trop bon commerçant et par l'étoile, qui ne craint pas de « chambarder » l'ouvrage en y introduisant un aquarium et une entrée à cheval dans un salon... « Ce n'est peut-être pas très artistique, mais la recette avant tout!... » dit l'impresario.

20 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Elu des femmes*, pièce en quatre actes, de MM. Pierre Weber et Victor de Cottens[1]. — A peine sorti de « chez les pères », une fois son éducation terminée, le jeune Hubert de Besants est allé « chez les filles », et s'y est attardé de telle sorte que, lasse d'éclairer sa vie d'oisif, la comtesse, sa mère, a résolu de lui « couper le gaz », s'il ne trouvait enfin une position sociale. Qu'à cela ne tienne! Il se présentera à Saint-Brévans, comme candidat à

---

1. DISTRIBUTION. — Hubert des Besants, M. *Raimond*. — Travers, M. *Boisselot*. — Fouace, M. *Ch. Lamy*. — Le chef de gare, M. *Hurteaux*. — Blaniche, M. *Gorby*. — Boucart, M. *Hamilton*. — De Morlant, M. *Kerny*. — Gouron, M. *Armand Marie*. — Carlin, sénateur, M. *Chimène*. — Aliette de Vouges, Mlle *Cheirel*. — Marie Chausson, Mlle *Marcelle Bordo*. — La comtesse des Besants, Mme *Berthe Legrand*. — La muse, Mlle *Aimée Samuel*. — Mme Coulanvault, Mlle *Auffray*. — Madeleine, Mlle *Jeanne Derville*.

Les autres rôles par MM. *Déan*, *Debrest*, *Orsy*, *Froment*, *Derval*, *Garet*, *Rotreau*, *Dupont*, et Mmes *Dickson*, *Melzer*, *Therny*, *G. Barrot*, *J. Bole*, *Soris*.

la députation, en concurrence avec le propre intendant de Madame sa mère, le citoyen Travers, et comme le gaillard, bien fait de sa personne, a les femmes pour lui, son élection est presque assurée. Pourquoi faut-il qu'il se trompe de papier, et qu'il débite par mégarde, à ses électeurs ahuris, une profession de foi absolument contraire aux opinions qu'il est censé représenter? Pourquoi faut-il aussi que sa petite amie, Aliette de Vouges ait, avec quelques bonnes « grues » comme elle, la fâcheuse idée d'aller le relancer à Saint-Brévans, où sa présence ne manque pas de le compromettre gravement?... Mais, en fine mouche qu'elle est, Aliette sauvera la mise, et toujours prête à se déshabiller, elle se fera pincer en petit jupon rose, en conversation un peu familière avec le chaste Travers. Le scandale est gros : Travers est, le lendemain, traité dans les feuilles locales, d'ignoble individu; Hubert sera nommé à une majorité écrasante. Il y a un peu de tout, dans ces quatre actes extraordinairement vides, parfois de l'agrément, et aussi de l'esprit, un peu de tout, sauf une scène vraiment théâtrale, et, sauf un bon rôle pour Raimond et pour Boisselot, qui (plaignons-les bien fort) se démènent en pure perte dans une action qui comporte une trentaine de personnages des deux sexes. Notons l'amusante figure du paysan noceur (le père Fouace), que nous a donnée M. Charles Lamy, et souhaitons à MM. Pierre Weber et Victor de Cottens, collaborant ensemble pour la première fois, de prendre, plus tard, une belle revanche : cette partie ne compte guère.

30 NOVEMBRE. — Première représentation de *Coralie et Cie*, pièce en trois actes, de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin[1]. — Depuis plus de huit jours, il n'était question, dans le monde des théâtres, que du second acte de la pièce du Palais-Royal. « Très amusant », nous l'annonçait-on de tous côtés. « Pourvu, disions-nous, qu'il n'aille pas tromper les espérances ! » Il ne les a pas trompées. Grâce à ce fameux second acte, grâce aussi au dernier, très joyeux encore et très prestement mené, *Coralie et Cie* sera un succès, un vrai succès... « Coralie et Cie » est le nom d'une couturière du faubourg Saint-Honoré, avec entrée rue du Cirque, 21, où nos femmes du monde — est-ce Dieu possible ! — donnent rendez-vous à leurs amants, la patronne ayant aménagé, du côté de la rue du Cirque, un certain nombre de chambres *ad hoc*, qu'elle appelle « chambres de repos ». Comment Lucienne Dufauret va-t-elle chez Coralie (sa couturière, en tout bien tout honneur) afin d'y surprendre son mari, venu, lui aussi, pour surprendre sa femme, alors qu'ils sont, tous les deux, parfaitement innocents du mignon péché d'adul-

---

1. DISTRIBUTION. — Dufaurel, M. *Raimond*. — Glapissard, M. *Boisselot*. — Etienne, M. *Ch. Lamy*. — Buzenol, M. *Hurteaux*. — Thomerel, M. *Gorby*. — Versaquette, M. *Hamilton*. — Poirel, M. *Kerny*. — Joseph, M. *Armand Marie*. — Lucienne, Mlle *Cheirel*. — Coralie, Mlle *Augustine Leriche*. — Laure, Mme *Berthe Legrand*. — Clémence, Mlle *Marcelle Bordo*. — Liane Mlle *Médal*. — Félicie, Mlle *Jeanne Derville*. — Françoise, Mlle *Therny*. — Double-Blanc, Mlle *G. Barrot*. — Paulette, Mlle *J. Bote*. — Francine, Mlle *Duret*.

Pour accompagner, sur l'affiche, *Coralie et Cie*, on donnait, le 10 décembre, en lever de rideau, la première représentation d'une assez amusante piécette de M. André Lemoine, *Le Raccommodeur*.

tère? Comment Dufauret assiste-t-il, caché dans un placard surchauffé, à la rencontre de Glapissard (dit Peterhof) et de la jolie Liane de Bougival; puis, à celle de Clémence Glapissard et de son amant Versaquette? Comment enfin, à l'arrivée de tout mari dûment accompagné de son commissaire de police, requis pour constater le flagrant délit, la « chambre de repos » se change-t-elle subitement, sous la simple pression d'un bouton et à l'aide du truc le plus merveilleusement imaginé, en un simple et correct salon d'essayage? C'est affaire aux habiles inventeurs, MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin. Un autre jour, sans doute, ces messieurs, faisant preuve de fine observation et d'esprit véritable, se risqueront à l'étude de mœurs et à la comédie de caractère... Cette fois, il faut les complimenter pour les drôlatiques trouvailles d'un vaudeville à quiproquos aussi adroitement bâti que possible; il a mis en une joie intense le public du Palais-Royal. Que voulez-vous de plus? MM. Raimond — le roi des ahuris — Boisselot, Ch. Lamy, Gorby, Hamilton, Mmes Cheirel, Marcelle Bordo, Médal, Augustine Leriche, Berthe Legrand, Jeanne Derville, ont apporté tout leur entrain à faire valoir les rôles qui leur étaient distribués, et la soirée s'est terminée dans un très franc éclat de rire... C'est sur le succès de *Coralie et Cie* que nous finirons l'histoire du Palais-Royal, en 1899, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Chéri, vaudeville	3	»	75
Caillette, comédie	1	»	143
La Boîte aux lettres, comédie	1	15 févr.	23
**La Poire*, pièce	3	7 mars	28
Un fil à la patte, pièce	3	1er avril	50
Ménages parisiens, comédie	3	18 mai	30
Le Maître d'école, vaudeville	1	18 mai	18
**La Mouche*, pièce	4 a. 5 t.	21 sept.	38
**Le Secret de la cafetière*, pièce	1	21 sept.	119
**L'Elu des femmes*, pièce	4	28 octob.	34
Coralie et Cie, pièce	3	30 nov.	38
**Le Raccommodeur*, vaudeville	1	19 déc.	16

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN[1]

L'année, dont les premiers mois appartiennent au succès, toujours brillant, de *Cyrano de Bergerac*, se marquera par la première représentation de *Plus que Reine*, de M. Emile Bergerat, suivie, après les mois de fermeture estivale, des reprises de la *Dame de Monsoreau* et des *Misérables*.

4 AVRIL. — Première représentation de *Plus que Reine*, pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Emile Bergerat[2]. — « Plus que Reine » — ainsi le lui avait prédit une négresse de son pays — c'est Joséphine de Beauharnais épousant le général Bonaparte (qui n'était alors que le vainqueur de Toulon) et devenant bientôt impératrice des Français. L'histoire de ce glorieux règne de

1. Directeurs : MM. Floury frères.

2. DISTRIBUTION. — Napoléon Bonaparte, M. *Coquelin*. — Lucien Bonaparte, M. *Desjardins*. — Talleyrand, M. *Jean Coquelin*. — Junot, duc d'Abrantès, M. *Volny*. — Roustan, M. *Gravier*. — Joachim Murat, M. *D'Arançon*. — Jérôme Bonaparte, M. *Rosemberg*. — Joseph Bonaparte, M. *Person*. — Louis Bonaparte, M. *Gérard*. — Le prince Eugène, M. *Dannequin*. — Joséphine de Beauharnais, Mme *Jane Hading*. — Caroline Murat, Mlle *Esquilar*. — Pauline Borghèse, Mlle *Kerwich*. — Lætitia, Mlle *Patry*. — Mlle Avrillon, Mlle *Miroir*.

Les autres rôles par MM. *Malter*, *Albert*, *A. Gérard*, *Bourgeois*, *Dannequin*, *Jourdan*, *Curpin*, *Billiard*, et par Mmes *Bélia*, *Deschamps*, *Marty*, *Denelly*, *Doinel*, *Grey*, *Marguerite*.

sept années finissant de façon si cruelle par son divorce avec Napoléon Ier : tel est le sujet de l'intéressante pièce de M. Emile Bergerat, que nous avait promise Mme Sarah Bernhardt, au moment où elle était encore directrice de la Renaissance, et que s'est empressé d'accueillir à la Porte Saint-Martin l'inoubliable créateur de Cyrano, hanté du désir d'être Napoléon. Etre Napoléon! Et voilà comment se continue, au théâtre, la fameuse légende qu'avait si brillamment mise à la mode la triomphante *Madame Sans-Gêne* et qu'a renouvelée, depuis lors, le *Roi de Rome*, tiré à double exemplaire, précédé de *Colinette* et suivi naguère de *Madame de Lavalette*... Le divorce de l'empereur : quel sujet palpitant! « Je ne comprends pas qu'avant moi, disait Emile Bergerat, aucun dramaturge n'ait eu l'idée de cette tragédie, où l'amour et l'ambition sont aux prises dans des conditions héroïques et extraordinaires... » M. Bergerat ignore-t-il donc le *Divorce impérial*, de Mme Pauline Savari, qui, plusieurs fois, fut sur le point d'être représenté, et l'*Etoile*, de M. Edouard Noël, qui doit encore attendre son tour, enfermée dans le tiroir de quelque direction parisienne?... *Plus que Reine* commence au 12 vendémiaire de l'an IV, autrement dit au 4 octobre 1795, et c'est sous les arbres du jardin du Palais-Royal que s'ébauche la connaissance de la royaliste Mme veuve de Beauharnais, réduite, pour vivre, à placer ses cafés de la Martinique, et de Bonaparte, actuellement en disgrâce, mais croyant déjà en son étoile... Puis, brusquement — trop brusquement même —

nous voici rue Chantereine, dans l'élégant boudoir de Joséphine, devenue Mme Bonaparte et courant les fêtes pendant que son mari fait campagne. Elle est chez Barras, délicieusement costumée en reine Cléopâtre, quand Bonaparte revient d'Egypte plus jaloux, mais plus amoureux que jamais. La « lanterne magique », pièce curieuse, nous montre ensuite le parc de la Malmaison, où, interrompant une familière partie de barres, les délégués du Sénat et du Tribunat viennent supplier le Premier Consul d'accepter le titre d'Empereur. Bonaparte accepte à la condition qu'il partagera le trône avec sa chère compagne. Et voici le clou de l'ouvrage, au point de vue de la mise en scène : le magnifique tableau du sacre à Notre-Dame, fort exacte reproduction de la fameuse toile de Louis David. Napoléon prend des mains du Saint-Père le lourd diadème, qu'il place lui-même sur la tête de l'impératrice. Alors survient le nuage, le terrible nuage... L'Empereur n'a pas d'héritier direct, et puisque Lucien Bonaparte, que Joséphine a tenté de réconcilier avec son frère, se refuse noblement à abandonner la femme qu'il a épousée contre la volonté de Napoléon, le divorce est la seule ressource du souverain qui ne veut pas que son empire finisse avec lui, comme l'empire d'Alexandre... Avec le retour de Lucien, sa scène avec Joséphine qu'il avait méconnue et sa scène avec l'Empereur, qui vainement lui ordonne une lâcheté, la pièce de M. Bergerat, jusque là un peu « sommaire », prend subitement les allures d'un beau drame, parti pour un succès tout à fait justifié. Grand effet encore

pour le baisser du rideau, où Junot boit d'un seul trait — « Voilà comment on m'aime! » s'écrie Napoléon — le verre d'eau, peut-être empoisonnée, qu'a refusé Joséphine de la main de Talleyrand — et même de celle de l'Empereur... Puis, il fallait noter, comme vraiment touchant et pathétique, le dernier acte, où, abandonnée par tous, la pauvre Joséphine essaie de se tuer en se jetant la tête contre le mur qu'a fait élever l'Empereur entre ses appartements et ceux de l'Impératrice, — où, enfin, prise de pitié en voyant pour la première fois pleurer le grand Napoléon, la douce et malheureuse femme se résout à signer l'acte de divorce... Mme Jane Hading n'est pas seulement belle, incomparablement belle, en son incarnation de Joséphine, elle s'y montre avec une voix un peu faible, mais délicieusement nuancée, comédienne hors ligne, et l'on a pu voir « tout Paris » courir à la Porte Saint-Martin pour la chaleureusement applaudir en cette sympathique création. Quant à Coquelin, il avait à accomplir un véritable tour de force : réaliser un Napoléon — celui de la critique historique moderne, parlant, remuant et vivant dans une pièce qui va de 1795 à 1809 — et nous montrer le personnage sous les divers aspects typiques de nos imageries populaires, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, tel que le représente le fameux médaillon de David d'Angers, puis, quatre ans plus tard, au retour d'Egypte, sous le masque que fixe le vers classique de Victor Hugo, où Napoléon perce sous Bonaparte; ensuite en 1804, la face à demi-pleine et déjà césarienne; puis, en

1807, en César passé Auguste et lauré; enfin, en 1809, avec l'empâtement glabre de l'icone... A force d'art, Coquelin s'est fait toutes ces têtes, et comme nous l'avait dit M. Bergerat lui-même, il s'est fait la voix de ces têtes : grand comédien, toujours!... Après avoir réservé à Constant Coquelin et à sa belle partenaire, Mme Jane Hading, la part — léonine — qui leur revient, il serait injuste d'oublier à quel point des artistes de talent comme Desjardins, sous les traits de Lucien Bonaparte, comme Volny, sous ceux de Junot, Jean Coquelin et Gravier, dans Talleyrand et dans le mameluck Roustan, Mme Patry, dans Lœtitia Bonaparte, etc., concouraient au succès général... Puis, entre autres jolis effets de mise en scène, il fallait signaler, au septième tableau, la mélancolique entrée de l'Impératrice dans la salle de théâtre installée au palais de Fontainebleau, où généraux et dames de cour se lèvent tous pour la saluer une dernière fois...

1er JUIN. — Matinée extraordinaire au bénéfice de Mme Lydie Thompson, qui prend sa retraite dans des circonstances difficiles, après s'être fait applaudir sur la plupart des scènes du Royaume-Uni et des Etats-Unis d'Amérique. Les artistes de Paris ont tenu à lui donner cette marque d'estime et de gratitude, en souvenir de son attitude admirable envers ses camarades français lors de la guerre franco-allemande. On joue le 1er acte de *Marraine*, de M. Ambroise Janvier ; le 5e acte d'*Othello* (M. Mounet-Sully) ; le 3e acte d'*Hamlet* (Mme Sarah-Bernhardt), le 2e acte de *Lyristrata* de M. Maurice Donnay (Mme Réjane), et le second

acte de *Cyrano de Bergerac* (M. Coquelin aîné). Un intermède réunit les noms de Mmes Carrère et Grandjean, de MM. Alvarez et Bartet (de l'Opéra) joints à celui de M. Coquelin cadet.

Le théâtre avait fermé ses portes le 10 juin avec les dernières représentations de *Plus que Reine*. Il les rouvrait le 9 octobre avec la reprise de la *Dame de Monsoreau*, drame en cinq actes et onze tableaux, dont un prologue, d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet [1]. — La *Dame de Monsoreau* est l'un des derniers (1860) et l'un des plus beaux drames de la célèbre collaboration Alexandre Dumas et Auguste Maquet. La vogue en fut toujours très grande et on pouvait croire (on se trompait) qu'il en serait de même encore cette fois... Comment ne pas se passionner pour Chicot, ce frère de d'Artagnan, héros toujours de belle humeur, créé par deux auteurs dramatiques de génie, habiles à tenir le spectateur en haleine ? Le succès de Coquelin y a été des plus vifs. Il assumait une lourde tâche. Donner du relief à un rôle créé par Mélingue, c'était une entreprise audacieuse. Coquelin a pourtant réussi d'une manière éclatante : il a compris le rôle de Chicot d'une façon

---

1. DISTRIBUTION. — Chicot, M. *Coquelin*. — Bussy, M. *Volny*. — Henri III, M. *Desjardins*. — Gorenflot, M. *Jean Coquelin*. — Monsoreau, M. *Gravier*. — Duc d'Anjou, M. *Segond*. — Méridor, M. *Bouyer*. — Saint-Luc, M. *Emile Albert*. — Aurilly, M. *Walter*. — Cardinal de Lorraine, M. *Albert*. — Nicolas David, M. *Garay*. — Antraguet, M. A. *Gérard*. — Duc de Mayenne, M. *Ossart*. — Quélus, M. *Ramy*. — Duc de Guise, M. *Person-Dumaine*. — De Nancey, M. *Person*. — La Hurière, M. *Adam*. — Bonhommet, M. *Mallet*. — Schomberg, M. *Hémery*. Ribèrac, M. *Dannequin*. — Maugiron, M. *G. Henry*. — Diane, Mlle *Esquilar*. — Gertrude, Mlle *B. Miroir*. — Jeanne, Mlle *Kerwich*. — La duchesse, Mlle *Bouchetal*.

tout autre, et s'y est montré absolument charmant de jeunesse et d'entrain, de finesse et de gaieté. Aussi les bravos et les rappels ne lui ont-ils pas manqué durant toute la réprésentation. MM. Desjardins, Volny, Gravier sont excellents dans Henri III, Bussy et Monsoreau, et M. Jean Coquelin a beaucoup fait rire sous la robe de Gorenflot.

27 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Misérables*, drame en deux parties, avec prologue et épilogue, trois actes et dix-sept tableaux, de Charles Hugo et M. Paul Meurice, d'après le roman de Victor Hugo, musique de M. André Wormser [1]. — Tout le monde a lu cette admirable épopée de malheur, œuvre immense, sublime, sortie, tout armée, comme Minerve, du cerveau du maître — monument de bronze élevé à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui vivent, à l'humanité... Tirer un drame d'un poème aussi grand, c'était vouloir barrer la mer, tailler le ciel,

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Valjeau, M. *Coquelin*. — Marius, M. *Volny*. Javert, M. *Desjardins*. — Champmathieu, M. *Jean Coquelin*. — Enjolras, M. *Gravier*. — Théuardier, M. *Péricaud*. — Jean Prouvère, M. *Segond*. M. Myriel, M. *Bouyer*. — Montparnasse, M. *Walter*. — Coufeyrac, M. *Armand Gérard*. — Fauchelevent, M. *Albert*. — Feuilly, M. *Garay*. — Combeferre, M. *Ossart*. — Claquesous, M. *Ramy*. — Un gendarme, M. *Person*. — Gueulemer, M. *Cartereau*. — Père Simon, M. *Mallet*. — Bigrenaille, M. *Adam*. — Président des assises, M. *Person-Dumaine*. — Babet, M. *Ratineau*. — Bahorel, M. *Dannequin*. — Boulatruelle, M. *Chabert*. — Secrétaire de mairie, M. *Gaston Rys*. — Chenildieu, M. *Jourdan*. — Brujon, M. *Pierre*. — Un capitaine, M. *Parent*. — Gavroche, Mlle *Hélène Reyé*. — Fantine, Mlle *Berthe Bady*. — Eponine, Mlle *Eugénie Nau*. — Mme Thénardier, Mlle *Blanche Miroir*. — Mlle Baptistine, Mlle *Kerwich*. — Sœur Simplice, Mlle *Bouchetal*. — Cosette, Mlle *Chapelas*. — Une vieille femme, Mme *Daubrun*. — Une ouvrière, Mlle *Mérindol*. — Mme Magloire, Mlle *Rocheteau*. — Une portière, Mlle *Marie*. — Femme de ménage, Mlle *Clémence*. — Cosette enfant, la petite *Angèle Henri*. — Eponine enfant, la petite *Magnier*.

emprunter un rayon au soleil. Charles Hugo et Paul Meurice le voulurent. Ils y réussirent. Le drame primitif qui avait pourtant onze tableaux, s'arrêtait à la fin de la première partie du gigantesque roman, ne comprenant que l'épisode du livre intitulé *Fantine*. La seconde partie — *Cosette* — avait été supprimée à la fois pour cause de longueur et pour cause de censure, le tableau de la « Barricade » ayant paru dangereux. Aujourd'hui, la pièce, habilement remaniée et resserrée par M. Paul Meurice, a dix-sept tableaux, au lieu de onze, et comprend le drame dans son entier. Ces tableaux sont, d'ailleurs, très rapides avec peu ou point d'entr'actes. Entre autres « clous » sensasionnels, nous citerons le décor mouvant de Picpus, avec la dramatique ascension sur le mur, de Jean Valjean, accompagné de la petite Cosette, et ce magistral tableau de la barricade de la rue de la Chanvrerie, près de la rue Saint-Denis, qui ont été acclamés comme ils le méritaient. Pour monter les *Misérables*, Coquelin — le trait n'est-il pas touchant ? — a fait appel à l'incomparable science de mise en scène de son ancien camarade Frédéric Febvre, et pour souligner le drame, M. André Wormser a écrit une véritable partition. La musique est digne du compositeur de l'*Enfant prodigue* ; la mise en scène est, dans un autre genre, le pendant de celle de la *Mégère apprivoisée*, un chef d'œuvre signé Febvre. Après le rutilant Chicot de la *Dame de Monsoreau*, M. Coquelin a composé de la manière la plus savante le rôle à double aspect de Jean Valjean et de M. Madeleine. Chan-

geant étonnamment sa voix, et se faisant une très curieuse tête de vagabond, il rend avec un rare talent, au début du drame, la révolte intérieure et l'abrutissement farouche du forçat qui vient de subir pendant plus de vingt ans les terribles traitements du bagne. M. Desjardins réalise, dans son implacable et froide conviction, le type du policier Javert, honnête homme, mais monomane et peu malin, en somme, puisqu'il est dans sa destinée d'être toujours battu par son adversaire et qu'il suffit à celui-ci de se cacher derrière une porte pour échapper à ses investigations. M. Volny a tout pour représenter le beau Marius aimé de Cosette et d'Eponine. Mlle Chapelas est une aimable Cosette ; Mlle Nau donne du pittoresque au rôle d'Eponine. La création de Claudinet, des *Deux Gosses*, a valu à Mlle Hélène Reyé celle du délicieux rôle de Gavroche, où elle nous a paru d'entrain un peu factice et de moyens un peu courts. La voix, c'est aussi ce qui manque, dans l'émouvante Fantine qu'elle nous donne, à Mlle Bady, la grande favorite des « théâtres à côté ». M. Jean Coquelin joue avec beaucoup de naturel l'unique scène de Champmathieu, que sa fatale ressemblance avec Jean Valjean amène devant la Cour d'Assises et va faire condamner à coup sûr. L'interprétation des *Misérables* comprenait plus de cinquante rôles ; nous ne saurions en nommer tous les titulaires, mais nous nous en voudrions d'oublier le succès de la mignonne actrice (la petite Angèle Henri) qui remplissait le rôle de Cosette enfant...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Cyrano de Bergerac, pièce en vers	5	»	96
**Plus que Reine*, pièce	5 a. 7 t.	4 avril	74
La Dame de Monsoreau, drame..........	5 a. 11 t.	9 octob.	64
Les Misérables, drame	3 a. 17 t.	27 déc.	6

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ[1]

Deux pièces nouvelles : *Les Sœurs Gaudichard*, de MM. Ordonneau et Audran, et *Les Saltimbanques*, de MM. Ordonneau et Ganne, la mise au répertoire des *Mousquetaires au Couvent* et la reprise des *Vingt-huit jours de Clairette*, constitueront le bilan de l'année 1899, qui s'était ouverte avec le grand succès de la *Fille de Madame Angot*. La centième représentation, à ce théâtre, de la célèbre opérette de Lecocq se donnait le 20 janvier. Mme Simon-Girard continuait à y remporter chaque soir un succès personnel considérable. Il était impossible en effet de rêver plus exquise et plus séduisante Clairette, chantant avec plus de brio, de charme et d'entrain, la ravissante partition. Aux côtés de la divette se faisaient applaudir Mlle Kerlord dans le rôle de Lange, l'impayable Fugère dans Larivaudière, M. Lucien Noël dans Ange Pitou, l'excellent comédien Vauthier dans Louchard et le ténor Soums dans Pomponnet. La 200e et dernière avait lieu le 16 avril[2].

---

1. Directeur : M. Debruyère. Secrétaire général : M. Alfred Delilia.

2. Mlle Lyse Berty remplaçait ce soir-là Mme Simon-Gérard, jouant avec bonne humeur et chantant d'une voix agréable le rôle de Clairette.

21 AVRIL. — Première représentation des *Sœurs Gaudichard*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux (dont un prologue) de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Audran [1]. — Nous sommes — les modes l'indiquent tout au moins — au temps du roi Charles X, à Paris, bien entendu. Les patrons du restaurant de l'Escargot d'or, M. et Mme Gaudichard, ont deux filles, deux jumelles qui se ressemblent, c'est le cas de le dire, comme deux gouttes d'eau — au physique seulement, car le caractère de l'une est absolument l'opposé du caractère de l'autre : Cécile est douce et tranquille, sage comme une image ; Clara est un vrai petit diable, un garçon manqué, quoi !... Et loin de s'atténuer avec les années, ce contraste ne fait que s'accroître : il est le fond de la pièce où — nargue de la nouveauté ! — vont être confondues sans cesse, en un perpétuel quiproquo, Cécile et Clara, Clara et Cécile... C'est ainsi qu'au couvent des Petits Oiseaux, je veux dire : des Colibris, où, frayant avec la noblesse, nos commerçants, retirés des affaires, ont eu l'ambition de mettre leurs filles en pension, le beau lieutenant Gontran de la Tourette fait passer à Cécile un billet doux destiné à sa sœur Clara — qu'il veut enlever et qu'il enlève effectivement... Et voilà les Gaudichard, à

---

1. DISTRIBUTION. — Boniface, M. *Paul Fugère*. — Gontran de La Tourette, M. *Lucien Noël*. — Robert Deschamps, M. *Soums*. — Gaudichard, M. *Vauthier*. — Le baron Beauvisage, M. *Dacheux*. — Le Colonel Deschamps, M. *Paul Bert*. — Clara et Cécile Gaudichard, Mme *Simon-Girard*. — Sœur Modeste, Mlle *Debério*. — Catherine Boniface, Mlle *Jane Evans*. — Mme Gaudichard, Mlle *Irma Aubrys*. — Manon, Mlle *Rica*. — Clara et Cécile Gaudichard (au prologue) la petite *Mélodia*.

qui, hélas! cette fugue n'a pu rester cachée bien longtemps, persuadés qu'ils n'ont plus qu'une fille, une fille unique, demandée en légitime mariage par Robert Deschamps, autre lieutenant, camarade de Gontran... Or, jugez du désespoir de Robert quand il retrouve sa pure fiancée sous les traits de Grain-de-Beauté — Grain-de-Beauté, c'est Clara! — passant pour la maîtresse de Gontran. Ce n'est plus alors un simple quiproquo, c'est un véritable galimatias, qui se démêle assez drôlement — il était grandement temps! — au cinquième tableau, chez le colonel Ramollot, oncle de Robert, et comme, après tout, Clara n'a été qu'inconséquente et légère — oh! combien, par exemple! — deux bonnes et justes noces terminent l'aventure, peu comique, dont le tort est de rappeler à la fois *Giroflé-Girofla* et les *P'tites Michu*. Mais *Giroflé-Girofla* reste l'une des meilleures partitions du compositeur du *Cygne*, et celle des *P'tites Michu* est l'aînée, très digne, de l'heureuse *Véronique*. Que dire, au contraire, de la musique des *Sœurs Gaudichard* — du sous-Audran! — d'où émergent à grand'peine deux aimables duettos : « Trompons les regards indiscrets » et « A l'approche du printemps », le compliment de la petite fille à son papa : « C'est aujourd'hui ta fête » et la Chanson du Petit tambour qui revient jusqu'à trois fois — deux de trop! — dans cette longue, très longue soirée. Au lendemain d'une malencontreuse indisposition, Mme Simon-Girard a mis son adresse coutumière à faire valoir les rôles de Cécile et de Clara, qui, à eux deux, n'en valent pas un bon... Et

voilà que, cette fois, son très fin et très solide talent de chanteuse et de comédienne s'est buté à une tâche des plus ingrates. Puis, c'est en vain qu'avec ses tours de prestidigitation, M. Fugère a fait tout ce qu'il a pu pour nous divertir. Disons qu'on lui a bissé sa chanson villageoise « A Pont-Lévêque », ainsi que d'enthousiasme on avait redemandé à une gentille enfant de dix ans — enfant de la balle, sans doute — la petite Mélodia, les couplets du prologue...

La dernière représentation des infortunées *Sœurs Gaudichard* avait eu lieu le 17 mai. Dès le lendemain, on reprenait les *Vingt-huit jours de Clairette*, avec Mme Simon-Girard — charmante sous le dolman du 33e hussards, qu'elle avait déjà endossé aux Folies-Dramatiques — avec Mmes Jane Evans, Lyse Berty, MM. Paul Fugère, Vauthier, Lucien Noël, Dacheux, Paul Bert, Bernard et Jallier, qui conduisaient le théâtre jusqu'à la clôture annuelle, fixée au 11 juin.

22 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) des *Mousquetaires au Couvent*, opéra-comique en trois actes de M. Paul Ferrier et de Jules Prével, musique de M. Louis Varney [1]. — Les *Mousquetaires au Couvent* furent, il y a dix-neuf ans, le début aux Bouffes, sous la direction

---

1. DISTRIBUTION. — Bridaine, M. *Paul Fugère*. — Brissac, M. *Lucien Noël*. — Gontran, M. *Larbaudière*. — Le gouverneur, M. *Vauthier*. — Rigobert, M. *Bernard*. — Pichard, M. *Ogereau*. — Langlois, M. *Dacheux*. — Farin, M. *Jaltier*. — 1er moine, M. *Fumat*. — 2e moine, *M. Geoffroy*. — Louise, Mlle *Debério*. — Simone, Mlle *Mary Théry*. — Marie, Mlle *Louise Myriel*. — La Supérieure, Mlle *Jane Evans*. — Sœur Opportune, Mlle *Lise Berty*. — Jacqueline, Mlle *Paule Mary*. — Claudine, Mlle *Largini*. — Jeanneton, Mlle *Dalbi*. — Margot, Mlle *Lierny*.

Cantin, de M. Varney. Ils ont obtenu, depuis lors, près de sept cents représentations, et plusieurs fois ils ont fait leur tour de France. Il est peu d'ouvrages aussi populaires que celui-là, à Paris comme dans nos provinces. Partout où il a été joué, il n'a jamais manqué d'accomplir une heureuse carrière. La pièce est toujours aussi gaie, aussi pleine d'entrain, aussi amusante, la musique toujours aussi joyeuse, aussi fraîche, aussi jolie en son genre léger. Le public de la Gaîté l'a donc revue avec un vrai plaisir et a particulièrement applaudi Paul Fugère, très comique sous les traits de l'abbé Bridaine. M. Lucien Noël sait un peu trop qu'il est joli garçon et son jeu manque de fantaisie. M. Larbaudière est doué d'une gentille petite voix : qu'il s'échauffe un peu plus et ça sera parfait[1]. M[lle] Debério se donne la peine qu'il faut pour mettre en valeur le rôle de Louise, mais elle

---

1. Le rôle de Gontran servira de début, dans les premiers jours d'octobre, au ténor Gogny : succès médiocre. Celui de Louise sera chanté par M[lle] Flor Albine ; puis par M[lle] Paule Mary.

Un nouveau bail a été consenti par la Ville à M. Debruyère. La location est renouvelée avec une augmentation annuelle de 15.000 francs, pour une durée de treize ans, soit un loyer annuel de 100.000 francs ; le premier terme partira du 1[er] janvier de l'année suivante.

Pour la réouverture, la salle a été remise à neuf. La coquetterie de la nouvelle décoration s'est notamment portée sur le foyer du public, tout étincelant de nuances claires et de dorures, avec colonnes rehaussées de fûts rouges relevés d'or. Au plafond les panneaux et médaillons de Jobbé-Duval paraissent maintenant dans tout leur éclat et dans le théâtre d'Offenbach, de Varney, de Planquette, d'Audran et de Victor Roger, brillent les noms de Molière, de Beaumarchais, de Regnard, de Shakespeare et de Schiller — piquant contraste qui date de l'édification de la Gaîté au square des Arts-et-Métiers — la littérature et la musique, ces deux sœurs parfois amies. Cinq lustres d'un style léger versent des torrents de lumière électrique, non seulement sur les spectateurs, mais encore sur le beau groupe en marbre d'Auguste Paris : « Le Temps et la Chanson ».

n'est que faiblement secondée par Mlle Louise Myriel dans celui de Marie. Notons les louables efforts de Mmes Marie Théry et Jane Evans. Et félicitons M. Debruyère sur la façon dont il a monté la pièce. Le ballet : *Bouquetières et Mousquetaires* est d'un bien joli effet. Il en est de même de la gavotte du troisième acte, que Mlle Debério danse avec infiniment de grâce. La mise en scène est charmante.

17 DÉCEMBRE. — Centième représentation des *Mousquetaires au Couvent*.

30 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Saltimbanques*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Louis Ganne[1]. — Notre ami Maurice Ordonneau ne s'est, évidemment, pas « donné une méningite », ainsi qu'on le dit vulgairement, pour écrire l'histoire — renouvelée de celle de Mignon — de la petite Suzon, élevée dans un cirque, le cirque Malicorne, et retrouvant, dans le comte des Etiquettes, le père qui l'avait eue d'une mésalliance et l'avait jadis confiée au nommé Brutus, devenu

---

1. DISTRIBUTION. — Paillasse, M. *P. Fugère*. — Pingouin, M. *Lucien Noel*. — André de Langeac, M. *Etienne Perrin*. — Malicorne, M. *Vauthier*. — Comte des Etiquettes, M. *Bernard*. — Bernardin, M. *Dacheux*. — Le baron de Valengoujon, M. *Jaltier*. — Ramponnet, aubergiste, M. *Ogereau*. — Le marquis du Liban, M. *Duclerc*. — Coradet et le brigadier, M. *Fumat*. — Bétillard, M. *Geoffroy*. — Rigobin, M. *Fol*. — Suzanne, Mlle *Jeanne Saulier*. — Marion, Mlle *Lyse Berty*. — Mme Bernardin, Mlle *Jane Evans*. — Mme Malicorne, Mlle *de Merengo*. — Pinsonnet, Mlle *Paule Mary*. — Première Saltimbanque, la Marquise, Mlle *Largini*. — Une invitée, Mlle *Karty*. — Deuxième Saltimbanque, Mlle *Carrel*.

Au 3e tableau : *les Bohémiennes*, ballet, composé et réglé par M. Bucourt, de l'Opéra, dansé par Mlles Julia Duval, Briant et toutes les dames du corps de ballet. — Les Manzoni, acrobates.

Malicorne... Cette reconnaissance « imprévue » permettra à la jeune héroïne de l'aventure de dire adieu à ses anciens compagnons d'infortune : Paillasse, Pingouin et Marion, en épousant le bel officier de grenadiers (cela se passe sous le premier Empire) qui l'a justement remarquée. Peu importent la rare insignifiance et la plate banalité du livret ! L'essentiel est qu'il serve de prétexte plausible à d'heureux épisodes scéniques, comme celui d'une folle parade de saltimbanques, d'une magnifique entrée de cirque forain, d'un joli travail d'acrobates et d'un entraînant ballet de bohémiennes pittoresquement costumées par Landolff. Le tout devait avoir grande action sur le public et a obtenu, en effet, un très vif succès de première. Il fallait voir, au pupitre du chef d'orchestre, tenant miraculeusement au bout de sa baguette artistes et musiciens, le nerveux et verveux compositeur de la pimpante partition, Louis Ganne, l'auteur — célèbre ! — de la *Czarine*, de la *Marche lorraine* et du *Père la Victoire*... Certes, M. Ganne n'a pas son pareil pour rythmer un pas redoublé, et nous croyons pouvoir prédire à la chanson : « Va, gentil soldat », la vogue immense de ses précédentes marches. Tout le monde, à la sortie du théâtre, en fredonnait l'entraînant et clair motif. N'est-ce point là, pour un musicien qui, comme M. Ganne, connaît d'ailleurs admirablement son métier, la suprême gloire ? Au triomphe de M. Ganne, il faut associer celui de son précieux interprète, M. Paul Fugère, de si amusante fantaisie dans son burlesque travestissement des Gigoletti, et d'adresse délicieuse

en son lamento-bouffe : « Demandez-moi d'navoir plus d'esprit », comme dans ses couplets du dernier acte : « La nature a pour ses élus », que tous, de grand cœur, nous lui avons bissés d'enthousiasme. La distribution des *Saltimbanques* ne comportait pas d'étoile proprement dite. Nous en avions, du moins, la monnaie en la personne de Mlle Lyse Berty, la fine commère de tant de revues montmartroises, qui, sur une plus grande scène, continuait à se montrer diseuse spirituelle, et en celle de Mlle Jeanne Saulier, chanteuse experte et sympathique. MM. Vauthier, Lucien Noël et Perrin s'acquittaient on ne peut mieux de leur tâche respective : ils méritaient des éloges sans restriction aucune.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Fille de Mme Angot, opéra-comique.	3	»	125
**Les Sœurs Gaudichard*, opéra-comique..	3 a. 5 t.	21 avril	28
Les 28 jours de Clairette, opérette......	4	18 mai	24
Les Mousquetaires au Couvent, op.-com.	3	22 sept.	110
**Les Saltimbanques*, opéra-comique......	3 a. 4 t.	30 déc.	3

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET[1]

La *Poudre de Perlinpinpin*, dont la centième représentation se donnait le 26 mai[2], et *Robinson Crusoé*, qui, le 1er décembre, était joué pour la cinquantième fois sont les seuls ouvrages qui, en l'année 1899, aient tenu l'affiche du Châtelet.

20 OCTOBRE. — Première représentation de *Robinson Crusoé*, pièce à grand spectacle, en quatre actes et vingt-deux tableaux, de MM. Ernest Blum et Pierre Decourcelle[3]. — Ce n'est certes pas

---

1. Directeur : M. Emile Rochard ; Secrétaire général : M. Judic.

2. M. Bartel a repris avec beaucoup de verve le rôle de Courtebotte, créé par Baron ; M. Dekernel, celui de Micromégas, établi par M. Decori ; dans celui de Vif-Argent, M. Pougaud a été remplacé pendant quelques jours par M. Kartal. Le 8 juillet, après une courte interruption dans les représentations, la *Poudre de Perlinpinpin* reparaissait sur l'affiche avec Mlle Alice Bonheur, sous les traits de la princesse Zibeline et Mlle Eveline Jeanney, sous ceux de Catiche. Les deux jolies débutantes réussissaient pleinement ; Mlle Alice Bonheur était aussi adroite comédienne que chanteuse délicate ; Mlle Eveline Jeanney, qui se révélait très amusante fantaisiste, faisait la conquête immédiate de son public.

La *Poudre de Perlinpinpin* était donnée le 14 juillet en matinée gratuite. Le lendemain, la mission Marchand au complet (150 tirailleurs sénégalais et congolais encadrés de leurs 20 officiers et sous-officiers) assistaient à la représentation de la célèbre féerie.

3. DISTRIBUTION. — Robinson Crusoé, M. A. *Darmont*. — Lord Trévélyan, M. *Dieudonné*. — Spargoletti, M. *Decori*. — Peterpatt, M. *Guyon fils*. — Vendredi, M. *Pougaud*. — Patrick, M. *Courtès*. —

la première fois qu'on met à la scène le célèbre roman de Daniel de Foë, et nous nous souvenons, entre autres, de certain *Robinson Crusoë* d'Offenbach, à la première duquel — inutile de vous dire que ce n'était pas hier — nous assistions, tout gamin, au « poulailler » de l'Opéra-Comique... Montaubry faisait Robinson ; Mme Galli-Marié, très crânement, personnifiait Vendredi, et nous entendons encore Sainte-Foy chanter, avec le zézaiement qui était le propre de son amusante voix de trial, les couplets du Pot-au-feu : « Je prends un vase de terre, au ventre bien arrondi... » A leur tour, MM. Ernest Blum et Pierre Decourcelle ont pensé qu'il était possible de tirer une nouvelle édition, richement illustrée, du chef-d'œuvre à jamais populaire, et sans mentir à leur juste renom d'habiles dramaturges, ils nous donnaient, non point une féerie, mais une intéressante pièce d'aventures, à grandissime spectacle, qui, dans le gigantesque cadre du Châtelet, a permis au magicien Emile Rochard de réaliser des merveilles de somptueuse mise en scène et des prodiges d'ingénieuse machinerie. Le roman, traduit dans toutes les langues à des millions d'exemplaires, vous le connaissez depuis votre enfance... Quant à la pièce, très claire et très attachante, elle tient en ces quelques lignes. Supposez qu'en quittant

---

Jim, M. *Mévisto*. — Capitaine Hatkins, M. *Montlouis*. — Lord Wilmore, M. *Daltour*. — Tom Nitch, M. *Deschamps*. — Ito, M. *Degeorge*. — Sacatripas, M. *Avelot*. — Flipp, M. *Vandenne*. — Ali, M. *Luther*. — Parouba, M. *Zeller*. — Suzanna, Mlle *L. Dauphin*. — Betty, Mlle *Angèle*. — William, Mlle *G. Loyer*. — Ilma, Mlle *Dionne*. — Margaret, Mlle *Yrven*. — Dick, Mlle *Varley*. — Teddy, Mlle *Bernadette*.

l'Angleterre, Robinson ait laissé derrière lui une jeune femme pleurant sa perte et désirant le retrouver, avec un parent — le traître de l'affaire — qui, guignant le gros héritage, a tout intérêt à empêcher son retour... On le croit mort depuis onze ans, lorsqu'un incident imprévu et quelque peu invraisemblable — une bouteille, jetée à la mer, où Robinson a eu soin d'indiquer le degré de latitude de l'île déserte où il est relégué — redonne à sa femme l'espérance de le revoir. De là une passionnante poursuite, de là d'émouvantes péripéties mêlées d'incidents comiques, et aussi d'épisodes poétiques qui, finalement, aboutissent à la délivrance de notre héros... Parmi les épisodes poétiques, il n'en était pas de plus gracieux que ce *Rêve de Robinson* qui faisait l'objet du délicieux ballet de Christmas, avec la vue sur les toits de Londres, éclairés par la lune en la nuit bleue; l'apparition des anges de Noël au sommet des cheminées ; la forêt d'arbres, resplendissante sous le givre, où les enfants, venant chercher les joujoux qu'ils attendent du petit Jésus étaient rencontrés par les Papas Hivers, emmitouflés dans leurs vastes pelisses... Tout cela était d'une invention charmante, et jamais nous ne vîmes plus heureux mélange de couleurs discrètes et variées en un décor idéal. Maintenant, dans un tout autre ordre d'idées, on devait noter le *Naufrage de la Velléda*, où, en dehors de ses qualités de premier rôle, M. Darmont, l'ex-partenaire de Sarah Bernhardt dans *Phèdre* ou dans la *Dame au Camélias*, nous révélait des dons de gymnaste que nous ne

lui connaissions certes pas; *l'Ile de Robinson*, avec un divertissement d'anthropophages, où Landolff avait déployé le plus pittoresque originalité; les évolutions de *Cadets de la marine*, qui rappelaient aux plus âgés d'entre nous le fameux ballet de « Rifflemen » de la *Biche au bois*, et surtout, — oh! mais surtout! — la *Prise du brick « l'Espérance »*, une véritable bataille navale, avec combat d'artillerie, fusillade et abordage, inouï de vérité... Ne croyez pas, d'ailleurs, que dans cette pièce à spectacle — et quel spectacle! — les acteurs fussent entièrement sacrifiés à la mise en scène, si splendide soit-elle. Je viens de vous dire que Darmont faisait, de toute manière, un fort beau Robinson. Ce n'était que justice de constater le très grand succès de comédienne obtenu par Mlle Lucienne Dauphin, d'une émotion très prenante dans le rôle de Suzanna; la bonne grâce et l'entrain spirituel, dans celui de Betty, de Mlle Angèle, qui était, avec Guyon, la joie de la soirée; la très curieuse composition du traître italien Spargoletti, si extraordinairement réussie par M. Decori; la gentillesse de Mlle Georgette Loyer, sous les traits du brave petit William; la verve de M. Pougaud sous ceux de Vendredi; le naturel de M. Courtès dans le vieux Patrick; la vérité que mettait M. Mévisto à son rôle de Jim, le sous-traître; la grande allure, à la Richelieu, de M. Dieudonné dans le bref personnage de Lord Trévélyan. Par cette simple nomenclature, on voit, en dehors des décorateurs Amable, Jambon et Bailly, du musicien M. Marius Baggers, du maître de ballet M. Van Hamme et de la dan-

seuse étoile Mlle Magliani, à quels artistes de talent avait été confiée, par M. Emile Rochard, l'interprétation de cette grande machine de *Robinson Crusoé*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repres. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Poudre de Perlinpinpin, féerie	4 a. 35 t.	»	194
**Robinson Crusoé*, pièce	4 a. 22 t.	20 octob.	85



THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE[1]

Papa la Vertu, l'intéressant drame de MM. René Maizeroy et Pierre Decourcelle, s'était donné pour la dernière fois le 8 janvier. Le 12, avait lieu la première représentation de la *Mioche*, pièce en cinq actes et neuf tableaux, dont un prologue, de M. Jules Mary[2]. — Pourquoi *Papa la Vertu* n'a-t-il pas obtenu le long succès que nous attendions tous ? Est-ce que le public — qui n'aime pas à être trompé — ne se serait pas trouvé quelque peu désillusionné, en voyant que Mlle Lender n'entrait pas « réellement » dans la cage aux lions ? L'adjudant déserteur n'était-il pas un amoureux trop vieux ? Les amants ne sont sympathiques au théâtre que lorsqu'ils sont jeunes. Est-ce, par hasard, que le moment était mal choisi pour une pièce sur

---

1. Directeurs : MM. Holacher et Pontet ; Secrétaire général : M. Henri Sébille.

2. DISTRIBUTION. — Antonio, M. *Léon Noël*. — Michel Nicolaï, M. *Ravet*. — Frédéric, M. *Lefrançais*. — Anglade, M. *Renot*. — Philippe, M. *Emile Albert*. — Christiani, M. *Charlier*. — Joseph, M. *Ranté*. — Barthélemy, M. *Orsy*. — Giovani, M. *Liézer*. — Tomasini, M. *Germain*. — Le major Harris, M. *Picard*. — Le juge de paix, M. *Dervet*. — Marie-Rose, Mlle *Andrée Méry*. — Cœcilia, Mlle *Renée Cogé*. — Rosalina, Mme *D. Renot*. — Henriette, Mlle *Meynier*. — Cecca, Mlle *de Braine*. — Léona, Mlle *Mauclair*. — Thérèse, Mlle *Tasny* — Mère Antonio, Mlle *Dauthy*. — Petite Marie-Rose, *Petite Chamoy*.

l'armée?... Que ce soient là les vraies raisons, ou qu'il y en ait d'autres, toujours est-il qu'il a fallu remplacer, beaucoup plus tôt qu'on ne se l'était imaginé, le vivant drame de MM. Decourcelle et Maizeroy. — Celui de M. Jules Mary est coulé dans un moule connu : rien d'imprévu, cette fois... Il y a pourtant encore des militaires au prologue de la *Mioche*. La pièce s'ouvre au bruit du canon, au son des clairons, le soir de Coulmiers... Un sergent de chasseurs à pied est amené, grièvement blessé, à l'ambulance installée dans une maison voisine du champ de bataille. Ce sergent s'appelle Frédéric ; il est le frère adoptif du maître de céans, Michel Nicolaï, et — n'est-ce pas le fait d'un bon frère? — il fut l'amant de sa femme, à tel point que Marie-Rose, une mioche de six ans, est sa propre fille... Ignorée du mari, l'histoire se trouve tout au long contée dans les lettres que la mère écrivait, au jour le jour, à Frédéric absent ; ne sachant où les lui adresser, elle les a, fort imprudemment, du reste, gardées dans son secrétaire. Mortellement frappée par une balle prussienne, elle expire dans les bras de Frédéric, sans avoir eu le temps de lui remettre la clef du meuble, et voilà cette clef ramassée par un soldat chapardeur, l'infâme Christiani, qui volera les lettres, et en fera, soyez-en sûrs, le plus mauvais usage... Nous sommes maintenant en Corse, le jour où — l'épisode est pittoresque — le fameux brigand Antonio, la terreur de l'île, demande à rendre ses armes, afin de se faire régulièrement acquitter par le tribunal pour une série de meurtres, désormais cou-

verts par la prescription, et de planter ses choux, sur ses vieux jours, en bandit honoraire et honoré... Marie-Rose, devenue une belle jeune fille de dix-huit ans, fiancée au brave Philippe qu'elle aime, vit heureuse, entre Michel Nicolaï, qui se croit son père, et Frédéric, qui l'est réellement : l'un est maire de l'endroit et l'autre juge d'instruction à Sartène. Alors survient — nous l'attendions — l'ignoble Christiani, enfant du pays, où vit encore, dans la misère, sa vieille mère Cœcilia. Non content de s'être fait payer très cher une partie des lettres volées, il en a gardé d'autres, et menace Frédéric de les livrer au mari, si on ne lui accorde pas pour femme Marie-Rose — qu'il a l'audace de désirer... Et c'est à la pure jeune fille elle-même qu'il propose le honteux marché — entendu de son fiancé, Philippe, caché dans le maquis. Philippe pourrait abattre d'un coup de fusil la bête venimeuse ; mais il n'a point l'âme d'un assassin, et, chevaleresquement, il offre un duel loyal : les lettres appartiendront au survivant ; un papier, signé des deux adversaires, attestera qu'il y a eu duel sans témoins. Christiani a été tué — avouez que c'était justice — et la scène est belle, où Philippe, ignorant le nom de sa victime, vient demander asile à la mère gardienne du cadavre de son fils. Tant qu'il sera son hôte, le meurtrier demeurera sacré pour elle ; mais, dès qu'il aura passé le seuil de sa cabine, quelle implacable vendetta ! C'est dans l'histoire de cette vendetta, où l'auteur a su mettre une jolie note de couleur locale, bien plus que dans la très banale aventure de la jeune fille

entre ses deux pères, si embarrassée de son secret qu'elle en arrive à simuler la folie, — c'est dans l'amusante esquisse des mœurs corses que réside le véritable intérêt du nouveau — nouveau! — drame de M. Jules Mary. Vous apprendrai-je qu'il se termine, à la satisfaction générale, par le mariage de nos deux amoureux, puisque, destinée à Philippe, la balle de Cœcilia s'est « heureusement » trompée d'adresse en atteignant Frédéric, le père « gêneur » et qu'au grand désespoir du vieux bandit Antonio, qui déplore « la fin de la Corse », Philippe aura pu prouver qu'il ne fut point un assassin. M. Léon Noël a superbement dessiné cette pittoresque figure de brigand à barbe blanche, copiée d'après un original célèbre. Et n'est-ce pas faire un sérieux éloge du talent de M[lle] Renée Cogé que de dire que M[lle] Tessandier n'eût pas mieux joué le rôle de la terrible Cœcilia? On ne prête point un faux serment avec plus de correction que M. Renot, le bon gendarme, et comme il mérite bien, l'excellent Anglade, d'avoir pour femme la belle Rosalina : M[me] Delphine Renot elle-même!... Notons encore MM. Emile Albert et Charlier : l'un aussi sympathique, l'autre aussi repoussant que le voulaient les rôles de Philippe et de Christiani.

2 FÉVRIER. — Première représentation du *Roi des Mendiants*, pièce en cinq actes et huit tableaux, de MM. Jules Dornay et de A. Mathey[1]. — Un

---

1. DISTRIBUTION. — Valensol, M. *Léon Noël*. — Marlingale, M. *Ravet*. — Noirtier, M. *Lefrançais*. — De Roncey, M. *Renot*. — René, M. *Emile Albert*. — Cabriolet, M. *Ranté*. — Digue-Digue, M. *Charlier*. — Hector,

syndicat de mendiants! L'idée, peu banale, n'en était pas encore venue aux nombreux chevaliers d'industrie, qui, maintenant, en feront leur profit... Parfaitement, un syndicat admirablement constitué, d'un fonctionnement facile et lucratif. Voyez comme c'est simple. Vous êtes jeune, fort, bien constitué, mais horriblement paresseux : faites tout bonnement une demande d'admission au directeur de l'association, M. le baron de Roncey, prenez connaissance des statuts, et remettez-vous entre les mains de Valensol. Qui ça, Valensol? L'artiste de la société, celui qui peint les moignons! Celui qui transforme, en quelques coups de pinceau, les valides en aveugles, gagas, infirmes et éclopés. Enfin, après un stage, vous êtes élu, et vous prenez l'engagement de remettre six pour cent de vos recettes au patron qui s'occupe, lui, des rentes et retraites... Et voilà la grrrande société dont fait partie maintenant tout mendiant qui se respecte et qui sait compter. Telle est l'idée principale de la pièce. Mélodrame fort compliqué, pareil en tous points à toutes les pièces de ce genre. Jeanne de Rives, devenue veuve peu de temps après son mariage, donne le jour à une petite fille, héritière d'une fortune de trois millions. Un parent, Noir-

---

M. *André Hall*. — Tire-la-Patte, M. *Liézer*. — Le Moignon, M. *Chevreuil*. — La Bobine, M. *Orsy*. — La Moule, M. *Germain*. — Barbier, M. *Picard*. — Père Jobin, M. *Héronin*. — Juliette, Mlle *Georgette Loyer*. — Hélène, Mlle *Andrée Méry*. — Jeanne de Rives, Mlle *Renée Cogé*. — Sophie Brunel, Mme *Delphine Renot*. — Mère Gigogne, Mme *Moina Clément*. — La Comtesse, Mlle *Tasny*. — La Roussotte, Mlle *de Braine*. — Marie, Mlle *Meynier*. — Charlotte, Mlle *Mauclair*. — Angèle, Mlle *Litti*. — Truchette, Mlle *Jamot*. — Henriette, Mlle *Dauthy*. — La Concierge, Mlle *Delaporte*.

tier, héritier en second, achète pour cent mille francs la sage-femme et son complice Martingale, qui s'engagent pour cette somme, à faire disparaître l'enfant, mais le déposent en réalité dans une église des environs de la capitale. Cela se passait voilà dix-huit ans... Aujourd'hui, Martingale, échappé du bagne, est de retour à Paris. Son ancienne maîtresse, la sage-femme, dite « la buveuse d'absinthe » qui lui voua, autrefois, pour sa dénonciation, une haine à mort, sort en même temps de prison. Tous deux font partie du syndicat des mendiants, dont le chef, le baron de Roncey est informé par Martingale du beau coup qu'il y aurait à faire en retrouvant l'enfant héritière des trois millions. Et les voilà partis en campagne. Pas difficile la campagne : Louis Noirtier se trouve être un ami du baron ; l'enfant perdue n'est autre qu'une petite bouquetière connue de tous, protégée des mendigots, et la mère, Jeanne de Rives, accourt tout à propos demander des secours et décliner ses nom et prénom. Louis Noirtier a vent du complot, et aidé de Martingale, qui a changé ses plans, il se débarrasse tout d'abord de la buveuse d'absinthe, refusant d'entrer dans la combinaison — là est la meilleure scène de toute la pièce — puis de la jeune fleuriste, au moyen d'un coup de couteau... Rassurez-vous : personne ne meurt, et Hélène tombe dans les bras de sa mère, directrice d'un asile de nuit, où elle s'est réfugiée... Reste la vengeance! Martingale est arrêté; Louis Noirtier, découvert, est tué par sa propre fille d'une balle de revolver accidentelle, et le roi des men-

diants est détrôné. Je glisse, naturellement, sur les péripéties inhérentes au « mélo » : toutes choses qu'on sait d'avance, tous trucs prévus et connus : amour, sauvetage et orgue, car nous avons même un défilé de première communion. La pièce est bien montée, et l'interprétation très soignée. C'est d'abord Léon Noël, un Valensol bon enfant, bohême plein de gaieté et de sentiment : il joue le rôle en toute perfection ; Renot, baron à deux faces : l'homme du monde dont il a la distinction voulue, et le roi des mendiants, auquel il donne une crânerie superbe ; Ravet, un solide Martingale, adroit et terrible ; Ranté, un jeune mendiant qui a de l'entrain et chante gaiement sa ronde ; enfin, MM. Emile Albert et Charlier, fort bien dans des rôles de moindre importance. Mme Delphine Renot avait rendu avec infiniment d'intelligence et de chaleur le personnage de la buveuse d'absinthe, Mlle Renée Cogé avec émotion, celui de Jeanne de Rives ; Mlle Andrée Méry, enfin, était une Hélène très charmante et très simple.

4 MARS. — Première représentation de *le Coupable,* pièce en deux parties, quatre actes et onze tableaux, tirée du roman de M. François Coppée, par M. Jules de Marthold[1]. — Le roman de Coppée

---

1. DISTRIBUTION. — Donadieu, M. *Léon Noël.* — Chrétien Lescuyer, M. *Ravet.* — Simon Benoît, M. *Lefrançais.* — Lescuyer père, M. *Renot.* — Anatole Mahurel, M. *Ranté.* — Aubry, M. *Charlier.* — Commissaire de police, M. *Abel.* — Soldmeyer, M. *Liézer.* — Un gardien, M. *Chevreuil.* — Mulot, M. *André Hall.* — Bonidel, M. *Orsy.* — Narcisse, M. *Lelingon.* — Martinet, M. *Picard.* — Un vieux monsieur, M. *Doubleau.* — Laroze, M. *Hérouin.* — M. Hector, M. *Ch. Bert.* — Mariette Forgeat, Mlle *Renée Cogé.* — Louise Rameau, Mlle *Andrée Méry.* — Héloïse, Mme *D. Renot.* — Phrasie, Mlle *Bl. Méry.* — Mme Lagasse,

n'est pas, à proprement parler, un roman. C'est un plaidoyer, et même, dans certaines de ses pages, un pamphlet. L'auteur, qui est le plus généreux des hommes, y expose les misères de l'enfance abandonnée, et s'y déchaîne contre l'égoïsme de la société. Si le lecteur a été charmé, chemin faisant, par la bonne grâce et la verve de l'écrivain, et touché des vérités qu'il exprime, il est empoigné par les dernières pages, qui sont d'une éloquence admirable. Résumons l'histoire imaginée par M. François Coppée et traduite à la scène, non sans habileté, par M. Jules de Marthold. Chrétien Lescuyer est ce qu'on appelle un honnête jeune homme. Fils d'un magistrat veuf et austère, il a été élevé à Caen dans les pratiques de la vertu. Chrétien a été un écolier modèle, un étudiant laborieux. Il est appelé à un brillant avenir. Il héritera d'une grosse fortune, il épousera une belle dot, il suivra la carrière que tous les Lescuyer, depuis dix générations, ont illustrée. Sa voie semble se dérouler, exempte de heurts et de complications. Il est venu terminer ses études à Paris et y conquérir son grade de docteur. Une aventure assez banale, qui est celle de la plupart des jeunes hommes de son âge, l'y attend. Il a une liaison. Il s'attache à Mlle Mariette Forgeat, qui travaille tout le jour dans un atelier, et dont il a fait la connaissance dans une brasserie du « boul' Mich' ». Mlle Ma-

---

Mlle *Dalbert*. — Mlle Armand, Mlle *Tasny*. — Eugénie, Mlle *de Braine*. — La voisine, Mlle *Meynier*. — Jean Ragot, Mlle *Bossa*. — Félicia, Mlle *Mauclair*. — Chrétien Forgeat (1re partie), Mlle *Georgette Loyer*. — Chrétien Forgeat (2e partie), M. *Emile Albert*.

riette est une excellente fille, mais non pas tout à fait une vestale. Avant Chrétien, elle a rencontré d'autres galants qui lui ont conté fleurette. Un beau jour, Mariette lui annonce qu'elle va devenir mère... Chrétien ne croit pas sa responsabilité engagée par cet aveu ; il laisse à sa maîtresse quelque argent et la quitte pour retourner auprès de son père... Et là-dessus le dramaturge fulmine. Il accable, au nom de l'éternelle justice, l'infortuné Chrétien, il l'accuse d'infamie. L'idée de l'auteur, la voici : « Le père qui se désintéresse de son enfant est coupable des fautes que commettra cet enfant... » Peu importe que le père soit un père légal ou un père de rencontre, qu'il ait ou n'ait pas de doutes sur la vertu de la mère. Mariette est, je veux bien, plus blanche qu'un lis. Mais elle pourrait être une coquine et, néanmoins, donner le jour à un fils. Ce petit être serait innocent des débordements maternels, et pourtant il n'aurait aucun droit d'exiger qu'un honnête homme — son père hypothétique — se sacrifiât à lui... Notez que, cinq fois sur dix, les choses se passent ainsi. Le problème est complexe. Et nous craignons que les auteurs, désireux de le résoudre à tout prix, n'aient plutôt écouté la voix du cœur que celle de la raison. Il y aurait un moyen... Ce serait que l'Etat fût le père des petits qui n'en ont point, mais un père véritable, un père tendre et non un père administratif. Sous ce rapport, tout est à créer. Ce qui existe est infâme. M. Coppée, dans son roman, a étudié l'organisation des « maisons de correction », et il en a tracé un affreux tableau.

Le fils de Mariette, jeté sur le pavé, est devenu un mauvais sujet; il est arrêté pour vagabondage, renié par l'amant de sa mère; il sera enfermé jusqu'à sa majorité dans l'établissement pénitentiaire du Plateau, colonie agricole fondée pour la « régénération physique et morale » des jeunes malfaiteurs. Ce bagne est un enfer. Si vraiment la peinture de M. Coppée est fidèle, on s'étonne qu'un irrésistible mouvement de colère n'ait pas déjà balayé de telles hontes. Les détenus, dont quelques-uns n'ont pas encore douze ans, sont frappés, injuriés, torturés par des garde-chiourme, de qui la sottise égale la férocité. Pour la moindre peccadille, on les soumet à la discipline. Quel supplice! Vous allez en juger : « La chambre de discipline est une vaste salle, une sorte de grange, autour de laquelle les enfants punis marchent en file indienne, au pas militaire, sous l'œil d'un gardien, sans s'arrêter de toute la journée, sauf deux haltes d'une demi-heure, pour les repas. La chambre de discipline est un supplice tel qu'il dompte les plus rebelles; ils le craignent, m'a-t-on assuré, plus encore que le cachot, punition suprême; et, souvent même, les enfants à qui l'on inflige la chambre de discipline commettent tout de suite une faute plus grave afin d'être envoyés au cachot. C'est dur, le cachot. On y est seul, dans l'obscurité, nourri au pain et à l'eau, couché sur la dure. Du moins, on peut s'y asseoir par terre, le dos à la muraille, s'y reposer, quelquefois dormir; enfin, c'est moins horrible, paraît-il, que la marche sans trêve le long des murs, marche

épuisante, abrutissante, où l'on finit par sentir à chaque pas une secousse douloureuse dans le cerveau. » A l'Ambigu, on a trouvé que le supplice durait trop, et l'on a crié : Assez! Le dénouement du *Coupable* trahit une grande élévation de sentiment. L'avocat général Chrétien Lescuyer, reconnaissant son fils dans la personne d'un assassin, qui passe aux assises, confesse publiquement sa faute et demande aux jurés de les absoudre, ou de les condamner tous les deux. Cette scène est vraiment belle et emportée dans un mouvement lyrique supérieur. Décidera-t-elle du succès du drame?... Hélas! non! Le rôle de Lescuyer a été bien joué par M. Ravet. M. Léon Noël a joliment esquissé la physionomie du sculpteur Donadieu qui, lui, a épousé sa maîtresse et ne s'en est pas trouvé plus mal; sa compagne, c'était Mme Delphine Renot, d'une bonhomie charmante. Puis, il fallait louer le talent de Mlle Renée Cogé, sous les traits de Mariette Forgeat, et de Mlle Andrée Méry, sous ceux de Louise Rameau. Chrétien Forgeat, c'était d'abord Mlle Georgette Loyer; puis, M. Emile Albert. Toute cette interprétation — y compris les petits rôles : MM. Renot, Ranté, Charlier — était mieux que bien...

29 MARS. — Reprise des *Chevaliers du brouillard*, drame en cinq actes et dix tableaux, d'Adolphe d'Ennery et E. Bourget [1]. — Rien de plus

1. DISTRIBUTION. — Wood, M. *Léon Noël*. — Jonathan Wild, M. *Ravet*. — Lord Rowland Montaigu, M. *J. Renot*. — Darrel — Tamise, M. *Emile Albert*. — Sir Edouard Morton, M. *Charlier*. — Bluskine, M. *Ranté*. — Bob Kettleby, M. *Liézer*. — Georges Ier, M. *André Hall*

attachant, paraît-il, que le roman anglais d'Ainsworth, d'où furent tirés ces *Chevaliers du brouillard*, qui eurent autrefois tant de succès au boulevard. Les tableaux célèbres du vieux mélodrame de d'Ennery et Bourget ont conservé tout leur empire sur le public amateur du genre : c'est la taverne de la Pie-Borgne, où Jack feint l'ivresse et renie sa mère, tout comme Jean de Leyde dans le *Prophète*, afin de mieux déjouer les noirs projets de Jonathan Wild ; c'est le couronnement de Jack Sheppard en qualité de prince régnant des voleurs dans la Cour des Miracles de la Cité ; c'est la scène du pont de Londres, et le décor des brouillards... Il y a des incendies, des batailles et des déguisements... Jack Sheppard, habile à tous les plats de son métier, se transforme en femme, en jeune seigneur et même en honnête homme ! Ce prodigieux scélérat se fait toujours bien venir, quoi qu'il fasse, et le public charmé lui décerne, quels que soient ses forfaits, un diplôme de mauvaise tête et bon cœur. A l'origine, c'était Mme Marie Laurent qui jouait Jack Sheppard, de façon absolument magistrale, et le rôle fait époque dans la carrière, admirablement remplie, de la grande artiste. Mlle Tessandier, qui lui succéda, il y a quelques années, à la Porte-Saint-Martin, obtenait à son tour de grands effets par des moyens tout

---

— Figg, M. *Orsy*. — Davis, M. *Picard*. — Quatre-Jambes, M. *Germain*. — Quatre-Mains, M. *Charles Bert*. — William Hogarth, M. *Chaumont*. — Mistress Sheppard, Mlle *Antonia Laurent*. — Jack Sheppard, Mme *D. Renot*. — Cécily, Mlle *Andrée Méry*. — Mistress Wood, Mlle *Tasny*.

différents. Mme Delphine Renot, une des plus intelligentes pensionnaires de la troupe de l'Ambigu, n'a pas craint d'aborder le rôle que la créatrice avait marqué de sa griffe, et à défaut d'autres qualités, elle le joue avec beaucoup de verve et d'agilité. M. Léon Noël est exquis — toujours exquis — dans Wood, le bourgeois londonien en butte aux brocards de sa femme. Mme Antonia Laurent est dramatique à souhait dans mistress Sheppard. Les autres sont « de bon ensemble ».

10 MAI. — Première représentation de la *Légion étrangère*, pièce en cinq actes et sept tableaux, de MM. Jean La Rode et Alévy[1]. — Sans être d'une forme absolument neuve, la pièce est adroitement coupée, nette, claire, intéressante toujours, comique aux bons moments, et avec un souci de sobriété, presque de style, qu'on n'a point coutume de rencontrer chez les fournisseurs accrédités du mélodrame contemporain. A ces qualités, suffisantes pour assurer pendant de longs mois la fortune de l'ouvrage, il faut joindre la saveur qui se dégage de cette Légion étrangère, institution presque grandiose en sa simplicité, ce cadre d'humanité quasi évangélique, où viennent se réfugier, pour se mettre en contact avec une mort souvent héroïque, les désespérés de la vie, les

---

1. DISTRIBUTION. — Belcourt, M. *Léon Noël*. — Ponthieu, M. *J. Renot*. — Pierre Delval, M. *Emile Albert*. — Julien Thorel, M. *Charlier*. — Victor Martial, M. *Ranté*. — Andoche Pitou, M. *Angély*. — Moshach, M. *Liezer*. — Un agent de la Sûreté, M. *Desmarest*. — Maria, Mlle *Renée Cogé*. — Liline, Mlle *Andrée Mery*. — Félicie, Mme *Delphine Renot*. — Lucette, Mlle *de Braine*. — La Michette, Mlle *Tosny*. — La Souris, Mlle *Meynier*. — Petite Liline, *Petite Germaine*.

dédaignés du sort, les épaves du crime et de la débauche. Et de ces soldats, venus on ne sait d'où, qu'on accueille main tendue, sans les interroger sur leur nom ou leur origine, combien meurent éternellement ignorés, enfouis dans les plis du drapeau, dont les loques glorieuses effacent toute souillure!... La pièce est bien jouée. Plaçons en première ligne — mais oui! — Mme Delphine Renot, qui, en vieille ivrognesse, fit preuve d'un talent chaque jour en progrès. Le joli rôle de Liline nous montre Mlle Andrée Méry, très distinguée et d'une grâce parfaite. Mlle Renée Cogé, très habile, ne pouvait tirer meilleur parti d'un rôle, en somme assez médiocre. L'excellent comédien qu'est Léon Noël ne paraît qu'au prologue, assez peu pour que, dans la suite, nous regrettions son absence; on n'est pas plus oncle grincheux — le bourru... malfaisant. M. Renot, en chef de la Légion, fut applaudi pour son émotion contenue, M. Emile Albert pour sa tenue correcte, M. Charlier pour ses adroites qualités de traître. Le couple Andoche et Martial, représenté par MM. Angély et Ranté, fut la joie saine de la soirée. — La *Légion étrangère* se donnera, pour ainsi dire, tout l'été. Le 14 juillet, la pièce était jouée en matinée gratuite. Le 26 juillet, avait lieu sa centième représentation.

1er SEPTEMBRE. — Première représentation de *Cogne-Dur*, pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Michel Carré [1]. — L'action se passe de nos

1. DISTRIBUTION. — Jacques Lardier, M. *Léon Noël*. — Pierre Lardier, M. *Castillan*. — Capitaine Brion, M. *J. Renot*. — Lagrièche,

jours, en un village de notre belle Normandie. Pierre Lardier adorait Germaine sa femme, et sa femme l'adorait... Pourquoi faut-il que le rude forgeron se soit mis à boire, au point de devenir une véritable brute et de brûler un jour, de son fer rouge, la main de son petit Pierre qui, fort imprudemment, jouait dans la forge? Germaine, affolée, emporte son enfant et abandonne son indigne mari — cependant qu'à travers les fumées du vin il croit à une bonne farce. Quinze ans se sont écoulés. Pierre vient de tirer au sort, et, soutien de femme veuve — sa respectable mère a lu dans un journal la mort de Lardier — il pense ne point partir et épouser la jolie Claudette dont il est justement épris. Mais voilà qu'on le mande à la mairie, où il apprend que son père est, hélas! bien vivant, menant, sous le redoutable sobriquet de Cogne-Dur, la pire existence de vagabond et de braconnier. Pierre fera donc ses cinq ans, et nous le revoyons bientôt en manœuvres, avec les galons de sergent-major. Harassé de fatigue, il s'est attardé au cabaret et s'est endormi sur la table où il a déposé la sacoche qui contient l'argent de ses hommes. Un vieux vagabond a flairé le magot; Pierre le surprend au moment où il emporte la précieuse « grenouille »; il va lui passer son sabre au travers du corps, quand le voleur décline son nom: « Cogne-Dur »... Pierre Lardier, subitement

---

M. *Rante.* — Dumonteil, M. *Charlier.* — Germaine, Mme *Jane Méa.* — Claudette, Mlle *A. Méry.* — La Crâneuse, Mme *D. Renot.* — Mme Landon, Mlle *de Braine.* — La Jeannette, Mlle *Tasny.* — Mme Gaillaux, Mlle *Berland.* — Mme Lefouilleux, Mlle *Delorme.* — Catherine, Mlle *Prady.* — Une paysanne, Mlle *Emma.* — Pierre Petit, *Petite Angèle.*

désarmé, laisse s'enfuir le bandit et va conter la funeste aventure à sa mère, qui loge à quelques lieues du champ de manœuvres. Germaine remplace l'argent volé et supplie Pierre d'essayer de ramener au bercail celui qu'elle abandonna jadis à son malheureux sort. Une très belle scène — la scène à faire — met en présence le père et le fils ; le père qui résiste à l'idée de rentrer, au bout de vingt ans, dans le droit chemin, et le fils qui veut l'arracher à son existence de vieux vagabond. Cogne-Dur s'est enfin laissé persuader, et nous le retrouvons, au dernier acte, bourgeoisement assis à la table de famille, en face de Germaine, sa femme, entre son fils et sa bru, dans la forge que Pierre a eu la bonne idée de racheter. Et pourtant le vieux braconnier n'a pas eu la force de renoncer à son métier d'autrefois ; tous les soirs, quand les siens sont couchés, il regagne le bois sombre. Cette nuit même, où l'on est venu lui parler d'un danger à courir, il s'en ira rejoindre sa bande, et abattra d'un coup de fusil le garde-chasse qui, ayant tiré le premier, l'aura atteint en pleine poitrine. Avant que les gendarmes n'aient eu le temps de lui mettre les menottes, il tombe mort aux pieds de son fils. « C'était un homme ! » s'écrie Pierre. Et le rideau baisse sur ce mot qui semble résumer l'apologie du braconnier. *Cogne-Dur* nous a rappelé à la fois *Robert-Macaire* et le *Chemineau*, de Richepin. C'est un drame intime — et M. Michel Carré avait pris soin de nous en prévenir — qui, fort heureusement, à mon sens, s'éloigne pour une fois de l'abracadabrante poétique

des pièces de l'Ambigu. Restreinte à trois personnes : le père, la mère et le fils, l'action reste à souhait attachante et même poignante, — en dépit d'une psychologie souvent un peu sommaire. C'est avec le sens et le goût d'un véritable artiste — voyez, au prologue, l'étonnant tablier de cuir du forgeron ! — que M. Léon Noël a composé son personnage. C'est avec une rare sobriété de moyens, une puissance de naturel et de simplicité absolument admirable que l'excellent comédien a joué ce rôle de Cogne-Dur — une superbe création à ajouter à la longue liste de celles qu'il a déjà faites. M. Castillan — dont c'était le début à l'Ambigu — a le physique et la voix d'un troisième rôle ; Pierre Lardier n'est pas et ne pouvait être son emploi. Mme Méa ne se départit guère du ton emphatique du « mélo » : nous voulons aujourd'hui plus de vérité dans la diction. Citons Mme Delphine Renot pour son aguichante silhouette de la Crâneuse, et Mlle A. Méry pour sa jolie figure de Claudette ; puis MM. Renot, Ranté, Charlier, Mlle de Braine, qui s'acquittent avec zèle de leurs épisodes.

21 OCTOBRE. — Première représentation de *Mam'zelle Bon-Cœur*, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Ch. Samson et Ch. Raymond [1].

---

1. DISTRIBUTION. — Michel Bordier, M. *Duquesne*. — Kandi, M. *Vallot*. — Guy Delormel, M. *Hémery*. — Urbain de Trémeur M. *Castillan*. — André de Vergèze, M. *J. Renot*. — Jacques Bordier, M. *Normand*. — Philippe, M. *Chartier*. — Juponnet M. *Ranté*. — Jussaume, M. *André Hall*. — Bonissel, M. *Liézer*. — La Tonne, M. *Jacquier*. — L'abbé, M. *Picard*. — L'Obtus, M. *Chaumont*. — Le maire, M. *Chevreuil*. — Valentine, Mlle *Andréa Méry*. — Mme Delormel, Mme *J. Méa*. — Françoise, Mme *D. Renot*. — Zoé-la-Crotte, Mlle *Barbier*. — Mère

— André de Vergèze est un brave homme qui, depuis vingt-cinq ans, fait fortune en Afrique, où il s'est établi planteur. Urbain de Trémeur, dit le Mirliflore, et Michel Bordier sont deux crapules de basse classe et de... Ménilmontant. Toujours à la recherche de nouveaux coups à faire, ils jettent leur dévolu sur le riche Vergèze, et v'lan! les voilà tous deux en Afrique, reçus par le brave planteur, dévalisant sa villa, assassinant le propriétaire et détalant, en route vers Paris... Mais André de Vergéze n'est pas mort, pas tout à fait du moins; il a encore le temps de voir son ami d'enfance, Jacques Bordier, d'en faire l'héritier de ses nombreuses propriétés et d'obtenir de lui le serment d'abandonner son nom pour prendre le sien, — le tout devant deux témoins peut-être patentés, quoique nègres. Puis, l'âme tranquille, il n'a plus qu'à mourir. Il n'y manque point... Jacques Bordier — ou plutôt André de Vergèze — reviendra à Beaumont près Paris; nous l'y retrouverons tout à l'heure... Pour l'instant, si vous le voulez bien, suivons un instant nos deux canailles ayant déjà en tête un nouveau coup — un coup qui, en cas de réussite, leur rapportera deux millions. La famille Delormel est très riche; Valentine, secourable à tous, parce qu'elle a bon cœur (d'où le titre), est à marier; elle est jolie, bien dotée; voilà l'affaire du misérable Urbain le

---

Matelas, Mlle *Tasny.* — Graine d'Andouille, Mlle *Berland.* — Première pauvresse, Mlle *Delorme.* — Deuxième pauvresse, Mlle *J. Prady.* — Femme de chambre, Mlle *Emma.* — Petite Eugénie, *la petite Angèle.* — Un gamin, *le petit Jacques.* — Un petit garçon, *la petite Louise.*

Mirliflore, qui, pour entreprendre sa conquête, se fait admettre au même cercle que Guy Delormel, le frère de Valentine, dont il devient l'ami. De cette façon, pense-t-il, il pourra tout à son aise courtiser Valentine. Mais les assiduités de ce soupirant déplaisent à la jeune fille, et plus il la recherche, plus elle le fuit. Plus elle se sauve, plus il la veut ; à force de jouer ce jeu-là, il en devient sincèrement amoureux. Il oubliera les millions et l'aura coûte que coûte, quitte à satisfaire son ardente passion en la violant. « Bonne » scène de viol, interrompue à propos par l'arrivée de Kandi, le fidèle serviteur de Jacques Bordier (André de Vergèze) et de Bordier lui-même qui chasse l'ignoble individu. Alors, par reconnaissance sans doute, un subit amour naît dans le cœur de Valentine qui, toujours chaste, ne veut avoir d'autre époux que le faux André de Vergèze... Mais, non, ce mariage est impossible : poussée dans ses derniers retranchements, Mlle Delormel est obligée d'avouer à Valentine que, vingt ans auparavant, elle commit une faute, que le père d'André fut son complice, qu'elle est elle-même le fruit de cette faute, et que, par conséquent, de Vergèze est son propre frère !... O déroutes inconcevables ! O complications inutiles, que venez-vous faire ici ? Qui donc vous appelait ? Pourquoi, dénouement, te fais-tu si longtemps attendre ? Mais vous pensez bien que le Mirliflore n'a pas dit son dernier mot, et le voilà maintenant jouant du chantage pour parvenir à ses fins et obtenir la main de Valentine, dont le père n'a

gagné son premier million qu'en le volant à son patron. Ah! les sales familles! Tout en cambriolant une villa pleine de papiers, ledit Mirliflore a trouvé les preuves indéniables de cette fortune frauduleusement acquise ; il menace de les publier, au cas où Valentine ne l'accepterait pas pour mari. Et comme André, le sauveur, intervient cette fois encore, il s'en débarrassera pour de bon. Mais, la corvée n'étant pas très propre, il la laisse à Michel Bordier, un ancien forçat de ses amis. Le bras est levé ; au bout du bras, une main serrant un poignard ; le tout va s'abattre sur le corps d'André de Vergèze, lorsque Bordier s'aperçoit à temps qu'il allait tuer... son fils !!! Et dire que, sans Zoé-la-Crotte, Le Mirliflore épouserait quand même Mlle Valentine. Mais Zoé est jalouse, plus jalouse qu'une tigresse, si jalouse même qu'elle loge une balle dans le crâne de son amant. Inutile d'ajouter que la blessure est grave... Michel Bordier, en veine de repentir et d'expiation, s'accuse du crime d'abord, et se fait justice ensuite. Valentine, désormais bien sûre de ne se point marier avec son frère, deviendra Mme Jacques Bordier. Ouf! — C'est miracle que M. Duquesne n'ait point compromis sa légitime réputation en jouant le très mauvais rôle de Michel Bordier, et c'est presque un bonheur — il y a de ces malheurs heureux! — que M. Léon Noël, le remarquable Cogne-Dur, de M. Michel Carré, ait fait une chute (sans gravité, du reste), à la veille de créer le bout de rôle de Kandi (*li*, bon nègre), absolument indigne de son beau talent. Citons MM. Castillan

et Normand, qui mettent beaucoup de chaleur à remplir une tâche quelque peu ingrate; Mlle Andrée Méry (Mam'zelle Bon-Cœur), qui est toujours une très sincère ingénue; Mme Delphine Renot, qui a du naturel; M. Hémery, qui s'est fait justement remarquer dans un personnage de gommeux inconscient qu'il n'était point facile de faire accepter; Mlle Barbier, une nouvelle venue, qui a composé, de pittoresque façon, le rôle réaliste (oh! si réaliste!) de Zoé-la-Crotte.

8 NOVEMBRE. — Reprise de *Cartouche*, drame en cinq actes et huit tableaux, d'Adolphe d'Ennery et M. Ferdinand Dugué[1]. — Cartouche, qui périt misérablement en place de Grève le 20 novembre 1721, est resté le type de l'assassin sympathique. Pourquoi? Je serais bien embarrassé de le dire. Les uns soutiennent qu'il a été un héros de galanterie à ses heures, les autres que la fatalité l'a désigné dès son âge le plus tendre comme une de ses victimes. Quoi qu'il en soit, Cartouche, dit le Bourguignon, ayant refusé de continuer le commerce de son père, qui consistait à frelater la boisson de ses contemporains, se mit à détrousser ses camarades de collège d'abord, puis ses compagnons de tripot; il travailla sur le pavé de Paris, de nuit et

1. DISTRIBUTION. — Cartouche, M. *Duquesne*. — De Grandlieu, M. *J. Renot*. — Gribichon, M. *Ranté*. — D'Orbesson, M. *Charlier*. — Charlot, M. *Angely*. — François Beaudoin, M. *Ch. Hémery*. — L'Eveillé, M. *Liézer*. — Mitouflet, M. *Jacquier*. — Doublemain, M. *Charlys*. — Germain, M. *Picard*. — Langlois, M. *Chevreuil*. — Bellami, *André Hall*. — Gripois, M. *Chaumont*. — Jeannette, Mlle *Andrée Méry*. — Louise, Mlle *Litty Bossa*. — Sanchette, Mlle *Berland*. — Catherine, Mlle *Tasny*. — Louison, Mlle *Delorme*. — Mariette, Mlle *Prady*.

de jour, s'illustra par une dextérité sans égale, devint un véritable roi — selon les expressions d'un biographe — eut des flatteurs, des maîtresses, des richesses et des sujets, et finit misérablement, comme je viens de vous le dire. Les « malheurs » de Cartouche ont survécu à ce brigand « robuste et d'agréable figure... » Il fut mis sur scène par le comédien Legrand, dans une comédie intitulée : *Cartouche ou les voleurs* ; par Riescoboni dans une farce : *Arlequin Cartouche*, et — ce qui équivaut, pour quelques délicats « aristos de lettres » à être rompu vif — par Adolphe d'Ennery, l'homme du monde qui sut le mieux exploiter une situation. Le drame dont la direction de l'Ambigu a eu l'idée de se servir, comme d'une planche de salut entre une pièce qui n'a point réussi et une importante nouveauté sur laquelle on est en droit de compter, fut créé en 1858, à la Gaîté, repris ensuite au Châtelet par Dumaine, qui sut y faire preuve d'une énergie peu commune, et, en dernier lieu, au même Ambigu, par Paul Deshayes. Les combats à outrance dont un héros sort vainqueur, grâce à sa valeur personnelle et à son adresse à manier les armes, les aventures chevaleresques, les poursuites où tout un Parlement et un ministère s'épuisent sans effet, tout cela gagne facilement l'esprit du public — même quand le héros, comme le scélérat dont il s'agit, est « tour à tour filou, escroc dans les tripots, meurtrier, mouchard et pourvoyeur des sergents qui racolaient ». Duquesne sauve, d'ailleurs, la situation à force de talent, et l'on comprend qu'il ait désiré se montrer à nous

dans ce « grand » premier rôle. Nos compliments à M. Hémery, aussi touchant qu'amusant dans celui de François Beaudouin, dont la composition lui fait honneur. M. Angély a donné une excellente physionomie à Charlot, et il a déridé plusieurs fois la salle avec ses airs ahuris et réjouissants ; MM. Renot, Charlier et Ranté, Mlle Andrée Méry concourent — c'est le cas de le dire — à un parfait ensemble.

29 DÉCEMBRE. — Première représentation de *A perpète!* pièce en cinq actes et sept tableaux de MM. Pierre Decourcelle, Edmond Lepelletier et Léon Xanrof[1]. — Dans un débit de vins du pont Bineau, un honnête pochard, Giraud, en train de noyer dans la boisson le chagrin que lui a causé la mort de sa femme, est pris pour l'assassin du cabaretier et condamné, pour le crime dont il est innocent, aux travaux forcés à perpétuité... C'est la fatale erreur judiciaire, qui fait le fond de *Roger-la-Honte* et de tant d'autres drames... Giraud s'évade de l'île Nou — l'évasion y est de règle ! —

---

1. DISTRIBUTION. — Giraud, M. *Léon Noël*. — L'Ingénieur, M. *Castillan*. — Morel, M. *J. Renot*. — Tourniquet, M. *Angély*. — Brulard, M. *Charlier*. — Sandrac, M. *Ch. Hémery*. — Laflipe, M. *Ranté*. — Robert Morel, M. *André-Hall*. — Rivarez, M. *Liézer*. — Benoit Duval, M. *Duvivier*. — Bonnard, M. *Chevreuil*. — Père Moisson, M. *Jacquier*. — Jules, M. *Vallot*. — Faveroli, M. *Picard*. — Adolphe, M. *Dechambre*. — Gustave, M. *Charlys*. — Le commissaire, M. *Aubert*. — Un brigadier, M. *Jacobel*. — Mohammed, M. *Ludovic*. — La Rouge, Mlle *Suzanne Munte*. — Mme Morel, Mme *Jane Méa*. — Cécile, Mlle *Andrée Méry*. — Alexandrine, Mme *Delphine Renot*. — Marthe, Mlle *Barbier*. — La mère Souris, Mlle *Bode*. — Marcel, Mlle *Litty Bossa*. — Sidonie, Mlle *De Braine*. — Chaufferette, Mlle *Marguer. Laurlay*. — Palmyre, Mlle *Beraldy*. — Nina, Mlle *Berland*. — Anita, Mlle *Delorme*. — Raymonde, Mlle *Nataly*. — Mme Doré, Mlle *Tasny*. — Eglantine, Mlle *Dalbieu*. — Jeanne, Mlle *Prady*. — Petite Cécile, petite *Molinier*.

et retrouve à Paris ses deux filles qui, chassées de partout, ont été recueillies d'autant plus facilement par Mme Morel que celle-ci croit à la culpabilité de son mari. Il n'en est rien pourtant, l'assassin n'est autre que l'Ingénieur, l'amant de la Rouge. Les Morel sont, d'ailleurs, de très braves gens, qui, non contents d'avoir sauvé les « filles de l'assassin », ont également adopté le fils de la Rouge. Et la Rouge, se rachetant par l'amour qu'elle a pour son fils, réhabilitera l'innocent, et sera la *dea ex machinâ* qui, sur le coup de minuit, nous permettait de nous aller coucher tranquilles, après les mille péripéties d'une action supérieurement mouvementée. Pas très nouvelle et largement dépourvue de logique et de vraisemblance, j'en demeure d'accord ; mais si rapide et si habilement menée, que, pas un instant, on ne s'est ennuyé aux sept tableaux de ce drame, parfois mêlé de vaudeville. En somme, la véritable pièce de l'Ambigu, où, très heureusement le rire se mêle aux larmes... *Deux femmes pour un mari*, greffées sur les *Deux Orphelines*. Au lendemain des *Misérables* on s'est apitoyé sur les malheurs de l'infortuné Giraud, retour du bagne, et on a fait fête à une interprétation qui comprend en première ligne ce comédien de vrai talent qui s'appelle Léon Noël. Ah ! le bel artiste de la grande race ! Puis, au légitime succès de Léon Noël, il était juste d'associer celui de M. Castillan, le bandit sinistre ; de Mlle Suzanne Munte, la femme fatale ; de M. Angély, très fin comique ; de Mme Delphine Renot, brune excitante, etc. Et l'on rendait justice

à une mise en scène qui faisait du premier tableau — entre autres — une chose absolument réussie... *A perpète!* terminait, pour l'Ambigu, une très laborieuse, sinon très fructueuse année, et ce drame semblait avoir tout ce qu'il fallait pour tenir assez longtemps l'affiche en l'an 1900...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Papa la Vertu, drame	5 a. 8 t.	»	11
**La Mioche*, pièce	5 a. 9 t.	12 janv.	24
**Le Roi des mendiants*, pièce	5 a. 8 t.	2 février	31
**Le Coupable*, pièce	4 a. 11 t.	4 mars	27
Les Chevaliers du brouillard, drame	5 a. 10 t.	29 mars	46
**La Légion étrangère*, pièce	5 a. 6 t.	10 mai	102
**Cognedur*, pièce	5 a. 7 t.	1er sept.	53
**Ma'mzelle Bon-Cœur*, drame	5 a. 10 t.	21 octob.	19
Cartouche, drame	5 a. 8 t.	8 nov.	76
**A Perpète*, pièce	5 a. 7 t.	29 déc.	4

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

L'histoire de ce théâtre tient en une seule pièce nouvelle : la *Dame de chez Maxim*, vaudeville en trois actes, de M. Georges Feydeau[2], qui succédait au *Contrôleur des Wagons-lits,* de M. Alexandre Bisson. — Le 17 janvier, M. Georges Feydeau faisait une éclatante rentrée aux Nouveautés, où il n'avait rien donné depuis plus de quatre ans, c'est-à-dire depuis l'*Hôtel du Libre Echange*, écrit, comme *Champignol malgré lui*, en collaboration avec M. Maurice Desvallières. Cette fois, c'est son nom seul qui a été acclamé, et ce n'est pas exagérer que de dire que, vu l'effet de la première, en voilà pour trois ou quatre cents représentations. Heureux Feydeau, heureux Micheau : une rime à succès... On nous avait prévenus d'avance : « Vu la longueur de la pièce, on commencera à huit

1. Directeur : M. Henri Micheau ; Secrétaire général, M. Lionel Meyer.

2. Distribution. — Petypon, M. *Germain*. — Petypon du Grelé, M. *Tarride*. — Mongicourt, M. *Colombey*. — Le duc, M. *Torin*. — Marollier, M. *Mangin*. — Corignon, M. *Simon*. — Etienne, M. *Landrin*. — Le balayeur, M. *Lauret*. — L'abbé Chanteau, M. *Véret*. — Chamerot, M. *Royer*. — Sauvarel, M. *Milo*. — La Môme Crevette, Mlle *Cassive*. — Mme Petypon, Mme *Maurel*. — Mme Vidauban, Mlle *de Miramon*. — Mme Hautignot, Mlle *Burkel*. — Mme Sauvarel, Mlle *J. Marsan*. — Clémentine, Mlle *Dalwig*. — Duchesse de Valmonté, Mlle *Chandora*.

heures et demie précises. » Il est, en effet, extraordinairement long et compliqué, le nouveau vaudeville destiné à nous désopiler la rate — et c'est à un point que nous aurions droit de nous plaindre : comme pour le *Dindon*, M. Feydeau en a trop mis ! Comment nous reconnaître au milieu de ce tohu-bohu, et surtout comment nous expliquer cette suite d'événements, cependant fort explicables, pour peu qu'on veuille y prêter autant d'attention que le jeune auteur a mis de soin, et même de peine à les combiner. Sachez seulement le « gros » de l'affaire. Et quelle affaire ! Quand le chirurgien Mongicourt pénètre avec le jour — la matinée est pourtant déjà fort avancée — chez son collègue Petypon, le cabinet du célèbre praticien témoigne d'un singulier désordre, et c'est « sous » le canapé retourné qu'on découvre, dormant à poings fermés, le maître de céans. Que s'est-il donc passé, bon Dieu ? — Voici : la nuit dernière, à la suite d'une importante opération, un ventre à ouvrir pour le moins, Mongicourt a mené son ami Petypon chez Maxim, où, un bock en amenant un autre, notre savant a pris une telle « cuite » et il est rentré si parfaitement éméché qu'il ne savait plus ce qu'il faisait... Les rideaux s'ouvrent sur sa chambre à coucher ; une jolie femme blonde est dans son lit : c'est la Môme Crevette, la célèbre danseuse du Moulin-Rouge, qu'il a ramenée chez lui, sans même en avoir conscience... Il s'agit maintenant de la faire sortir, et en dépit d'un petit cadeau de vingt-cinq louis, qui l'indemnisera de son dérangement, la chose ne serait certainement point

aisée, si Mme Petypon — car il y a Mme Petypon ! — n'était une voyante, proche parente de Phryné Montpépin, du *Contrôleur des Wagons-lits* — c'est encore la joyeuse Mme Maurel, qui joue le rôle — et naïvement prête à croire aveuglément tout ce qu'on veut bien lui faire croire. La Môme se dresse sur le grand dodo, éclairée par la lampe électrique, et faisant de l'abat-jour une auréole sacrée : c'est le Séraphin, l'archange Gabriel, ordonnant à Mme Petypon de se rendre place de la Concorde, au pied de l'obélisque, où un homme lui parlera : de cette parole, il lui naîtra un fils qui fera souche de rois. « Pour son fils, pour son roi, pour la Patrie » ; Mme Petypon obéit à l'oracle, et se rend à l'obélisque. La Môme a donc pu « s'esbigner » tout à son aise, mais elle n'est pas partie toute seule... Ayant, quand elle était encore dans le lit du docteur, reçu la visite du général, oncle de Petypon, qui l'a naturellement prise pour sa nièce, elle a promis au vieux militaire de l'accompagner en son château de la Touraine, où il s'en va marier une petite parente au lieutenant Corignon. Le lieutenant Corignon n'est-il pas le dernier béguin de la Môme Crevette? Vous penserez si ça l'amusera de présenter elle-même, à celui qui l'a plaquée, sa future femme, formée par elle aux belles manières... Et quelles manières — vous les pressentez, n'est-ce pas? — celles du pur Moulin-Rouge, subitement importées en un vieux château de Touraine, où nos bonnes petites provinciales cherchent à copier la mise et à imiter les gestes de la parisienne « dernier bateau » qu'elles croient trouver en la

Môme!... Toutes, y compris la jeune sous-préfète et l'innocente fiancée de Corignon, s'ingénient donc à lever élégamment la jambe avec un : « Et allez donc, c'est pas mon père! » qui semble le *nec plus ultra* du grand genre. Toutes applaudissent, sans y rien comprendre, du reste, la *Marmite à Saint-Lazare*, chantée par la Môme Crevette, accompagnée au piano par l'abbé... Ces exemples de pataquès suffiront à vous donner la note. Triomphe du quiproquo, cela va sans dire, où ladite Môme est prise pour la femme du général, quand elle ne passe par pour celle du vieux docteur — et où, surgissant inopinément au milieu de l'énorme imbroglio, la vraie Mme Petypon est traitée de vieille folle, la femme de cette corneille de Monchicourt, qui abat deux cent cinquante kilomètres pour recevoir une maîtresse gifle... destinée à un autre. Le premier acte, qui dure plus d'une heure, est un des plus comiques que nous ayons jamais vus... Le second est d'une incontestable gaieté... Le troisième est encore bien amusant, avec la visite du jeune Valmonté, déjà « pigé » par la Môme et se croyant l'amant d'une femme du monde (c'est la vieille Mme Petypon qui lui répond); avec le burlesque envoi de témoins pour une affaire récoltée chez Maxim; avec le fauteuil extatique, où s'endorment tour à tour, suivant les besoins de l'invraisemblable aventure, les divers personnages de l'abracadabrante bouffonnerie. En somme, une étourdissante folie que M. Feydeau, à l'esprit toujours fertile, et plus sûr de lui que jamais, a bourrée, généreusement, de drôlatiques inventions

pouvant servir à dix autres pièces. L'excellente troupe du boulevard des Italiens l'enlève dans le ton de farce et dans le mouvement endiablé qui lui conviennent. M. Germain a, dans Petypon, les ahurissements les plus plaisants du monde. M. Tarride monte en grade : capitaine dans *Champignol*, commandant dans le *Sursis*, le voilà promu général ! Un général plus vrai que nature, une composition de tout premier ordre. Notons le tact de M. Mangin, l'entrain de M. Colombey, et signalons le très heureux début de M. Torin, sous les traits du jeune hobereau de province qui ne demande qu'à « marcher ». Puis, il fallait grandement louer M[lle] Cassive, pour la joliesse, le charme et la bonne humeur qu'elle mettait à sa Môme Crevette ; M[me] Maurel, pour la verve avec laquelle elle jouait M[me] Petypon, et M[lle] Jane Marsan, pour son exquise silhouette de la petite sous-préfète désireuse de se former sur les bons modèles[1].

---

1. Le 13 avril, auteur, directeur et interprètes fêtaient, le verre en main, la centième de la *Dame de chez Maxim*. Fait unique dans les annales du théâtre des Nouveautés, la joyeuse pièce de M. Georges Feydeau a encaissé, dans sa première centaine, la somme incroyable de *621,543 francs*, soit une moyenne de *6,215 francs* par représentation, c'est-à-dire le *maximum* pendant cent représentations.

Le 12 juillet, la pièce se jouait pour la deux centième fois.

A la fin du mois d'août, elle en était à sa quatrième Môme Crevette M[elles] Armande Cassive, Cavell, Berthe Richard, Jane Mary.

Au commencement d'octobre, M. Georges Coquet prenait possession du rôle du général, créé par M. Tarride.

Le 15 décembre, le soir de la rentrée de M[lle] Cassive dans son rôle de la Môme Crevette, un amusant incident... C'est à la fin du second acte. Petypon-Germain, se trouvant subitement en face de sa femme et voulant lui faire croire à une apparition de revenants, éteint brusquement la lumière. Le danger passé, il la rallume. Mais voici les lampes qui vacillent, qui baissent, qui s'éteignent et se rallument. Quelques spec-

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Contrôleur des wagons-lits, pièce....	3	»	17
Le Dieu de l'Amour et du Bazar, comédie	1	»	17
**La Dame de chez-Maxim*, vaudeville...	3	17 janv.	388

tateurs croient à un nouveau jeu de scène, d'autres s'imaginent qu'un léger accident vient de se produire dans les fils qui traversent la scène.

Mais soudain, obscurité complète. L'excellent Germain s'avance à tâtons vers le trou du souffleur et s'adresse au public.

— Mesdames et Messieurs, le quartier tout entier est plongé dans l'obscurité. Veuillez attendre quelques instants. La lumière va peut-être nous être rendue.

Le public reste très calme, grâce aux lampes de secours qui éclairent en partie la salle. Mais la lumière ne revient pas, et Germain prend de nouveau la parole.

— Mesdames et Messieurs, dit-il avec bonne humeur, nous allons terminer l'acte avec des bougies. Après... eh! bien après, on verra.

— Et allez donc, c'est pas mon père! répond le public mis en gaieté...

Un court-circuit s'était produit; deux fils étaient entrés en contact et en fusion ; tout était éteint de la rue Drouot à l'Opéra.

Le rideau se relève sur le troisième acte. Sur la scène, c'est une profusion de bougies. Tout est sauvé. Et la représentation s'achève dans un éclat de rire.

THÉATRE ANTOINE[1]

Le 26 janvier, l'intelligent et laborieux directeur nous donnait, succédant au *Résultat des courses*, de M. Brieux, qui n'a pas eu le succès qu'il espérait, un spectacle coupé, composé de trois pièces. *Son Petit Cœur*, de M. Louis Marsolleau[2], nous était déjà connu : c'est sur le sujet de *Boubouroche*, une pimpante et égrillarde saynète, écrite en fort jolis vers, une spirituelle arlequinade qui valait d'être mieux jouée : n'insistons pas. M. Georges Ancey n'avait rien donné depuis la *Dupe*, de mémoire plutôt fâcheuse. Mais son *Ecole des Veufs*, récemment reprise, ne fut-elle pas, dans le genre de plaisanterie amère, l'un des plus grands et des plus légitimes succès de l'ex-Théâtre-Libre. Les mêmes qualités se retrouvent dans l'*Avenir*, dont voici le sujet[3]. Mme Fontet est restée veuve avec

1. Directeur : M. André Antoine ; Secrétaire général : M. Marcel Luguet.

2. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Desfontaines*. — Arlequin, M. *Grandjean*. — Colombine, Mlle *Derville*.

3. DISTRIBUTION. — Etienne Ducarre, M. *Antoine*. — M. Masson, M. *Gémier*. — Martinot, M. *Desfontaines*. — Le domestique, M. *Carpentier*. — Jeanne, Mlle *Suzanne Devoyod*. — M. Fontet, Mlle *Délia*. — La couturière, Mlle *Derville*. — Maria, Mlle *Luce Colas*. — Yvonne, Mlle *Barsange*. — L'aide, Mlle *Verlain*. — La femme de chambre, Mlle *Blum*. — La bonne, Mlle *Covin*.

une fille, Jeanne, qui n'ayant pas un sou de dot, s'est amourachée d'un jeune homme, Etienne Ducarre, dont la position au ministère est trop modeste et dont les charges (il a encore sa mère et sa sœur à soutenir) sont trop lourdes pour que, raisonnablement, il songe à se mettre en ménage. Ah ! si le riche M. Masson, un vieil ami de la famille, autrefois tiré d'un pas difficile par Fontet, consentait à doter Jeanne !... Sollicité dans ce sens, M. Masson répond par une demande en mariage pour son propre compte : ne lui faut-il pas une jeunesse pour soigner sa goutte? Jeanne est perplexe : refuser, c'est la misère ; accepter, c'est l'avenir assuré. M. Masson n'en a, sans doute, plus que pour quelques années ; rien ne l'empêchera alors d'épouser son Etienne, puisqu'elle sera riche pour deux. Elle accepte... La voilà donc passée garde-malade de l'impotent, dont les exigences ne lui permettent pas la moindre absence dans son service ; il n'y a qu'elle pour le frictionner... C'est l'hôpital, où jamais ne pénètre un rayon de soleil. Etienne lui-même se déclare las d'attendre et parle de se marier. Il faut que, pour le faire patienter, Jeanne consente à lui rendre quelques petites visites en sa triste garçonnière. Enfin le supplice de Jeanne est terminé : elle est veuve à trente-cinq ans (elle en avoue vingt-neuf en dépit d'une petite ride qui se dessine au-dessous de l'œil), et possède trente mille livres de rente qu'elle a certes bien gagnées par son stage de dix ans auprès de l'insupportable malade. Epousera-t-elle Etienne qui l'attend depuis si longtemps ? Non pas, elle le

trouve trop âgé, vieux garçon, maniaque, déjà guetté par la goutte, lui aussi. Elle se paiera un mari qui la ruinera : c'est sûr... Telle est la « carcasse » de ces trois actes, signés d'un homme qui a véritablement le don du théâtre, et joués à merveille par MM. Antoine et Gémier, excellents, et par Mlle Suzanne Devoyod, si fine, si adroite, si intelligente. « Escompter l'avenir sert à supporter le présent » : telle est, pour ainsi dire, la morale de la nouvelle pièce de M. Ancey, qui, sans grands dessous (je ne parle pas de ceux de Mlle Devoyod qui sont d'une suprême élégance) reste un croquis délicieux. A noter les portraits d'employés de ministères écrits de verve par l'auteur, et bien spirituellement débités — un peu bas pourtant — par M. Antoine. Ajouterai-je que le spectacle de l'ataxique (M. Gémier y est, d'ailleurs, fort bien) ne laisse pas de paraître pénible à la scène ?... La soirée se terminait sur un vaste éclat de rire avec *Le Gendarme est sans pitié*, de MM. Courteline et Norès [1]. Il fallait entendre La Bourbourax (M. Arquillière y était très comique), se plaindre au substitut, dans le style que vous devinez, d'avoir été qualifié de *de visu* par un particulier de la localité, et traité de « moule » par le baron Larade, passible, pour ce fait, d'une condamnation en police correctionnelle. Tout cela était de franche satire, et l'on s'était énormément amusé.

30 JANVIER. — On donne *Mademoiselle Julie*,

---

1. DISTRIBUTION. — Le baron Larade, M. *Gémier*. — Le gendarme La Bourbourax, M. *Arquillière*. — Boussenade, M. *Charlot*. — L'huissier, M. *Verse*.

tragédie en prose en un acte d'Auguste Strindberg, traduction de MM. Charles de Casanove et Georges Loiseau, précédemment représentée au Théâtre Libre [1].

11 MARS. — Premières représentations de la *Nouvelle Idole*, pièce en trois actes, en prose, de M. François de Curel [2], et de *Que Suzanne n'en sache rien*, comédie en trois actes de M. Pierre Véber [3]. — La *Nouvelle Idole* est une pièce d'un ordre très élevé; c'est peut-être l'œuvre la plus noble qu'il nous ait été donné d'applaudir depuis trente ans. Avec le souci littéraire, la netteté de la forme et l'éclat de la pensée, elle rappelle par le résultat final les magistrales tentatives d'Alexandre Dumas fils. La *Femme de Claude*, elle-même, est dépassée, car elle ne comporte pas cette somme d'émotion simple et poignante qui, chez l'auteur de la *Nouvelle Idole*, se dégage du développement d'un superbe idéal. Le cas est tragique, j'entends, par là, égal aux beaux sujets des tragédies antiques. M. de Curel a évoqué la Science moderne, avec ce qu'elle contient d'exactitude, de cruel inconnu, de curiosité inassouvie. La « Nouvelle Idole », c'est elle, la Science hautaine s'arrêtant au

---

1. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Arquillière*. — Mlle Julie, Mlle *Eugénie Nau*. — Christine, Mlle *Luce Colas*.

2. DISTRIBUTION. — Albert Donnat, M. *Antoine*. — Maurice Cormier, M. *Gémier*. — Denis, M. *Arquillière*. — Baptiste, M. *Grandjean*. — Louise, Mlle *Suzanne Devoyod*. — Antoinette, Mlle *Bellanger*. — Jeanne, Mlle *Yves Roland*. — Eugénie, Mlle *Blum*.

3. DISTRIBUTION. — Léon Maubert, M. *Dumény*. — Jules Flingault, M. *Gémier*. — M. Bozon, M. *Arquillière*. — Gérald Louchepied, M. *Desfontaines*. — Francis, M. *Verse*. — Suzanne Maubert, Mlle *Bellanger*. — Mme Pantois, Mlle *Barny*. — Fanny, Mlle *Derville*. — Adèle, Mlle *Barsange*.

seuil du Néant qu'elle ne peuple d'aucun espoir, visant pourtant à l'universelle charité, et, par la noblesse de son but, suffisant à consoler ses servants et ses prêtres. Le docteur Albert Donnat a besoin d'un sujet pour expérimenter une découverte qui, une fois confirmée, sauvera des milliers d'êtres, non seulement de la mort, mais de la torture et de la décomposition vivante. Il a remarqué dans son service d'hôpital une jeune fille orpheline recueillie par un couvent et qui se meurt de la tuberculose. Le médecin la juge perdue à bref délai, et il n'hésite pas à lui inoculer le virus qui doit développer le mal terrible et ainsi aider à ses observations. Six mois plus tard, il revoit la malade, l'ausculte, — et constate avec effroi qu'elle est guérie... guérie de la tuberculose — mais le cancer dont il lui a mis le germe dans le sang est inguérissable. Et le voilà secoué d'un effroyable remords. Avait-il le droit de disposer ainsi d'une créature humaine ? Il croyait opérer sur un speudo-cadavre, et ce cadavre ressuscite par une sorte de miracle (la jeune orpheline, en plus de son traitement médical, a bu, chaque matin, elle le confesse, un peu d'eau de Lourdes), ce cadavre, dis-je, se dresse devant lui et semble dire : « Tu n'avais pas le droit de m'assassiner ! ». Dans une scène violente avec sa femme qui n'éprouve aucun amour pour lui (elle est presque attirée par un élève de son mari, le savant Maurice Cormier) Albert Donnat cite l'exemple du général, qui, lui, a le droit d'envoyer des régiments à la mort, pour sauver la patrie. Mais non ! L'existence d'un seul ne peut être

sacrifiée au salut de tous — même pour le triomphe d'une vérité ! Le second acte qui se passe chez Maurice Cormier, se divise en deux scènes capitales dont la seconde est de tout premier ordre. Louise Donnat vient chez celui qu'elle est sur le point d'aimer, non pour se donner, mais pour faire taire ses scrupules. Révoltée des moyens employés par son mari, qu'elle considère comme un criminel, elle veut savoir si elle doit continuer à lier son existence à la sienne. Maurice Cormier plaide pour la Science contre la sentimentalité, constate les progrès incessants de la Nouvelle idole qui — telles les divinités indoues — réclame des martyrs. Il explique un instrument qu'il vient d'inventer, enregistreur des frissons du cerveau, sorte de phonographe de l'âme, et conclut que, peu à peu, on apprendra ce qu'est cette âme, si enfin elle existe... — « Dans combien de temps ? demande Mme Donnat. — « Dans quatre ou cinq cents ans. — « Dans quatre ou cinq cents ans ! Et c'est maintenant que je souffre !... » On annonce la visite de Donnat. Sa femme veut entendre ce qu'il pense au tréfond de lui-même. Elle se cache. Et nous voyons Donnat en proie au doute. Les scrupules qui lui sont venus, et dont il se croyait matériellement incapable, l'ont conduit à constater autre chose en nous que de la chair qui meurt. — « Vous êtes, lui dit Cormier, sur la pente d'une crise religieuse ». Pour un peu, il lui signerait une ordonnance. Mais les remords de Donnat se sont révélés à lui comme étant d'une essence supérieure, quelque chose qu'on pourrait qualifier d' « indisséquable ». Il révèle à Cormier

qu'il vient de faire une autre victime ; il a commis un nouveau meurtre : un homme de quarante-trois ans, sain de corps et d'esprit, à qui il a inoculé son virus. L'élève ne comprend pas que son maître vient ainsi de se suicider, ne pouvant plus supporter le poids de sa faute involontaire. Et quand, son mari parti, Louise sort, épouvantée, de sa cachette, elle s'écrie : — « Vous n'avez pas compris qu'il parlait de lui... Vous avez voulu arrêter son élan vers l'idéal. Vous lui avez refusé toute pitié. Adieu ! » Le troisième acte est le plus beau — d'une beauté quasi surhumaine. Louise, qui a touché du doigt la noblesse d'âme de son mari (car, malgré tout, la présence de l'âme est devenue indiscutable) s'est mise à l'adorer. Elle s'offre à lui comme sa servante : il refuse, ne la croyant pas sincère. Mais, quand, emportée par sa passion pour ce héros tragique, elle s'offre, elle aussi, à ses « observations médicales », il la prend dans ses bras et la serre éperdument contre son corps de moribond. Or, voici venir la sainte orpheline. Dans une scène d'une émotion puissante, elle apprend au médecin qu'elle n'a jamais rien ignoré de ce qui s'était passé. Elle l'a entendu dire : « Cette enfant est perdue : dans huit jours elle connaîtra les splendeurs de son paradis. » Puis elle l'a vu revenir seul : elle l'a vu lui faire une piqûre peut-être mortelle. Et elle ne regrette rien : elle ne lui en veut pas, sachant qu'il a agi pour le bien de tous les hommes. Elle voulait être religieuse ; elle se serait dévouée en détail ; elle a accepté un dévouement en bloc. Elle s'est dit : « Jésus-Christ est

mort crucifié; je considère comme un honneur d'être un peu traitée comme lui! ». Alors Albert Donnat, le savant pratique et sceptique, sent son cœur se fendre, s'emplir d'une miséricorde infinie, se meubler d'une espérance douce. Ce n'est pas qu'il renie son passé, mais il croit qu'il est une limite aux tentations humaines. Les efforts du savant sont vaincus par l'amour et par le dévouement. Cette œuvre forte aura-t-elle le succès que devraient faire présager les applaudissements éclatants de la première soirée? A vrai dire, elle risque de n'être accessible qu'à un petit groupe, je dirais: d' « intellectuels », si ce mot n'avait pas été récemment détourné de son sens. Imprimée, il y a quatre ans, dans la *Revue de Paris*, où les directeurs ont longtemps hésité à l'accueillir, craignant de spéculer sur une trop brûlante actualité, la *Nouvelle Idole* séduira, à la lecture, — la pièce a paru chez Stock — par ses mâles qualités d'écriture et de philosophie. Elle sera le plus grand honneur de M. François de Curel et aidera singulièrement à la reprise de ses *Fossiles* à la Comédie-Française. M. Antoine, dans le personnage si difficile du docteur Albert Donnat, est admirable de grandeur et d'humilité. Bien que souffrant encore, ce premier soir, d'une indisposition passagère, il s'est montré vaillant à son ordinaire et a combattu énergiquement pour un succès qui a pris une allure triomphale. M. Gémier, très digne et d'une froideur voulue; M. Arquillière, comique, avec la mesure qu'il convient, contribuaient à l'éclat de la représentation. Et aussi Mlle Suzanne

Devoyod, dont les belles qualités dramatiques furent justement appréciées. Mais de grands éloges sont à décerner à Mlle Bellanger qui, dans le rôle de la jeune orpheline sacrifiée à la science, s'est montrée à la fois touchante, pitoyable, convaincue, et si douce et, comme Marie qu'elle adore à genoux, pleine de grâces. Le spectacle se terminait par une fantaisie-vaudeville que M. Pierre Véber a intitulée : *Que Suzanne n'en sache rien*. De la gaieté, des mots à l'emporte-pièce, le tout aboutissant à un rire final, tel est le bilan de cette œuvre joyeuse qui nous fait assister aux transes de Léon Maubet (M. Dumény y est parfait), obligé de se battre pour une impure et tentant de cacher à Suzanne, sa femme (Mlle Bellanger) la vérité sur cette fâcheuse escapade. Très bien enlevée par MM. Gémier et Desfontaines, deux témoins épiques, et M. Arquillière, un amant plus bruyant qu'actif, la pièce de M. Pierre Véber a merveilleusement réussi à détendre les nerfs d'un public jusqu'alors délicieusement ému.

31 MARS. — Première représentation de l'*Assomption d'Hannele Mattern*, de Gérard Hauptmann[1], primitivement donnée au Théâtre-Libre.

4 MAI. — Premières représentations des *Gaietés*

1. DISTRIBUTION. — Hannele, Mlle *Jane Heller*. — Gotwald, M. *Arquillière*. — La sœur Martha, Mlle *Blum*. — Tulpe, Mlle *Barny*. — Hedwig, Mlle *Derville*. — Plessuket, M. *Séruzier*. — Hanke, M. *Chartol*. — Seidel, bûcheron, M. *Verse*. — Berger, bourgmestre, M. *Marsay*. — Schmidt, M. *Carpentier*. — Docteur Wachler, M. *Noizeux*. — PERSONNAGES DU *Rêve d'Hannele* : Le maçon Mattern, M. *Saverne*. — La mère d'Hannele; la diaconesse, Mlle *Mellot*. — L'Etranger, M. *Arquillière*. — Le petit tailleur, M. *Desfontaines*. — Les Femmes, Mlles *Verlain, Barsange, Caucain, Rolland*. — Les Hommes, MM. *Grandjean, Dufresne, Guettard*.

de l'escadron, revue militaire en trois actes et huit tableaux, de MM. G. Courteline et Ed. Norès[1], et de *Cœurblette*, comédie en deux actes, de M. R. Coolus[2]. — La reprise des *Gaietés de l'escadron*, cette inquiétante, humaine et joyeuse satire, originaire de l'Ambigu, fut, au boulevard de Strasbourg, quasi triomphale. Mise en scène avec un soin minutieux, admirablement jouée en ses plus petits coins de sentiment ou de joie, elle a paru plus dans son cadre au Théâtre-Antoine, où l'on vient chercher moins une pièce qu'une étude en ses dehors bouffons, réels, approfondis. Je ne dirai pas que l'armée en soit parée de rayons plus éclatants; mais, de ces scènes vraiment larges, on emporte cette impression que, relâchée à la surface, la « grande muette » conserve le cœur bon et sain. Les types du capitaine Hurluret, vieille culotte de peau d'une tendresse exquise, qui passe son temps à payer de sa poche et de son avancement pour cacher les fautes de ses soldats, — et celui du général inspecteur, ce myope auquel rien n'échappe, et qui ponctue ses plus terribles réprimandes d'un frissonnant : « Ça n'a pas d'importance! », ces

---

1. DISTRIBUTION. — Le général, M. *Gémier*. — Le capitaine Hurluret, M. *Arquillière*. — Le sous-lieutenant Mousseret, M. *Séruzier*. — L'adjudant Flick, M. *Saverne*. — Le maréchal des logis chef Favret, M. *Desfontaines*. — La cantinière Mme Réjou, Mlle *Ellen Andrée*. — Les autres rôles par MM. *Degeorge, Chartol, Tervil, Verse, Betillo, Dufeu, Guelfard, Rocheron, Dufresne, Renevey, Dumont, Judicis, Noizeux, Dax, Veber, Michelez, Grandjean, Morys.*

2. DISTRIBUTION. — Cœurblette, M. *Antoine*. — Despivoines, M. *Gémier*. — Grivoy, M. *Noizeux*. — Zette, Mlle *Legat*. — Amélie, Mlle *Bellanger*. — Fillette, Mlle *Derville*. — Mme Lemaire, Mlle *Barny*. — Arlette, Mlle *Renée Maupin*. — Angéla, Mlle *Barsange*.

silhouettes en eau forte sont dans toutes les mémoires. On applaudira longtemps Arquillière, si émouvant de bonté sous son écorce rude; Gémier, la perfection même, exquis de tenue, de tact, de voix, de gestes, dont la parole nette en sa demi-teinte, ajoutant au dénouement une note presque grandiose, évoque, en une apparition d'apothéose, l'image toujours debout de la Discipline. Et l'on aimera également Ellen Andrée en cantinière, et Séruzier, le sous-lieutenant rosse, et Degeorge, si amusant en Potiron, et Saverne, et Tervil, et Desfontaines, et tant d'autres. Cela est fantasque, pathétique, divertissant, émouvant et rude : cela restera. En sera-t-il de même de *Cœurblette?...* M. Romain Coolus, qui est un psychologue et un poète, a voulu se divertir en ce badinage. Mais sa fantaisie est amère, avec un amour de la rosserie qui fait se demander si, vraiment, il s'est tant amusé que cela en écrivant cette singulière comédie. Il a semblé retarder. Nous nous sommes crus reportés aux premiers essais du Théâtre-Libre. A cette époque, cet art était forcé d'exagérer, puisqu'il était révolutionnaire. Aujourd'hui, notre éducation est faite; nous exigeons plus d'équilibre, une sorte de fusion des deux écoles; la rosserie pure nous indiffère. Cœurblette est un bourgeois qui, marié à une charmante femme, a pour maîtresse une simple grue : l'appellation n'est-elle point admise par l'Académie? Celle-ci le conduit par le bout du nez, le fait, comme on dit, tourner en bourrique. Elle apprend qu'il a un ménage légitime et exige qu'il lui fasse connaître son intérieur.

Il consent, éloigne sa femme, et initie Zette aux secrets du ménage. — « Quoi ! dit Zette, c'est ça ? Fallait dire que c'était si embêtant que ça, chez toi ! Est-ce qu'il en est de même chez tous les gens mariés ? » Et elle emmène son piteux amant dîner à la campagne. Il ne résiste pas, bien qu'il ait promis à sa femme, dont c'est la fête, de passer la soirée avec elle, seul à seul. Cette étude, parfois exagérée, de la lâcheté humaine, est traversée par une silhouette de jeune fille... plus que faisandée, et par un personnage d'égoïste parfois divertissant en son outrance même, qui fait naître les catastrophes « pour voir ce qui arrivera », et qui ne déplore qu'une chose, c'est que les malheurs qu'il cause ne soient pas plus espacés pour lui donner le temps d'en jouir. Le public n'a paru goûter cette amusette que médiocrement ; mais il a fait fête à M. Antoine, délicieux comique veule ; à M. Gémier, d'un égoïsme presque sadique ; à Mmes Antoinette Legat, charmante d'inconscience ; Derville, qui sait unir le vice à la vertu ; Bellanger, intéressante, gracieuse et chaste ; Barsange et Renée Maupin, intelligentes comédiennes... Et dans tout cela beaucoup d'esprit. Trop !

Pour conserver la *Parisienne* à son répertoire, le théâtre était tenu, par traité, d'en donner dix représentations pendant l'année. Aussi le chef-d'œuvre d'Henry Becque accompagnait-il, à partir du 20 mai, le gros succès de Georges Courteline, les *Gaietés de l'escadron*, et c'est avec cet attrayant spectacle que M. Antoine faisait, le 6 juin, sa clôture estivale. Le 20 septembre, il rentrait en cam-

pagne avec les mêmes *Gaietés de l'escadron*[1], précédées de la *Nouvelle Idole*, de M. François de Curel. Puis, on fêtait la cinquantième représentation de l'*Avenir*, de M. Georges Ancey ; M. Janvier jouait Sganarelle du *Médecin malgré lui*[2] ; M. Antoine, Oswald des *Revenants*, d'Ibsen[3] ; Mlle Suzanne Devoyod prenait possession du rôle de Clotilde de la *Parisienne*, qui lui valait un très vif succès.

10 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Père naturel*, comédie en trois actes, de MM. Ernest Depré et Paul Charton[4], et des *Girouettes*, pièce en deux actes, de M. Maurice Vaucaire[5]. —

---

1. Deux tableaux : la *Chambrée* et le *Peloton de chasse*, étaient ajoutés à la célèbre bouffonnerie. M. Janvier faisait sa rentrée chez M. Antoine en reprenant le rôle de Lidoire, qu'il avait si joliment créé au Théâtre-Libre, et M. Gémier prouvait, une fois de plus, la souplesse de son talent en interprétant, dans la même pièce, La Biscotte, le trompette ivre, et le général myope, « à qui on ne la fait pas »...

2. DISTRIBUTION. — Géronte, père de Lucinde, M. *Noizeux*. — Léandre, amant de Lucinde, M. *Desfontaines*. — Sganarelle, mari de Martine, M. *Janvier*. — M. Robert, voisin de Sganarelle, M. *Michelez*. — Valère, intendant de Géronte, M. *Séruzier*. — Lucas, mari de Jacqueline, M. *Verse*. — Thibaut, père de Perrin, M. *Jarrier*. — Perrin, paysan, M. *Dax*. — Lucinde, fille de Géronte, Mlle *Maupin*. — Martine, femme de Sganarelle, Mlle *Ellen Andrée*. — Jacqueline, nourrice chez Géronte, Mlle *Luce Colas*.

3. DISTRIBUTION. — Oswald, M. *Antoine*. — Le pasteur Mainders, M. *Arquillière*. — Engstrand, M. *Gémier*. — Mme Alving, Mlle *Barny*. — Régine, Mlle *Eugénie Nau*.

4. DISTRIBUTION. — Barentin, M. *Antoine*. — Paul, M. *Duméný*. — Cibourde, M. *Arquillière*. — Me Deshoulières, M. *Gémier*. — Pierron, M. *Saverne*. — Rabourdin, M. *Marsay*. — Coulommiers, M. *Jarrier*. — Baptiste, M. *Desfontaines*. — Clotilde, Mlle *Bellanger*. — Miss Katte, Mlle *Renée Maupin*. — Agathe, Mlle *Barsange*.

M. Dumény, momentanément obligé de quitter Paris, était, pendant quelques jours, remplacé dans le rôle de Paul par M. Janvier.

5. DISTRIBUTION. — Joigny, M. *Desfontaines*. — Truchet, M. *Gémier*. — De Mollien, M. *Marsay*. — Billancourt, M. *Janvier*. — Arthur, M. *Séruzier*. — Mme de Mollien, dite Chipette, Mlle *Lavergne*. — Mme Marlotte, Mlle *Ellen Andrée*. — Marceline, Mlle *Barsange*. — Rose, Mlle *Marley*.

La soirée avait commencé en grisaille par une petite comédie rosse, dans le genre de celle que nous donnait autrefois le Théâtre-Libre. Un premier acte — rappelant exactement la situation de l'*Acrobate*, d'Octave Feuillet — suivi d'un acte quelque peu osé. Le mari, laissant sa femme à son amant, pour divorcer à son aise, se trouve « repigé » par l'amant : ce mari n'a-t-il pas eu l'idée bizarre de revoir sa femme dans une maison de passe (*sic*), dont l'amant est un des plus vieux habitués... Citons Mlle Ellen Andrée pour la bonne physionomie de « patronne » qu'elle a donnée à Mme Marlotte, et glissons sur l'interprétation, plutôt faiblarde, de ces *Girouettes*. M. Vaucaire devait prendre, bientôt après, sa revanche au Gymnase. *Père naturel* est, tout simplement, une des plus jolies pièces que nous ayons vues en ces dix dernières années, et rarement nous avons assisté à un effet de gaieté pareil à celui qu'a produit le premier acte de l'œuvre curieuse de MM. Ernest Depré et Paul Charton. Au second acte, le joyeux vaudeville devient une sérieuse comédie à thèse, genre Dumas : *Père naturel* après le *Fils naturel*... Et, vraiment, je ne crois pas que Dumas lui-même eût soutenu la thèse avec plus d'esprit et plus d'adresse que ne l'ont fait les deux jeunes auteurs. Le cadre est celui de la petite ville de Nemours, en Seine-et-Marne — proche voisine du cher Montigny, de M. Paul Charton — et donne lieu à de fins croquis de bourgeois de province. Bien qu'ayant quelque peu dépassé la cinquantaine, Barentin a épousé une jeune femme à qui il eut le tort —

a-t-il, du moins, fait tout ce qu'il fallait ? — de ne pas encore avoir donné d'enfant. Clotilde est nerveuse ; gare la crise, la fâcheuse crise... Il faudrait une diversion qui détournerait l'orage et sauverait le front du bon Barentin. « Offre à l'imagination de ta femme un amant idéal, et tu seras tranquille pour plusieurs années... » Qui lui donne ce conseil ? Son neveu Paul, un explorateur psychologue, qui, entre deux voyages à Zanzibar, est venu lui serrer la main. Barentin est prêt à employer ce bon moyen d'avoir la paix dans son ménage. Mais où sera l'amant idéal ? — Paul, parbleu, puisqu'il repart dans deux heures : c'est lui qui remplira le rôle de « chandelier voyageur ». Paul amorce : Clotilde mord superbement au hameçon, si bien que, pâmée, elle tombe dans les bras du jeune homme. « Il est temps que je parte ! » s'écrie Paul, qui, dans son empressement à gagner la porte, fait une chute et se flanque une entorse. Il en a pour trois semaines ! Trois semaines bien employées, j'en réponds. Quand le rideau se relève sur le second acte, Barentin est père d'un gros garçon, baptisé du nom d'Adolphe, qui « lui ressemble », et fait la joie de la maison : celle de sa femme d'abord et la sienne propre. Tout le monde est heureux : pourquoi faut-il que, las d'explorer, Paul revienne en trouble-fête, maintenant très amoureux de sa tante qui, au contraire, ne pense plus du tout à lui ?... — « Mais quel est cet horrible gosse ? » demande-t-il en voyant sur la cheminée la photographie du petit Adolphe. Et il apprend que le petit Adolphe est son fils. Alors, il

le trouve charmant, et il ne veut plus s'en aller. Malheureusement, ils ont parlé trop haut, et de la pièce voisine, Barentin a tout entendu. Que va-t-il faire? Il appelle — la scène est impayable — le notaire de l'endroit. — « Je vous présente l'amant de ma femme... » — « Mes compliments !... » Et l'on feuillette le code, dont aucun article — même ceux que ne connaissait pas le bon notaire — ne donne la solution rêvée. Barentin décide alors que, plutôt que de continuer à choyer un enfant qui n'est pas de lui, il cèdera la place au père naturel. Peu lui importe ce que dira le monde!... Mais, au moment de partir, de quitter son billard et son foyer, il hésite, et finalement, il renvoie le piteux explorateur. Il gardera Adolphe, — c'est étonnant comme il me ressemble! dit-il sentimentalement — et gardera la mère avec lui. Trouvez donc une autre façon d'en sortir!... L'interprétation de l'excellente pièce de MM. Ernest Depré et Paul Charton était parfaite. Parfaite avec MM. Antoine et Dumény, absolument exquis dans leurs rôles de père légal et de père naturel du petit Adolphe; avec Gémier, qui avait composé de façon supérieure l'exhilarante figure du notaire, important et ahuri; avec Mlle Bellanger, dont Antoine — cet homme peut tout ce qu'il veut — avait su faire une comédienne.

11 DÉCEMBRE. — Reprise de l'*Argent*, comédie en quatre actes, de M. Emile Fabre[1], et première

1. DISTRIBUTION. — Reynard, M. *Arquillière*. — Louis Roux, M. *Antoine*. — Laurent Reynard, M. *Desfontaines*. — Bousquet, M. *Jarrier*. Mme Reynard, Mme *Henriot*. — Mathilde Roux, Mlle *Maupin*. — Irma, Mlle *Barsange*. — Julienne, Mlle *Soraldy*.

représentation de la *Peur de souffrir*, un acte de M. André Rivoire[1]. — Deux personnages seulement : François et Lucienne. Celle-ci, femme mariée, est la maîtresse de celui-là et va le voir chez lui. Les deux amants s'aiment, certes. François parle même à Lucienne de quitter son mari, pour être entièrement à lui. Mais ce mari, qui aime sa femme, souffrira de la perdre : Lucienne souffrira de le voir souffrir. Et qui sait si, d'un trop grand sacrifice fait à sa passion, François lui-même ne souffrira pas bientôt ? Le plus sage, ce serait de se quitter. Les amants en conviennent, en se disant : « A demain. » Et je soupçonne que cette peur qu'ils ont de la souffrance ne les empêchera pas, quelque jour, de souffrir. « Très bien joué par M. Dumény et par Mlle Mellot, disait M. Henry Fouquier, cette sorte de marivaudage un peu noir — malgré la forme — et dont la souffrance est le thème, est d'une philosophie doucement triste, très bien présentée en un très adroit dialogue. C'est une jolie variation sur le mal qui vient de l'amour et à qui on n'échappe pas. »

---

1. DISTRIBUTION. — François, M. *Dumény*. — Lucienne, Mlle *Mellot*.

Le 1er décembre, M. Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, recevait une lettre qui contenait cette simple phrase :

« Monsieur le ministre,

« Nous vous demandons la croix pour Antoine.

« Veuillez agréer, etc. »

Suivaient les signatures de tous les auteurs révélés ou joués par M. Antoine.

Le 21 décembre, on faisait, avec *Blanchette* et la *Parisienne*, la recette la plus élevée qui eût été réalisée depuis que le théâtre était ouvert. Après la représentation, les artistes et le personnel réveillonnaient joyeusement — célébrant le premier million gagné dans la maison.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Résultat des courses, comédie	5 a. 6 t.	»	27
Les Revenants, pièce	3	»	3
Les Amis, comédie	2	»	4
Les Fenêtres, pièce	3 scènes	»	4
L'Ecole des veufs, comédie	5	»	1
Julien n'est pas un ingrat, comédie	1	»	7
Lidoire, pièce	1	»	1
**L'Avenir*, comédie	1	26 janv.	54
Le Gendarme est sans pitié, comédie	1	»	53
**Son petit cœur*, saynète en vers	1	26 janv.	42
**Mademoiselle Julie*, tragédie en prose	1	30 janv.	1
Le Petit Lord, pièce	3	»	4
Blanchette, comédie	3	»	20
Boubouroche, comédie	2	»	17
Les Tisserands, drame	5	»	2
**La Nouvelle idole*, pièce	3	11 mars	48
**Que Suzanne n'en sache rien*, comédie	1	11 mars	42
L'Assomption d'Hannele Mattern, poème	2 parties	31 mars	5
Sœur Philomène, pièce	1	»	5
Rolande, pièce	5	»	1
Le Repas du lion, pièce	4	»	4
La Parisienne, comédie	3	19 avril	59
**Les Gaîtés de l'escadron*, revue militaire	3 a. 8 t.	4 mai	94
**Cœurblette*, comédie	2	»	18
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	3
**Père naturel*, comédie	3	10 nov.	40
**Les Girouettes*, pièce	2	10 nov.	25
Mariage d'argent, pièce	1	»	24
La Révolte, pièce	1	»	7
L'Argent, comédie	4	11 déc.	15
**La Peur de souffrir*, comédie	1	11 déc.	12

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS[1]

La centième représentation de *Véronique* s'était donnée le 4 mars. Le 18 avril on reprenait *Miss Hélyett*[2], et le 4 octobre, après une longue fermeture du théâtre malchanceux, on donnait la *Demoiselle aux Camélias*, opérette en trois actes de MM. Eugène et Adolphe Adenis, musique de M. Edmond Missa[3]. M. Trotabas, ancien négociant de la joyeuse ville de Marseille, est venu à Paris avec Césarine, sa fille, pour acheter une officine à

---

1. Directeurs : MM. Coudert et Berny ; Secrétaire général : M. Georges de Brus.

2. DISTRIBUTION. — Paul Landrin, M. *Piccaluga*. — Smithson, M. *Homerville*. — Puycardas, M. *Dambrine*. — James, M. *Vavasseur*. — Bacarel, M. *Dumontier*. — Gandol, M. *Vissière*. — 1er guide, M. *Beaupré*. — 2e guide, M. *Devilliers*. — Miss Hélyett, Mlle *Blanche Marie*. — Manuela, Mlle *Leo Demoulin*. — La Senora, Mlle *Gilles Raimbault*. — Norette, Mlle *Lhérys*. — Ida, Mlle *Pascal*.

Le 18 mai avait lieu la « douze centieme » représentation de l'amusante opérette de Maxime Boucheron et Edmond Audran.

3. DISTRIBUTION. — Robert Delmont, M. *Jean Périer*. — Trotabas, M. *Regnard*. — Octave, M. *Lamy*. — D'Egrignottes, M. *Vavasseur*. — Placide, M. *Casa*. — Gontran, M. *Dufrenne*. — Des Mazures, M. *Bonté*. — Lison, Mme *Tariol-Baugé*. — Césarine, Mlle *Mariette Sully*. — Clara, Mlle *Maud d'Orby*. — Mme Garruge, Mlle *Lepers*. — Liline, Mlle *Marval*.

son neveu Robert, qui vient d'être reçu pharmacien de première classe. Les maçons sont partis, les peintres ont presque terminé leur travail, bref, la maison est sur le point d'ouvrir, quand Trotabas, qui a du flair et de la malice, songe que sa fille — une excentrique, s'il en est — pourrait bien lui rester sur les bras, que, d'un autre côté, le prix d'une pharmacie est assez élevé, enfin, qu'un mariage entre sa fille et Robert serait pour lui une excellente affaire. Son premier soin est de faire part de ses projets à Césarine : celle-ci adhère volontiers. Mais pour Robert la difficulté est plus grande. Son cœur est pris, fortement pris par la gentille fleuriste, Lison, la « demoiselle aux camélias ». Lison n'a-t-elle pas été sa compagne de travail ? Lison ne lui a-t-elle pas donné le courage nécessaire pour arriver à passer brillamment ses examens ? Lison, enfin, ne lui a-t-elle pas fait le serment de n'appartenir qu'à lui ?... Non, décidément, il ne se mariera qu'avec elle. Insister davantage pour lui faire prendre une autre voie serait peine perdue. Trotabas comprend qu'il n'arrivera pas à le persuader. Aussi a-t-il recours à un moyen beaucoup plus simple. Comme le père Duval, allant trouver Marguerite Gauthier, il s'adressera directement à Lison, et lui expliquera qu'une pareille union ne saurait avoir de suites sérieuses ; il aimerait mieux déshériter son neveu, prétend-il, que de lui voir épouser une marchande de fleurs... Lison a le cœur brisé ; mais elle ne veut pas rendre Robert malheureux par sa faute et, désespérée, elle cède aux instances de Clara, une ex-fleuriste lancée dans la galanterie,

qui lui fait accepter les hommages — tout platoniques, du reste — du baron d'Egrignottes. Mais, n'ayez crainte ! Lison restera honnête, malgré les apparences. Son fiancé la retrouve, dépiste la ruse de son oncle et, plus amoureux que jamais, il jure de n'épouser qu'elle. Trotabas ne s'opposera, d'ailleurs, pas plus longtemps à cette union : Césarine ne s'est-elle pas amourachée du jeune Octave, un smarteux, dernier cri... Sur ce poème... que je livre à votre appréciation, M. Edmond Missa avait écrit une gentille partition, un tantinet prétentieuse, qui n'était pas indigne le moins du monde de ses précédentes œuvres. Parmi les morceaux qui, le premier soir, obtenaient le plus chaud accueil, citons le duo du second acte, qu'on redemandait à M. Jean Périer et à Mme Tariol-Baugé, la Chanson du Galant Tambourinaire et la valse finale, qu'on bissait avec enthousiasme. Vous connaissez l'aimable divette qui s'appelle Mariette Sully. Vous savez donc, sans que j'aie besoin d'insister, la verve de bon aloi qu'elle pouvait mettre en un rôle aussi exubérant que celui de Césarine. Pourquoi, diable ! l'avait-elle refusé ? Elle eût ainsi manqué le gros succès que lui a justement valu la Chanson du Galant Tambourinaire détaillée par elle avec une rare finesse. M. Jean Périer, excellent chanteur, M. Regnard, en Marseillais pur sang ; M. Maurice Lamy, un parfait smarteux ; Mme Tariol-Baugé, encore un peu « province » et M. Vavasseur s'acquittaient de leur mieux de leur tâche respective — parfois ingrate...

12 OCTOBRE. — Reprise de *Véronique*, opéra-

comique en trois actes de MM. Georges Duval et Vanloo, musique de M. André Messager [1].

23 NOVEMBRE. — Première représentation de *Shakspeare !* opérette-bouffe en trois actes de MM. Paul Gavault et P.-L. Flers, musique de M. Gaston Serpette [2]. — *Shakspeare*, — c'est le nom d'un brave caniche qui, entre Français, Espagnols et Anglais, maîtres de Gibraltar, remplit un rôle des plus intelligents. — *Shakspeare*, dis-je, obtenait un réel succès de gaieté. Et si le dernier acte de l'aimable ouvrage avait répondu aux deux premiers, c'eût été pour le mieux... Mais l'action pourrait finir au début du troisième acte, et celui-ci se traîne en d'inutiles et invraisemblables combinaisons. On s'était beaucoup amusé ; on eût voulu s'amuser encore davantage. Tant il est vrai qu'en matière d'opérette, comme en toute autre, la perfection n'est pas facile à réaliser... Librettistes et musicien — M. Gaston Serpette est toujours scénique, sinon très original — ont été servis à merveille par leurs interprètes. M. Jean Périer continue à se montrer fin chanteur ; M. Regnard est, à son ordinaire, un excellent comique ; M. Lamy a su se

---

1. DISTRIBUTION. — Florestan, M. *Jean Périer*. — Coquenard, M. *Regnard*. — Joustot, M. *Maurice Lamy*. — Séraphin, M. *Brunais*. — Hélène, Mlle *Mariette Sully*. — Agathe, Mme *Tariol-Baugé*. — Emerance, Mlle *L. Laporte*.

Mlle Eveline Jeanney jouait, dans les premiers jours du mois de novembre, le rôle d'Hélène, où elle se faisait très sincèrement applaudir.

2. DISTRIBUTION. — Brutus, M. *Jean Périer*. — Le major, M. *Regnard* — Jack, M. *Maurice Lamy*. — Winning-Post, M. *Vavasseur*. — Pépé, M. *Casa*. — Miguel, M. *Alberthal*. — Pedro, M. *Roux*. — Alonzo, M. *Deschamps*. — José, M. *Bonté*. — Eponine, Mlle *Mariette Sully*. — Consuelo, Mme *Tariol-Baugé*. — La majoress, Mlle *Laporte*. — Mary, Mlle *Maud d'Orby*. — Nell, Mlle *Jeanney*.

composer un costume qui, à son entrée en scène, a fortement réjoui l'assistance. Mlle Mariette Sully avait pour elle sa jolie voix, son entrain et son charmant minois, Mmes Tariol-Baugé, Laporte, Eveline Jeanney et Maud d'Orby s'acquittaient avec infiniment de zèle de leurs rôles respectifs.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Véronique, opéra-comique	3	»	170
Miss Hélyett	3	18 avril	44
**La Demoiselle aux Camélias*, opérette	3	»	9
**Shakspeare*, opérette bouffe	3	23 nov.	46

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

L'année, plutôt mauvaise pour ce théâtre, avait commencé avec *Folies-Revue*, de MM. Blondeau, Monréal et Numès, à laquelle succédait, le 22 février, un vaudeville-opérette en quatre actes, *Excellente affaire*, de M. Charles Clairville, musique de MM. Léon Vasseur et de Thuisy [1]. — Le matin même de son mariage avec une jeune fille qu'il n'a jamais vue *(sic)* et qu'il n'épouse que parce que la dot lui permet de payer son fonds, le pharmacien Majorel (pilules souveraines contre la constipation) a compromis, sans qu'il y ait ombre de sa faute, une autre jeune fille, — Lucette est son nom — qui a trouvé bon de venir se reposer, dans sa chambre inoccupée, des fatigues d'un bal où ses souliers lui faisaient mal. C'est à trois heures

---

1. DISTRIBUTION. — Majorel, M. *Guyon fils*. — Barbassol, M. *Vavasseur*. — Pitois, M. *Ch. Mey*. — Loupiot, M. *Liesse*. — Cornuchet, M. *De Beer*. — Guézénec, M. *Bourgeotte*. — Calixte, M. *Bourgeois*. — Ravinard, M. *Moizart*. — Le commissaire, M. *Le Houx*. — Arsène, M. *Lebreton*. — Vincent, M. *Linval*. — 1er rabatteur, M. *Constant*. — Bouginier, M. *Duclerc*. — Un vieux monsieur, M. *Colleuille*. — 3e rabatteur, M. *Vidal*. — 2e rabatteur, M. *Deshayes*. — Le secrétaire, M. *Bétrancourt*. — 4e rabatteur, M. *Camut*. — Un agent, M. *Pourret*. — 5e rabatteur, M. *Dalley*. — Lucette, Mlle *Jane Darthenay*. — Olympe, Mlle *Léo Demoulin*. — Alida, Mlle *Mary-Hett*. — Dorothée, Mlle *Debouatrie*. — Micole, Mlle *Valroy*. — Une rabatteuse, Mlle *Rachel Rey*. — Une bonne, Mlle *Janina*. — Estelle, Mlle *J. Rosny*. — La caissière, Mlle *Mignon*.

que se marie Majorel : il faut que d'ici là, il ait « réparé », en lui trouvant une position, le tort imaginaire qu'il a pu causer à Lucette. On consulte un journal, où se lit une « excellente affaire » préconisée par la quatrième page. C'est un établissement de bains à céder, après fortune faite. Mais — il paraît que cela arrive quelquefois — l'excellente affaire est une vaste fumisterie, et l'établissement de bains, où viennent se faire doucher tous les personnages de la pièce — tous ! — est occupé par une bande de bookmakers, finalement pincés par le commissaire de police, portant sur son maillot l'écharpe tricolore... Il faudra trouver autre chose... Et voilà la « noce » de Majorel se rendant, je ne vous dirai pas pourquoi, par exemple, chez un dentiste féroce qui prétend arracher tout entières, les mâchoires de ses clients, sous le vain prétexte qu'il vient d'être augmenté par son propriétaire, Cornuchet, sourd comme trente-six mille pots... La voilà encore, la fameuse noce, chez la fleuriste Alida, où se découvre l'absurde imbroglio par la bonne grâce du riche bolivien Barbassol, enchanté de retrouver en Lucette la prétendue fille qu'il cherchait depuis dix-huit ans. Lucette en profite pour épouser Majorel, dont le fonds est payé par le bolivien, cousu d'or, et la fiancée de Majorel convole heureusement avec le militaire de ses rêves. Tout cela est insensé : or, et même dans la farce outrancière, on demande aujourd'hui un peu plus de vraisemblance, une pincée de bon sens, si possible... Il semble, cette fois, que le vaudevilliste a voulu, purement et simplement, se moquer du

public, et le public qui n'est pas toujours aussi bête qu'on le pourrait croire, n'aime pas bien qu'on se moque de lui. Quant à la musique, où M. Léon Vasseur, l'auteur de la *Timbale d'Argent*, s'il vous plaît ! — s'est fait aider par M. de Thuisy — à moins que ce soit le contraire — il n'y a rien à en dire, puisque rien n'y ressort que la banalité. Pour l'interprétation, où M. Guyon lui-même ne pouvait donner à son rôle la vie qu'il ne comportait pas, c'était la fâcheuse troupe de province, de la plus lointaine province...

3 MARS. — Reprise de l'*Auberge du Tohu-Bohu*, opérette en trois actes, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Victor Roger[1].

1er AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) des *Mousquetaires de la Reine*, opéra-comique en trois actes, de Saint-Georges, musique de F. Halévy[2].

---

1. DISTRIBUTION. — Zarifouli, M. *Guyon fils*. — Bel-Œil, M. *Simon Max*. — Moulinet, M. *Vavasseur*. — Paul, M. *Théry*. — Saturnin, M. *Liesse*. — Drémer, M. *De Beer*. — Le Rougeaud, M. *Moizart*. — Le Gracieux, M. *Lebreton*. — Joseph, M. *Duclerc*. — Flora, Mlle *Jane Pierny*. — Mme Moulinet, Mlle *Virginie Rolland*. — Mariette, Mlle *Mary-Hett*. — Cécile, Mlle *Jane Darthenay*. — Mme Malicorne, Mlle *Valroy*. — Miss Maud, Mlle *Jeanne Rosny*. — Rose, Mlle *Blanche Nelsy*. — Estelle, Mlle *Rachel Rey*. — Jenny, Mlle *Joumart*. — Berthe, Mlle *Janina*.

Le 18 mars, le théâtre repasse des mains de M. Nunès entre celles de M. Victor Silvestre, secondé à la tête de l'administration par M. Paul Lordon, secrétaire général. Le nouveau directeur change le genre des Folies-Dramatiques et reprend l'idée d'une combinaison lyrique, celle de faire représenter à ce théâtre des ouvrages, opéras et opéras-comiques de l'ancien répertoire, en réduisant considérablement le prix des places.

2. DISTRIBUTION. — Olivier d'Entragues M. *Odé*, — Hector de Biron, M. *Devaux*. — Capitaine Rolland, M. *Micheny*. — Narbonne, M. *Michel*. — Rohan, M. *Féret*. — Goutaud, M. *Duclerc*. — Créqui, M. *Dufussiaux*. — Le grand prévôt, M. *Duchêne*. — Athénaïs de Solange, Mme *Simone d'Arnaud*. — Berthe de Simiane, Mlle *Marsilly*. — La grande maîtresse, Mlle *Scarella*. — Une demoiselle d'honneur, Mlle *Blanche d'Alcy*.

Après avoir donné le *Trouvère*[1] (2 avril), M. Silvestre reconnaît bientôt qu'il lui est impossible de réaliser l'idée d'un théâtre d'Opéra populaire, et revient purement et simplement à l'opérette.

21 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Demoiselle du Téléphone*, opérette en trois actes, de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Gaston Serpette[2]. — L'amusante pièce obtenait, au boulevard Saint-Martin, un vif regain du grand succès qu'elle avait eu primitivement au boulevard des Italiens. C'était M. Dieudonné qui jouait l'inspecteur Pontarcy, et Mlle Jane Pierny, l'étoile de l'endroit, paraissait, non sans agrément, sous les traits d'Agathe que créa Mlle Mily Meyer...

19. MAI. — Première représentation à ce théâtre, du *Voyage de Corbillon*, vaudeville-opérette en quatre actes, de M. Antony Mars, musique de M. Victor Roger[3], précédemment joué à Cluny. La donnée du vaudeville est absolument folle ; elle procède — de loin — du *Chapeau de paille d'Italie*, c'est toujours un peu la même aventure,

1. Chanté par MM. *Lerick, Michot, Michony, Gubernatis*, Mmes *Lycenot, Poude, Gally*.

2. DISTRIBUTION. — Pontarcy, M. *Dieudonné*. — Sigismond, M. *Lebrey*. — Pichard, M. *Bourgeotte*. — William Blakson, M. *Salhincourt*. — Emile, M. *Fétis*. — Auguste, M. *Duclerc*. — Sterling, M. *Constant* — Agathe, Mlle *Jane Pierny*. — Olympia, Mlle *Mary Théry*. — Mme Pichard, Mme *Marguerite Dufay*. — Mozambique, Mlle *Fayolle*. — Athénaïs, Mlle *Rachel Rey*.— Palmyre, Mlle *Jane Rosny*.— Aline, Mlle *Arezac*.

3. DISTRIBUTION. — Adélaïde Corbillon, M. *Lebrey*.— Plantin, M. *Minart*. — Crochart, M. *Salhincourt*. — Corbillon, M. *Duclerc*. — Moulinot, M. *Constant*. — Saturnin, M. *Harment*. — Irma de la Garenne, Mlle *Juliette Nesville*. — Héloïse Crochart, Mme *Marguerite Dufay*. — Mme Plantin, Mlle *Fayolle*. — Ursule, Mlle *Deroche*. — Angèle, Mlle *Rachel Rey*.

c'est-à-dire la course à transformations. La pièce, pleine d'entrain et de mouvement, est soutenue d'une partition vive, allègre et de bonne humeur. Le malheur est qu'à l'exception de Mlle Juliette Nesville, chanteuse adroite et bonne musicienne, l'interprétation est d'une désespérante faiblesse.

14 JUIN. — Première représentation de *Madame Pistache*, opérette-vaudeville en trois actes, de M. Jules Méry, musique de M. Picheran[1]. — Le point de départ de cette opérette n'était pas absurde ; mais il eût fallu que l'auteur, pour nous réjouir sainement, en tirât un parti meilleur et apportât plus de soin au développement de son idée initiale. Le jeune Arthur des Epinettes, prodigue et viveur, est déshérité par un oncle au profit d'une vieille fille encore appétissante, la tante Catherine des Epinettes, très faubourg Saint-Germain, très « œillet blanc », mais sourde comme une lanterne. Or, le testament porte que pour garder cette fortune, la vieille fille ne devra jamais se marier. D'accord avec sa maîtresse, Nina, Arthur

---

1. DISTRIBUTION. — Pistache, M. *Degeorge*. — Arthur des Epinettes, M. *Vallières*. — Muscadin, M. *Henri Deschamps*. — Marescot, M. *Michony*. — Valjoli, M. *Salhincourt*. — Vermoulin, M. *Duclerc*. — Picaron, M. *V. Julien*. — Lardinois, M. *Harment*. — Le marquis de Vieille-Garde, M. *Coleuille*. — Rosemond, M. *Damorez*. — Eusèbe, M. *Durand*. — Placide, M. *Deshayes*. — Nina, Mlle *Juliette Nesville*. — Tante Catherine, Mlle *Marguerite Dufay*. — Clotilde, Mlle *Montmain*. — Mme Joseph, Mlle *Fayolle*.

Le théâtre fermait le 30 juin avec la dernière représentation de *Madame Pistache*. A la fin de juillet, la société Victor Silvestre et Cie était déclarée en faillite. Au mois d'août, les Folies-Dramatiques étaient « adjugées » au représentant d'une Société financière, à la tête duquel se trouve M. Poidatz, propriétaire du journal le *Matin* ; c'est à lui que nous devrons, en 1900, sous la direction de M. Campocasso, une nouvelle tentative d'Opéra populaire...

conçoit le plan de se marier sans qu'elle s'en aperçoive. Il s'entend avec un joyeux compagnon, fumiste de son métier, qui se prête à la plaisanterie. Tante Catherine croit assister comme témoin au mariage de Nina, son ex-femme de chambre, avec le fumiste Pistache, et comme Arthur a prévenu sa tante que, pour dissimuler sa surdité, elle n'aurait qu'à répondre « Oui, M. le Maire » chaque fois qu'il la tirerait par sa robe, elle se trouve ainsi mariée sans le savoir... Nous comptions dès lors assister à une lutte « de classes », à la suite de ces épousailles entre cette fille d'émigré de Coblentz et cet enfant du faubourg Antoine : la transplantation forcée de cette vieille branche nobiliaire dans le terrain du peuple était féconde en détails comiques : mais la pièce reste à faire. M. Méry s'est contenté de quelques quiproquos assez grossiers qui, sous prétexte de folie, ne nous firent guère sourire. Tante Catherine des Epinettes, qui descend aussi de Jeanne d'Arc, recouvre l'ouïe (en l'honneur de son roy, elle devrait écrire : Louis) à la suite d'un tête-à-tête avec son mari, le fumiste Pistache, où elle perdit... ce qu'elle ne demande pas à retrouver. Il est bien entendu qu'en souvenir des *Deux Sourds*, de Jules Moinaux, Arthur et Nina, croyant la tante toujours sourde, continuent à l'appeler « crampon » et « vieille tourte », et qu'ainsi leur échappe leur héritage. Joignez à cela un maire dentiste, qui veut arracher les dents à ceux qu'il marie, un mari gâteux atteint d'une névrose pénible, deux gardiens de la paix inutiles; bref, tout un groupe d'anciennes connaissances

qui se chatouillent pour... ne pas nous faire rire, en un dialogue parfois plus que choquant. Sur ce livret terne — oh ! que terne ! — le musicien ne pouvait que jeter des inspirations grises. En dehors de quelques réminiscences un peu trop flagrantes, je ne vois vraiment à signaler qu'une jolie valse, d'un tour heureux, mais qu'on a eu la fâcheuse idée de rompre soudain par un quadrille : voilà un bis dont M. Picheran s'est privé volontiers. M. Degeorge a la fumisterie bon enfant ; M. Vallières est un jeune premier agréable ; M. Deschamps, le maire, est assez drôle en dentiste amoureux. Mlle Juliette Nesville, qui joue Nina, bien qu'assez adroite, est un peu sèche : elle sait chanter, mais sa voix manque de charme. Mme Marguerite Dufay est une tante Catherine amusante et potelée, et Mlle Montmain une ingénue distinguée. Citons encore M. Coleuille, qui fit rire en vieux marquis névrosé.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Folies-Revue	3 a. 9 t.	»	60
**Amour et Horlogerie*, comédie	1	»	71
**Excellente affaire*, vaudeville-opérette	4	22 févr.	6
L'Auberge du Tohu-bohu, opérette	3	3 mars	16
Les Mousquetaires de la Reine, op.-com.	3	1er avril	3
Le Trouvère, opéra	4 a. 9 t.	2 avril	2
La Demoiselle du téléphone, opérette	3	21 avril	36
Le Dernier des Mohicans, vaudeville	1	»	51
Le Voyage de Corbillon, opérette	1	9 mai	19
**Madame Pistache*, opérette-vaudeville	3	14 juin	19

THÉATRE CLUNY[1]

A *Charmant séjour*, de M. P.-L. Flers, accompagné de l'*Agneau sans tache*, de M. Aderer, succédait, le 13 janvier, une opérette en quatre actes, de MM. Maurice Hennequin et Antony Mars, musique de M. Victor Roger, *La Poule blanche*[2]. — Pourquoi, sans que les auteurs se donnent le mot, les mêmes sujets sont-ils toujours dans l'air? Après le *Berceau*, du Théâtre-Français, nous avions eu, aux Variétés, le *Voyage autour du Code*. Au lendemain de la *Mioche*, à l'Ambigu, on nous donnait la *Poule blanche* — avec, à partir du second acte, le même voyage en Corse — la Corse est décidément à la mode — les mêmes vendettas plus ou moins terribles, plus ou moins comiques, provenant des mêmes origines, le même Bellacoscia, personnifié au boulevard Saint-Martin par l'excellent Léon Noël, et au boulevard Saint-Ger-

1. Directeur : M. Léon Marx.

2. Distribution. — Chapitel, M. *Hamilton*. — Bardubec, M. *Dorgat*. — Antonin, M. *Roucière*. — Tromboli, M. *Prévost*. — Chavaudard, M. *Belval*. — Bellatesta, M. *Gaillard*. — Sampierro, M. *Blondel*. — Quiquibio, M. *Gracier fils*. — Angèle, Mlle *Blanche Marie*. — Zanetta, Mlle *Hne Foucher*. — Frisca, Mlle *M.-L. Leblanc*. — Margaret, Mme *A. Cuinet*. — Paola, Mlle *Gne Riva*. — Mlle Durand, Mlle *Valérie*.

main par l'amusant Gaillard — avec enfin les mêmes amusantes réclames à notre spirituel confrère Emanuel Arène, le député de la Corse si finement parisien. Sans insister outre mesure sur la bizarrerie de la « rencontre », passons au bref récit du léger ouvrage de MM. Hennequin, Mars, et Victor Roger. De préférence au jeune chimiste Antonin, qui a commis la gaffe de faire condamner, pour abus de confiance, le négociant en vins dont il sollicitait la fille en mariage, le pâtissier Chapitel — Au Cornet d'or — a obtenu la main de M[lle] Angèle Bardubec. C'est le jour de la noce, et la gentille épousée est en train de vanter, en d'aimables couplets, le petit appareil photographique qui ne la quittait jamais, — quand Chapitel reçoit un important avis; son oncle Tromboli vient de mourir en lui laissant la bagatelle d'un million deux francs trente-cinq centimes à la seule condition qu'il ira lui-même en Corse, recueillir cet héritage inespéré. Comme vous le pensez bien, Chapitel n'hésite pas un seul instant à gagner Marseille, et bientôt toute la noce débarque à Bastia... Dans l'île, Chapitel apprend de Tromboli lui-même que le défunt n'est pas mort : son prétendu décès n'était qu'une ruse pour l'obliger à faire la traversée, et pour permettre de terminer enfin, par un utile mariage la vendetta qui, à propos du rapt d'une poule blanche, rend ennemies, depuis quatre cents ans, deux familles qui ne demandent qu'à s'aimer. Chapitel n'ose avouer qu'il est déjà marié, et, au risque d'encourir le crime de bigamie, il se met en demeure d'épouser Frisca. Il en fait du moins le simulacre,

car Frisca adore Sampierro — celui-là même qu'on présente aux étrangers naïfs pour le fameux brigand Bellatesta. Et pendant que Chapitel offre à son Angèle une nuit de noce, qu'elle a, certes, bien gagnée, Sampierro pourra se proclamer l'heureux possesseur de sa bien-aimée. Mais les choses ne vont pas ainsi toujours seules, en une bouffonnerie qui veut être drôle, et nous avons forcément glissé sur nombre de péripéties, dont quelques-unes sont d'invention assez comique. C'est Mme Tromboli — Zanetta pour ces Messieurs — à qui tout tremblement de terre — il y en a de fréquents dans le Midi — est prétexte à rencontre amoureuse... C'est la petite Paola, qu'on a si souvent envoyée au galant brigadier de gendarmerie qu'elle en revient toute lasse et toute vannée... C'est Tromboli lui-même — infortuné Tromboli ! — que trois fois de suite on précipite par la fenêtre, d'où il tombe — fort heureusement du reste — sur un tas de fumier!... C'est, enfin dans le maquis — je vous ai dit que, depuis deux jours, nous ne sortions plus du maquis — l'illustre bandit Bellatesta — le vrai cette fois — recevant des mains de l'honnête facteur rural ses lettres chargées, ou autres, et ravi de pouvoir enfin « plaquer » la vieille anglaise qui s'amouracha de lui, il y a trente ans. Pleine de belle humeur, comme toujours, est la nouvelle partition de l'auteur applaudi de *Joséphine vendue par ses sœurs* et des *Vingt-huit jours de Clairette*. Mais si, dans les vingt numéros dont elle se compose, il nous fallait absolument faire un choix, peut-être nous déciderions-

nous pour les jolis couplets : « Lorsqu'une femme auprès de toi » que chante délicieusement Mlle Blanche Marie, la très gentille et très adroite héroïne de l'aventure, et pour le duetto, repris ensuite en sextuor : « Nous voilà dans le maquis » qui est tout à fait charmant. M. Hamilton enlève avec infiniment de verve et de fantaisie le rôle de Chapitel qui demandait un mouvement intense. Et dans la bonne troupe de M. Léon Marx, qui donne toute avec entrain, nous encouragions les débuts de Mlle Hélène Foucher — meilleure à voir qu'à entendre, en dépit de ses origines conservatoiresques — et aussi ceux de Mlle Germaine Riva, une brune très piquante : c'est un heureux gaillard que le brigadier de gendarmerie. Puis, nous adressions nos compliments à Mme Cuinet pour le soin qu'elle avait mis, dans son rôle de vieille anglaise grotesque, à ressembler à S. M. la reine Victoria. C'était frappant !

10 FÉVRIER. — Première représentation (à ce théâtre) du *Parfum*, comédie en trois actes, de M. Ernest Blum et de Raoul Toché [1]. — Nous n'avons pas à vous raconter ici le *Parfum*, que reprenait encore, il y a deux ans, le théâtre du Palais-Royal. Ne savez-vous pas que c'est un gaulois vaudeville — oh ! que gaulois ! — qu'on dirait extrait d'un conte d'Armand Silvestre ? Et vous vous rappelez qu'il y est question d'une honnête femme qui croit avoir trompé son mari avec trois

1. DISTRIBUTION. — Théodule, M. *Hamilton*. — Monlosson, M. *Dorgat*. — Paul, M. *Rouvière*. — Poupardier, M. *Gaillard*. — Potard, M. *Prévost*. — Sylvanie, Mlle *Ad. Cavell*. — Adèle, Mlle *L. Cardin*

complices différents. Quel est l'heureux coquin qui a profité de ses bonnes grâces? La nuit, tous les chats sont gris, dit le proverbe. Ses soupçons se portent successivement sur son filleul, un gaillard bien râblé et parfaitement capable du méfait dont on l'accuse, sur un clerc innocent et sur un savant gâteux. Ce dernier cas est inadmissible. Vous pensez bien que tout s'éclaircit : il se trouve que la belle a trompé son mari... avec son mari lui-même. Son honneur est intact, la morale est respectée et le public s'en va rassuré. Si la pudeur triomphe au dénouement, il faut avouer qu'elle reçoit, au cours de ces trois actes, des coups assez rudes. C'est une agréable succession d'équivoques graveleuses, d'images gaillardes et de mots à triple entente. Le tout forme un spectacle irrésistiblement gai, et la pièce est si vivement, si spirituellement faite que, cette fois encore, la représentation de la leste comédie de Blum et Toché — une des meilleures d'une heureuse collaboration, si dramatiquement interrompue par le suicide de notre regretté confrère — nous a ravi, comme au premier jour. La dernière reprise au Palais-Royal, avait été un grand et mérité triomphe pour Mme Céline Chaumont, qui jouait délicieusement, en incomparable comédienne, le rôle de Sylvanie — le pendant de la Cyprienne de *Divorçons*, où elle est restée inoubliable. Sans comparaison aucune avec la créatrice, bien entendu, une débutante, Mlle Ad. Cavell, s'est tirée de l'épreuve avec adresse. M. Hamilton rend très finement le rôle de Théodule. M. Gaillard a drôlement esquissé la silhouette de Poupardier, et M. Dorgat

interprète avec beaucoup de naturel le rôle du mari. Mlle Cardin, enfin, était une agréable soubrette.

25 MARS. — Premières représentations de *A qui le caleçon?* vaudeville en trois actes de M. Paul Ferrier [1], et de *Le Monsieur de chez Maxim*, fantaisie-revue en un acte de M. Alfred Delilia [2]. — *A qui le caleçon?* n'a rien de commun avec le défi jeté par le successeur de Marseille, cherchant à lutter contre un « amateur ». Il s'agit de cette pièce de vêtement intime, qui, dépouillée de son pantalon, rend l'amoureux quelque peu ridicule, et provoquant ainsi le rire du spectateur, est, au théâtre, un sûr gage de succès. Pleine de gaieté et d'entrain, la pièce de M. Paul Ferrier a fort joliment réussi. Très claire, remplie de détails ingénieux et comiques, elle a un grand mérite : le mouvement. A la main experte de l'auteur, joignons les pieds adroits et la langue volubile des acteurs, et nous n'avions que des éloges à donner, en bloc, à la vaillante

---

1. DISTRIBUTION. — Carpiquel, M. *Hamilton*. — Mérijot, M. *Dorgat*. — Lespinois, M. *Rouvière*. — Barjavel, M. *Prévost*. — Un veilleur, M. *Gaillard*. — Un brigadier, M. *Belval*. — Pitanchais, M. *Gravier*. — Diogène, M. *Arnould*. — Un agent, M. *Mallet*. — Un cocher, M. *Lefèvre*. — Tante Zinia, Mme *A. Cuinet*. — Caroline, Mlle *L. Cardin*. — Octavie, Mlle *Jane Yvon*. — Lucienne, Mlle *Paulette Moutton*. — Berthe, Mlle *H. Foucher*.

2. DISTRIBUTION. — Malmonté, M. *Rouvière*. — Le général, M. *Dorgat*. — Marie Avoine, M. *Hamilton*. — Un monsieur, Labosse, M. *Prévost*. — Un cocher, M. *Gaillard*. — Le régisseur, M. *Belval*. — Un étudiant, M. *Gravier*. — Un monsieur, Zidore, M. *Arnould*. — Un directeur, un agent, M. *Mallet*. — Le concierge, M. *Lefèvre*. — La Môme Crevette, Mlle *Emma George*. — Une dame, une étudiante, Mlle *Jane Yvon*. — Victor, Mlle *L. Cardin*. — Miss Tata, 1er prix de Beauté, Mlle *Foucher*. — Miss Titi, 2e prix de Beauté, Mlle *Bernier*. — Miss Toto, 3e prix de Beauté, Mlle *Ribbe*. — 5e prix de Beauté, Mlle *Suzannah*. — Miss Tutu, 4e prix de Beauté, Mlle *Dornat*.

troupe de Cluny. Le spectacle se terminait par une parodie de la célèbre pièce de M. Feydeau. Celle-ci s'intitulait : *Le Monsieur de chez Maxim*, et elle était signée Alfred Delilia. Amusante revue prenant pour point de départ la situation retournée du vaudeville des Nouveautés. La Môme Crevette, couchée sur un divan, se réveille avec la... bouche de bois. Dans l'alcôve, un monsieur ronfle, le gommeux Malmonté, qu'elle a, par mégarde, ramené du restaurant de nuit. Et devant ces deux compères défilent les scènes d'actualité : le clou de l'Exposition future, qui est... quoi ? le cocher poli, personnifié par M. Gaillard ; un général, petit neveu de Cambronne, qui ne peut comprendre que, dans une pièce de théâtre, il soit défendu de prononcer le mot de son grand-oncle — et surtout la parodie de Marie Avoine du *Vieux Marcheur*. Rien de plus plaisant que M. Hamilton, dans le costume exact de Mlle Lavallière aspirant au ciel dans un reniflement, et chantant les couplets — bissés — sur l'académicien Lavedan, qui inventa, non le javanais, mais le « lavedanais »... Bien montée, spirituelle et pimpante, cette revuette fut lestement enlevée par la troupe ordinaire de Cluny, à laquelle il convenait d'ajouter les noms de Mlle Jane Yvon, adroite diseuse et agréable chanteuse, sous les traits d'Une Dame et d'Une Etudiante, et de Mlle Emma George, une joyeuse et appétissante comère.

Le 1er mai, avait eu lieu la cinquantième représentation d'*A qui le caleçon ?* et du *Monsieur de chez Maxim*. Après quoi, M. Léon Marx louait la

salle à M. Villefranck déjà directeur intérimaire des Bouffes. Celui-ci inaugure son règne éphémère par la 392ᵉ représentation de la *Marraine de Charley*, la célèbre comédie burlesque de MM. Ordonneau et Brandon Thomas. Puis, dès le 9 mai, il donne, sous ce nom le *Champion du Monde*, un vaudeville vélocipédique de MM. Edgard Pourcelle et Stéphen Lemonnier [1]. Pourquoi vaudeville vélocipédique ? Parce qu'il met en scène la manie de la bicyclette ! A ce compte, une pièce sur l'adultère devrait s'intituler : « comédie adultérine » et « pièce pharmaceutique », une étude sur le monde des potards ! A dire vrai, l'intrigue du *Champion du Monde* n'offre au psychologue, fût-il d'instinct bouffon, qu'un intérêt restreint. Elle ne vaut que par quelques détails amusants trop rares en leur joyeuseté et qui ont paru exposés d'une main un peu lourde. Ces pièces, où il suffit qu'un mot soit prononcé pour que chacun rentre chez soi, mais qui retardent l'explication nécessaire jusqu'à minuit, parce que, si on la donnait trop tôt, il n'y aurait plus personne dans la salle, sont d'intérêt léger et d'utilité contestable. Les gestes simiesques de Fernandez (Gravier), les ahurissements de Bourganeuf (Arnould), les plaisanteries scatologiques de Pluvignier (Gaillard), les polissonneries de Moulineau (Muffat) et la rondeur franchement comique

---

1. Distribution. — Moulineau, M. *Muffat*. — Le Commandant, M. *Dorgol*. — Bourganeuf, M. *Prévost*. — Pluvignier, M. *Gaillard*. — Alfred, M. *Arnould*. — Fernandez, M. *Gravier*. — Des Platanes, M. *La Renaudie*. — Aglaé, Mme *A. Cuinet*. — Oscar, Mlle *L. Cardin*. — Clémence, Mlle *Foucher*. — Cécile, Mlle *Leroy*. — Mercédès, Mlle *Dalbret*. — Mélie, Mlle *Cassothy*.

de l'excellente duègne Mme Cuinet, suffiront-ils à attirer un public nombreux au légendaire théâtre de *Trois femmes pour un mari*, de la *Tournée Ernestin*, de *Corignan contre Corignan*, et autres succès populaires ? Je le souhaite ; mais, comme écrivait Victor Hugo : « L'avenir n'est à personne, Sire : l'avenir est à Dieu ! »... La réponse à cette question se trouve bientôt formulée par la reprise, à la date du 1er juin, de la *Culotte*, un joyeux vaudeville de MM. André Sylvane et Louis Artus, précédemment représenté sur la scène du Palais-Royal [1].

20 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) des *Boussigneul*, vaudeville en trois actes et quatre tableaux de MM. Gaston Marot, A. Poullion et Edouard Philippe, musique de M. E. Okolowicz [2].

---

1. DISTRIBUTION. — Chéradame, M. *Dorgat*. — Le capitaine, M. *Lureau*. — Pimparet, M. *Muffat*. — Brocatel, M. *Prévost*. — Largillette, M. *La Renaudie*. — Le garçon de café, M. *Arnould*. — Le commissaire, M. *Gravier fils*. — Le commissionnaire, M. *Lefèvre*. — Cyprienne, Mlle *Bl. Doriel*. — Octavie, Mme *A. Cuinet*. — Marianne, Mlle *L. Cardin*. — Antoinette, Mlle *A. Dupuy*. — Justine, Mlle *Leroy*. — Zélie, Mlle *Diconne*.

On commençait par *Gymnastique en chambre*, comédie en un acte, de M. Alex. Bisson.

2. DISTRIBUTION. — Boussigneul, M. *Lureau*. — Baron de Vieille Masure, M. *Belval*. — Joseph, M. *Prévost*. — Nestor, M. *Gravier*. — Timoléon, M. *Arnould*. — Gros Pierre, M. *Lefèvre*. — Honoré, M. *Albert*. — Exaltine, Mlle *Saignard*. — Constance, Mme *Cuinet*. — Madeleine, Mlle *Petit*. — Catherine, Mlle *Cardin*. — Clémentine, Mlle *Leroy*. — Olympe, Mlle *Diconne*. — Lydie, Mlle *Jeanne*. — Gardenia, Mlle *Marthe*. — Nadège, Mlle *D. May*.

Au premier et quatrième tableau, les Harrys, excentric clowns.

On commençait d'abord par *Charlotte et Nicaise*, vaudeville en un acte, de M. G. Marot et, quelques jours après, par *Et allez-y donc, c'est pas raide*, vaudeville en un acte de M. Montignac, joué par Mlle *Dulaurens* et M. *Saidreau*.

20 JUILLET. — Premières représentations de *Celles qu'on lâche*, vaudeville en trois actes de MM. Edmond Duesberg et Georges Darlay [1], et de *Que d'œufs ! Que d'œufs !* omelette-revue en un acte, de MM. Dominique Bonnaud et Numa Blès[2]. — Nous venons de dire que, pour la saison de la canicule, M. Léon Marx avait passé la main. C'est donc une « direction d'été » qui représente ce soir une pièce d'été, *Celles qu'on lâche*, où, malgré la chaleur, on s'agite ferme... On n'y fait même que cela... Et vous n'exigez pas, je pense, que je vous raconte l'histoire, un peu trop connue vraiment, du jeune Gontran plaquant, pour se marier, ses trois maîtresses qui se liguent contre lui et lui en font voir de toutes les couleurs. Mais notre Gontran, qui ne connaît pas d'obstacles, manœuvre si habilement à travers toutes ces embûches qu'il en arrive à ses fins ; ces demoiselles en seront pour leurs frais : celui qu'elles ont voulu perdre apparaît assez chaste pour mériter la fiancée de ses rêves... Notons un rôle assez bien venu : celui de l'oncle Modeste qui, débarquant de sa province à Paris, ne s'y étonne de rien « Puisque nous sommes à Paris ! » fait-il aux aventures les plus abracadabrantes. Notons aussi le domestique belge

1. DISTRIBUTION. — Modeste, M. *Dorgat*. — Mathias, M. *Muffat*. — Joseph, M. *Prévost*. — Gontran, M. *La Renaudie*. — Lavardin, M. *Lavardin*. — Bèguinet, M. *Gravier fils*. — Saturnin, M. *Arnould*. — René, M. *Renez*. — Le commissaire, M. *Lefèvre*. — Agathe, Mme *Cuinet*. — Liane, Mlle *Marie Chalont*. — Mme de Jouemesnil, Mlle *Moreau-Saint*. — Yvette, Mlle *Dupeyron*. — Anita, Mlle *Divonne*. — Halbine, Mlle *Helly*.

2. DISTRIBUTION. — Bidonneau, M. *Saidreau*. — Clampin, M. *Prévost*. — Clara, Mlle *Dulaurens*. — Sylvia, Mlle *Dupeyron*. — Olga, Mlle *Divonne*. — Léa, Mlle *Jourdan*. — Julia, Mlle *Helly*.

que joue Muffat, excellent dans ces figures grotesque, et... passons à la revuette de MM. Dominique Bonnaud et Numa Blès, *Que d'œufs ! Que d'œufs !* Elle est ma foi ! très spirituelle, et bourrée de couplets enlevés avec tant d'entrain que tous, ou à peu près, ont eu les honneurs du bis. Le « Beau ministère que nous avons là », sur l'air des *Pompiers de Nanterre ;* le garde-barrière qui ne connaît rien, rien, rien ; la bourrée auvergnate, joyeuse allusion au départ de M. Dupuy ; le retour de Marchand, sur l'air d'*En revenant de la revue ;* la parfaite imitation de Polin, et la non moins parfaite imitation du chanteur Teulet : autant de numéros extrêmement réussis qui ont eu le don de franchement divertir l'auditoire de Cluny. M. Larroumet, lui-même, y riait aussi bruyamment qu'eût pu le faire son illustre maître et regretté prédécesseur, Francisque Sarcey ; mais voyez l'injustice du sort : personne n'y prenait garde ; le nouveau critique du *Temps* n'est pas encore assez « étoffé » pour attirer sur lui l'attention de toute une salle...

1er AOUT. — M. Léon Marx reprenait, à la date qu'il avait fixée, les rênes de son théâtre, et sans se laisser aucunement rebuter par les chaleurs, il nous rendait la *Flamboyante*, de MM. Paul Ferrier, F. Cohen et A. Valabrègue[1], représentée pour la première fois, au Vaudeville, il y a une quinzaine

1. DISTRIBUTION. — Auguste Bernard, M. *Belval*. — Chevillard, M. *Dorgat*. — Fauconnier, M., *Muffat*. — Bardinois, M. *Gaillard*. — Capitaine Bernard, M. *Gravier*. — Vernisset, M. *La Renaudie*. — Germain, M. *Arnould*. — Prosper, M. *Lefèvre*. — Angèle, Mlle *Dupeyron*.

d'années. Taillée sur le patron du *Voyage d'agrément*, de Gondinet et Bisson, et même sur celui du *Voyage à Dieppe*, de Waflard et Fulgence, la pièce est amusante et gaie au possible. Permettez-moi de vous en rappeler brièvement le sujet... Auguste Bernard était capitaine au long cours, mais n'ayant jamais pu triompher du mal de mer, il a vite renoncé aux voyages, et s'est juré de ne plus quitter le plancher des vaches. Il vit à Carendol, dans l'Isère, entre sa femme, Mathilde, et sa belle-mère, Mme de Sambois, qui le croient toujours capitaine de vaisseau et le regardent comme un héros. Tous les ans, à la mi-juillet, le faux capitaine quitte Carendol, sous prétexte d'aller s'embarquer au Havre, sur la *Flamboyante*. La vérité, c'est qu'il court à Paris retrouver une certaine Angèle Lécuyer, devenue sa maîtresse. Puis, après une absence plus ou moins longue, il rentre au port, chargé de caisses remplies de bibelots exotiques. Le salon est orné de tous ces souvenirs : le tomatawk d'un chef sauvage, une chouette tuée sur les bords du lac Ontario... Mais voilà qu'un jour la chouette est tombée par terre, et qu'en la ramassant, la belle-mère trouve une étiquette sous la queue : « *Au Mikado*, avenue de l'Opéra. » Affreux soupçon! Son gendre ne serait-il qu'un abominable farceur?... Pour s'en assurer, elle déclare qu'elle et sa fille accompagneront Auguste au

---

— Mathilde, Mlle *L. Cardin*. — Mme de Sambois, Mlle *Moreau-Sainti*. — Julie, Mlle *Diconne*. — Catherine, Mlle *Ribbe*.

On commençait par *Un et un font trois*, vaudeville en un acte, de M. Edgard Pourcelle.

Havre et assisteront à son embarquement sur la *Flamboyante*. Vous voyez d'ici le désappointement du mari, et vous prévoyez qu'il va se passer au Havre de bien drôles de choses. C'est le second acte, un acte inénarrable, rempli de péripéties plus bouffonnes les unes que les autres. Il faut y voir Bernard attendant la *Flamboyante* qui n'arrive pas, rencontrant Angèle Lécuyer flanquée de son oncle, l'ancien maître d'armes, et se trouvant en présence d'un brave armateur qui a justement promis la main de sa fille à un nommé Bernard, capitaine d'une vraie *Flamboyante*... Il y a là un quiproquo classique, un imbroglio entre le faux et le vrai Bernard, un mêli-mêlo entre la femme et la maîtresse, entre l'armateur et le maître d'armes, que je ne me charge pas de vous narrer, mais qui sont vraiment les plus plaisants du monde. L'imbroglio se dénoue tout naturellement au troisième acte, chez Angèle Lécuyer, en qui un jeune député du centre trouve à propos l'Amélia qui le console de la longueur des sessions parlementaires. Tout s'arrange si bien, que Mme Bernard ignorera toujours les frasques de son mari. Mais soyez tranquilles : elle sera vengée. — « Je m'en charge! » a dit la belle-mère... Comment cette *Flamboyante*, dont le nom semblait devoir briller très longtemps sur l'affiche du Vaudeville, n'y fut-elle guère jouée qu'une soixantaine de fois, alors que le *Contrôleur des wagons-lits* (dont l'idée est la même) dura, aux Nouveautés, une année entière? C'est ce que nous nous demandions en revoyant la pièce au théâtre Cluny, où, si joyeusement interprétée par

Dorgat, Muffat et Gaillard, Mmes Dupeyron et Cardin, elle nous a encore beaucoup diverti...

6 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Petit Puceron rouge*, comédie-vaudeville en trois actes, de M. Jean Marsèle[1], précédé de *Express-Union*, vaudeville en un acte, de M. Albert Barré[2]. — M. Marsèle est un débutant : il a droit à toute notre indulgence. Est-ce bien sa faute, d'ailleurs, ou celle de la persistante chaleur, si cet honnête vaudeville qui, en d'autres temps, nous eût peut-être amusé, ne nous a, cette fois, que médiocrement déridé ? Attendons une plus favorable occasion de louer, comme il convient, le directeur de Cluny et sa vaillante petite troupe, et bornons-nous à dire l'essentiel de cette folie trop souvent dépourvue de vraie gaieté... M. Mirepoix, inspecteur général des Plantes industrielles, a deux filles. Il vient de marier l'une à l'intéressant Arthur. Deux prétendants se disputent la main de la cadette : celui-ci est un jeune et aimable commerçant, aimé de Marthe ; celui-là est un des fonctionnaires de l'importante administration des Plantes industrielles, et ce titre, seul, lui donne toutes les préférences de l'inspecteur Mirepoix, rond-de-cuir

---

1. DISTRIBUTION. — Mirepoix, M. *Dorgat*. — Rabourdin, M. *Muffat*. — Chassignol, M. *Gaillard*. — Verginet, M. *Belval*. — Maurice, M. *La Renaudie*. — Arthur, M. *Gravier*. — Jules, M. *Arnould*. — Joseph, M. *Renez*. — Germain, M. *Lefèvre*. — Mme Mirepoix, Mme *Culnet*. — Olympia, Mlle *Paulette Moulton*. — Victoire, Mlle *L. Cardin*. — Marthe, Mlle *G. Riva*. — Louise, Mlle *Diconne*.

2. DISTRIBUTION. — Bartavel, M. *Lefèvre*. — Croisillon, M. *Renez*. — Félix, M. *Sterny*. — Françoise, Mlle *Valérie*. — Cécile, Mlle *J. Melcy*. — Marguerite, Mlle *Marnys*.

dans l'âme! C'est ainsi que nos jeunes mariés, projetant de faire dans le Midi leur voyage de noces, sont immédiatement cramponnés par Mirepoix, précisément chargé d'une haute mission : celle d'aller constater, sur les rosiers de Cannes, les ravages du « petit puceron rouge », et de rechercher les plus sûrs moyens de combattre l'insecte redoutable. Et voilà que pour Cannes partent aussi nos deux prétendants, et que là-bas nous retrouverons également le respectable Rabourdin, membre de l'Institut agronomique, en jouissance d'une petite bonne à tout faire, dont il a fait, sous le nom d'Olympia, une gentille cocotte. Et le second acte nous fait assister à une certaine séance de congrès — le congrès motivé par le petit puceron rouge — que traversent les danseurs d'une soirée voisine, et que troublent un instant les « aboiements » d'Olympia, enfermée dans une chambre à côté. Le troisième et dernier acte nous introduit au cœur même de l'administration des Plantes industrielles, légèrement bouleversée par la présence de Rabourdin, faisant bombance avec son Olympia : le voilà bien, le petit puceron rouge! Inutile d'ajouter que Mlle Marthe Mirepoix épousera celui qu'elle aime, puisque le père du jeune homme est devenu, au moment opportun, président du conseil; l'autre prétendant, en dépit de ses attaches administratives, devra se contenter d'une vague promesse autrefois donnée par papa Mirepoix : on ne saurait tout avoir... Nous aurons prochainement une revanche du *Petit Puceron rouge*. Comptons sur M. Léon Marx et sur ses

zélés pensionnaires : Dorgat, Muffat, Gaillard, Mmes Cuinet, Paulette Moutton, etc.

10 OCTOBRE. — Première représentation de *Plaisir d'amour*, comédie bouffe en trois actes, de MM. Maurice Froyez et Georges Colias[1]. — Employé à la compagnie d'assurances sur la vie, *La Boule de neige*, Campistrel passe son temps — le temps du bureau — à courir après toutes les femmes. Et s'il court après toutes, c'est qu'il n'a pu jusqu'à présent — nouveau Don Juan — rencontrer l'idéal, celle qu'il a rêvée... Il courtise une belle pendant un mois ; il la trouve chaque jour plus excitante ; il lui découvre des qualités inouïes ; en un mot, il en devient fou... Mais, à peine lui a-t-elle cédé, qu'un dégoût insurmontable s'empare de l'heureux vainqueur, son amour disparaît comme par enchantement, il lui faut une nouvelle intrigue et il cherche... Or, voilà qu'à la *Boule de neige* la place de sous-directeur, actuellement vacante, est promise à l'employé zélé qui pourra sauver l'agence d'un fâcheux procès, intenté par la veuve Borcheston, dont le mari a fait naufrage en revenant en France. Douze passagers seulement ont pu échapper au désastre. Borcheston n'en était

1. DISTRIBUTION. — Campistrel, M. *Rouvière*. — Lagourde, M. *Muffat*. — Jack Borcheston, M. *Victor Henry*. — Capitaine Cake, M. *Gaillard*. — M. le Directeur, M. *Précost*. — Des Lauriers, M. *Belcul*. — Boutard, M. *La Renaudie*. — Flageollet, M. *Gravier fils*. — Barly, M. *Arnould*. — Un commis, M. *Damorès*. — Maud, Mlle *Blanche Doriel*. — Mme Jules, Mme *A. Cuinet*. — Diane, Mlle *L. Cardin*. — Yolande, Mlle *Dupeyron*. — Gribichette, Mlle *H. Foucher*. — Girl, Mlle *Germaine Riva*.

On commençait par le *Baron qui enlève des gitanes*, amusant petit acte de M. Georges Colias — au théâtre, Georges Berr, de la Comédie-Française.

pas ; l'agence devra donc payer les quatre cent mille francs — c'est un joli denier — pour lesquels le voyageur avait pris la précaution de s'assurer. C'est à ce moment-là même que, les farces de Campistrel venant d'être découvertes, le patron l'a flanqué à la porte ; il n'a qu'un moyen de rentrer en grâce : qu'il reçoive Mme Borcheston. Il la reçoit, en effet, et très habilement, puisqu'il finit par la convaincre que, bien qu'il n'ait pas donné de ses nouvelles depuis huit mois, son mari ne peut être mort, et qu'en explorant toutes les îles désertes de l'Océan, on arriverait sûrement à le retrouver. Mme Borcheston aime son mari ; l'idée qu'il est vivant devient chez elle une idée fixe : aussi consent-elle à parcourir l'Atlantique avant d'entamer le procès. Mais elle est seule, et bien qu'Américaine, elle ne saurait s'embarquer sans être accompagnée, dans un tel voyage, par un protecteur sérieux. Ce protecteur sera Campistrel qui, entièrement dévoué à sa mission, part avec elle pour les îles lointaines. Une jolie femme qui fait, en compagnie d'un jeune homme très entreprenant, une aussi longue traversée, s'abandonne facilement. Campistrel s'éprend — naturellement — de Maud Borcheston. Puis, comme les recherches pour découvrir l'introuvable mari sont demeurées sans résultat, la fine mouche lui fait débiter, en une scène de passion, toutes les formules nécessaires pour qu'un mariage soit valable devant la loi, et, sans qu'il s'en doute, un phonographe — fi ! le traître ! — enregistre ponctuellement chacune de ses paroles. Se regardant, dès lors, comme sa

femme légitime, Maud se donne à lui sans scrupule... Et voilà que le mari, sur qui elle ne comptait plus, passe, comme par hasard, près du yacht, réfugié sur un radeau d'où il est recueilli pour bientôt apprendre son triste sort. Il n'en veut, d'ailleurs, pas autrement à Maud. Elle a fait parler le phonographe : il reconnaît le mariage parfaitement légitime, et se contente de demander le divorce. Mais Campistrel en a assez ; son étrange nature a repris le dessus ; pour rien au monde, il ne voudrait recommencer cette nuit de noces, et pour y échapper, il se précipite dans une malle en partance pour la France. De retour à Paris, tout s'arrangera le mieux du monde. Telle est la pièce dont le sujet n'a peut-être rien d'extraordinaire ; mais, si le fond paraît un peu fade, les mots sont si amusants, les scènes si heureusement filées, que l'ensemble est d'une irrésistible bouffonnerie. Ajoutez — cela ne gâte rien — que les rôles sont supérieurement tenus. M. Victor Henry, par exemple, a composé son Jack Borcheston comme l'aurait fait le plus fin de nos comédiens. Il est, du reste, admirablement secondé par Mlle Doriel, l'ex-pensionnaire de M. Marx, revenant au bercail avec son ingénuité d'antan; par M. Rouvière, aussi verveux qu'il le fallait pour exciter de vastes rires ; par M. Muffat, dans l'ami Lagourde, qui, certes, n'a pas volé son nom ; par M. Gaillard, dans l'infortuné capitaine de navire dont l'estomac redoute les voyages sur mer... Avec le charmant ouvrage de MM. Froyez et Colias (G. Berr), Cluny donnait un démenti à la vieille romance de Mar-

tini : « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ». *Plaisir d'amour* allait durer de longs mois. La centième représentation s'est donnée le 28 décembre et terminera très heureusement l'année 1899, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Charmant séjour, vaudeville	3	»	13
L'Agneau sans tache, comédie	1	»	13
**La Poule blanche*, opérette	4	13 janv.	32
Le Parfum, comédie	3	10 févr.	49
**Un Mariage aux olives*, vaudeville	1	10 févr.	49
**A qui le caleçon*, vaudeville	3	25 mars	53
**Le Monsieur de chez Maxim*, fant.-revue	1	25 mars	53
Un et un font trois, comédie	1	25 mars	95
**Le Champion du Monde*, vaudeville vélocipédique	3	9 mai	11
**Le Monsieur du second*, vaudeville	1	9 mai	28
La Marraine de Charley, com. burlesque	3	19 mai	16
La Culotte, vaudeville	3	1er juin	22
Gymnastique en chambre, comédie	1	1er juin	22
Les Boussigneul, comédie	3 a. 4 t.	20 juin	31
**Charlotte et Nicaise*, vaudeville	1	20 juin	31
**Et allez-y donc ! c'est pas raide !* vaudev.	1	21 juin	30
**Celles qu'on lâche*, vaudeville	3	20 juillet	11
**Que d'œufs ! que d'œufs !* omelette-revue	1	20 juillet	11
Irrésistible, vaudeville	1	21 juillet	11
La Flamboyante, comédie vaudeville	3	1er août	42
**Le Petit puceron rouge*, comédie vaudev.	3	6 sept.	19
**Express-union*, vaudeville	1	6 sept.	38
**Plaisir d'Amour*, comédie bouffe	3	10 octob.	87
**Un Baron qui enlève des gitanes*, com.	1	27 octob.	60

THÉATRE DÉJAZET[1]

Pour succéder à la *Turlutaine de Marjolain*, de MM. Charles Soulié et Darmantière, on donnait, le 31 janvier, la première représentation d'un vaudeville en trois actes, de MM. Victor Gréhon et Pierre Monville, le *Constat Poulardin*[2]. — Pour les habitués de Déjazet, ce *Constat Poulardin* était un excellent vaudeville qui devait obtenir tous leurs suffrages et les renverser, du premier au troisième acte, dans un formidable éclat de rire... Pour nous, plus blindé, hélas! c'était l'éternel vaudeville à quiproquos enchevêtrés, à imbroglios indéchiffrables, mais plein d'une gaieté exubérante et d'une folie, sans doute en dose un peu forte, un peu lourde, un peu exagérée : mais bah! puisque cela leur plaît ainsi!... Le docteur Desmoulins

1. Directeur : M. Georges Rolle ; Secrétaire général : M. Victor Dolmetsch.

2. DISTRIBUTION. — Camarès, M. *Paul Jorge*. — Desmoulins, M. *Legrenay*. — Porlemal, M. *Victor Henry*. — Cañasson des Glaciers, M. *Monval*. — Cochet, M. *Fernal*. — Quatreballe, M. *Leriche*. — Jacques, M. *Sterny*. — Bouchon, M. *Térof*. — Pruche, M. *Camm*. — Mme Camarès, Mlle *Cassothy*. — Marcelle de Castel-Bullier, Mlle *Murger*. — Suzanne, Mlle *Kosta*. — Mme Bouchon, Mlle *Clairval*.

On commençait par l'*Oncle d'Adolphe*, vaudeville en un acte des mêmes auteurs, joué par MM. *G. Flandre, Térof, Sterny*, Mmes *Février, Duprés*.

trouve commode, pour faire ses farces, de louer, rue de la Pompe, sous le nom de Poulardin, une aimable garçonnière où vient le voir la femme du commissaire de police Camarès, son ami, une maîtresse dont il voudrait, d'ailleurs se débarrasser au plus vite, tant elle est collante la pauvre femme! Il rêve, pour le soir même, d'attirer en ladite garçonnière Loulou, la jolie petite amie d'un vieux marcheur, habitant sur le même palier. Mais Marcelle, une ancienne par lui lâchée, a juré de se venger. Aidée par le chien du commissaire, elle réussit, en se faisant passer pour sa femme légitime, à décider Camarès, chaudement épris d'elle, à venir constater le flagrant délit. Nous voilà donc au second acte, en présence de trois logements : celui de Poulardin, d'un côté; celui du vieux marcheur, de l'autre, et celui des concierges au milieu. Ce qui s'y passe?... Soyez généreux, je vous en supplie, ne me questionnez pas, c'est entre tous une course folle, inextricable embrouillamini, où locataires et concierges déménagent avec une inconcevable facilité. Le commissaire, venu pour le constat Poulardin, est lui-même pincé en flagrant délit avec Marcelle par sa femme, accompagnée d'un autre commissaire mandé par le vieux beau qui, lui-même, trouve chez lui, tranquillement couchés, le concierge et son épouse, ayant cédé leur loge au malin Poulardin, qui file une nuit de bonheur avec sa propre légitime, prise pour Loulou! Ouf! vous voyez que je n'ai pas menti en vous annonçant une douce folie... Et encore ne puis-je vous donner qu'une idée bien inexacte de tout ce qui se dit,

se crie, se joue en cet imbroglio compliqué... Tout s'explique, tant bien que mal, au « trois », chez un commissaire à la recherche d'un Poulardin et qui tout à coup en découvre quatre. Heureusement, le vrai, le seul, le docteur Desmoulins vient démêler le quiproquo et renvoyer tous les personnages à leurs respectives occupations, et nous à notre lit. La troupe de Déjazet (c'est une justice à lui rendre) a enlevé ce vaudeville avec beaucoup d'entrain, de vivacité et de gaieté. Nous féliciterons M. Victor Henry, amusant dans sa création de vieux marcheur, en dépit des mêmes gestes, dont la répétition ne laisse pas d'être un peu fatigante; MM. Paul Jorge, Legrenay et Monval — fort joyeux; Mmes Cassothy, Murger, Jane Kosta et Clairval, qui tous et toutes avaient une bonne part de bravos.

8 MARS. — Première représentation, à ce théâtre, de *Nounou*, comédie en quatre actes, d'Emile de Najac et Alfred Hennequin[1]. — L'entrée de la nourrice dans une famille, les servitudes sous lesquelles ce puissant personnage fait plier tous ceux qui l'entourent, au nom de l'intérêt sacré du roi Bébé : tel est le thème, évidemment fécond en études de mœurs et en situations plaisantes, de la

---

1. DISTRIBUTION. — Clovis Bouzou, M. *Paul Jorge*. — Beauménil, M. *Legrenay*. — Talardot, M. *Victor Henry*. — Le docteur Asinard, M. *Monval*.— Paul Beauménil. M. *Fernal*.— Georges Dubert, M. *Louis Marie*. — Auguste, M. *Leriche*. — Catelle Bouzou, Mlle *Murger*. — Charlotte, Mlle *Gilette Dorlys*. — Mme Beauménil, Mme *Victorin*. — Mme Talardot, Mlle *Cassothy*. — Adrienne, Mlle *Marcelle Darcourt*. — Valentine, Mlle *de Morlac*.

On commençait par le *Budget*, comédie-bouffe en un acte, de M. Maurice Hennequin, jouée par MM. *Sterny*, *Térof* et Mlle *Férrier*.

pièce qui fut primitivement jouée au Gymnase et dernièrement reprise au Palais-Royal. — A Déjazet, elle est enlevée avec entrain par la jeune troupe de M. Rolle.

26 AVRIL. — Première représentation de *Joli Sport*, vaudeville en trois actes de MM. Paul Dehère et Maurice Froyez[1]. — Qu'est-ce que « le plus joli des sports? » C'est la distraction favorite de l'homme à femmes, dont le souci quotidien est de « marcher ». Or, Chandoré est amateur forcené de « joli sport ». Il ne se contente pas d'avoir une charmante femme ; il entretient une intrigue avec une brûlante Mexicaine, Manuela Della Frasca, et flirte assidûment au Nouveau-Cirque avec quatre petites Barrison. Pour la facilité de ses rendez-vous, il a loué, rue Berlioz, sous le pseudonyme de Benoît, un atelier luxueux, où il attire ses victimes, sous prétexte de les photographier. Cela lui facilite les prémisses d'opérations... plus délicates : « Ah ! madame, quel dommage que vous ne soyez pas venue en toilette de bal !... Décolletée ainsi, vous seriez charmante ! » Le corsage s'entr'ouvre,

1. DISTRIBUTION. — Bridoine, M. *Paul Jorge*. — Chandoré, M. *Legrenay*. — Pontaillac, M. *Fernal*. — Della Frasca, M. *Victor Henry*. — Amédée, M. *Leriche*. — Justin, M. *G. Flandre*. — Auguste, M. *Térof*. — Victor, M. *Sterny*. — Bibi, M. *Camm*. — Nicolas, M. *Durlin*. — Simone, Mlle *Jeanne de Lagny*. — Manuela, Mlle *Murger*. — Mme Mangeton, Mme *Victorin*. — Virginie, Mlle *Marcelle Darcourt*. — Delphine, Mlle *Clairval*. — Maud, Mlle *Février*. — Lilian, Mlle *Fédy*. — Kate, Mlle *de Florac*. — Betty, Mlle *Duprès*. — Céleste, Mlle *Juliette Montrouge*. — Thérèse, Mlle *Médeau*. — Françoise, Mlle *Barbat*. — Aglaé, Mlle *Louisette*.

On commençait par le *Mandat*, vaudeville en un acte de M. Henry Fransois, joué par MM. *Monval, Leriche, Térof, G. Flandre, Sterny, Camm, Léonard,* Mmes *de Florac, Juliette Montrouge, Duprès*.

un bouton saute, la robe glisse, — et le tour est joué! Malheureusement, il a reçu une lettre anonyme l'avertissant que sa femme le soupçonne. Que faire? Il sait que son ami Pontaillac a une intrigue et cherche un logis pour l'abriter. Il lui offre son atelier, à condition qu'il se fasse passer pour Benoît. Or, la femme que cherche à attirer Pontaillac est la propre épouse de Chandoré. — Ce point de départ, amusant et habilement traité, d'une façon même supérieure au genre que nous offre habituellement le théâtre Déjazet, promet d'être fécond en quiproquos et situations imprévues. En effet, nous voici, au second acte, dans l'atelier du pseudo photographe. La concierge, gardienne en même temps du « buen-retiro », se réjouit d'être libre ce soir-là, car on célèbre sa fête dans sa loge — quand survient Pontaillac qui attend M[me] Chandoré. Celle-ci arrive à son tour. Chandoré met à profit les conseils de son ami : « Ah! madame, quel dommage que vous ne soyez pas venue en toilette de bal! » Et cœtera. Le truc réussit. Elle se trouve dans un costume des plus compromettants, juste au moment où revient Chandoré, qui n'a pas trouvé au Nouveau-Cirque les petites Barrison. Celles-ci, bien entendu, sont cachées dans l'atelier pour lui faire une surprise... agréable. Et nous assistons au jeu des poursuites ordinaires, auxquelles se mêlent : une noce, maire en tête, venue « pour se faire tirer » en groupe; la bouillante Mexicaine, furieuse que Chandoré l'ait fait poser quatre heures au parc Monceau, et enfin son mari, le rastaquouère Della Frasca, sorte de tigre

du Bengale qui rugit et jette partout la terreur. — Et tout se termine en un tohu-bohu extravagant, doublé de pantomime burlesque, où les paroles et les gestes s'enchevêtrent en douce et hilarante folie. Le dénouement qui traîne un peu, et chemine en des sentiers depuis longtemps fréquentés, retient l'attention par une scène neuve et vraiment plaisante. Pour endormir les soupçons du Mexicain, Chandoré, sous couleur d'explication, souffle par téléphone à la belle Manuela les phrases qu'elle devra répéter à son terrible époux. Ainsi fait-elle, et Della Frasca, rassuré, contribue à la réconciliation des époux Chandoré. Tel est ce vaudeville sans prétention, monté presque luxueusement, ma foi! qui charme nos regards par le spectacle de quelques jolies femmes, et nos oreilles par un dialogue aussi soigné qu'on peut l'exiger d'une œuvre gaie et légère. MM. Legrenay et Fernal, dans les rôles de Chandoré et de Pontaillac, le premier d'excellente tenue, le second tout à fait fantaisiste, ainsi que MM. Paul Jorge et Victor Henry, Mmes Jeanne de Lagny, Mürger, Victorin se donnent toute la peine nécessaire pour atteindre à un joli succès. Mais pourquoi tant abuser des langues étrangères? Les quiproquos du troisième acte gardent une certaine obscurité de ce charabia perpétuel d'espagnol et d'anglais. On se croirait à la tour de Babel...

Le théâtre, cédant à la chaleur, avait fermé ses portes au commencement du mois d'août. Il les rouvrait, le 27 septembre, avec la reprise du *Roi Koko*, joyeux vaudeville en trois actes, de M. Alexandre

Bisson[1], créé, douze ans auparavant, à la Renaissance alors dirigée par M. Samuel. Puis, le 18 octobre, on revenait à *Joli Sport*, le succès de l'année qui se terminait, le 15 décembre, avec une reprise des *Petites Voisines*, vaudeville en trois actes, d'Hippolyte Raymond et J. de Gastine[2], précédé du *Pseudonyme*, de M. Duthil[3]. C'était une bonne farce dénuée de toute prétention que ces *Petites Voisines* que le théâtre Déjazet empruntait au théâtre Cluny comme celui-ci les avait prises autrefois au Palais-Royal. Sans être bien neuf, l'imbroglio est réellement amusant, fertile en drôlatiques situations et bondé de mots comiques ou salés. Le tout était très joyeusement enlevé par la troupe de M. Georges Rolle, et cela constituait, pour ce théâtre, un bon spectacle « de jour de l'an ».

---

1. DISTRIBUTION. — Daubichon, *Paul Jorge*. — Veaucanu, M. *J. Bouchet*. — Lamozou, M. *Wagmann*. — Théophile, M. *Harmand*. — Des Mouchettes, M. *Bérold*. — Toupance, M. *Breteau*. — Bouvreuil, M. *Camm*. — Brigitte, Mme *Victorin*. — Angèle, Mlle *M. Deville*. — Lucienne, Mlle *M. d'Arcourt*. — Joséphine, Mlle *Marsay*.

On commençait par la *Gymnastique en chambre*, vaudeville en un acte, de M. A. Bisson, joué par MM. *Leriche*, *G. Morreaux*, *Coquillon*, *Camm*, Mlles *Meyer* et *Semoressa*.

2. DISTRIBUTION. — Un monsieur à lunettes, M. *Paul Jorge*. — Le prince Sergius Bibinof, M. *J. Bouchet*. — Trigaudier, M. *Legrenay*. — Dupotard, M. *Wagmann*. — Célestin Boussignac, M. *Fernal*. — Rastabadas, M. *Ch. Leriche*. — Lardoise, M. *Bérold*. — Pontonnet, M. *Max Fernand*. — Mme Dupotard, Mme *Victorin*. — Théodorine Desportes de Trézène, Mlle *Louise Gérard*. — Claire du Haut-Pavois, Mlle *Meyer*. — Laure, Mlle *M. d'Arcourt*. — Eulalie, Mlle *Mérian*. — Léonie, Mlle *Marsay*. — Narcisse, Mlle *Semoressa*.

3. DISTRIBUTION. — Clodette, Mlle *G. Dorlys*. — Rose, Mlle *Semoressa*. — Philibert, M. *Ch. Leriche*. — Rapide, M. *G. Morreaux*. — De Beaupréau, M. *Guitonneau*.— Eugène, M. *Bérold* — Saint-Blancat, M. *Max Fernand*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Turlutaine de Marjolain, vaudeville,	3	»	35
Mam'zelle Pâris, comédie	1	»	35
**Le Constat Poulardin*, vaudeville	3	31 janv.	42
**L'Oncle d'Adolphe*, vaudeville	1	31 janv.	42
Nounou, comédie	1	8 mars	58
**Le Budget*, comédie bouffe	1	8 mars	58
**Joli Sport*, vaudeville	3	26 avril	171
**Le Mandat*, vaudeville	1	26 avril	190
Le Roi Koko, vaudeville	3	27 sept.	23
Gymnastique en chambre, comédie	1	27 sept.	23
Les Petites voisines, vaudeville	3	15 déc.	20
**Le Pseudonyme*, vaudeville	1	15 déc.	20

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE[1]

Après une reprise de la *Fille aux écus*, de M. Péricaud, on reprenait à ce théâtre, le 4 février, les *Deux Orphelines*, d'inoubliable mémoire[2]. — « C'est un succès gros de larmes, comme une nuée d'orage l'est de pluie. — écrivait Paul de Saint-Victor, au lendemain de la première représentation de cette célèbre pièce sur la scène de la Porte Saint-Martin. M. d'Ennery et M. Cormon, son très habile collaborateur, viennent de nous donner, avec les *Deux Orphelines*, le drame le mieux fait et le plus touchant qu'ils aient produit peut-être dans leur carrière... Ce n'est pas que les situations en soient neuves, mais elles sont remaniées et rajustées de main d'ouvrier. L'intrigue, horri-

---

1. Directeur : M. Alphonse Lemonnier ; secrétaire général : M. Amédée de Jallais.

2. Distribution. — Pierre, M. *Emile Raymond*. — Le comte de Linières, M. *Régnier*. — Jacques, M. *Normand*. — Le chevalier de Vaudrey, M. *Garat*. — Picard, M. *H. Legrand*. — Le marquis de Presles, M. *Bacquié*. — Le docteur, M. *Guiraud*. — De Mailly, M. *Vidal*. — Marest, M. *Fernand*. — D'Estrées, M. *Large*. — Lafleur, M. *Wagmann*. Martin, M. *Ferrat*. — La Frochard, Mme *Honorine*. — La comtesse de Linières, Mme *Lévy-Leclerc*. — Henriette, Mlle *Praxine*. — Louise, Mlle *Emma Villars*. — Marianne, Mlle *Dulac*. — Sœur Geneviève, Mlle *Riom*. — Florette, Mlle *G. Reyne*. — Julie, Mlle *Torin*.

blement compliquée, se déroule avec une clarté parfaite ; ses péripéties se tiennent et s'enchaînent, il y a de l'ordre dans son mouvement et de la liaison dans les mille fils entremêlés de sa trame. L'intérêt monte de scène en scène, sans jamais faillir à son point culminant. Ce sont là des qualités qui font singulièrement ressortir les pièces écourtées, heurtées, avortées de l'école nouvelle des jeunes dramaturges. Ajoutez à ce métier consommé une action poignante qui vise au cœur et qui le frappe à tout coup. Les auteurs jouent des cordes sensibles du public, comme un virtuose des touches d'un clavier. Ils savent quelle note d'angoisse ou de pitié, d'attendrissement ou d'effroi sortira de ce sentiment plus ou moins pressé. Nous avons rarement vu, ajoutait Saint-Victor, ce qu'il faudrait appeler « la pompe aux larmes » fonctionner au théâtre avec tant de vigueur et d'adresse — Vive le mélodrame où Margot a pleuré ! — s'écriait Alfred de Musset. Vive donc ce drame où Marguerite pleurera autant que Margot, et qui intéresse ceux-là mêmes qui, par la nature de leur éducation littéraire sont, comme nous, spécialement rebelles à ce genre de grosses émotions !... » Le temps a passé — vingt-cinq ans, s'il vous plaît ! — et nous ne pouvons guère que répéter aujourd'hui ce que disait si bien un des maîtres de la critique d'alors. Le drame de feu d'Ennery et de Cormon n'est-il pas dans son genre — comme *Œdipe-Roi*, par exemple, dans le sien — la pièce la plus saisissante que l'on puisse voir ? Tout y est conduit, enchaîné, ménagé avec une telle certitude

de l'effet, avec une telle expérience des moyens d'action sur le public que l'on est irrésistiblement captivé, haletant d'émotion jusqu'à la fin des poignantes aventures des « Deux Orphelines ». C'est le dernier mot de l'engrenage dramatique. M. Emile Raymond jouait avec talent le rôle de l'Avorton, auquel ce pauvre Taillade donna une figure si saisissante, et M. Normand prêtait au grand Jacques la brutalité cynique que réclame le rôle; Mme Honorine reprenait celui de la Frochard qu'elle a fait comme sien, et Mlle Emma Villars était très justement applaudie sous les traits de la jeune aveugle. J'aimerais mieux ne point parler des autres...

23 MARS. — Première représentation du *Chat botté*, féerie en quatre parties et vingt tableaux, de M. Ernest Morel, musique de M. Gustave Mauget [1]. — Une féerie au Théâtre de la République nous paraissait un peu risquée; mais, loin de tourner au ridicule, le *Chat botté* fut, au contraire, fort apprécié du public spécial qui, bien qu'habitué aux mélodrames, s'enthousiasma de cette grande « machine » habilement montée. Vingt-deux tableaux », dit l'affiche. — Parfaitement! Et tout cela fonctionne admirablement, ne laissant

1. DISTRIBUTION. — Jean Marie, M. *Barnoll*. — Le duc Keskiladi, M. *H. Legrand*. — Rododendron XXXVIII, M. *Wagmann*. — Le baron de la Tour qui Penche, M. *Garat*. — Mathurin, M. *Villa*. — Gueramor, M. *Guiraud*. — L'ogre, M. *Bacquié*. — Jacquinot, M. *Ferrat*. — Pierrot, M. *Large*. — L'émir, M. *Vidal*. — Denizet, M. *Duluard*. — Pauvrette, Mlle *Lucy Miré*. — Le Chat Botté, Mlle *G. Reyne*. — Madeline, Mlle *Grandjean*. — Louison, Mlle *Barré*. — La fée verte, Mlle *Hélène*. — La princesse Saphirine, Mlle *Alissé*. — La reine Eglantine, Mme *Barnoll*. — Le prince Amoroso, Mlle *Lucie*. — La fée Kakatoës, Mlle *Riom*. La fée des Bruyères, Mlle *Giez*. — Catherine, Mlle *Torin*. — Le roseau, Mlle *Rose*.

point aux spectateurs le temps de s'y reconnaître et les conduisant du plus profond de la mer au pays des splendeurs de l'or et de la magie. Sur le thème connu du célèbre conte de Perrault, M. Ernest Morel a bâti une pièce, dont le dialogue, suffisamment gai, est entrecoupé de couplets aux timbres aimés. — D'une interprétation un peu ordinaire, Mlle G. Reyne émerge agréablement, sous les traits du Chat botté...

22 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) du *Petit Jacques*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. William Busnach [1]. — C'est d'un roman de M. Jules Claretie, intitulé : *Noël Rambert*, publié en un volume, depuis longtemps absolument introuvable, et d'un autre roman du même auteur, paru en feuilleton sous le titre d'*Un accusé*, que fut tirée la pièce. Sauf une scène absolument invaisemblable, le drame de M. Busnach est bien charpenté, bien conduit, d'un réalisme saisissant. Il est de plus très bien monté et très bien joué par la troupe de M. Lemonnier. Citons, parmi les tableaux les plus intéressants, celui des Champs-Elysées — où les chansons du concert des Ambassadeurs font un si curieux contraste avec le

1. DISTRIBUTION. — De la Roseraie, M. *Régnier*. — Pierre Girard, M. *Guiraud*. — Henri de Laverdac, M. *Bacquié*. — Georges de Laverdac, M. *Garat*. — Polyte Louchon, M. *Villa*. — Le docteur Edwards, M. *Ferrat*. — Le comte de Maximieux, M. *Vidal*. — Mathivet, M. *Chalande*. — Le procureur impérial et le brigadier de police, M. *Chevalier*. Le directeur de la prison, M. *Bernay*. — Justin, M. *Large*. — François et un officier, M. *Duluard*. — Le bourreau, M. *Jules*. — Deuxième agent, M. *Bouloc*. — Jeanne-Marie, Mlle *Emma Villars*. — Cécile de la Roseraie, Mlle *Praxine*. — Mme Ropiquet, Mme *Régnier*. — La comtesse d'Avrigny, Mlle *Grandjean*. — Le petit Jacques, *la petite Léontine Marx*.

duo du malheureux père et de son pauvre enfant qui meurt de faim; — la scène du somnambulisme, jouée d'une touchante façon par la petite Léontine Marx — et enfin le tableau de la Roquette, avec la guillotine que l'on aperçoit au fond... MM. Régnier, Guiraud, Villa, Mlle Emma Villars, contribuaient pour une bonne part au succès de cette reprise.

11 MAI. — Première repésentation (à ce théâtre) de la *Mendiante*[1]. Le drame d'Anicet Bourgeois et Michel Masson est construit suivant toutes les règles classiques. On ferait aujourd'hui plus court, on ne ferait sûrement pas mieux. La *Mendiante*, représentée pour la première fois à la Gaîté le 22 avril 1852 — il y a tout près de cinquante ans! — avait jadis pour principaux interprètes des artistes qui s'appelaient Deshayes, Lacressonnière, Bondois, Francisque jeune, Mmes Lacressonnière et Lambquin. Au Théâtre de la République, il est honnêtement joué par une bonne troupe, un peu obscure, d'où émerge Mlle Emma Villars, charmante en Léontine de Stolberg. La *Mendiante* n'aura que quelques représentations. Dès le 20 mai on revenait aux *Deux Orphelines* dont on fêtait, sur cette scène, la 60e représentation.

---

1. DISTRIBUTION. — Jean-Paul Berghen, M. *Gilbert Dalleu*. — Le pasteur Evrard, M. *Fabre*. — Christian de Rendorf, M. *Garat*. — Zahn, M. *Barnolt*. — Alcindor, M. *Villa*. — Robin l'Ecossais, M. *Vidal*. — Soliman, M. *Large*. — Un ouvrier forgeron, M. *Jules*. — Frantz, M. *Bouloc*. — Un officier, M. *Henri*. — Marguerite, Mlle *Lemercier*. — Thérèse, Mme *Régnier*. — Léopoldine de Stolberg, Mlle *Emma Villars*. — Brigitte, Mlle *Grandjean*. — Dodudondon Friska, Mlle *Hyacinthe*. — Klette, Mlle *Hélène Deshayes*. — Lisbette, Mlle *Giez*. — Marie, *petite Léontine Marx*.

7 JUIN. — Première représentation du *Roi des Gascons*, pièce en cinq actes et six tableaux, de MM. Paul Fournier et Rodolphe Bringer [1]. — Gardons à *Cyrano de Bergerac* notre reconnaissance. Il a remis le panache à la mode et incité les directeurs à représenter les œuvres du genre de celles qui enthousiasmaient nos pères, au temps légendaire des Dumas, des Maquet, des Féval. Le *Roi des Gascons* n'est pas moins fécond que ses aînés en estocades, assassinats et guet-apens. Il relève, lui aussi, des drames historiques, mais n'a point subi la transformation moderne dans laquelle a si bien réussi, par exemple, l'auteur de cette *Madame de Lavalette*, applaudie au Vaudeville. Il n'a point fait de l'histoire seule le ressort de l'action ; l'imagination en égaye la trame par une suite d'épisodes ingénieux et par la création d'un type à la d'Artagnan, qui apporte, d'un bout à l'autre de cette œuvre aimable, une couleur charmante de romantisme. C'est un peu comme un conte de fées, qui, parfois, devient grave, s'appuyant sur la réalité. Le succès a été très vif. M. Barnoll a enlevé de verve le rôle joyeux et très à panache de Cantalou. Avec MM. Villa et Chalande, il fut la gaieté de la soirée. M. Gilbert Dalleu est de silhouette suffisante en Henri IV, qui eût pu être de caractère un peu plus énergique. M. Guiraud

---

1. DISTRIBUTION. — Henri IV, M. *Gilbert Dalleu*. — Le duc de Mareuil, M. *Régnier*. — Cantalou, M. *Barnoll*. — Hugues de Moursault, M. *Guiraud*. — Urbain de Chantemay, M. *Fabre*. — Lambin, M. *Villa*. — Brisemiche, M. *Chalande*. — Rosny, M. *Fernand*. — Colette, Mlle *Emma Villars*. — Blanche d'Escombes, Mlle *Praxine*. — La marquise, Mlle *Lemercier*.

est un traître distingué, et M. Fabre un amoureux de bonne tenue. Mlle Praxine est une touchante Blanche d'Escombes, et Mlle Emma Villars une meunière accorte, agréable et gaie. Mlle Lemercier meurt au prologue : tant mieux pour elle, tant pis pour nous ! Nous assisterons certainement un jour à une reprise du *Roi des Gascons*, à l'Ambigu.

21 JUILLET. — A l'amusant *Roi des Gascons* [1] de MM. Paul Fournier et Bringer, qui venait de fournir une très honorable carrière, M. Lemonnier donne comme successeur un *Napoléon* de MM. Fernand Meynet et Gabriel Didier, joué naguère à Bruxelles avec un énorme succès [2]. Après *Madame Sans-Gêne* et *Plus que Reine*, après les deux *Roi de Rome*, *Napoléon* devait avoir son tour : la mode y est. Les deux auteurs ont pris le grand homme au jour où il fut proclamé empereur, et nous ont conduits avec lui jusqu'à Sainte-Hélène. Bravement nous avons avalé, et même assez bien digéré leurs neuf tableaux — neuf ! — qui, sans afficher la prétention de nous apprendre quoi que ce soit de nouveau, nous ont sommairement retracé, comme en une longue série d'images d'Epinal, l'épopée impériale, de 1805 à 1821. Ce n'est,

---

1. Le 14 juillet, le *Roi des Gascons*, qui atteignait sa cinquantième représentation, était donné en matinée gratuite.

2. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Edgard Martin*. — Le pape Pie VII, M. *Regnier*. — Hubert, M. *Gervais*. — Le maréchal Bertrand, M. *Garat*. — Pierre Lazare, M. *William*. — Bernard, M. *Fabre*. — Marie Lazare, Mlle *Salvadora*. — Joséphine, Mlle *Barré*. — La maréchale Lefèvre, Mme *Barnoll*. — La maréchale Bertrand, Mlle *Rose*. — Marianne, Mlle *Vartilly*. — Le petit Napoléon Bertrand, *Petit Charles*.

Les autres rôles par MM. *Guiraud*, *Villa*, *Vidal*, *Mallet*, *Ferrat*, *Chevalier*, *Large*, *Bernay*, *Chalande*.

certes, ni du théâtre, ni de la littérature, c'est purement et simplement de l'enluminure historique un peu banale, un peu grossière même, mais suffisante pour plaire aux spectateurs pas difficiles; pourquoi nous montrerions-nous plus exigeants que la masse à l'égard d'un drame de conception assurément très naïve, mais d'émotion réelle en plus d'un endroit. C'est à M. Edgard Martin, le Napoléon de *Madame Sans-Gêne*, longtemps applaudi aux Célestins de Lyon, que M. Lemonnier a eu l'heureuse idée de confier le rôle de Napoléon; il en a les traits — pendez-vous, mon cher Coquelin ! — auxquels il joint une grande bonne volonté, quelquefois desservie par une voix médiocre. M. Régnier donne une certaine physionomie au pape Pie VII qui, en deux mots célèbres, jugea si sévèrement son impérial adversaire : *Tragediante; comediante.* M. Gervais joue le vieux grognard traditionnel, jurant par son bonnet à poil, et M. Villa est amusant dans celui, non moins traditionnel, du conscrit esclave de sa consigne : « Quand bien même vous seriez le petit caporal, vous ne passeriez pas ! » Mlle Salvadora remplit gentiment le travesti du jeune lieutenant dévoué jusqu'à la mort au grand empereur, et Mme Barnoll représente la maréchale Lefèvre — épave — car il y a de tout en cette *olla podrida* — de la fameuse *Madame Sans-Gêne* [1].

---

1. Le 29 juillet, on fêtait, à ce théâtre, la septième année de la direction actuelle. En effet, le 29 juillet 1892, M. Lemonnier louait pour six mois la salle du Château-d'Eau, où tant de directeurs, avant lui, avaient essayé de se fixer. Tous avaient perdu de l'argent, rue de Malte; seule l'association Bessac-Péricaud-Meigneux, ayant réussi à y vivre, avait

29 AOUT. — Première représentation de *Roulbosse le Saltimbanque*, pièce en cinq actes de M. Charles Esquier[1]. — Ce jeune pensionnaire de la Comédie-Française n'en est pas à son coup d'essai. Sa pièce dérive de la même idée que *Blanchette*, de M. Brieux. Il s'agit d'un honnête banquiste qui, à rouler sa bosse sur les champs de foire, a pu amasser un très gros sac et faire donner à son fils Jacques une éducation des plus soignées. Celui-ci mène grand train, oblige son bonhomme de père à payer ses dettes de jeu, et passant pour noble — le baron Jacques Delormel — rêve d'épouser une veuve millionnaire, Mme Dupont, entichée d'un mari titré : autant dire qu'il renie ses parents... Ce n'est pas tout encore...

---

eu la chance de vendre 100.000 francs le droit au bail à M. Lagrenée qui rêvait d'y établir un théâtre lyrique. M. Lemonnier loua ce théâtre pour y faire jouer l'*Héritage de Jean Gommier* qu'il avait écrit avec Péricaud pour Mme Riquet-Lemonnier. Le succès de la pièce décida M. Lemonnier à signer un long bail avec les propriétaires de la salle, et il eut la chance de réussir en montant quantité de vieux drames célebres et quelques ouvrages inédits. Voici les titres des pièces qui obtinrent le plus de succès à l'ancien Château-d'Eau, devenu théâtre de la République : Reprises : *la Fille des Chiffonniers, la Grâce de Dieu, la Poissarde, Madame la Maréchale, les Crochets du père Martin, le Vieux Caporal, la Porteuse de Pain, l'Assommoir, le Régiment, Kean, la Closerie des Genêts, Louis XI, la Voleuse d'enfants, la Bouquetière des Innocents*. Nouveautés : *la Belle Grêlée, les Bandits de Paris, Plumepatte, le Camelot, le Roi des Gascons* et enfin *Napoléon*. Ajoutons que M. Lemonnier venait de s'adjoindre comme associé M. Paul Barnoll, un jeune et intelligent artiste qui s'était fait remarquer sous la direction de Mme Sarah Bernhardt, au théâtre de la Renaissance.

1. DISTRIBUTION. — Roulbosse, M. *Angély*. — Jacques Delormel, M. *Desfontaines*. — Le comte Herbert de Lancey, M. *Régnier*. — Caoutchouc, M. *Villa*. — Le Gicleux, M. *Carrière*. — Le docteur, M. *Chevalier*. — Premier clown, M. *Auguste*. — Deuxième clown, M. *Jules*. — Un domestique, M. *Bernay*. — Un singe, *Le petit Fassio*. — Maïna de La Romané, Mlle *M. Prazine*. — Alexandrina, Mme *Régnier*. — Mme Dupont, Mme *Barnoll*.

Roulbosse avait recueilli une jeune gitana, Maïna, et s'était fait le gardien de sa vertu. Mais Jacques a passé par là et a mis à mal la petite Mignon, bientôt abandonnée, elle et son enfant. Alors le vieux saltimbanque se fâche tout rouge, met les pieds dans le plat, dénonce publiquement le « noble » fiancé de Mme Dupont, et dit à son gredin de fils ses dures vérités. Jacques regimbe. « C'est votre faute ! Pourquoi m'avez-vous fait donner une éducation inutile, qui ne me sert qu'à vous mépriser ? » La scène ne laisse pas d'être curieuse, et en dépit de quelque exagération dans la forme, elle a été vigoureusement traitée par le dramaturge. Le dernier acte nous représente l'intérieur du cirque, et nous montre le retour de l'enfant prodigue. Jacques a mangé assez de vache enragée, et puisqu'il n'a pas d'autre moyen de vivre, il épousera Maïna, la danseuse de corde, et s'affublera de la perruque du pître. Le voilà déjà faisant lamentablement la parade. C'est à cette seule condition qu'il obtiendra de son père le pardon de ses fautes passées. Ecrite en un style qui, du plus pur argot de la langue des forains, passe brusquement à la boursouflure, la pièce de M. Charles Esquier est fertile en situations. Nous lui reprocherons seulement ses allures quelque peu prétentieuses et un fâcheux « délayage » de scènes qui gâtent parfois ses solides qualités. Mais cette œuvre de réelle valeur est-elle bien la pièce de l'endroit ? *That is the question.* Roulbosse est assurément l'un des rôles les plus lourds qu'ait jamais joués M. Angély, ordinairement confiné à l'emploi

comique. L'honnête artiste n'a pas été au-dessous de sa tâche, et c'est merveille de voir avec quel naturel il a rendu le côté pathétique du personnage. Le jeune Desfontaines (prêté par le Théâtre Antoine), lui a donné, dans Jacques, une très vivante réplique. Et c'est avec plaisir que nous louerons la fantaisie de M. Villa, très amusant et très touchant en môme Caoutchouc, la grâce de Mlle Praxine, chargée de personnifier la jolie bohémienne, et la verve de Mme Barnoll, dans l'ex-marchande de fer battu, hantée du désir de devenir baronne.

29 SEPTEMBRE. — Première représentation de l'*Auvergnate*, pièce en sept tableaux, dont un prologue en deux tableaux, de M. F. Meynet et de Mme Marie Geffroy[1]. — Un prologue — en deux tableaux, s'il vous plaît! — nous apprend que Georges Malury, veuf depuis peu de temps, avec un enfant en nourrice, a pris pour maîtresse une certaine Hermance dont il est follement épris. Ses modestes appointements de caissier ne suffisant pas à satisfaire les caprices de cette cascadeuse, il en arrive à puiser dans la caisse de son patron et à jouer aux courses avec l'argent qui ne lui appartient pas. Finalement, réduit à la plus profonde misère, et sous le coup d'une imminente arresta-

---

1. DISTRIBUTION. — Garasse, M. *Vayre* (débuts). — Malury, M. *Garal Derval*. — Duchien, M. *Monca*. — Pierre, M. *Fabre*. — Maudru, M. *Guiraud*. — Casquart, M. *Villa*. — Rouffeneau, M. *Launay*. — Massiac, M. *Fernand*. — Courtaut, M. *Hérouin*. — Le juge d'instruction, M. *Ferrat*. — Françoise Massiac, Mme *R. Lemonnier*. — Suzanne, Mlle *Emma Villars*. — Hermance, Mlle *Renée Cogé*. — Mme Maudru, Mme *Barnoll*. — Georgette, Mlle *Barré*. — Mélie, Mlle *Grandjean*.

tion, il n'a plus qu'à fuir avec Hermance. Mais il est sans ressources : celle-ci refuse de le suivre. N'ayant pas été condamné — son patron a eu la bonté de retirer sa plainte — Georges cherche à revoir son ancienne maîtresse. Il la retrouve au moment même où elle accepte un riche mariage avec un grand industriel, M. Garasse. Alors, indigné de sa trahison et n'écoutant que son dépit, il lui tire un coup de revolver, et la croyant morte, se fait justice lui-même. Ouf! voilà le prologue. L'action, la réelle action de la pièce, ne se passe que dix-huit ans après, dix-huit ans au bout desquels nous revoyons Hermance mieux portante que jamais, en dépit du coup de revolver, et mariée avec M. Garasse. Et — voyez donc comme ça se trouve! — le fils de Georges, le petit Rémy, abandonné par sa nourrice dans la boutique d'un marchand de marrons et adopté par le père et la mère Massiac, deux braves cœurs d'Auvergnats, est devenu le secrétaire particulier de Garasse; il sera même bientôt son neveu, puisqu'il est fiancé avec Suzanne, sa nièce. Mais Hermance ne l'entend pas ainsi : n'ayant, en somme, que fort peu d'affection pour son mari, elle s'est toquée de Rémy — le fils de son ancien amant — et s'oppose au mariage qui lui enlèverait celui qu'elle aime, sans espoir, du reste. Malheureusement, l'aveu que lui arrache la rusée mère Massiac est surpris par son mari, qui la chasse. Alors elle se venge, et dans le but de faire disparaître le nouveau testament qui la déshérite, elle assassine celui qui avait eu la faiblesse de tout lui donner... jusqu'à

son nom... A ce drame vieux jeu — très vieux jeu, vous n'en doutez pas ! — la note moderne ne fait pourtant pas défaut. Elle apparaît au tableau final, dans l'une de nos dernières inventions : le cinématographe, qui reproduit exactement la scène du crime et confond la coupable, accablée par la réalité de chacun de ses gestes. L'idée était neuve : donc elle est bonne. Parmi les interprètes de la pièce, il faut tirer hors pair Mme Riquet-Lemonnier, qui tient son Auvergnate sur le bout de la langue, et Mlle Renée Cogé, qui a su se faire chaudement applaudir dans le rôle ultra-antipathique d'Hermance : avouez qu'au théâtre de la République la tâche n'était pas précisément commode...

27 OCTOBRE. — Première représentation des *Blanchisseuses de Paris*, pièce en cinq actes et dix tableaux, de M. Jules Dornay et de Georges Bertal[1]. — Pas plus littéraire, mais pas plus mauvais, en somme, que bien d'autres, ce drame populaire pouvait faire son bonhomme de chemin dans les parages de la rue de Malte. Evidemment trop long pour la simplicité du sujet, manquant sans doute de sentimentalité, il a, néanmoins, su intéresser le public de l'endroit, appréciant la fran-

---

1. DISTRIBUTION. — Séraphin Champignol, M. *Barnoll*. — André Valin, M. *Guiraud*. — Rondelet, M. *Monca*. — Gaston de Cernay, M. *Garat-Dereal*. — Roger de Vilneuil, M. *Fabre*. — Chasse-Clou, M. *Villa*. — M. Desfontaines, M. *Vayre*. — Le commissaire, M. *Ferrat*. — Barbier, M. *Carrière*. — Louis, M. *Bernay*. — Girard, M. *Mallet*. — Etienne, M. *Large*. — Françoise Valin, Mme *R. Lemonnier*. — Comtesse de Cernay, Mlle *E. Villars*. — Fleur d'Amidon, Mlle *Cogé*. — Annette Guichard, Mlle *G. Reyne*. — Mme Talonnard, Mme *Régnier*. — Victorine, Mlle *Grandjean*. — Fanny, Mlle *Barré*.

chise d'écriture de ces dix tableaux et leur naturelle gaieté — cette gaieté qui est, paraît-il, le propre du caractère des blanchisseuses de Paris. Dans le but de toucher la forte somme de trois cent mille francs, le comte de Cernay en promet la douzième partie, c'est-à-dire vingt-cinq mille francs, à Séraphin Champignol et à sa maîtresse Fleur d'Amidon, s'ils parviennent à le débarrasser d'André Valin : cet André Valin est le propre frère du comte, dont le père a jadis séduit une jeune blanchisseuse. Or, malgré l'attaque nocturne et le coup de poignard dont il est victime, malgré sa chute en pleine Seine, André, miraculeusement sauvé par deux pêcheurs à la ligne, parvient à convaincre de son crime son principal assassin, qui trouve la mort, entraîné dans le vide par un balcon en réparation. Si ces quelques lignes suffisent à vous initier au drame, il en faudrait des centaines pour vous dépeindre la joie du public, au troisième et sixième tableaux. C'est d'abord la chanson des Blanchisseuses, dite avec beaucoup d'entrain, sur un bateau-lavoir, par Mlle Gabrielle Reyne. C'est ensuite le tohu-bohu général que termine le couronnement de la reine des Blanchisseuses, où Mme Lemonnier y va aussi de la sienne, avec accompagnement de bigophones. Les rôles d'hommes sont bien tenus par MM. Guiraud et Barnoll, et Mlle Renée Cogé a pris, pour son compte, une large part à la victoire générale en rendant avec une vérité intense le rôle, de cynique réalisme, d'une pierreuse du pavé le plus bas...

1er DÉCEMBRE. — Reprise de *Roger la Honte*,

drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Jules Mary et Georges Grisier[1]. — De l'Ambigu, où il fut donné pour la première fois, *Roger la Honte* est passé au répertoire du Château-d'Eau, où il a été repris déjà avec un vif succès. Il y avait longtemps, n'est-ce pas? que nous n'avions vu une pièce dont le héros, homme vertueux, est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, convaincu, par suite de circonstances diaboliques, d'être le coupable, et condamné comme tel, à une peine non moins afflictive qu'infamante. *Roger la Honte* vient à propos nous rendre cette situation chère aux mélodrames. En transformant autrefois pour la scène ce sensationnel roman-feuilleton, MM. Mary et Grisier avaient peut-être eu le tort de vouloir conserver trop de choses. On eût pu resserrer leurs dix tableaux en cinq — et je crois que la pièce y eût gagné. Telle quelle, elle a plu néanmoins et elle plaît encore au public. Celui du théâtre de la République lui a, de nouveau, fait fête. L'acte le plus émouvant est toujours celui de la Cour d'assises. Il est, comme vous le savez, rendu tel par la présence de la petite fille de Roger qui a, d'une fenêtre, assisté au meurtre, et dont on invoque le témoignage contre son père. Au théâtre, un enfant placé dans une situation tragique est sûr d'arra-

1. Distribution. — Roger Laroque, M. *Vayre*. — Lucien de Noirville, M. *Garat*. — Tristot, M. *Barnolt*. — Pivolat, M. *Villa*. — Luversan, M. *Guirand*. — Raymond de Noirville, M. *Fabre*. — Le président des assises, M. *Régnier*. — Bernardit, M. *V. André*. — Gerbier, M. *Ferrat*. — Poinsinet, M. *Largé*. — Mme Laroque, Mlle *E. Villars*. — Mme de Noirville, Mlle *Praxiae*. — Mme Bernardit, Mme *Régnier*. — Suzanne Laroque, Mlle *Suzanne Demay*. — Victoire, Mlle *Barré*. — La petite Suzanne, *Léontine Marx*. — Le petit Raymond, *le petit Lotiat*.

cher les larmes, au moins à la partie féminine de l'auditoire. La fille de Roger, que représentait la petite Léontine Marx, n'y a pas manqué. M. Garat s'est fait chaleureusement applaudir dans le rôle de Lucien de Noirville. Nous n'avions encore que des éloges à adresser à MM. Vayre (Roger), Villa, Régnier, à M[lles] Villars et Praxine... Il y avait là tous les éléments de la fructueuse reprise qui devait terminer l'année.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Porteuse de pain, drame	5 a. 9 t.	»	30
La Fille aux écus, pièce	5	27 janv.	7
Les Deux orphelines, drame	5 a. 8 t.	4 février	66
**Le Chat botté*, féerie	4 a. 20 t.	23 mars	33
Le Petit Jacques, drame	5 a. 9 t.	22 avril	19
La Mendiante, drame	5	11 mai	9
**Le Roi des Gascons*, pièce	5 a. 6 t.	7 juin	40
Napoléon, drame	9 tabl.	21 juillet	39
**Roulbosse le Saltimbanque*, pièce	5	29 août	31
**L'Auvergnate*, pièce	7 t. 1 prol.	29 sept.	30
**Les Blanchisseuses de Paris*, pièce	5 a. 10 t.	28 octob.	34
Roger la Honte, drame	5 a. 8 t.	1er déc.	31

ATHÉNÉE

COMÉDIE PARISIENNE

Deux directions de deux comédiens de talent se sont successivement partagé la coquette salle de la rue Boudreau pendant l'année qui nous occupe : celle de M. Henry Burguet devait finir aux premiers jours de juin ; celle de M. Abel Deval inaugurait son règne à la fin d'octobre en reprenant l'ancien vocable de l'Athénée.

19 JANVIER. — Première représentation de *Mirages*, pièce en trois actes, de MM. Lucien Cressonnois et Charles Raymond[1]. — Les auteurs nous montrent de braves gens, les Chevillot, ayant une foi aveugle dans l'avenir artistique de leur fille, Marcelle, douée, paraît-il, d'une jolie voix de salon. Une nuée de parasites s'est abattue sur la maison. C'est, d'abord, celui qu'on appelle « parrain », un prétendu humanitaire, le vieux Bachelin, vivant effrontément sur les œuvres philantropiques qu'il a fondées. C'est ensuite Mme Charme-

---

1. DISTRIBUTION. — Robert, M. *Albert Mayer*. — Chevillot, M. *Bullier*. — Bouzerolles, M. *Modot*. — Maxime, M. *Paul Barbier*. — Bachelin, M. *Moriès*. — Plumerel, M. *Barnall*. — Marcelle, Mlle *Sanlaville*. — Mme Charmeret, Mme *Juliette Darcourt*. — Mme Chevillot, Mme *Blanche Méry*. — Mme Coquet, Mme *Louise France*. — Julie, Mlle *Rozier*.

ret, une adroite intrigante, soi-disant venue là pour marier à Marcelle son fils Maxime, et ne poursuivant en réalité qu'un seul but : subtiliser Bachelin, qui passe pour colossalement riche, et l'accaparer à son propre profit. Vous ai-je dit que Chevillot était, dans toute la force du terme, un pur idéaliste, l'inventeur de certain brûleur automatique qui doit servir à faire de l'eau de vie avec du bois ?... Mais, pour exploiter son idée, grande comme le monde, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, et voilà qu'en prenant la fuite son commanditaire le laisse en panne... Alors, il songe à tirer parti du talent de Marcelle : un théâtre lyrique se fonde, elle en sera l'étoile acclamée. Théâtre lyrique que, sous le nom de l'Orpheum, dirigera, dans la salle des galeries de l'Ouest, à Batignolles, un impresario dont l'habileté est attestée par quarante faillites successives, et où sera représenté l'*Ange bleu*, une exquise partition, que le « jeune » compositeur promène, depuis vingt-sept ans, sans parvenir à la caser nulle part. Théâtre moral, dont la première soirée se donnera, sous le patronage de Bachelin, le faux humanitaire, au bénéfice des orphelins du Dahomey. C'est en vain qu'un brave cousin de province, le jeune Robert, jadis fiancé à Marcelle, cherche honnêtement à dessiller les yeux de sa famille, à lui démontrer qu'elle est cruellement la dupe de ses illusions et la proie de vils intrigants ; il ne réussit qu'à se faire jeter à la porte : entre parents ce n'est pas la peine de se gêner... La première de l'*Ange bleu* n'a été qu'un complet fiasco, et l'Orpheum est aussitôt fermé au

lendemain de cette ridicule tentative. Malade de chagrin, Marcelle a perdu sa voix, et nous retrouvons les Chevillot abandonnés de tous et réduits à la plus noire misère. Un instant il ont cru — dernier mirage! — pouvoir se libérer d'une partie de leurs dettes et se tirer d'embarras en empruntant à Bachelin une somme de cinq mille francs. Or, « parrain », auquel on a envoyé Marcelle, propose le honteux marché : il ne leur viendra en aide que si Marcelle consent à devenir sa maîtresse!... Alors, comprenant un peu tard qu'ils ont été victimes de leurs illusions, nos pauvres gens ne voient pas d'autres ressources que le suicide; ils s'empoisonnent, comme dans la *Cage*, de M. Lucien Descaves, et meurent tous les trois! Telle est la très sombre histoire que nous content — non sans talent, du reste — MM. Cressonnois et Raymond. La pièce est bien jouée, dans la note de vérité qui lui convient, par MM. André Mayer, Bullier, Modot, Barnoll, Paul Barbier, et par Mmes Sanlaville et Juliette Darcourt, deux adroites comédiennes que nous avons eu le très vif plaisir de retrouver chez M. Burguet. La soirée se terminait, un peu plus gaiement, par une jolie comédie en un acte de M. André Picard : *Franchise*[1]. Le beau Jacques n'a pas de meilleur ami, de plus intime confident que Marcel, et Marcel, qui, lui, n'est pas très beau, le trompe à la journée avec Alice, sa maîtresse, qui est, d'ailleurs une femme mariée. Maintes fois Alice a proposé à Marcel de rompre

1. DISTRIBUTION. — Jacques, M. *Pierre Achard*. — Marcel, M. *Albert Mayer*. — Alice, Mlle *Blanche Toutain*.

avec Jacques. Marcel refuse, hanté par le désir de décharger sa conscience d'honnête homme en disant « tout » à son ami. Il essaie très consciencieusement — mais en voyant le profond chagrin qu'il lui cause, il se rétracte vite, et avoue qu'il lui a simplement « monté un bateau ». — « Quand bien même c'eût été vrai, tu aurais mieux fait de ne pas me le dire », avoue Marcel. MM. Pierre Achard et Albert Mayer, Mlle Blanche Toutain — déjà remarquée fort avantageusement dans l'*Ecole des Amants* — ont joué à ravir ce spirituel petit acte, très justement observé et très finement écrit. Aussi M. André Picard et ses excellents interprètes ont-ils été chaleureusement et sincèrement applaudis.

28 FÉVRIER. — Premières représentations de *La Petite Famille*, comédie en un acte de M. Maurice Vaucaire[1]; des *Miettes*, comédie en deux actes, de M. Edmond Sée[2], et de l'*Anglais tel qu'on le parle*, vaudeville en un acte de M. Tristan Bernard[3]. — M. Burguet insiste. Peut-être a-t-il raison... Peut-

1. DISTRIBUTION. — Robert Lancelin, M. *Paul Barbier*. — Mme Lancelin, Mme *Juliette Darcourt*. — Aline Croissy, Mlle *Odyle*. — Javotte Prigolet, Mlle *Léo Renn*.

2. DISTRIBUTION. — Merisse, M. *Henry Burguet*. — Pierre Jontine, M. *Albert Mayer*. — Boize, M. *Bullier*. — Henri de Xylas, M. *André Bruly*. — Marcelle, Mlle *Blanche Toutain*.

3. DISTRIBUTION. — Eugène, M. *Modot*. — Hugson, M. *Tréville* (Palais-Royal). — Julien Cycaudell, M. *Paul Barbier*. — Un inspecteur de police, M. *Moriès*. — Un garçon d'hôtel, M. *Gardet*. — Betty, Mlle *Louise Bignon*. — La caissière, Mlle *Suzanne Rozier*.

Le 6 avril, les *Miettes*, l'*Anglais tel qu'on le parle* et la *Petite famille* se jouaient pour la cinquantième fois.

A partir du même mois d'avril, on donnait le jeudi des matinées causeries qui, sous le titre d'*Arlequinades*, réunissaient les noms de M. Pierre Vrignault, comme conférencier, et de M. Charles Léger, comme principal interprète. Entre autres piècettes, on joua *At home*, de M. Louis Legendre.

être qu'après tout le public, qui commençait à connaître le chemin de l'Athénée-Comique — *Cocher, rue Boudreau!* — s'éprendra-t-il, un beau jour, de cette délicieuse bônbonnière qu'on re-appelle maintenant la Comédie-Parisienne, et où se jouent — fort bien, ma foi! — des œuvres si fines et si distinguées. Rien de plus remarquable que les *Miettes*, de M. Edmond Sée, le morceau principal du menu de ce jour. M. Edmond Sée s'était révélé par la *Brebis*, une étude de psychologie très subtile et quelque peu obscure, d'une ironie très fine et très pinçante, que nous donnait, il y a quelques années, le théâtre de l'Œuvre, s'échappant un instant des drames symboliques d'Ibsen et consorts pour condescendre aux dialogues de la *Vie parisienne*. Nous avions retenu le nom de M. Sée, que, d'ores et déjà, nous croyions destiné à une très belle renommée, et depuis lors, nous eûmes le vif plaisir de faire la connaissance de ce grand jeune homme — vingt-trois ans au plus — qu'a justement pris en affection notre ami Georges de Porto-Riche. Affection fort bien placée, du reste. M. Edmond Sée n'est pas seulement d'une très sympathique rosserie; il est plein de talent, et il appartenait vraiment au brillant auteur du *Passé* d'encourager un débutant de cette valeur. Dans les *Miettes*, nous retrouvons les mêmes précieuses qualités qui, déjà, nous avaient si heureusement frappé lors de la première pièce de M. Edmond Sée, à savoir : une rare finesse de pénétrante et intense observation, une grâce subtile et quelque peu tendue, jointes à la joliesse et au maniérisme de lan-

l'œuvre d'un homme de théâtre et d'un philo
triste au fond, gai dans la forme, semée de
charmants, et où abondent les mots soudains
mant tout un état d'âme ou de cœur... Les « mi
ce sont les miettes du festin de l'amour que
si bien ramasser ce bon Mérissel, et dont
némement profitera le petit de Xylas, un pur
— Mérissel fut un tiers dans la liaison de
celle et de Jontine, et lorsque Jontine a
Marcelle, il se regarde comme son successeur
gné : ne s'est-il pas déjà fait l'ami du mari ?.
la jolie scène que celle de ce mari refusa
explications que veut à toute force lui donn
femme et demandant à être simplement le «
sieur qui passe ». Marcelle — que ce cœ
femme est délicieusement étudié ! — prendra
un second amant, qui sera le jeune de X
Mérissel attendra. M'est avis qu'il attendra
temps encore... Le sujet n'est rien ; le ch
très réel, de la pièce, consiste dans la façon
avec une infinie délicatesse et une étonnante a
de doigté, il a été traité par le subtil auteur,
raissant, dès maintenant, comme un des j

interprétées à la Comédie-Française où nous attendons M. Edmond Sée. Où trouver, sur n'importe quelle scène parisienne, une jeune et adorable actrice de plus de grâce et d'originalité que Mlle Blanche Toutain, qui nous a fait songer à Mlle Yahne et aussi — ne riez pas — à Sarah Bernhardt? Cette « perle » est merveilleusement encadrée par M. Burguet, le directeur-artiste rendant à miracle la comique désespérance de l'homme qui ne sait se faire aimer... qu'en ami; par M. Albert Mayer, le frère du comédien de talent supérieur que laissent sans emploi les « habiles » directeurs; par le « petit Brulé » déjà remarqué dans *Service secret*, si plaisant dans le gentil gosse de vingt ans qui connaît la vie, et dans le fond, et dans les coins! Les *Miettes* étaient précédées d'une aimable comédie de M. Maurice Vaucaire, *La Petite Famille*, où l'on voyait une mère complaisante — il y en a comme ça — mener elle-même son jeune fils chez sa maîtresse — une maîtresse de tout repos qui retiendra le chéri et l'empêchera de courir... Puis, la comédie de M. Sée était suivie d'un très amusant vaudeville de M. Tristan Bernard, l'*Anglais tel qu'on le parle*, dont la représentation n'était qu'un vaste et continuel éclat de rire. Il fallait voir Modot sous les traits d'un occasionnel interprète d'hôtel, ne sachant pas un mot des langues étrangères et se débattant avec le téléphone de Londres et avec un Anglais « pur sang » dont le rôle était joué, au naturel, par M. Tréville (du Palais-Royal). Ah! l'admirable farce! Ah! le puissant humoriste que ce Tristan Bernard!

2 MAI. — Première représentation des *Apparences*, comédie en quatre actes de M. Henri Lyon [1]. Les apparences, c'est l'armature d'honnêteté dont s'enveloppent les femmes qui ont souci de l'opinion d'autrui pour cacher leurs fautes et leurs écarts ; et cette attitude calculée les dispose à blâmer les gestes de celles qui, par indépendance d'esprit, entrent en lutte ouverte (imprudemment!) contre les préjugés de la société, et bien que fidèles celles-là à leur serment, sont également jugées sur les apparences. M. Henri Lyon a tenté de faire une peinture de l'hypocrisie du monde où tout s'admet, pourvu que rien ne choque, où le vice ne reçoit droit de cité que s'il se présente sous le couvert de la vertu, où le mari sert d'écran souvent transparent, où les viveurs disparaissent devant les tendances anormales, inconsciemment parfois, mais de plus en plus envahissantes. Il y avait beaucoup à faire sur une pareille donnée; l'auteur de cette comédie, qui a des tendances à la satire, n'a pas traité son sujet assez en profondeur. Il n'a envisagé qu'un coin de sa thèse, et a rétréci un champ d'observations qui eût pu être fécond en aperçus savoureux... La comédie de M. Henri Lyon ne vibre pas assez, malgré des intentions louables : ce n'est presque toujours, hélas! que des intentions. Plusieurs inexpériences ont failli compromettre le succès

---

1. DISTRIBUTION. — Chambarais, M. *Henry Burguet*. — Georges La Renaudie, M. *André Grésely*. — Lassègne, M. *Lefrançais*. — Jacqueminot, M. *Bullier*. — Vrignolles, M. *Patris*. — Taponnier, M. *Gardet*. Clarisse, Mlle *Jeanne Brindeau*. — Baronne La Renaudie, Mme *Jenny Thénard*. — Lise, Mlle *Van Doren*. — Jeanne, Mlle *Louise Rignon*. — Mme Vrignolles, Mlle *Odyle*.

d'estime de cette... mon Dieu ! oui, de cette bluette en quatre actes. Il n'y a que des compliments à adresser aux artistes qui ont vaillamment défendu cette œuvre : M. Burguet charmant en Chambarais ; M. Grésely, le Saint-Cyrien de l'anecdote, gentil — un peu trop — légèrement maniéré, parfois fade ; M. Lefrançais de bonne tenue, ainsi que MM. Bullier, Patris et Gardet. Mme Jenny Thénard, qui passa jadis par la Comédie-Française, fut fine, railleuse et spirituelle dans le rôle à la Mme Madeleine Brohan de la baronne de la Renaudie. Mme Jeanne Brindeau se montra sèche et « vertueuse » à souhait, et Mlle Louise Bignon était une ingénue délicieusement en chair. Mlle Van Doren, qui débutait dans le rôle de Lise, a montré des qualités mordantes et naturelles : elle a beaucoup réussi. La mise en scène était somptueuse et les décors étaient superbes. Celui du second acte, représentant le « galet » d'Etretat, d'une plantation neuve, fut fort applaudi.

25 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) des *Amants légitimes*, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot [1]. — Les *Apparences* n'ayant donné que... ce qu'elles pouvaient donner, M. Henri Burguet les remplaçait par les *Amants légitimes*, qui furent, il y a six ans, après les *Respectables* et avant *Mon enfant* et

1. DISTRIBUTION. — Paul de Puyssec, M. *Henry Burguet*. — Letourteau, M. *Bullier*. — Demoustiers, M. *Vallières*. — Comte de Puyssec, M. *Burguet jeune*. — Valet de pied, M. *Jousserand*. — Justin, M. *Gardet*. — Mme Baudoin, Mlle *Juliette Darcourt*. — Huguette, Mlle *S. Goldstein*. — Fanny Langlois, Mlle *Louise Bignon*. — Thérèse, Mlle *Barcey*.
Le spectacle se terminait par l'*Anglais tel qu'on le parle*, la fort amusante piécette de de M. Tristan Bernard.

Marraine, un des premiers succès de M. Ambroise Janvier de la Motte, collaborant, cette fois, avec M. Marcel Ballot. La pièce fut donnée au Gymnase au temps — hélas ! il en va à peu près de même aujourd'hui — où, ne sachant plus guère à quel saint se vouer, comme on dit, l'infortuné Koning essayait de tout, de la « tranche de vie » comme du vaudeville... Les *Amants légitimes* ne sont guère qu'un vaudeville ; mais ils demeurent un vaudeville amusant. Le défaut de la pièce, c'est que la donnée est trop mince et trop fragile pour porter trois actes ; on aurait jadis échafaudé là-dessus un proverbe en un acte. C'est là un de ces sujets fantaisistes — deux époux prodigues demandant le divorce pour se « répouser » ensuite — auxquels on se prête volontiers, dans le vaudeville, pour se divertir des scènes plaisantes que l'auteur en a fait jaillir. Mais il n'y a guère moyen de bâtir sur ce thème une comédie véritable. Le malheur — on l'a déjà remarqué — c'est que MM. Janvier et Ballot, non seulement ont agrandi le sujet, jusqu'à en tirer trois actes, mais encore qu'ils ont haussé le ton du dialogue comme s'ils écrivaient une étude de mœurs, en sorte qu'il y a une disproportion sensible entre l'idée même et les développements qu'ils lui ont donné. Peu importe, d'ailleurs. Le second acte était toujours charmant et valait la peine qu'on allât revoir la pièce. Elle était fort bien jouée par M. Henry Burguet, tout d'abord, puis, par MM. Bullier et Vallières, par M[mes] Juliette Darcourt, Goldstein et Louise Bignon. Que de directeurs, déjà, nous avons vus passer en cet élégant théâtre

de la rue Boudreau ! Ce fut d'abord l'infortuné Koning, venant essuyer les plâtres de la jolie bonbonnière, et y terminer, bien misérablement, hélas ! une carrière qui, à la Renaissance et au Gymnase, avait été pendant de longues années insolemment heureuse. Après lui, s'y risqua l'excellent comédien Pierre Berton, compromettant fâcheusement en cette périlleuse entreprise une petite fortune, à peine refaite aujourd'hui par les fructueuses recettes des *Deux Gosses*. M. Lerville changea ensuite la Comédie-Parisienne en Athénée-Comique, où bientôt il passa la main à son aimable secrétaire Maurice Charlot, actuellement directeur du Palais-Royal. M. Charlot y eut de vrais succès comme *Madame Putiphar*, de MM. Depré, Xanrof et Edmond Diet, et l'on put croire un instant qu'avec l'amusante revue, *Cocher, rue Boudreau !* le public avait définitivement appris le chemin du théâtre. M. Burguet sut bien vite à quoi s'en tenir là-dessus, et c'est à peine si, de son consulat éphémère, il nous restera le souvenir d'une mordante comédie de M. Edmond Sée, *Les Miettes*, où nous fut heureusement révélé l'original talent de Mlle Blanche Toutain. Voici maintenant M. Abel Deval, qui, après s'être fait plusieurs fois remarquer aux côtés de Sarah Bernhardt, se trouvait sans emploi, toujours hanté du démon théâtral. Sûr de jouer « chez lui » et d'y jouer les premiers rôles, M. Deval a pris la Comédie-Parisienne, l'a dénommée Athénée tout court et, le 25 octobre, il a inauguré son règne par une alléchante comédie de M. Auguste Germain, l'auteur de *Famille*,

deux cents fois applaudie au Gymnase, et de l'*Etranger*, qui n'a pas eu, à l'Odéon, un succès égal à sa valeur. *L'Amour pleure et rit*[1] : tel est le titre pimpant de la nouvelle œuvre du spirituel ironiste, l'un de nos confrères les plus justement aimés. Jean de Marçais, explorateur illustre — la profession est fort à la mode — et grand financier, en est le sympathique héros. Le jeune baron est à la veille d'épouser la sœur de son meilleur ami Maurice, Mlle Madeleine Dubois, dont le père, l'ex-couturier en vogue, est cinq fois millionnaire. Les fiancés s'adorent... Mais voilà qu'au dernier moment « Dubois père » — comme dit Maurice — fait mine de reprendre sa parole : un gendre qui gagne de l'argent, voire même beaucoup d'argent, et qui le dépense galamment, n'est pas son affaire ; il lui faut un gendre riche, dont la fortune s'étaye sur de bonnes rentes françaises et de bonnes propriétés bâties. Et froissé de la façon dont on le marchande, Jean met à la porte celui qui a voulu l'acheter ; il n'est pas à vendre... Puis,

---

1. DISTRIBUTION. — Maurice Dubois, M. *Noblet.* — Jean de Marquais, M. *Deval.* — M. Dubois M. *Mondos.* — Ploumilleau, M. *Rozenberg.* — De Trégarden, M. *Paulet.* — Yves de Ledrec, M. *Talrick.* — Un gentleman, M. *R. Lagrange.* — Le secrétaire, M. *Pierre Berthelier.* — Un sénateur, M. *Séverin.* — Jamy, M. *Adès.* — Alexis, M. *M. de Ligne.* — Un monsieur, M. *Jorelle.* — Mme de Marçays, Mlle *Julia de Cléry.* — Fanny de Trégarden, Mlle *Lucy Gérard.* — Madeleine Dubois, Mlle *Toutain.* — Edith de Lambard, Mlle *Louise Bignon.* — Mme de Ternoys, Mlle *Milly-Dathène.* — Mme de Sambrun, Mlle *Mourel.* — Alice de Ternoys, Mlle *Damis.* — Mme de Rimel, Mlle *Dargyl.* — La gouvernante, Mlle *Arnous-Rivière.*

On commençait par *Allons à l'Athénée*, vaudeville en un acte, de MM. Georges Docquois et Cresson, avec la distribution suivante :

Bigarot, M. *Paulet.* — Gaston, M. *Talrick.* — Adolphe, M. *Adès.* — Mme Bigarot, Mlle *B. Quérette.* — Lucie, Mlle *Dargyl.* — Marie, Mlle *Valbert.*

de dépit, il accepte la pressante invitation de Mlle Fanny de Trégarden, une sémillante allumeuse qu'il a rencontrée à Ostende, flanquée d'une famille aussi « bretonne » qu'elle est elle-même « ultra-parisienne ». Et le flirt — ce flirt où excelle la troublante Fanny — marche de telle sorte que, surpris par M. de Trégarden au moment où il embrassait sa fille, M. de Marçais ne peut moins faire que de demander sa main. Ce mariage se ferait, en effet, si notre jolie coureuse de dot, qui n'en est pas à son coup d'essai, n'était, fort à propos, dénoncée par la rosserie d'un notaire éconduit. Vous étonnerai-je donc beaucoup en vous disant que Jean de Marçais accepte les excuses de « Dubois père » et n'aura d'autre femme que la gentille Madeleine, qui, ne pouvant être à lui, allait tout droit se jeter dans un couvent. Des quelques lignes de ce récit, se terminant par un dénouement heureux, n'allez pas croire qu'il s'agit d'une comédie à l'eau de rose, innocente et simplette... Quelle erreur serait la vôtre ! Rien de moins fade, au contraire, que ces trois actes, d'observation cinglante et d'esprit étincelant, bourrés tout à la fois de douce émotion et de fine gaîté : heureux mélange de rires et de larmes. M. Abel Delval, comme de juste, s'était attribué l'important rôle de Jean de Marçais, qu'il jouait avec tact. Puis il avait distribué à Noblet lui-même un joli « Noblet » ; à Mlle Lucy Gérard, une vraie « Lucy Gérard »; je veux dire que jamais personnages ne furent mieux appropriés au talent de leurs distingués interprètes. Nous louerons de même Mlle Blanche Toutain, si touchante

et si sincère dans Madeleine Dubois ; Mlle Bignon, la mignonne anglaise de l'*Anglais tel qu'on le parle*, charmante en l'épisode de la jeune veuve cherchant à se « déprovincialiser »; Mlle Julia de Cléry qui, depuis sa piquante création de Catherine de Villiers dans l'admirable *Amoureuse*, de Porto-Riche, n'avait, je crois, point reparu à la scène. Et nous citerons, avec les éloges qu'ils méritent, MM. Mondos, Rozenberg, Paulet, Talrick et Lagrange — ce dernier dans une silhouette de sceptique gentleman, où il nous donnait le portrait frappant de notre excellent confrère Edmond Le Peletier. Le 27 novembre aura lieu la 50e représentation de la jolie pièce de M. Auguste Germain.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Mariée du Touring-Club*, vaudeville en quatre actes de M. Tristan Bernard [1]. — Il est bien certain que de ce fin humoriste, dont la verve s'exerçait pour la première fois en une œuvre de longue haleine, nous attendions une somme d'observation ironique supérieure... Mais, grâce à quelques scènes de gaieté savoureuse, la pièce remportait un fort joli succès : c'était là l'essentiel. Le spirituel auteur des *Mémoires d'un jeune homme rangé* est de la classe des pince-sans-rire. Ses personnages,

---

1. DISTRIBUTION. — Le petit Nenfant, M. *Francès*. — Serpenteau, M. *Rozenberg*. — Le Hotois, M. *J. Mondos*. — De Pataouin, M. *Paulet*. — Garde champêtre, M. *Modot*. — Léon, M. *Séverin*. — Chalumier, M. *Duvelleroy*. — Hémonin, M. *Mondollot*. — Garçon boucher, M. *Bazille*. — Rebuteau, M. *Delorme*. — La tante Cécile, Mlle *Schmidt*. — Rosalie, Mlle *Louise Bignon*. — Yvonne, Mlle *B. Richard*. — Lucie, Mlle *Sarthe*. — La cuisinière, Mlle *Wilhem*. — Une bonne, Mlle *Arnaud-Rivière*.

même en les plus folles de ses fantaisies, croient que c'est arrivé, comme on dit, et apportent, jusqu'en leurs propos insensés, un sérieux de pape; ce contraste aboutit parfois à des résultats d'une joie irrésistible. La pièce elle-même nous importe peu : l'originalité réside plutôt dans les détails que dans le choix du sujet. Léon, amoureux de Lucie, se voit refuser sa main parce qu'il n'a pas de situation. Le Hotois, jeune homme laid, mais riche, est sur le point de le supplanter. Le mariage doit avoir lieu le lendemain. Que faire?... La Providence intervient... en automobile, sous les traits de Serpenteau, fumiste d'avenir qui, pour l'agrément de son ami Léon, combine une farce gigantesque. Aidé par ses co-chauffeurs, Chalumier et Granchu, il éloigne l'officier de l'état-civil, prend sa place, et bâcle en quatre temps le mariage qui se trouve ainsi une cérémonie nulle. La seconde moitié de la pièce est employée à empêcher Le Hotois de passer la nuit dans la chambre de celle qu'il croit sa femme, en substituant à la fausse mariée une cocotte de conscience facile qui retiendra l'époux, berné par tous les moyens. Ceci est le plus joli côté de l'aventure ; car Le Hotois, le lendemain, très satisfait, mais très inquiet, de la tendresse trop... savante de celle qu'il avait choisie entre toutes pour sa chasteté sera — le truc découvert — ravi d'être délié des nœuds de l'hymen. A la faveur de ce quiproquo, Lucie pourra épouser Léon, et Le Hotois, éclairé enfin sur la substitution, continuera à goûter avec la demi-mondaine les douceurs des caresses qui lui révélèrent des

frissons inconnus. Les quiproquos du quatrième acte, où s'agitent nombre de maires et d'adjoints qui se prennent les uns pour les autres, et s'accusent réciproquement de folie, défient toute narration. Deux rôles épisodiques : le Petit Nenfant, joué par Francès avec un maëstria incomparable, et le garde champêtre, fortement silhouetté par M. Modot, ajoutent à cette farce une note de piquante bouffonnerie. M. Mondos avait fait de Le Hotois une amusante caricature qui rappelait la manière de certains masques chinois. M. Rozenberg avait de la verve en Serpenteau ; M. Séverin (Léon) était gaiement sentimental. Mme Schmidt jouait en comédienne un rôle sacrifié de tante sourde, et Mlle Louise Bignon, en soubrette moliéresque, était une blonde adroite des plus appétissantes.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
L'École des amants, comédie	3	»	30
Lorot est acquitté, comédie	1	»	23
**Mirages*, pièce	3	19 janv.	6
Franchise, comédie	1	19 janv.	13
**La Petite famille*, comédie	1	28 févr.	62
**Les Miettes*, comédie	2	28 févr.	62
**L'Anglais tel qu'on le parle*, vaudeville	1	28 févr.	63
**Les Apparences*, comédie	4	2 mai	23
**Arlequin sauvage*		11 mai	1
Les Amants légitimes, comédie	3	25 mai	13
**L'Amour pleure... et rit*, comédie	3	25 octob.	50
**Allons à l'Athénée*, vaudeville	1	25 octob.	47
**Le Retour du mari*, comédie	1	3 déc.	35
**La Mariée du Touring Club*, vaudeville	4	8 déc.	28

SPECTACLES DIVERS

THÉATRE DE L'ŒUVRE[1]

10 FÉVRIER. — Première représentation (sur la scène des Bouffes) de la *Noblesse de la Terre*, pièce en quatre actes, de M. Maurice de Faramond. — Ce n'était pas précisément une pièce, mais plutôt une succession de tableaux, d'où l'idée maîtresse ne se dégageait pas assez nette. A côté d'heureuses réminiscences et de plaisantes idées, on trouvait souvent des réflexions enfantines ou trop précieusement exprimées. Il fallait, cependant, reconnaître qu'à lui seul le dernier acte faisait excuser les faiblesses des trois autres, par son émotion vraie et sa remarquable simplicité. Jean-Pierre apprend que sa fille s'est laissé séduire par un ouvrier mineur, un sans-le-sou ! Brutalement il la chasse de la ferme. Puis, comme un malheur n'arrive jamais seul, on vient lui annoncer que son fils aîné est mort en Afrique. La scène où l'on apporte, aussi discrètement que possible, cette triste nouvelle aux infortunés parents, au milieu des plaintes des voisins, qui soulignent et traduisent tous les sentiments avec la simplicité des anciens chœurs, est d'une beauté antique. Cependant, comme Jean-Pierre reste trop longtemps enfermé, livré à sa douleur, ses amis l'appellent au travail. La Terre est là qui l'attend, et,

1. Directeur : M. Lugné-Poe.

simplement, sans une plainte, il retourne au labeur quotidien. Il y avait comme cela, dans la pièce, une dizaine de tableaux, quelquefois d'un réalisme un peu brutal, mais toujours d'une étude consciencieuse et d'une large poésie. Ce qu'il y fallait surtout louer sans réserve, c'était l'impression de vérité qui se dégageait des principales scènes. Ce ne sont plus, comme un peu trop souvent sur notre théâtre, des imageries champêtres qui défilent monotones et léchées. C'est le paysan qui nous apparaît avec ses gestes, ses espérances et ses soucis, bien campé et bien vivant. Et si cette fois le jeune auteur a montré un peu d'inexpérience, il a, par contre, fait preuve d'une sincérité et quelquefois d'une puissance de poésie qui atteignaient à la beauté. Dans l'interprétation, un peu inégale, il convenait de louer Mlle Suzanne Desprès, à la fois énergique et simplement émue; Mlle Eugénie Nau, pleine de naturel, de gaieté et de vie; M. Lugné-Poe, d'une simplicité un peu étudiée, mais réelle; M. Garay, à la fois brutal et aimant.

20 FÉVRIER. — Représentation (sur la scène de la Renaissance) d'*Un Ennemi du peuple*, pièce en quatre actes, d'Henrick Ibsen, précédée d'une causerie de M. Laurent Tailhade[1].

6 JUIN. — Première et unique représentation (sur la scène du Nouveau-Théâtre) du *Joug*, pièce en trois actes, de M. Lucien Mayrargue[2]. — Le héros de la pièce est

---

1. DISTRIBUTION. — Dr Thomas Stockman, M. *Lugné-Poe*. — Peter Stockman, préfet, M. *Desauby*. — Aslaksen, imprimeur, M. *Buisson*. — Morten Kül, M. *Charny*. — Hovstad, M. *Revel*. — Billing, M. *Vague*. — Capitaine Norster, M. *Damery*. — Mme Stockman, Mme *Renée de Pontry*. — Petra, Mlle *Barbier*. — Le petit Morter, Mlle *Gardès*. — Le petit Eylif, Mlle *Martin*.

2. DISTRIBUTION. — Louis Silice, M. *Mitrecey*. — Marcel Almeral, M. *Pollet*. — René des Janick, M. *Mercier*. — Paul Férel, M. *Rolland*. Chalois, M. *Dériac*. — Robert des Janick, M. *Arernès*. — Gothenburg, M. *Peterson*. — Dobleyou, M. *Olivet*. — Henriette, Mlle *Roggers*. — Alice Férel, Mlle *Jane Fontaine*. — Diane de Fonthainges, Mlle *Berthe Christel*. — Manzanika, Mlle *Hedwige Moore*.

une canaille du grand monde ; il est ironique et cynique, d'une politesse glaciale. L'héroïne est une perruche, qui commence par réciter, avec une prétention naïve, quelques sentences d'un pessimisme décadent, mais qui perd son aplomb dès que sa légèreté de pensionnaire permet à son mari de saisir une correspondance amoureuse. Car cette indépendante a un amant, pauvre sire, qui défend mal sa maîtresse. Le mari s'offre le plaisir de la faire condamner pour adultère, ce qui lui enlève la faculté d'épouser son amant après divorce. C'est là « le joug » symbolique, c'est-à-dire l'oppression légale de la femme. « Cela s'appelle le *Joug* et pourrait s'appeler aussi bien la *Loi de l'homme* ou les *Tenailles*, mais les deux titres étaient pris », disait M. Gustave Larroumet. L'exécution est incertaine et gauche, avec des naïvetés qui désarment. Çà et là des promesses de talent ; on croit y discerner le sens des situations et quelque instinct du dialogue. Plus mûr et moins pressé de se faire jouer, M. Lucien Mayrargue pourra sans doute écrire de vraies pièces. L'interprétation était plus juvénile encore. Plusieurs des personnages, hommes ou femmes du monde, produisaient des effets inattendus. Il fallait louer la bonne volonté de M. Mitrecey, mordant et fatal, avec une diction martelée à la Calmettes, et de Mlle Roggers, qui portait avec quelque assurance le poids de son rôle.

21 JUIN. — Représentation sur la scène des Bouffes : *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de XXX*, de Diderot[1] ; le *Triomphe de la Raison*, pièce en trois actes, de M. Romain Rolland[2]. — C'est une pièce où

1. DISTRIBUTION. — La maréchale (duchesse de Broglie), Mlle *Barbier*. — Grudeli, M. *Charny*.

2. DISTRIBUTION. — Antoine Hugot Granville, député hors la loi, M. *Mitrecey*. — Guillaume Faber, député hors la loi, M. *Pollet*. — Fossette, modiste de Paris, Mlle *Delvayr*. — Adam Lux, délégué de Mayence, M. *Luxeuil*. — Scevola Haubourdin, capitaine sans-culotte, M. *Charny*.

l'auteur des *Loups* (autrement dit *Morituri*) a voulu faire comme un *tableau psychologique* de la Révolution française. Cela n'a que très peu de rapport avec le théâtre; mais, comme œuvre philosophique et comme talent littéraire, c'est extrêmement remarquable. L'auteur a tout à apprendre s'il veut faire du théâtre; mais il est admirablement doué comme écrivain et comme orateur. M. Mitrecey, M. Pollet, M. Charny et Mlle Delvayr sont à signaler pour la façon très intelligente dont ils ont interprété la pensée de M. Rolland. Avec le *Triomphe de la Raison*, M. Lugné-Poe a, dit-il, donné son dernier spectacle : le Théâtre de l'Œuvre a vécu... jusqu'à nouvel ordre, tout au moins, content de nous avoir révélé Mæterlinck et Ibsen. Passe pour Mæterlinck. Mais il faut rendre à M. Antoine ce qui appartient à M. Antoine : n'est-ce point au Théâtre-Libre qu'on a joué, pour la première fois, à Paris, les *Revenants* et le *Canard sauvage*, d'Henrick Ibsen ?

NOUVEAU THÉATRE

Après le vieux drame de Charles Desnoyers et Léon Beauvallet, que ressuscitait, au printemps dernier, le théâtre de la République, avant l'*Aiglon*, que nous prépare M. Rostand et qu'incarnera un jour, en son théâtre de la place du Châtelet, Mme Sarah Bernhardt, M. Paul

---

— Marquis de Maillé, du parti girondin, M. *Damery*. — Anaxagore Poulet-Ruault, commissaire aux armées, M. *Desauby*. — Un royaliste, M. *Avernes*. — La Raison, Mlle *Laincette*.

Peuple, etc. Musique, chœurs, sous la direction de M. Tiersot.

Au premier acte, *Marche lugubre*, de Gossec.

Au troisième acte, ronde chantée au camp du Grand-Pré, et Chant patriotique pour l'inauguration des bustes de Marat et Lepelletier.

Ténor solo : M. *Dantu*, du Théâtre de la Monnaie.

Franck nous donnait, le 10 janvier, le *Roi de Rome*, de M. Emile Pouvillon, déjà publié par Ollendorff, et mis « au point », en vue de la scène, par M. Armand d'Artois [1]. La pièce comprend cinq actes précédés d'un prologue qui se passe aux Tuileries, le soir du 20 mars 1814, au moment du départ de Marie-Louise et de l'enfant impérial. Dix-sept ans se sont écoulés ; nous sommes à Vienne, en 1831, dans l'hôtel de l'ambassade anglaise : on y danse, l'Empereur François honore le bal de sa présence ; voici les archiducs, et le plus beau, le plus séduisant des princes « autrichiens », le fils du dieu de la victoire, qu'on devrait nommer Napoléon comme son père, qu'on nomme Frantz, comme son aïeul maternel. Il a vingt ans. Dans ce bal, le duc de Reischstadt fait deux rencontres imprévues : d'abord celle du maréchal Marmont. La scène est belle. Le jeune prince oublie la trahison du duc de Raguse, et ne veut voir en lui que l'un des compagnons glorieux de son père. Le maréchal le flatte, le caresse de ces grands souvenirs, lui prodigue le respect : c'est de la courtoisie, il ne lui en coûtera rien. Quelle erreur ! le prince lui pousse un coup droit : « Si à ceux qui, en France, regrettent et rappellent l'Empire, je donnais un chef ? » Froidement, Marmont salue : « Monseigneur, l'aventure pourrait mal finir ». Ainsi les ouvriers mêmes de la gloire impériale le renient ! Mais

---

1. Distribution. — Le duc de Reichstadt, M. *De Max*. — Jacques Chambert, M. *Bour*. — L'empereur d'Autriche, M. *Perrin*. — Metternich, M. *Souvary*. — Comte de Prokesch, M. *Salhincour*. — Maréchal Marmont, M *Jehan Adès*. — M. Loiseau, M. *Angély*. — Comte Dietrichstein, M. *Germain*. — Le ministre de la police, M. *Froment*. — Olga de Melk, Mlle *Maud Amy*. — Gitta, Mlle *Demongey*. — Impératrice Marie-Louise, Mlle *Arnous-Rivière*. — Princesse Camerata, Mlle *Barbiéri*. — Mme de Montebello, Mlle *M.-L. Conti*. — Mme d'Antibel, Mlle *Brocat*. — Mme de Montesquiou, Mlle *Galoso*. — Mme de Capri, Mlle *Doria*. — Dame d'honneur, Mlle *Laugée*.

Le rôle du duc de Reichstadt était joué pendant quelques jours du mois de février par M. *Pollet*.

une jeune femme s'est glissée près de lui dans la foule : elle se fait connaître, c'est la comtesse Camerata, fille d'Elisa Bonaparte, princesse de Lucques : « Monseigneur, pensez à la gloire, pensez à la patrie ! ». Elle lui apprend qu'un homme dévoué, un Français, se tient caché dans un faubourg de Vienne et pourrait lui fournir les moyens de passer en France. Puis elle disparaît. « Adieu, sire ! » Le duc de Reischstadt, tout frémissant de ce qu'il vient d'entendre, rejoint dans un salon écarté la femme qui l'aime, la belle Olga de Melk ; l'amour ne lui fait pas oublier la gloire, il a demandé pour le lendemain une audience à l'empereur son aïeul ; il l'obtient de suite. Mais si l'empereur règne, Metternich gouverne ; il est là. Le prince interroge : — Sa candidature au trône de France est-elle décidément et à jamais écartée ? Metternich répond que la situation du fils de Napoléon a été réglée par l'Europe dans les traités de 1814 et de 1815, qui demeurent en vigueur. Cette situation, le jeune prince la connaît et la définit en quelques mots : « Prisonnier d'Etat, déguisé en prince autrichien. » Eh bien, on se trompe si l'on croit qu'il ne saura pas s'affranchir ! Il arrache et foule aux pieds ses épaulettes de colonel autrichien : « Je suis Français ! ». Il a vu l'officier caché dans le faubourg ; c'est le lieutenant Chambert qui a son plan d'évasion. Que le prince puisse sortir de Vienne et gagner Trieste où l'attend un bateau de commerce envoyé par Joseph Bonaparte. De Trieste, on voguera tout droit sur Rochefort ; les Charentes sont restées fidèles. A Niort, à Poitiers, à Bourges, les troupes sont gagnées. « L'aigle volera de nouveau jusqu'aux tours Notre-Dame. » Le fils du revenant de l'île d'Elbe est persuadé ; le « candidat à la tombe », comme dit Metternich. Il va faire ses adieux à sa maîtresse et ne peut retenir l'effusion de son jeune cœur héroïque et confiant. Il ignore que l'amour des femmes est un égoïsme, que beaucoup sont

capables de trahir un amant plutôt que de le perdre ; Olga va le livrer. A peine a-t-elle commis la basse action qu'elle en a le remords ; en ce temps-là, on ne justifiait pas encore aveuglément la lâcheté personnelle. Le mal est fait ; Metternich n'oublie point comme jadis Napoléon le traita, et, vilainement, se venge sur son fils ; le prince reçoit la visite du ministre de la police. On amène devant lui Chambert garroté. Si le duc de Reichstadt ne s'engage pas par serment à renoncer à ses projets, cet homme paiera pour lui. L'angoisse du jeune prince est cruelle. Sacrifiera-t-il la tête de ce brave qui lui dit : « N'ayez souci de moi, monseigneur. Qu'est-ce qu'une vie humaine en regard de l'œuvre que vous poursuivez ? » — Mais « cette œuvre », reconnaît-il, après un examen sincère, toute la force qu'il faudrait pour l'accomplir ? N'est-il pas faible et malade ? Ne voit-il pas le poids du destin sur sa tête charmante ? Metternich ne lui a-t-il pas dit la veille : « Le malheur comme la gloire est un héritage ». Il prête le serment qu'on exige de lui ; sa jeune vie en est brisée, il va mourir à vingt ans. Au château de Schœnbrünn, il assiste pour la dernière fois à la fête de l'été ; ses forces s'épuisent, il passe de longues journées sur un sofa, regardant le ciel par les croisées ouvertes, sachant qu'une ombre, sans cesse, erre auprès du palais. Pauvre Olga, il l'a chassée, il l'aime encore, car il ne veut point se montrer à elle dans l'état où l'a mis un mal terrible : « Pourquoi lui gâter l'image qui vit encore en elle et qui la fait vivre ? » Les médecins alarmés ont rappelé la duchesse de Parme ; la mère, longtemps oublieuse, accourt et trouve en un accès de délire le fils abandonné ; il ne la reconnnaît pas : « Bonjour, madame. Avez-vous rencontré ma mère ? Elle doit arriver... A moins qu'elle ne se soit encore remariée en route ! » La fièvre tombe ; il voit l'archiduchesse à son chevet : « Maman ! » C'est un cri d'enfant, l'homme repa-

rait : — Madame, est-il bien vrai que le prince de Metternich ne vous a pas permis de me garder avec vous quand on vous a installée à Parme ? » Elle baisse la tête. Le malade reprend : « Il vous laissera donc tranquilles, à présent, M. de Metternich... je ne lui fais plus peur »... Le fils de la gloire, le louveteau, dit Metternich, n'est plus. Marie-Louise, qui s'est enfin trouvé un semblant d'âme, pleure au pied du lit mortuaire. Le drame est terminé... Drame touchant et navrant — qui porte en lui-même son haut enseignement et sa profonde pitié... Le rôle du duc de Reischtadt convenait merveilleusement au genre de talent de M. de Max : aussi l'a-t-il rendu avec infiniment de charme et de puissance. Ajoutons qu'il avait même le physique du personnage : enveloppé d'un long manteau à l'espagnole, et revêtu d'un costume noir — sur lequel tranchait seule la plaque en argent — il faisait, au second acte, chez Chambert, une entrée sensationnelle. Chambert, c'était M. Bour, fort amusant dans son travestissement de l'entomologiste Guisti, que ne réussissent point à dépister les sbires autrichiens. Citons encore Mlle Barbieri, une piquante princesse Camerata, et M. Angély, dans la brève silhouette de M. Loiseau, qui n'apparaissait qu'au prologue.

Le 24 janvier, on donnait, en matinée, la *Passion*, mystère sacré en quatre actes et neuf tableaux, avec chœurs, paroles et musique de M. Henri Giuletti[1]. — Les tableaux du *Jugement de Jésus*, de la *Mise en croix* et de la *Résurrection* produisaient une très vive impres-

---

1. Distribution. — Jésus, M. *Desmaret*. — Judas, M. *Bour*. — Caïphe, M. *Monti*. — Misandre, M. *Degeorge*. — Ponce Pilate, M. *Lureau*. — Simon, M. *Poppe*. — Gremion, M. *Dorsay*. — Jonas, M. *Charlys*. — Longin, M. *Woll*. — Jean, M. *Brizard*. — Pierre, M. *Oudard*. — Simon le Cyrénéen, M. *Chevalier*. — Marie, Mme *Renée de Pontry*. — Madeleine, Mlle *Georgette Moreau*. — Le petit Celidius, Mlle *Hélène Maia*. — Véronique, Mlle *Barbieri*. — La femme adultère, Mlle *Arnous-Rivière*. — L'ange, Mlle *Vidal*.

sion sur le public. Mais il y avait lieu de signaler surtout le gros effet produit par le tableau du *Calvaire*, où Jésus-Christ était réellement crucifié ; la mise en scène, très exacte, et la figuration, très importante, donnaient un grand cachet d'émotion à cette partie du spectacle. La part de la musique était très grande, peut-être même trop grande. Ces motifs musicaux étaient fort bien exécutés par de nombreux choristes et l'orchestre était mené avec autorité par M. Jules Buisson. M. Desmaret donnait au personnage de Jésus une intéressante expression de douceur et de gravité ; M. Bour jouait remarquablement la scène du remords de Judas. Il y avait lieu de signaler également Mmes Renée de Pontry, Georgette Moreau et Barbieri, ainsi que MM. Degeorge et Lureau.

17 MARS. — Première représentation de la *Belle Madame Hesselin*, pièce en cinq actes de M. Edouard Gallier [1]. — « Dans cette grande salle sourde, sans sonorité, où la voix ne porte guère, la moitié des mots se mange dans l'espace, les comédiens mangent l'autre moitié, faute d'articulation, le public a droit au reste. De loin en loin, à la volée, on attrape un lambeau de phrase, et c'est avec ces renseignements un peu frustes qu'il faut recomposer la pièce, la deviner plutôt, aidé des gestes de la pantomine... — ainsi s'exprimait M. Félix Duquesnel. — Donc nous avons appris, avec grand effort d'esprit, que la belle Mme Hesselin, une veuve des plus galantes,

1. DISTRIBUTION. — René Hesselin, M. *Henriot*. — Francis, M. *Paul Franck*. — Le colonel, M. *Garnier*. — Capitaine Desars, M. *René Véron*. — Charlavert, M. *Germain*. — Prince de Sérand, M. *Pollet*. — Baron Manassé, M. *Jehan Adès*. — Un poète, M. *Salhincour*. — Un boulevardier, M. *Rouland*. — Un domestique, M. *Verdelet*. — Alphonse, M. *Duvernet*. — Jean, M. *Thomassin*. — Mme Hesselin, Mme *Marthold*. — Edmée, Mlle *Jane Hellen*. — Ephova Bathoreau, Mlle *Brocat*. — Comtesse de Morey, Mlle *Barbieri*. — Liane de Poissy, Mlle *Klary*. — Duchesse de Montrose, Mlle *Arnous-Rivière*. — Baronne de Saint-Jean, Mlle *Juliette Forty*. — Mélanie, Mlle *Galoso*. — La Petite, Mlle *Camille Luceval*. — Une dame, Mlle *Kervallon*. — La caissière, Mlle *Pougin*.

prenait la vie par les côtés faciles, et qu'ayant « les plus belles épaules de Paris elle en avait aussi les plus beaux diamants », et que l'ami le plus récent de la dame qui, volontiers, variait ses amitiés, est un certain colonel étonnant, un de ceux qu'ignorait Scribe et qui commande sans doute le 597ᵉ de ligne. Je ne vois pas trop à quel autre régiment il pourrait appartenir ? Or, ledit colonel a une fille charmante, Edmée, que Mme Hesselin veut absolument marier à son propre fils, René Hesselin, qui est sous-lieutenant au régiment du colonel en question. J'ai omis de vous dire que Mme Hesselin a deux fils de son premier mariage : René, le militaire, et Francis, le civil — remarquez les nuances — et que ceux-ci, bien qu'arrivés à l'âge où on voit clair, semblent ignorer absolument la « vie de patachon » de madame leur mère. Marier son fils à la fille de son amant semble d'ailleurs à la belle Mme Hesselin le fait le plus normal du monde, c'est pour cet esprit d'équilibre restreint, pour cette conscience en goguette, le type du mariage de convenance. Le colonel est plus hésitant, sa « graine d'épinard » a des scrupules, et pour accommoder les choses, il propose à Mme Hesselin de l'épouser, ce qu'elle refuse à outrance : si elle se remariait, elle perdrait moitié de ses revenus, aux termes même du testament de son premier mari ; or, de « bonne-casse est bonne ! », elle ne se remariera donc pas, et, puisqu'elle est libre, libre elle veut rester. Vive la vie ! Le colonel cède en gémissant. Le mariage s'accomplirait donc, n'était un incident qui fait éclater le pot aux roses, dont un éclat vient découdre les paupières trop fermées du sous-lieutenant : celui-ci, se trouvant dans un café — je ne sais lequel... peut-être celui des Deux Hémisphères et de Montauban... — apprend par des propos échappés d'une table voisine, — où trône Mlle Liane de Poissy, apprend, dis-je, les pretentaines de Mme sa mère et les liens qui unissent celle-ci au colonel, le père de sa fiancée.

D'où explications orageuses et successives, en forme de conférence, avec demandes et réponses comme au catéchisme, d'abord avec le colonel, ensuite entre les deux frères, et ce n'est pas la scène la moins curieuse que celle-là. René, le sous-lieutenant, veut avoir une explication avec sa mère ; son frère Francis, plus calme et plus philosophique, plus tolérant peut-être, s'y refuse, et il ne se reconnaît pas le droit d'interroger et de juger cette mère de joie. Et lorsque René a eu avec Mme Hesselin l'explication cherchée, et qu'il a compris l'horreur de l'abîme entr'ouvert, il se tue d'un coup de revolver, sa mort devant être le châtiment maternel et l'expiation : si tant est que même le suicide de son fils puisse faire descendre cette honneste dame du bâton de chaise où elle s'est perchée pour accomplir les exploits de sa vie joyeuse. Cet imbroglio dramatique, d'une digestion laborieuse, est écrit en un dialogue de prétentions prud'hommesques, mélange de naïvetés solennelles et de gongorismes déclamatoires. Ce serait même assez cruel à entendre, si les comédiens chargés de débiter cette prose bizarre n'avaient eu la précaution, ainsi que nous vous l'avons dit plus haut, de la dissimuler dans les blancheurs de leurs voix... »

28 MARS. — Première représentation de *Marthe*, pièce en quatre actes, de M. Henri Kistemaeckers[1]. — Bien qu'il affiche des prétentions de haute comédie, ce drame relève plutôt du genre cher à l'Ambigu. M. Kistemaeckers ne manque pas de littérature, mais c'est une littérature... belge, farcie d'aperçus prétentieux que vient aggraver

1. DISTRIBUTION. — Georges d'Espar, M. *Jean Kemm*. — La Berronnière, M. *Bour*. — D'Aiguerose, M. *Hervouet*. — Valdon, M. *Angély*. — Le docteur Barède, M. *Jehan Adès*. — Texier, M. *Germain*. — Gilkain, M. *Rouland*. — Marthe, Mlle *Jane Myriell*. — Mme Valdon, Mlle *Barbieri*. — Mme des Saules, Mlle *Brocat*. — Mme La Berronnière, Mlle *Henriette Piet*. — Claire, Mlle *Klary*.

un manque absolu d'originalité. L'auteur apprécie beaucoup l'œuvre de Dumas fils; mais cherchant à chausser les souliers du maître, il ne rencontre que des sabots. Son héroïne est cousine, très cousine de la *Princesse Georges;* le marquis d'Aiguerose, son mari, est le pâle reflet du vibrion de l'*Etrangère :* au moins le duc de Septmonts avait-il de la race, et la princesse Georges une noble honnêteté. Ici, le marquis d'Aiguerose se contente de se faire entretenir par sa femme; puis, quand il a empoché l'argent, il lui impose sa personne en réclamant d'elle l'accomplissement de ses devoirs conjugaux. Marthe, indignée, refuse, et part violemment en guerre contre les droits que la loi reconnaît à l'époux, sous prétexte qu'elle aime ailleurs, et que le mariage fut pour elle une surprise. Le marquis s'étonne de cette tendance assez mal justifiée vers l'amour libre, et bien que l'auteur ait consciencieusement insisté pour le rendre antipathique, nous sommes bien obligés de convenir qu'il a raison. Marthe prétend au divorce; lui n'en veut à aucun prix (voir les *Tenailles*). Alors, ne trouvant dans les maquis du Code aucun échappatoire — ce dont nous ne sommes pas autrement sûrs — elle se résoud à faire, en compagnie de son amant, Georges d'Espar, un coup d'éclat, en s'enfuyant avec lui dans une villa des environs de Paris. Là, le mari reconnaît enfin Georges d'Espar pour un nommé... Durand ou Dupont, je ne sais plus au juste, qui faillit jadis l'assassiner, et ne dut son salut qu'au soin qu'il prit à se fabriquer un état-civil avec des papiers volés. Las de réclamer en vain sa femme, il va pour prévenir la police, quand Marthe, qui passe pour une des meilleures clientes de Gastine-Rainette, abat son mari d'un coup de pistolet... Ce dénouement, qui ne prouve rien, termine une pièce dont l'émotion est absente. Autour des principaux personnages gravitent un docteur indulgent, un sportman

adonné au teuf-teuf, un notaire canaille (sérieusement !) et quelques seigneurs sans importance. La pièce est jouée sans éclat par une troupe consciencieuse, mais généralement inconnue, sauf par M. Bour, fort amusant en automobiliste. Mme Jane Myriell a de la grâce et de la bonne volonté, Mlle Barbieri est intelligente, M. Germain donne une curieuse physionomie à l'homme d'affaires véreux. Les autres ? MM. Jean Kemm, Hervouet, Adès, Mlle Henriette Plet, ne sont que convenables. M. Kistemaeckers, dont l'œuvre fut sur le point d'être montée par Mme Sarah Bernhardt, doit pleurer ses rêves d'antan...

3 AVRIL. — Première représentation, en matinée, de *Salomé*, pièce en trois actes, en vers, de M. Joseph de Pesquidoux, musique reconstituée par M. Boussagol[1].

15 AVRIL. — Première représentation de la *Pâque socialiste*, pièce en quatre actes, de M. Emile Veyrin, précédée d'une conférence de M. Laurent Tailhade[2]. — « En ces quatre actes, écrivait M. Henry Fouquier, il y a deux choses : un mélodrame et une sorte de manifestation et de prêche socialistes. Ledit prêche est insupportable, d'une puérilité et d'une pauvreté d'idées déplorables, à ce point que c'est à peine si j'ose penser que des fanatiques très niais pourraient y trouver une excitation un peu dangereuse. Quant au mélodrame, qui n'est pas fait, mais seulement indiqué, il eût pu être excellent, car il s'y trouve une situation presque neuve et dont on

---

1. DISTRIBUTION. — Hérode, M. *de Max*. — Le Baptiste, M. *Mitrecey*. — Annas, M. *Pollet*. — Euriklès, M. *Jehan Adès*. — Sextus, M. *Souvary*. — Salomé, Mlle *Berthe Bady*. — Hérodiade, Mme *Renée de Pontry*. Prélude de M. George Vanor.

2. DISTRIBUTION. — Gibert, M. *Souvary*. — Ardouin, M. *Bour*. — Rousselot, M. *Pons-Arlès*. — Le syndic gras, M. *David*. — Le syndic maigre, M. *Pauly*. — Durand, M. *Pernet*. — Bernard, M. *Maury*. — Le domestique, M. *Verdaveine*. — Micheline Mervuet, Mlle *Barbieri*.

On terminait par *Eux !* comédie en un acte, de M. Maurice Donnay, jouée par Mlle *Paule Dartigny* et M. *Paul Franck*.

pourrait tirer un bon parti. Cette situation est celle-ci : Un industriel philanthrope prend, en faveur de ses ouvriers, des mesures humanitaires qui, d'ailleurs, le ruinent ; ces mesures ont excité contre lui les haines des industriels ses collègues, qui, un peu plus mauvais peut-être que nature, veulent ajouter le déshonneur à sa ruine et faire tourner sa faillite en banqueroute frauduleuse. Comment s'y prennent-ils ? L'honnête et généreux industriel — Diderot l'eût ainsi *nommé* — a une sœur naturelle, non reconnue par son père. Quand celui-ci meurt, il fait venir cette sœur, la proclame telle et lui donne un million, la moitié de la succession paternelle. C'est de cet acte de haute probité que s'emparent, pour le perdre, ses ennemis. D'accord avec les syndics de la faillite — qu'on tombe sur ces liquidateurs goulus, je ne m'en plains pas — ils soutiennent que la sœur n'est pas une sœur, mais une maîtresse, et que le million qui lui a été donné, qu'elle offre, d'ailleurs, pour obtenir le concordat, et qu'on refuse, est un détournement. Certes, cette histoire de « corbeaux » eût manqué de vraisemblance. Il est rare que, pour satisfaire une haine, des créanciers refusent un million. Le Tribunal eût pu les contraindre à l'accepter. Et un industriel honnête et de bonne foi, comme celui dont il s'agit, eût obtenu assez aisément mieux que le concordat, en obtenant la liquidation judiciaire. Mais enfin, en forçant un peu la réalité des choses, l'auteur eût pu trouver un bon sujet de mélodrame, où il eût pu même dire de vertes et d'utiles vérités à certains « crocodiles » qu'on rencontre dans le monde des affaires. Mais il a préféré tourner les choses à la déclamation et faire régler la question ouvrière, qui n'est (on l'oublie trop) qu'une part de la question sociale, par une sorte de Louise Michel, d'une bonne volonté incontestable, mais qui ne dit, par malheur, que des bêtises, et montre une épaisse ignorance des questions,

très complexes, qui se posent entre le capital et le travail... »

21 AVRIL. — Premières représentations des *Deux Dentistes*, vaudeville en trois actes de M. Maurice Devilliers [1], et de la *Dernière soirée de Brummel*, comédie tragique en un acte, de M. Georges Maurevert [2]; causerie sur le « Dandysme », par M. Jean de Mitty. — « Est-ce qu'on va rire? — Peut-être... Je n'en sais rien. » Ainsi s'expriment deux personnages du vaudeville de M. Devilliers. De fait, certains parurent se distraire; il y en eut qui préférèrent s'abstenir... A quoi bon s'étendre ici sur une œuvre plutôt inutile, basée sur un quiproquo banal, sans que rien de vraiment neuf en vienne jamais relever l'éclat? Le peintre Gaston Lambert aime une jeune fille, dont la mère, veuve de dentiste, ne veut avoir pour gendre qu'un dentiste. Pour jouer le rôle d'un faux dentiste, il s'adresse à un vrai dentiste, Aristide Bérard, afin de paraître en son lieu et place. Moyennant finances, il occupe son cabinet. Qu'importe? On n'y a jamais vu un client! Le hasard, bien entendu, en amène précisément ce jour-là, et le malheureux peintre se voit forcé d'arracher des dents, de payer les dettes de celui dont il revêt la personnalité, d'endosser les suites d'une intrigue adultère, où il n'est pour rien — jusqu'au moment où, voyant son mariage rompu, par sa belle-mère qui découvre le pot aux roses, il la force à

---

1. DISTRIBUTION. — Gaston Lambert, M. *Paul Franck*. — Aristide Bérard, M. *Rouland*. — Machurot, M. *Angély*. — Le commandant, M. *Germain*. — Me Plumard, M. *Jehan Adès*. — Joseph, M. *Verdaveine*. — Jean, M. *René Véron*. — Un client, M. *Vernet*. — Gustave, Un veau. — Mme Camina, Mlle *Jane Dys*. — Elise, Mlle *Depré*. — Mme de La Tour-Sambleux, Mlle *Brocat*. — Mariette, Mlle *Barbieri*.

2. DISTRIBUTION. — George Brummell, M. *Séverin Mars*. — Francis, M. *Rouland*. — Fichet, M. *Duvernet*. — Moisant, M. *Souvary*. — Marie-Jeanne, M. *Galoso*. — Lord Sefton, M. *René Véron*. — Lady Jersey, Mlle *Bura*.

lui donner la main de sa fille en la compromettant dans une affaire de bris de scellés. Ouf! On voit encore une femme enfermée dans une armoire, et un veau introduit dans un salon — un véritable veau, dont la présence a déchaîné la joie des habitués du Jardin d'acclimatation. MM. Paul Franck, Angély et Rouland, Mmes Jane Dys et Depré s'efforcent à égayer cette intrigue, sans réussir au-delà de ce que le texte leur permet. Après une élégante conférence de notre confrère Jean de Mitty, sur Georges Brummel, nous assistâmes à la fin historique du prince des dandys. Ruiné, vieilli, atteint dans sa délicatesse et son orgueil, Georges Brummel avait échoué à Caen, dans un hôtel de troisième ordre, l'hôtel d'Angleterre. Ce fut pour lui le dernier coup. L'homme qui dépensait dix-sept mille francs de gants dans son année, qui donnait le ton au prince de Galles, celui dont certains bourgeois de Londres eussent payé de leur fortune une poignée de main en public, ne put supporter la misère, la honte de la chambre garnie. Sa tête se dérangea. Il se figura vivre au milieu de ses meubles de luxe, et oubliant que ses amis étaient morts, il les convoqua à une réception grandiose. Lady Jersey, qu'il avait aimée jadis, vint, accompagnée de lord Sefton et du docteur Moisant. Hélas! Il ne s'aperçoit même pas de leur présence. Par un phénomène douloureux de renversement intellectuel, ceux qu'il voit, qu'il entend, qu'il touche, à qui il adresse la parole, à qui il offre des fleurs, sont ceux qu'il croit voir s'agiter autour de lui et qui « n'existent pas ». L'intérêt réside en un immense monologue où Brummel converse avec des êtres imaginaires, passant ainsi par toutes les phases de la folie. Ce rôle difficile a été fort bien tenu par M. Séverin Mars, qui fut par moments tout à fait remarquable en sa façon de rendre la souffrance et la déchéance morale du célèbre dandy. Très bien secondé du reste par M. Rouland, fort

touchant en vieux domestique, par MM. René Véron et Sauvary, ainsi que par Mlle Bura, confinés tous en des rôles de comparses.

26 mai. — Première représentation d'*Othello, le Maure de Venise*, de Shakespeare, traduit en vers, par M. Louis Ménard[1]. — C'était l'époque des lilas et des traductions de William Shakespeare. Après *Hamlet* en prose, *Othello* en honnêtes alexandrins. Le Nouveau Théâtre n'a, d'ailleurs, point essayé de lutter contre les splendeurs de la mise en scène du Théâtre Sarah Bernhardt, et la curiosité publique, légitimement excitée par le jeu savant — le nouveau jeu ! — de l'illustre tragédienne, ne s'étendait pas à l'interprétation, seulement convenable, que nous offrait la troupe de M. Paul Franck. J'estime que l'œuvre du grand poète anglais, par sa complexité même, la profondeur de la pensée, l'héroïsme de l'action, perd infiniment, quand elle ne se rapproche pas de la perfection, tant de l'acteur que de la mise en scène. L'écriteau légendaire, servant de toile de fond, jetterait sur le dialogue une obscurité fâcheuse. On n'aime plus assez le théâtre pour le théâtre, et le public lassé sait gré à tout effort ayant pour but de l'aider à une totale compréhension. Interprété sans flamme et bien qu'insuffisamment décoré, *Othello* a reçu un accueil calme et sympathique. Cette tragédie n'est point d'ailleurs, à mon sens, de celles qui émeuvent : malgré l'intérêt qui s'attache à la douce Desdémone, elle ne sait que faire trembler. Le sentiment de jalousie,

1. Distribution. — Othello, M. *Henri Monteux*. — Iago, M. *de Willis*. — Cassio, M. *Paul Franck*. — Roderigo, M. *Myrtil Simon*. — Brabantio, M. *Arvel*. — Montano, M. *Souvary*. — Lodovico, M. *Dehry*. — Gratiano, M. *Aveline*. — Le Doge, M. *Leverdier*. — Le bouffon, M. *Péronnet*. — Desdemona, Mlle *Maud Amy*. — Emilia, Mlle *Cergy*. — Bianca, Mlle *Mary. Bernier*. — Un seigneur, Mlle *Madé Kélys*. — 2e seigneur, Mlle *Paule Dartign*. — Un messager, Mlle *Hedwige Moori*.

développé avec cette furieuse ardeur, semble hors de proportion avec le motif qui le fait naître. Ce fameux mouchoir, dont Othello prend prétexte pour un meurtre abominable — et même deux : Desdémone et Cassio — n'est pas la preuve suffisante d'une trahison... Oui, je sais bien, Shakespeare a voulu un motif futile, afin de montrer les excès d'un amour qui confine à la folie... Mais encore cet amour ne se mélange-t-il pas singulièrement d'amour propre et d'orgueil? Bref, le Maure de Venise apparaît aux yeux de la plupart comme une brute qui n'eût pas cessé de l'être, même si le mouchoir brodé, la mouchoir « cadeau de noces », au lieu d'être surpris entre les mains du beau Cassio, avait été égaré par la blanchisseuse... Jalousie particulière et de manifestations plus violentes que celles qu'on a coutume de réfréner. Othello n'a-t-il pas le teint cuivré? Shakespeare a donc traité un cas spécial, et je m'intéresse moins vivement, moi simple blanc, aux rugissements de cette bête féroce que je me sens incapable de les proférer moi-même. Ces détails, et d'autres encore, que je n'ai pas le loisir de développer ici, m'empêchent d'assister à cette action tragique autrement qu'en presque tranquille curieux. Je ne frémis pas au fond de mon âme sensible, je ne pleure pas. Je suis furieux contre ce mari stupide, auquel, à l'heure de ses égarements, j'ai l'envie d'envoyer les gens d'armes. M. Henri Monteux a joué de son mieux pour faire passer dans la salle la flamme de sa sincérité. Sans évoquer à son propos le souvenir trop proche de l'éclatant Mounet, il rappelle les à-coup quasi-géniaux de l'inégal Taillade qui, à l'Odéon, dans la traduction de Louis de Gramont, — où il se régalait enfin d'une œuvre d'art, au sortir de l'éternel mélo auquel le condamna la pâle destinée — fut supérieur à lui-même et définitivement classé. M. Paul Franck était un élégant Cassio, et M. de Willis, un Iago suffisamment coquin. Il fallait

louer, chez Mlle Maud Amy, un délicieux physique de frêle jeune fille, dont la grâce eût suffi à apaiser un tigre. Mais Othello n'est même pas un tigre : c'est... mon Dieu, je l'ai dit, c'est une brute ! Et le sentiment éprouvé, évidemment différent de celui que Shakespeare a voulu inspirer en la terrible scène de l'oreiller vengeur, c'est qu'une fois morte, cette enfant si doucement tendre et exquisement amoureuse, doit rendre grâces au ciel où elle vient d'entrer, enfin débarrassée d'un aussi mauvais coucheur...

28 OCTOBRE. — Première représentation de *Tristan et Iseult*, drame lyrique en trois actes de Richard Wagner [1]. — Apôtre convaincu de la doctrine wagnérienne, M. Lamoureux continue la noble mission qu'il s'est imposée d'initier les Parisiens aux ouvrages du génial compositeur. Il nous avait autrefois révélé *Lohengrin*, en d'inoubliables représentations malheureusement interrompues, au nom sacré du patriotisme, par la sottise de foules ignares et abusées. Cette fois, il joue sur une vraie scène cet admirable *Tristan et Iseult*, dont il n'avait encore pu donner que des fragments dans ses concerts. Trop d'espace me serait nécessaire pour analyser l'œuvre, si connue du reste de tous ceux qui s'occupent de musique. Je me contenterai de rendre ici pleine justice aux fiers artistes qui, sous la magistrale direction de M. Lamoureux, en ont si noblement interprété les rôles. C'est à Mlle Litvinne, qui, déjà, s'était

---

1 DISTRIBUTION. — Tristan, M. *Gibert*. — Kurwenal, M. *Saimprey*. — Le roi Marke, M. *Vallier*. — Melot, M. *Van Loo*. — Iseult, Mlle *Litvinne*. — Brangaine, Mme *Bréma*. — Un jeune marin et le berger, M. *Lubet*. — Un pilote, M. *Dufour*.

Le rôle d'Iseult fut repris par Mlles Lina Pacary et Janssen ; M. Lafarge chanta celui de Tristan. Entre temps, M. Chevillard remplaça au pupitre M. Lamoureux obligé de s'absenter de Paris.

La dernière représentation de l'œuvre de Wagner avait lieu le 16 décembre.

fait chaleureusement applaudir au Cirque d'Eté, qu'est échue au Nouveau Théâtre, la création d'Iseult. Elle en est digne à tous les points de vue, et je ne crois pas qu'il soit permis de rêver de voix plus pure et plus solide, plus charmante dans la douceur et plus robuste dans la force, sans un écart de justesse et sans une défaillance d'aucune sorte, d'un bout à l'autre de ce terrible rôle dont elle s'acquitte avec autant de simplicité que de naturel, inspirant à ses auditeurs une confiance qui n'est jamais déçue. Mme Bréma — déjà très remarquée à l'Opéra-Comique, lors de sa courte apparition dans *Orphée* — a su mettre au premier rang le personnage, ordinairement effacé, de Brangaine, la fidèle confidente d'Iseult. De belle stature et d'attitudes superbes, elle a le geste harmonieux et large, l'instinct merveilleusement tragique. Sa voix de mezzo est belle ; nous lui reprocherons seulement de trop enfler ses sons, à la manière allemande, et nous regretterons que l'articulation étrangère rende incompréhensible à l'oreille ce qu'elle exprime si dramatiquement par sa puissante mimique. M. Gibert, lui, prononce admirablement, et nous avons avec lui le précieux avantage de ne pas perdre un mot du rôle de Tristan. Quel dommage que la voix, si franchement belle dans les notes élevées, soit si rocailleuse dans le medium ! Assez terne aux deux premiers actes, il a rendu de façon très émouvante la longue agonie de Tristan, et puisque nous n'avons pu avoir ni un Jean de Reszké, ni un Van Dyck, puisque M. Cossira s'est récusé, il faut savoir nous contenter des qualités, très appréciables en somme, du créateur d'*Esclarmonde*. Sans être le remarquable Kurwenal que nous montra M. Seguin, à la Monnaie de Bruxelles, M. Saimprey nous a plu par son joli timbre. Enfin, à force d'autorité, M. Vallier a fait accepter le récit du roi Marke que — plus royaliste que le roi : on le coupait,

avec l'agrément de Wagner, sur toutes les scènes allemandes — M. Lamoureux a cru devoir nous donner en son entier. Je ne vous apprendrai certes pas que *Tristan et Iseult* est le triomphe du « drame lyrique », dans lequel la partie importante et vraiment intéressante c'est, non plus l'acteur, mais l'orchestre, qui chante, qui pleure, qui exulte, tandis que les personnages sont simplement chargés de commenter son puissant et magnifique langage. La perfection — cette perfection toujours si difficile à obtenir dans une œuvre d'art — a été réalisée d'emblée par la belle phalange instrumentale à la tête de laquelle s'est remis, pour le plaisir de tous, M. Lamoureux, et qu'il a conduite impeccablement. Ainsi était assuré le succès de ces représentations de *Tristan et Iseult*, si heureusement organisées au Nouveau Théâtre, sous le patronage de la Société des Grandes auditions musicales que présidait la comtesse de Greffulhe.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Le 22 janvier, la Société des Concerts du Conservatoire exécutait l'*Hymne à Apollon*, de Mme Augusta Holmès, dont le solo était remarquablement chanté par M. Delmas, également fort applaudi, avec Mlle Louise Grandjean, dans la scène finale du deuxième acte de la *Vestale*, de Spontini. Le 5 février, on donnait la *Naissance de Vénus*, de M. Gabriel Fauré, dont les soli étaient interprétés par Mmes Mathieu et Bathory, par MM. Noté, Guignot et Dérivis. Le 20 février, la *Gallia*, de Gounod, chantée par Mlle Grandjean, reparaissait au répertoire de la célèbre Société. Le 5 mars, c'était le tour de la *Vierge*, de M. Massenet, dont la quatrième scène était interprétée par Mlles Mathieu d'Ancy et Ackté. Le 26 mars, la Société des concerts du Conservatoire faisait entendre, pour la première fois, le premier acte presque complet de *la Prise de Troie*. Le succès en était considérable. C'est Mlle Lucienne Bréval qui chantait Cassandre, et M. Renaud Chorèbe. On faisait aux deux artistes un accueil triomphal. Mlle Bréval a dit les lamentations de la prophétesse avec un sentiment et une force dramatique vraiment émouvants. On connaît la plainte échappée à Berlioz dans ses Mémoires : « O ma noble Cassandre, mon héroïque vierge, il faut donc me résigner, je ne t'entendrai jamais ! ». A coup sûr, le malheureux et glorieux maître n'eût pas rêvé mieux, pour l'incarnation de

l'héroïne de son cœur, que la belle interprète qui la personnifiait ce jour-là au Conservatoire.

Le 16 avril, on donnait, chantée par MM. Laffitte et Auguez, la grande messe en *si* mineur, de Bach. Le 19 novembre, la Société faisait à l'honorable directeur du Conservatoire, M. Théodore Dubois, le juste honneur d'exécuter son *Baptême de Clovis*, précédemment entendu dans la cathédrale de Reims, et dont les soli étaient confiés à MM. Maréchal et Noté. Le 3 décembre, Mlle Ackté et M. Warmbrodt venaient chanter l'*Ode à Sainte-Cécile*, d'Haendel. *Psyché*, de César Franck et le *Rouet d'Omphale*, de M. Camille Saint-Saëns, entraient enfin au programme du 24 décembre.

CONCERTS COLONNE

MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno se partageaient, devant une des plus brillantes assemblées que nous ayons jamais vues au Châtelet, le programme du Concert du 8 janvier. Virtuoses incomparables, les deux maîtres ont rivalisé de talent — il n'en est pas de plus réel et de plus sérieux — et ont fait passer leur âme d'artiste dans l'exécution des deux concertos de Mozart et des deux concertos de Bach qui, pendant trois heures, ont tenu sous le charme un auditoire frémissant. Avec quelle délicatesse et quelle pureté ont-ils rendu le divin Mozart! Avec quelle ampleur et quelle puissance ont-ils interprété le grand Sébastien Bach! Et par quels éloges pourrions-nous confirmer ici les enthousiastes applaudissements d'une salle en délire! Autant que l'illustre violoniste et que le merveilleux pianiste, l'orchestre méritait sa part de ces bravos bien sentis, et c'est à la perfection qu'il accompagnait et soutenait les admirables solistes. Très intéressante aussi la nouvelle œuvre de M. Henri Rabaud (le triomphant prix de Rome de 1894) à qui M. Colonne prouvait toute son estime en l'intercalant galamment entre les deux parties de cette classique séance. La *Procession nocturne* est le musical commentaire du *Faust* de Nicolas Lenan, poème allemand, dont M. V. Descreux nous a donné la traduction que voici: « Au ciel pendent, lourds et sombres, les nuages qui déjà semblent s'abaisser sur la forêt comme pour y regarder.

La nuit est épaisse, mais l'hâleine inquiète du printemps souffle avec douceur dans les bois un tiède et chaud murmure. Faust est condamné à voyager dans les ténèbres : son morne désespoir le rend insensible aux merveilleuses émotions des voix printanières. Il laisse son cheval noir suivre en liberté, d'un pas lent, le chemin qui longe la forêt pleine de fraîcheur... Plus le sentier s'enfonce dans le bois, plus le calme est profond... Quelle est cette clarté qui illumine là-bas la forêt, empourprant le feuillage et le ciel de sa flamme? D'où viennent les sons suaves de ces airs religieux qui semblent faits pour consoler toutes les douleurs terrestres ?... Faust arrête son cheval, et dans son étonnement, il attend que cette apparence de clarté, cette mélodie s'effacent de son regard et de son oreille comme l'illusion d'un songe. Mais non, c'est une procession solennelle qui se dirige de son côté... Une troupe d'enfants portant des torches deux par deux s'avance : c'est la fête nocturne de la saint Jean. Puis viennent, leurs mains débiles chargées de couronnes, des vierges aux voiles monastiques... Après elles, s'avancent, portant des croix, les vieux religieux aux frocs sombres, en rangs serrés ; leur tête s'incline, leur barbe et leur chevelure blanchissent du givre matinal de l'éternité... Ecoutez comme la voix grêle des enfants présage la vie et se mêle au profond pressentiment de la mort dans la voix des vieillards. De sa retraite d'obscur feuillage, d'où son regard suit les croyants, Faust envie avec amertume leur bonheur. Ils achèvent de défiler devant lui ; avec le dernier son du chant, qui, de plus en plus lointain, s'affaiblit et finit par s'éteindre, avec le dernier éclat du dernier flambeau, la forêt s'éclaire encore d'une lueur magique qui glisse en tremblotant à travers les feuilles. Faust reste seul, debout dans les ténèbres, il saisit avec énergie et brusquement son fidèle cheval, et le visage entièrement caché dans la crinière de l'animal

il y pleure de brûlantes larmes, les plus amères qu'il ait encore versées. » Telle est la légende que M. Henri Rabaud a traduite avec une netteté de dessin, une intensité d'expression et une science de l'instrumentation bien rares vraiment chez un aussi jeune musicien. Voilà qui nous semble d'excellent augure pour l'avenir.

Le 19 février, M. Colonne a repris et nous avons tenu à entendre l'intéressante pièce de M. Gabriel Pierné, « l'An Mil » qui porte pour épigraphe ce verset de l'Apocalypse : « Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison et il en sortira pour réduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre ». Le jeune et habile compositeur n'a, croyons-nous, rien écrit de plus pittoresque et de plus ingénieux que l'original épisode de la *Fête des fous et de l'âne*, où les incrédules parodient de si « amusante » façon le sacrifice de la messe. Et, musicalement, M. Gabriel Pierné ne s'est jamais élevé aussi haut que dans la première partie — un *lamento* de toute beauté, visiblement inspiré par César Franck... Après l'*An Mil*, si justement applaudi, M. Arthur de Greef a très brillamment exécuté le cinquième concerto de Saint-Saëns — sorte de voyage en Orient — qui, joué par l'auteur lui-même, fut entendu pour la première fois à la salle Pleyel, lors du cinquantenaire de l'illustre musicien. On nous permettra de nous montrer un peu plus froid pour la *Pastorale-fantaisie*, de M. Georges Enesco, un paysage plutôt « gris », ce nous semble, en dépit d'un mélancolique solo de cor anglais, l'un des instruments préférés d'Hector Berlioz... Mais comment ne pas acclamer l'admirable exécution de la colossale symphonie avec chœurs, où, sous la direction de ce véritable artiste qui s'appelle Edouard Colonne, l'orchestre, les chœurs et les solistes, en leur si ingrate partie, ont été au-dessus de tout éloge ?

Le dimanche suivant (26 février), M. Félix Mottl diri-

geait l'orchestre, et, entre autres morceaux inscrits au programme, on applaudissait, ce jour-là, l'ouverture de *Freyschütz* et l'air d'Agathe chanté par Mme Mottl, la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, deux lieds de Wagner, orchestrés par M. Mottl et chantés par sa femme, et l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz.

Puis, M. Colonne reprenait la direction de son orchestre et remettait au répertoire la *Rédemption* de César Franck, avec le concours de Mlle Tanési et de Mlle Renée du Minil. Mlle Tanési (déjà nommée), MM. Cazeneuve, Challet et Ballard étaient, le 19 mars, les interprètes de la *Damnation de Faust*, donnée pour la 102e fois au Concert du Châtelet. Mmes Eléonore Blanc et Emile Bourgeois, MM. Cazeneuve et Ballard chantaient, le 26 mars, les soli de la neuvième symphonie. M. Paderewki venait, le 9 avril, exécuter le concerto en *la* mineur de Schumann, et le concerto en *fa* mineur de Chopin. M. Edouard Risler était, le 16 avril, le virtuose acclamé dans le concerto en *mi* bémol de M. Saint-Saëns.

Enfin, le 23 avril, les fêtes du Jubilé de l'Association artistique se terminaient brillamment, au Châtelet, par une séance de musique internationale, où il y avait, comme on dit vulgairement, à boire et à manger, du bon et du médiocre, — sinon du pire. Les noms de Grieg et et de Rubinstein, de Sgambati et de Smetana, de Brahms et Mancinelli se rencontraient curieusement sur l'affiche avec ceux de Schubert et de Schumann, de Weber, et même de Verdi. De Verdi, c'était l'entr'acte célèbre de la *Traviata* ; de Weber, l'adorable *Invitation à la valse*, dans la savoureuse version de M. Weingartner ; de Schumann, l'ouverture de *Manfred*, très délicatement rendue par l'orchestre de M. Colonne. Les solistes étaient Raoul Pugno, interprétant superbement la Fantaisie de Schubert et le pittoresque concerto de Grieg ; Mlle Léo-

nora Jackson, rendant à merveille le concerto de Brahms pour violon. Puis il fallait faire une part toute spéciale à deux des meilleures élèves de Mme Colonne, Mlle Vera Eigena, de nationalité russe, dont la voix charmante faisait valoir la musique de Rubinstein et de Tschaïkowsky, et Mme Ida Ekman, une originale Finlandaise, détaillant de suite six mélodies danoises qui, je le crains bien, demeuraient lettre morte pour une grande partie du public...

C'est devant une salle absolument comble que, le 29 octobre, M. Colonne faisait très brillammant la réouverture de ses Concerts du Châtelet. La séance était comme l'apothéose de Saint-Saëns, qui venait jouer, avec M. Louis Diémer son *Grand duo* pour deux pianos, dédié à M. Gustave Lyon, le savant directeur de la maison Pleyel, et le célèbre scherzo qu'il composa, il y a dix ans, lors de son premier voyage aux îles Canaries. Deux bis et de nombreux rappels ont signalé la merveilleuse exécution par les deux virtuoses de ces deux intéressantes compositions. Puis, après sa pittoresque *Suite algérienne*, admirablement rendue par l'orchestre, le maître a dû paraître en scène, amené par M. Colonne et recevoir les chaleureuses ovations d'une salle enthousiaste. A peine de retour de Berlin, où il avait « révélé » l'*Arlésienne* de notre Bizet, et où on lui demandait même — voilà qui n'est pas banal — de prendre la direction d'un théâtre d'Opéra français, M. Colonne repartait pour Barcelone, où il allait conduire les quatre premières représentations de *Tristan et Iseult* (l'Iseult du Lyceo de Barcelone était Mme Adiny), pour gagner ensuite Milan, où il devait monter la *Prise de Troie*, de Berlioz.

L'absence de M. Colonne nous valait, le 26 novembre, une séance exceptionnellement brillante. M. Gustave Charpentier y venait diriger sa *Vie du poète*, qui fut, il y a quelques années, le remarquable « envoi de Rome »

du jeune et vibrant compositeur. En dépit de plusieurs auditions, tant au Conservatoire et à l'Opéra qu'au Châtelet, on peut dire que cette exécution était pour l'œuvre, si vraiment originale, si étonnamment virile et si justement impressionnante, une sorte de révélation. Sous la chaleureuse conduite de l'auteur, chacune des parties de cette intéressante « symphonie dramatique » prenait une intensité d'expression et de sentiment, qui dépassait la musique et allait vers l'humanité... Nous ne connaissons rien de plus émouvant que ces quatre tableaux, où est si merveilleusement dépeint l'état d'âme du poète : l'Enthousiasme d'abord, puis le Doute ou l'Impuissance, et enfin l'Ivresse, où à travers les pistons de Montmartre va sombrer fatalement le génie incompris. Tout, chez M. Gustave Charpentier, est d'une inspiration absolument personnelle. Quant à l'orchestre, c'est celui d'un maître en son art... Les auditeurs du Concert du Châtelet qui ont fait à l'auteur de la *Vie du poète*, ainsi qu'à ses interprètes, MM. Léon Beyle et Riddez, Mmes Tarquini-d'Or et Isabel Jessy, des ovations sans nombre, ont eu l'impression de la future gloire d'un très grand compositeur. Attendons avec confiance la prochaine représentation de *Louise* à l'Opéra-Comique.

Le 29 janvier, la foule s'était empressée d'accourir au Châtelet pour entendre le *Roméo et Juliette* de Berlioz, cette composition — jadis tant décriée — dont la première exécution remonte au 24 novembre 1839. Le temps a marché depuis lors, l'éducation musicale du public a pu se faire, ses préventions ont disparu, son goût s'est formé. Aussi l'auditoire de M. Colonne applaudit-il de toutes ses forces : le prologue choral imité par Gounod, les strophes à la louange de Shakespeare, chantées d'une voix si fraîche par Mme Emile Bourgeois, le scherzetto de la reine Mab, redemandé à M. Mauguière, la brillante fête chez Capulet, la délicieuse scène d'amour entre Roméo

et Juliette, le ravissant scherzo pour orchestre et l'héroïque finale de la réconciliation, chanté par M. Auguez (le frère Laurent), et les chœurs, dont l'accompagnement a visiblement inspiré Richard Wagner dans son ouverture du *Tannhauser*. La mort de Roméo a été moins bien comprise, et peut-être cette partie a-t-elle semblé quelque peu longue et cherchée : le musicien, chez Berlioz, n'est pas toujours à la hauteur du littérateur. Mais il suffit que les réelles beautés de *Roméo et Juliette* soient aujourd'hui appréciées selon leur mérite. Le programme comprenait le prélude du quatrième acte de *Messidor*, de M. Alfred Bruneau, supérieurement rendu par l'orchestre de M. Colonne, et auquel le public faisait le meilleur accueil.

CONCERTS LAMOUREUX

L'année s'ouvrait, le 1er janvier, par un festival populaire, dont le programme comprenait, — avec le concours des chanteurs de Saint-Gervais — la symphonie pastorale et le concerto en *sol* majeur de Beethoven, exécuté par M. Louis Diémer, les Murmures de la Forêt de *Siegfried* et la Mort d'Iseult, chantée par Mme Lina Pacary. Le 8 janvier, M. Camille Chevillard nous donnait une nouveauté, *La Chaîne d'Amour* « récit » lyrique. Le poème est du docteur Gabriel Montoya, qu'ont souvent applaudi les habitués du Chat Noir et de Tabarin; M. Jules Bouval, le compositeur de *Chand d'Habits*, en a écrit la musique. Musique élégante, sinon très personnelle, où, comme en une série de jolies aquarelles, défile la longue théorie des amoureuses célèbres : Léda, Pasiphaë, Vénus Aphrodite, Diane, Omphale, Hélène, Cléopâtre, la Sulamite, Laïs et Phryné, Marie-Madeleine, Laure et Béatrice, la chaste Héloïse elle-même, Lavallière (sur un temps de menuet, naturellement), Manon Lescaut, et enfin, Mimi Pinson, la dernière grisette. Toutes ces dames et demoiselles ont été très joliment chantées par M. Cossira, et l'œuvre, agréable en elle-même, n'avait qu'un tort : celui de n'être pas, au Concert Lamoureux, dans son véritable cadre : *non erat hic locus*... Triple rappel pour le violoncelliste Brandoukoff, qui a superbement exécuté le très beau concerto de Saint-Saëns.

Le programme du 15 janvier faisait à nos jeunes compositeurs une part assez large et le public était vivement impressionné par l'audition d'un poème symphonique composé sur le drame d'Ibsen, *Brand*, par M. Omer Letorey, un de nos plus jeunes pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Secondé par un orchestre de premier ordre, M. Chevillard a su, avec son habileté ordinaire, mettre en relief les belles qualités de cette page instrumentale, très appréciée et très applaudie par toute la salle. Le succès était réel et mérité. Après l'œuvre de M. Letorey, une mélodie nouvelle de M. Henri Duparc. Enorme succès également pour Mme Jeanne Raunay, qui interprétait avec un admirable style le grand air d'*Alceste* et chantait de délicieuse façon l'*Invitation au voyage*, de Duparc, et l'air d'entrée d'Elisabeth de *Tannhauser*.

Le 22 janvier, l'orchestre était exceptionnellement dirigé par M. Richard Strauss, dont on exécutait un curieux et important poème symphonique : *Ainsi parla Zoroastre*. La symphonie en *la* de Beethoven ; le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture des *Maîtres chanteurs* complétaient le programme de cette intéressante séance. Notons au concert du dimanche suivant (29 janvier), conduit cette fois par M. Chevillard, une bonne exécution de la symphonie en *la*, de Beethoven, presque digne du Conservatoire pour le dernier morceau, le plus beau, mais aussi le plus compliqué. Rien à dire de l'ouverture de M. Gaston Carraud, *Buona Pasqua*, sinon que cela nous a paru de l'Ambroise Thomas, mâtiné de Gounod, avec un peu de Massenet : une sauce honorable et correcte, mais pas de poisson. Quant à *Ainsi parla Zoroastre*, de M. Richard Strauss, dont on s'était beaucoup moqué dans la presse, j'ai idée qu'on s'est singulièrement trompé, et qu'avec des défauts, des longueurs et des bizarreries, c'est tout simplement l'œuvre d'un grand

musicien, qui ne s'est pas encore suffisamment dégagé des superstitions wagnériennes. Ajoutons que Mme Berthe Marx, pianiste réputée, avait bien joué, sans « au delà », avec plus de doigts que de sentiment.

Le 5 février, M. Félix Weingaertner dirigeait l'orchestre Lamoureux, exécutant en toute perfection l'ouverture d'*Alceste*, de Gluck, la symphonie en *mi* bémol de Mozart, le *Roméo et Juliette*, de Berlioz, le prélude du premier acte et le finale du troisième acte de *Parsifal* et l'ouverture du *Tannhauser*. Le 13 février, M. Weingaertner profitait de l'occasion pour faire entendre son *Séjour des bienheureux* et sa piquante transcription de l'*Invitation à la valse*, de Weber. Le 19 février, en même temps que M. Sarasate dans les concertos, de Max Bruck et de Saint-Saëns, on applaudissait l'*Apprenti sorcier*, scherzo d'après une ballade de Gœthe, composé par M. Paul Dukas. MM. Jeno Hubay et Eugen d'Albert étaient les virtuoses acclamés le 5 mars. Dans une mélodie de M. Bachelet, *Etoile du soir*, et dans l'air d'Agathe du *Freyschutz*, Mme Jeanne Raunay charmait les auditeurs du 12 mars. Le dimanche suivant, l'estrade appartenait à Mme Gorlenko-Dolina, la célèbre cantatrice russe, et au violoniste Léopold Auër. M. Sarasate, dans la symphonie espagnole de Lalo, Mme Chrétien-Vaguet dans la Mort d'Iseult et dans la scène finale du *Crépuscule des dieux*, étaient les solistes applaudis le soir du vendredi-saint (31 mars), au Cirque d'Eté.

Le 12 novembre, par cas de force majeure, les Concerts Lamoureux se transportaient du Cirque des Champs-Elysées, en démolition, à la salle du Château-d'Eau (théâtre de la République), où, jadis, ils avaient été fondés. Mme Litvinne y venait chanter la scène finale du *Crépuscule des dieux*. La symphonie pastorale y était remarquablement exécutée, le 26 novembre et le 3 décembre, sous la direction de M. Camille Chevillard.

Mme Blanche Marchesi s'y faisait entendre, le 10 décembre, dans l'air d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck. Et pour la dernière fois, le 21 décembre, M. Charles Lamoureux, qui avait repris le bâton, conduisait son orchestre, exécutant des fragments de la *Mudarra* de M. Fernand Le Borne, chantés par Mme Jane Marcy. C'est au Conservatoire, le 21 décembre, pendant une séance des envois de Rome, que nous apprenions la mauvaise nouvelle : — Vous savez? Lamoureux est mort il y a une heure. En sortant de table, il a eu un étourdissement, a roulé à terre. C'était fini! Et, tout de suite, une grande tristesse descendit sur ce coin de Paris où, par hasard, nous étions réunis, où l'artiste que nous aimions avait commencé la belle carrière glorieuse qui s'achevait si brusquement. « Il y a un peu plus de deux ans, écrivait M. Alfred Bruneau, une sorte de découragement avait ralenti l'activité, jusque-là infatigable, de Charles Lamoureux. Le chef d'orchestre annonça le projet d'abandonner la direction de ses Concerts, et mit le bâton de commandement aux mains de M. Camille Chevillard, son gendre, qui, presque d'emblée, se révéla comme un *capellmeister* de premier ordre. Au début de la saison dernière, il changea d'idée et manifesta l'intention de remonter au pupitre. Un accident de voiture, sans gravité apparente, l'en empêcha. Il dut s'aliter et resta couché pendant de longs mois. Mais l'amour de la musique, de sa musique préférée, le travaillait. De sa chambre, il prépara la magnifique et triomphale représentation de *Tristan et Iseult*, où un Lamoureux nouveau et en quelque sorte transfiguré nous apparut. Certains lui reprochaient sa précision exagérée, sans souci du détail, l'accusaient d'impassibilité, le mettaient au défi de conduire avec l'ardeur nécessaire l'exécution de l'œuvre d'emportement, de passion, de flamme et de jeunesse. A ceux-là il donna un éclatant démenti. Il

étonna même ses défenseurs, ses admirateurs les plus convaincus. Il se surpassa, et il n'y eut qu'une voix pour déclarer que nulle part la sublime partition n'avait encore vécu d'une telle vie frémissante. A la vérité, Lamoureux était à ce moment-là frappé à mort. Il lui fallut dépenser une force surhumaine, et il tomba au lendemain de la victoire suprême, comme un très noble et très vaillant soldat de son art. Son art, il le pratiqua avec autant d'intransigeance farouche, de viril enthousiasme que d'âpre et ferme volonté. D'abord petit violoniste au théâtre de Bordeaux — il est né dans cette ville en 1834 — à peine ses études de contrepoint et de composition sont-elles terminées au Conservatoire de Paris, à peine a-t-il remporté ses succès d'école que, après avoir quitté l'orchestre du Gymnase pour celui de l'Opéra, il fonde une Société de quatuors dont fait partie, chose curieuse, M. Colonne, son rival dans l'avenir. Puis il devient le second « chef » des Concerts du Conservatoire, et, en 1873, crée, à la mesure des grands festivals anglais, son « Harmonie sacrée », jouant de superbe façon le *Messie*, *Judas Macchabée*, de Hændel ; la *Passion*, de Bach ; *Gallia*, de Gounod ; *Eve*, de M. Massenet. L'étoile de Pasdeloup, jadis si brillante, commençait à pâlir. Les exécutions impeccables du nouveau venu, exécutions qui furent pour le public une extraordinaire surprise, l'éteignirent peu à peu. En outre, se formait à cette époque l'Association du Châtelet, qui fit connaître à la foule un nombre énorme d'œuvres inédites de genres divers, tandis que le Cirque d'Eté restait la maison de l'Oratorio surtout classique. Du crépuscule naissait une aurore. Successivement, nous voyons Lamoureux à la tête de l'orchestre de l'Opéra-Comique et de celui de l'Opéra, jusqu'à l'heure où, non sans audace, non sans bravoure, il inaugura ses séances du Château-d'Eau. Là, aidé d'Emmanuel Chabrier, qui savait par cœur les

révolutionnaires partitions, il décida du triomphe de Richard Wagner à Paris, montant, acte par acte, avec un soin religieux, une foi profonde, quelques-uns des drames si discutés. Un jour, il crut le moment arrivé de tenter une manifestation plus complète. Il loua l'Eden et, après des mois et des mois d'études minutieuses, d'incessantes répétitions, il afficha *Lohengrin*. Qui se rappelle cette soirée? La ville en état de siège : les « nationalistes » parcourant librement les rues, chantant *la Marseillaise*, cassant à coups de pierres la façade vitrée du théâtre, poussant de telles clameurs que le bruit du dehors couvrait, au dedans, la voix toute puissante de la musique. En dépit des menaces de mort proférées contre lui, contre sa fille, Lamoureux voulut continuer la lutte, mais le gouvernement interdit les représentations suivantes. On pensa avoir eu raison, par des violences et des cris, d'une œuvre de beauté et de nouveauté. Erreur. La revanche ne tarda pas et, peu après, le même *Lohengrin*, protégé cette fois par la police et la troupe, s'installa à l'Opéra, grâce à son entêté parrain qui, au pupitre de chef d'orchestre, assuma l'honneur des définitives victoires. La partie gagnée, Lamoureux reprit la direction de ses Concerts, dont, à mon sens, il eut tort de ne pas varier le répertoire. Wagner resta son dieu, qu'il adora, chaque dimanche, de façon trop pareille. Il s'aperçut que le public se lassait d'entendre toujours les mêmes fragments des sublimes drames et, plutôt que de lui céder, il fit mine de se retirer. Il savait combien sa rentrée serait désirée et chaleureusemant accueillie, et se ménageait une joie des ovations qui l'attendaient et qui l'ont salué quand il a reparu. Mais, pendant le congé qu'il prit, son œuvre ne périclita pas. Il l'a retrouvée et la laisse en pleine prospérité. Le déjà très sûr et très haut talent, l'esprit de large éclectisme, la jeunesse et l'ardeur de M. Chevillard

lui ont, en effet, donné une vie nouvelle, et, depuis deux ans, la musique française a occupé, sur les programmes de ses Concerts, une place beaucoup plus considérable qu'autrefois. Il serait, d'ailleurs, absolument injuste de croire que Lamoureux eut jamais de particulières préventions contre nos compositeurs. La preuve de ce que j'avance, c'est qu'il tira de l'ombre notre cher Emmanuel Chabrier, le fit ce qu'il fut et, après la triste fin du pauvre grand maître, lui demeura fidèle en exécutant, le premier, au Cirque d'Eté, cette pure et belle *Briséis*, où chante un peu de notre âme à tous. Et l'ouverture de *Gwendoline* figurait hier encore sur l'affiche de dimanche prochain, attestant une admiration affectueuse qui, jusqu'au seuil de la tombe, ne devait pas se démentir... Ne le plaignons pas. Il s'en va dans l'apothéose du triomphe et laisse après lui une œuvre superbe à continuer. J'ai rendu hommage au mort. J'ai dit ce qu'il fut et ce que la musique lui doit. Je salue maintenant le vivant, celui en qui Charles Lamoureux a mis sa confiance et qu'il a désigné pour être son successeur naturel : M. Camille Chevillard. »

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Levadé, élève de M. Lenepveu. Deuxième premier grand prix : M. Malherbe, élève de M. Fauré. Premier second grand prix : M. Moreau, élève de M. Lenepveu. Mention honorable : M. Brisset, élève de M. Lenepveu.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : M. Ganaye, élève de M. Widor. Pas de second prix. Premier accessit : M. Caplet, élève de M. Lenepveu. Deuxièmes accessits : MM. Laparra et Morpain, élèves de M. Fauré.

HARMONIE. — *Hommes*. — Premier prix : M. Ladmirault. — Seconds prix : MM. Motte Lacroix et Fouchet, élèves de M. Taudou ; Wagner, élève de M. Leroux. Premiers accessits : MM. Crimail, élève de M. Lavignac ; Goupil, élève de M. Pessard. Seconds accessits : MM. Flament, élève de M. Lavignac ; Jourdain, élève de M. Taudou ; Hébrard, élève de M. Pessard.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Chéné et Toutain, élèves de M. Chapuis. Second prix : Mlle Joffroy, élève de M. Samuel Rousseau. Premier accessit : Mlle Journal,

élève de M. Samuel Rousseau. Deuxième accessit : Mlle Abraham, élève de M. Samuel Rousseau.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Rothier, élève de M. Crosti. Seconds prix : MM. Andrieu, élève de M. Vergnet; Riddez, élève de M. Crosti. Premiers accessits : MM. Bourbon et Baer, élèves de M. Duvernoy; Boyer, élève de M. Vergnet. Deuxièmes accessits : MM. Roussoulière, élève de M. Vergnet; Geyre, élève de M. Crosti.

Concours des élèves femmes. — Premiers prix : Mlles Hatto, élève de M. Warot; Charles, élève de M. Masson; Rioton, élève de M. Duvernoy. Seconds prix : Mlles Mellot, élève de M. Warot; Baux, élève de M. Duvernoy. Premiers accessits : Mlles Huchet, élève de M. Bussine; Van Gelder, élève de M. Masson; Soyer, élève de M. Duprez. Seconds accessits : Mlles Caux, élève de M. Crosti; Mignognac et Revel, élèves de M. Duprez; Decorne, élève de M. Warot.

OPÉRA. — *Hommes.* — Pas de premier prix. — Second prix : MM. Riddez et Roussoulière, élèves de M. Giraudet. Premiers accessits : MM. Baer, élève de M. Giraudet; Andrieu, élève de M. Melchissédec.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Charles, élève de M. Melchissédec; Soyez et Hatto, élèves de M. Giraudet. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Caux, élève de M. Melchissédec.

OPÉRA-COMIQUE. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Rothier, élève de M. Lhérie. Seconds prix : MM. Andrieu et Boyer, élèves de M. Achard. Premier accessit : M. Dubois, élève de M. Lhérie.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Rioton, élève de M. Lhérie; Charles, élève de M. Achard. Seconds prix : Mlles Baux, élève de M. Lhérie; Hatto, élève de M. Achard. Premiers accessits : Mlles Caux, élève de M. Lhérie; Cahen, élève de M. Achard.

TRAGÉDIE. — *Hommes.* — Premier prix : M. Henry-Perrin, élève de M. Silvain. Pas de second prix. Premiers accessits : MM. Revel, élève de M. Silvain ; Decœur, élève de M. Leloir.

Femmes. — Premier prix : Mlle Delvair, élève de M. Worms. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Géniat, élève de M. Leloir.

COMÉDIE. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Dessonnes, élève de M. Worms ; Frère et Signoret, élèves de M. de Féraudy ; Fèvre-Croué, élève de M. Leloir. Second prix : M. Séverin, élève de M. Mounet. Premiers accessits : MM. Gournac, élève de M. Leloir ; Brulé, élève de M. Mounet.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Géniat, élève de M. Leloir ; Régnier, élève de M. Silvain. Premiers accessits : Mlles Becker, élève de M. Le Bargy ; Brésil, élève de M. Worms. Seconds accessits : Mlles Lalandre, élève de M. Mounet ; Garrick, élève de M. de Féraudy ; Myriane, élève de M. Mounet.

PIANO. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. de Launay (Georges d'Hombres), Casella, Grovlez, élèves de M. Diémer ; Bernard, élève de M. de Bériot. Second prix : M. Pintel, élève de M. de Bériot. Premier accessit : M. Billa, élève de M. Diémer. Deuxième accessit : M. Garziglia, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Herth et Percheron, élèves de M. Delaborde ; Blancard, élève de M. Pugno ; Léon, élève de M. Duvernoy ; Vergonnet, élève de M. Delaborde. Seconds prix : Mlles Boutarel, Forest et Cock, élèves de M. Pugno ; Mlle Loeb, élève de M. Delaborde. Premiers accessits : Mlles Novello et d'Almeida, élèves de M. Delaborde ; Jacquet et Lopez Ontiveros, élèves de M. Duvernoy. Seconds accessits : Mlles Magnus et Robillard, élèves de M. Duvernoy ; Bussière, élève de M. Delaborde.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Premier prix : M. Tournier. Pas de second prix. Premier accessit : M. Cœur. Deuxième accessit : M. Poulain.

Violon. — Premiers prix : MM. Enesco, Laval, Oliveira, élèves de M. Marsick ; Wolf, élève de M. Berthelier. Seconds prix : Mlle Forte et M. Renaux, élèves de M. Lefort ; Baillon, élève de M. Marsick. Premiers accessits : Mlle Vedrenne et M. Féline, élèves de M. Marsick ; M. Denain, élève de M. Berthelier ; Debruille, élève de M. Rémy. Deuxièmes accessits : MM. Chailley, élève de M. Berthelier ; Dumont, élève de M. Rémy ; Mlle Playfair, élève de M. Lefort.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Premiers prix : MM. Bailly et Casadesus. Second prix : M. Verney. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Marchet.

Violoncelle. — Premiers prix : MM. Richet et Hekking, élèves de M. Delsart. Second prix : M. Kefer, élève de M. Delsart. Premier accessit : M. Tett, élève de M. Rabaud. Seconds accessits : MM. Gaudichon, élève de M. Rabaud ; Minssart, élève de M. Delsart.

Contrebasse. — Professeur : M. Viseur. Pas de premier prix. Second prix : M. O'Kelly. Premier accessit : M. Schmitt. Deuxième accessit : M. Raimbourg.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Pas de premier prix. Second prix : M. Fleury. Pas de premier accessit. Seconds accessits : MM. Bauduin et Dusausoy.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Bourbon et Huc. Second prix : M. Clerc. Premiers accessits : MM. Bouillon et Dulphy.

Clarinette. — Professeur : M. Rose. Premier prix : M. Cahuzac. Second prix : M. Grass. Premiers accessits : MM. Vincket Delacroix. Deuxième accessit : M. Villetard.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Joly. Second prix : M. Hermans. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Ruble.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Pas de premier prix ni de second prix. Premiers accessits : MM. Fontaine et Mellin. Deuxième accessit : M. Janin.

Cornet a Pistons. — Professeur : M. Mellet. Premiers prix : MM. Gaubert et Delfosse. Second prix : M. Baudet. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : MM. Langrand et Harscoat.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premiers prix : MM. Jamme et Leitert. Second prix : M. Jeanjean. Premier accessit : M. Lecussant. Deuxième accessit : M. Lamouret.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Delorme. Second prix : M. Couillaud.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Henri Becque, Brésil, Henri Cartier, Victor Cherbuliez, Pierre de Corvin (Pierre Newski), Adolphe d'Ennery, Erckmann, Léopold Laluyé, Pagès de Noyez, Edouard Pailleron, Paul Mahalin, Charles Nuitter, Francisque Sarcey.

Compositeurs et Artistes musiciens

Ernest Altès, Delphin Balleyguier, Bussine, René Carcanade, Ernest Chausson, Joseph Dupont, Fuchs (de Vienne), Haring (chef d'orchestre), Mme Amélie Joachim (Amélie Weiss), Charles Lamoureux, Mariotti, Thérèse Panchioni, Jacques Steveniers, Johann Strauss, Trombetta, Vaillard.

Artistes dramatiques et lyriques

Barré, Ernest Bienfait, Bellot (Charles-Arthur), Mlle Belly (née Adolphe Belot), Alice Berthier, Elise Duguéret, Fabien, Garon, Carlotta Grisi, Louise Lamart, Saint-Germain, Jane Marsan, Charles Montigny, Charles Nicot, Mlle Rhéa, Saint-Germain, Henri Sellier.

Divers

Aristide Cavaillé-Coll, Augustin Daly, Alfred Harmant, Gravière, Guilloire, Emile Havez, Emile Marck, Rubé.

LA PRESSE THÉATRALE EN 1899[1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

L'Aurore. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel), critique dramatique ; M. VONOVEN, critique musical ; M. KUNTZ, Courrier des théâtres.

Les Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ELY-EDMOND GRIMARD, critique musical.

L'Armée territoriale. — M. HENRI SAFFROY.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Autorité. — M. GEORGES STREET ; M. GUGENHEIM, Courrier des théâtres.

Avenir militaire. — M. H. TROUVILLE.

Charivari. — M. HENRI SECOND.

Courrier du Soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique ; M. HENRI BOYER, critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

Dix-neuvième siècle. — M. JEAN BOUTHORS (Jean Thorel), critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. FERNAND LEFÈVRE, Courrier des théâtres.

1. Les critiques dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Echo de Paris. — M. LUCIEN MUHLFELD, critique dramatique ; M. HENRI GAUTHIER-VILLARS (L'Ouvreuse), critique musical ; M. AUGUSTE GERMAIN (Le Capitaine Fracasse), Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

Eclair. — M. HENRI TUROT, critique dramatique ; M. SAMUEL ROUSSEAU, critique musical ; M. HENRI PELLIER, Courrier des théâtres.

Ermitage. — M. J. DES GACHONS.

Evènement. — M. HENRI SECOND, critique dramatique ; M. ARTHUR POUGIN, critique musical ; M. JULIEN TORCHET, critique des concerts ; M. TH. AVONDE (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. HENRY FOUQUIER, critique dramatique ; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical ; M. EMMANUEL ARÈNE, Soirée parisienne ; M. ALFRED DELILIA, Courrier des théâtres ; M. ABEL MERCKLEIN, Courrier des concerts.

Finance pour rire. — M. EDMOND BENJAMIN.

France. — M. MONTI.

Fronde. — Mlle JUDITH CLADEL, critique dramatique ; Mme CÉCILE MAX, Critique musicale et Courrier des théâtres.

Galignani Messenger. — M. ALBERT KEYSER.

Gazette de France. — M. R. DE FRÉCHENCOURT, critique dramatique ; M. H. DE CURZON, critique musical.

Gaulois. — M. FÉLIX DUQUESNEL, critique dramatique ; M. L. DE FOURCAUD, critique musical ; M. ADRIEN VÉLY, Soirée parisienne ; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. RICHARD O'MONROY, critique dramatique ; M. GASTON SALVAYRE, critique musical ; M. VICTOR DE COTTENS, Soirée parisienne.

Guide musical. — M. HUGUES IMBERT.

Illustration. — M. A. DE LOUSTALOT, critique dramatique ; M. GEORGES HARTMANN, critique musical.

Indépendance belge. — M. Gustave Simon, critique dramatique ; M. Gabriel Lefeuve, critique musical.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius) ; M. Ichac, Courrier des théâtres.

Jour. — M. Henry Presseq.

Journal. — M. Catulle Mendès ; M. André Gresse, Critique des concerts ; M. Morisson, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Emile Faguet, critique dramatique ; M. Adolphe Jullien, critique musical ; M. Edouard Sarradin, Compte-rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal du Peuple. — M. Darthèze.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Maxime Auguste-Vitu.

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique ; M. Albert Dayrolles, critique musical.

Liberté. — M. Robert de Flers, critique dramatique ; M. Gaston Carraud, critique musical ; M. Th. Avonde, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. Maurice Ordonneau, critique dramatique ; M. Paul Lacome, critique musical ; M. Duranthon, Courrier des théâtres.

Magasin pittoresque. — M. Ch. Formentin.

Matin. — M. Robert Gangnat.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel et Arthur Pougin, critiques musicaux ; M. Paul-Emile Chevalier, critique dramatique.

Mercure de France. — M. Ferdinand Hérold, critique dramatique ; M. P. de Bréville, critique musical.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger, critique dramatique ; M. Arthur Coquard, critique musical.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique ; M. Auguste Boisard, critique musical.

Monde moderne. — M. MAURICE LEFÈVRE, critique dramatique ; M. DANVERS, critique musical.

Moniteur universel. — M. RENÉ BENOIST (Des Tournelles), critique dramatique et Soirée parisienne ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

National. — M. EDMOND STOULLIG ; M. LOUIS BAULARD, Soirée théâtrale et Courrier des spectacles.

Nouvelle Revue. — M. MARCEL FOUQUIER, critique dramatique ; M. P.-B. GHEUSI, critique musical.

Paix. — M. MAURICE LEFÈVRE, critique dramatique ; M. LOUIS SCHNEIDER, (le Pompier de service), Critique musicale et Soirée parisienne.

Paris. — M. EDMOND DIET, critique musical.

Patrie. — M. DE GORSSE, critique dramatique ; M. ALBERT RENAUD, critique musical ; M. JULES LECOCQ, Avant-premières.

Pays. — M. DE GOURCUFF.

Petit Bleu. — M. TH. MASSIAC, critique dramatique ; M. HENRI MARÉCHAL, critique musical.

Petit Caporal. — Mme DE BACKER (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. LÉON KERST ; M. VICTOR ROGER, Courrier des théâtres.

Petit National. — M. GEORGES DAUDET, critique dramatique ; M. GASTON LEMAIRE, critique musical.

Petit Parisien. — M. MONTCORNET ; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petite République. — M. HENRY BAUER ; M. TH. MASSIAC, Courrier des théâtres.

Presse. — M. P. BRET, critique musical.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET ; M. LÉON XANROF, Soirée parisienne.

Rappel. — M. JEAN BOUTHORS (Jean Thorel), critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. FERNAND LEFÈVRE, Courrier des théâtres.

République française. — M. ROBERT VALLIER, critique dramatique ; M. MAURICE POTTECHER, critique musical ; M. TH. AVONDE (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

Répulique illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue blanche. — M. ROMAIN COOLUS, critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue d'art dramatique. — M. ROBERT DE FLERS, critique dramatique ; MM. ROBERT BRUSSEL et ALBERT SOUBIES, critiques musicaux.

Revue de Paris. — M. LOUIS GANDERAX.

Revue de la France moderne. — M. QUENTIN-BAUCHART.

Revue des Deux Mondes. — M. RENÉ DOUMIC, critique dramatique; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. FERRY, critique dramatique ; M. PAUL DUKAS, critique musical.

Revue illustrée. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Revue socialiste. — M. GASTON STIÉGLER, critique dramatique ; M. J. PRODHOMME, critique musical.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. LÉON XANROF, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. AUGUSTE GOULLET, critique musical ; M. LOUIS SCHNEIDER, Courrier des théâtres.

Temps. — M. GUSTAVE LARROUMET, critique dramatique ; M. PIERRE LALO, critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Vélo. — M. Léon Xanrof.
Vie au grand air. — M. Auguste Germain.
Vie contemporaine. — M. Brieux.
Vie théâtrale. — M. Emile Mas.
Voltaire. — M. V. de Cottens, critique dramatique; M. Georges Pfeiffer, critique musical; M. Maufrey, Soirée théâtrale.
Vie Parisienne. — M. Courtois.

Le Cercle de la Critique musicale et dramatique se transformait, le 2 juin, en « Association professionnelle de la Critique dramatique et musicale ». Voici quelle était, pour 1899-1900, la composition du bureau élu par l'Asssemblée générale : M. Anatole Claveau, président ; MM. Edouard Noël et André Corneau, vice-présidents ; M. Maxime-Auguste Vitu, secrétaire ; M. Edmond Théry, trésorier : M. Edmond Stoullig, archiviste. Et voici la liste complète des sociétaires, à la date du 31 décembre 1899 :

MM. Adolphe Aderer, Jules Auffray, Théodore Avonde ;

MM. Antoine Banès, Louis Bannières, Henri Barbusse, Henry Bauer, Camille Bellaigue, Edmond Benjamin, René Benoist, Auguste Bernard, Léon Bernard-Derosne, Adrien Bernheim, Alexandre Biguet, Emile Blavet, Roger du Bled, Gaston de Boisjolin, Henri de Bornier, Fernand Bourgeat, Ivan Bouvier, Henri Boyer, Brieux, Adolphe Brisson, Alfred Bruneau ;

MM. Henri Céard, Maurice Charlot, Pierre Chassaigne de Néronde, William Chaumet, Paul-Emile Chevalier, Jules Claretie, Anatole Claveau, Arthur Coquard,

André Corneau, Victor de Cottens, Jean-Louis Croze, Henri de Curzon ;

MM. Georges Daudet, Albert Dayrolles, Paul Demeny, Emile Dernay, Edmond Diet, Victor Dolmetsch, Alexis Dorville, Albert Dubrujeaud, Alphonse Duvernoy ;

MM. René-Marc Ferry, Hippolyte Fièrens-Gevaert, Henry Fouquier, Marcel Fouquier, Louis de Boussès de Fourcaud, Auguste Foureau, Marcel Fournier, Raoul de Fréchencourt ;

MM. Jacques des Gachons, Louis Ganderax, Paul Gavault, Paul Ginisty, Henri de Gorsse, Auguste Goullet, Olivier de Gourcuff, Louis de Gramont, Johannès Gravier, Ernest Grenet-Dancourt, Edmond Grimard, Georges Grisier, Henri Guédy, Jules Guillemot ;

M. Théodore Henry ;

M. Hugues Imbert ;

M. Victorin Joncières ;

MM. Léon Kerst, Albert Keyzer ;

MM. Emile Landrodie, Maurice La Rivierre, Fernand Le Borne, Maurice Lefèvre, Gabriel Lefeuve, Gaston Lemaire, Hippolyte Lemaire, Jules Lemaître, André Lenéka, Louis Lenglet, Camille Le Senne, Eugène Lintilhac, Georges Loiseau, Paul Lordon, Mathis Lussy ;

MM. Philippe Malpy, Philippe Maquet, Amédée Marandet, Henry Maréchal, Henry Maret, Paul Marrot, Charles Martel, Tancrède Martel, Gilbert Martin, Jules Martin, Emile Mas, Adolphe Mayer, Catulle Mendès, Félicien de Ménil, Adolphe Milliand, Albert Montel, Joseph Montet ;

MM. Georges Niel, Edouard Noël ;

M. Stany Oppenheim ;

MM. Félicien Pascal, Henri Pellier, Paul Peltier, Paul Perret, Emile Pessard, Georges Pfeiffer, Emile Pliquet, René Ponthière, Edgard Pourcelle, Henry Pressecq ;

M. Maurice Quentin-Bauchart ;

M. Jean Raphanel, Emmanuel Ratoin, Félix Régnier, Albert Renaud, Louis Richard, Lucien Roblot, Henri de Roffignac, Victor Roger, Samuel Rousseau ;

MM. Guillaume Sabatier, Henri Saffroy, Raoul de Saint-Arroman, Emile de Bruneau de Saint-Auban, Louis Schneider, Gaston Serpette, William Smyth, Gaston Stiégler, Edmond Stoullig ;

MM. Edmond Théry, Francis Thomé, Jacques du Tillet, Julien Torchet, Henri Trouville, Henri Turot ;

MM. Albin Valabrègue, Robert Vallier, George Vanor, Maurice Varret, Georges Visinet, Maxime-Auguste Vitu ;

M. Léon Xanrof ;

MM. Henri de Weindel, Henri Welschinger.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. du « Petit Troyen » G. Arbouin, 126, rue Thiers, Troyes



EDMOND STOULLIG

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 24 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une etude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle* ;

3e volume (année 1877), avec une étude de M. Edmond GOT, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province* ;

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre* ;

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879* ;

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique* ;

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin* ;

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières* ;

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre* ;

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain* ;

12e volume (année 1886), avec une préface de M. Jules BARBIER : *Les Jeunes* ;

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans* ;

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre* ;

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle* ;

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française* ;

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe* ;

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre* ;

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre* ;

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY.

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques.*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Éducation du Comédien.*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie Contemporaine.*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre.*

Imp. du *Petit Troyen* G. ARBOUIN, 126, rue Thiers, Troyes









